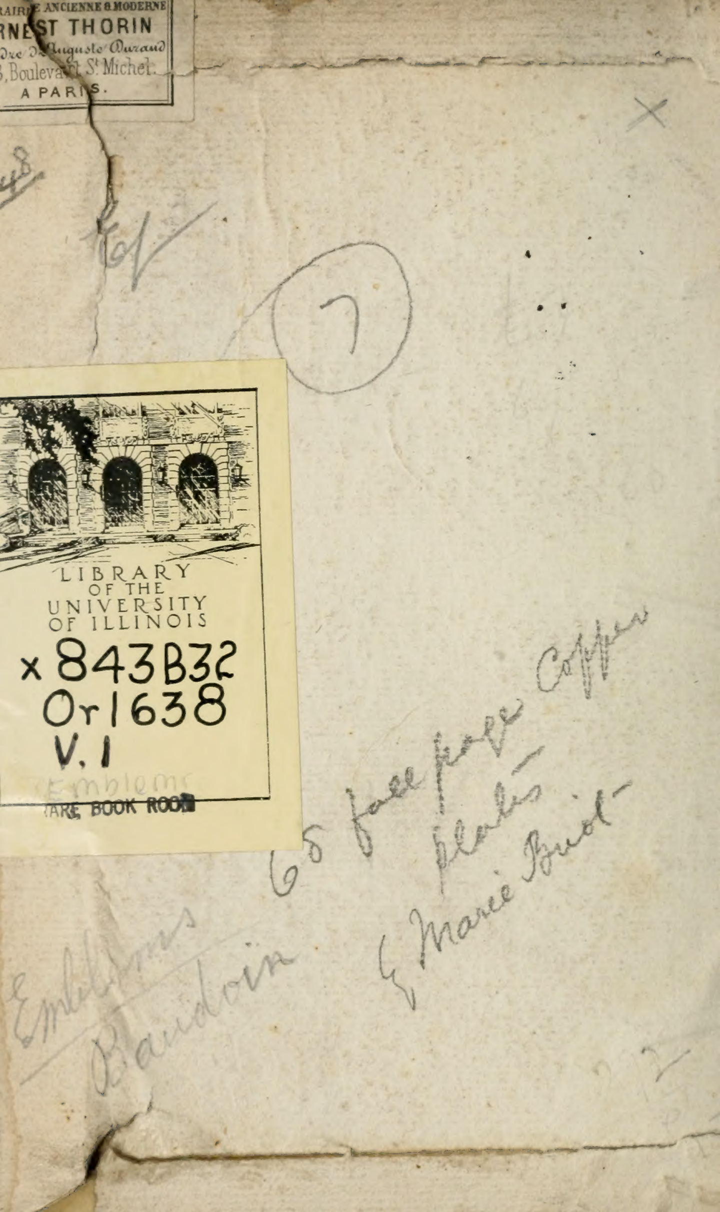


ERNEST THORIN
Boulevard St Michel
A PARIS.
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
x 843B32
Or1638
V. 1
Emblems
RARE BOOK ROOM
68 full page copper plates
Emblems
Baudoin



Auec Priuilege du Roy.

RECVEIL D'EMBLEMES DIVERS.

AVEC DES DISCOVRS MORAVX, PHILOSOPHIQVES, ET POLITIQVES,

Tirez de diuers Autheurs, Anciens & Modernes.

PAR I. BAVDOIN.



A PARIS,
Chez IACQVES VILLERY, ruë Clopin, à l'Escu de France ; Et en sa boutique pres des Augustins.

M. DC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

RECVEIL D'EMBLEMES DIVERS.

AVEC DES DISCOVRS MORAVX, PHILOSOPHIQVES, ET POLITIQVES,

Tirez de divers Autheurs, Anciens & Modernes.

Par I. BAVDOIN.

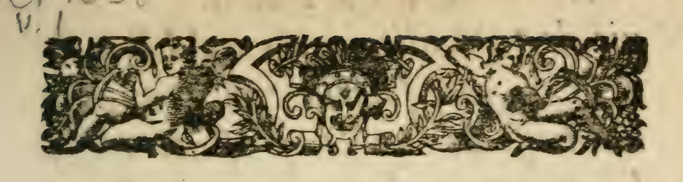


A PARIS,

Chez IACQVES VILLERY, ruë Clopin à l'Escu de France; Et en sa boutique pres des Augustins.

M. DC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSEIGNEVR MONSEIGNEVR SEGVIER, CHANCELIER DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,

Le grand CHANCELIER BACON, *m'ayant faict naiſtre l'en-*

uie de trauailler à ces EMBLEMES, m'a faict prendre aussi la hardiesse de vous les presenter. C'est luy qui m'en a fourny les principaux, que i'ay tirez de l'explication ingenieuse qu'il a donnée de quelques Fables, & de ses autres Ouurages. Dans celui-cy que i'expose au iour, il se pourra faire qu'en ce qui n'est pas de moy, il se rencontrera quelque discours, qui ne vous sera point desagreable. Mais apres tout, MONSEIGNEVR, ie ne pense pas qu'il s'y trouue rien qui vous soit nouueau, & dont vous n'ayez vne parfaite connoissance. S'il y est parlé de la Philosophie, elle n'a point de secret, si caché soit il, où vostre Esprit ne penetre. Si de la Morale, ce que les plus Sages en escriuent, n'est que la copie des leçons que vous

en faites par les exemples de vostre vie; Si de la Politique, vous en sçauez il y a long temps les veritables maximes, & par la lecture des bons Liures, & par l'experience que vous auez des grandes affaires; Si des belles Letres, c'est vne estude où vous excellez, & qui vous rend intelligibles & familiers tous les beaux endroits des Historiens, des Orateurs, & des Poetes. A ces hautes connoissances vous en adjoustez vne autre encore plus grande, qui est celle de vous-mesme. Par elle dãs cette Charge eminente où vostre merite vous a éleué, vous n'auez point de plus forte paßion que d'estre le Protecteur des honnestes gens. Par elle vous rendez à tous également la Iustice, dont vous estes digne Chef; Et par elle en vn mot, vous agissez

auec vn ſoin infatigable, pour la gloire de DIEV, pour le ſeruice du ROY, & pour le bien vniuerſel de la FRANCE. Ainſi, MONSEIGNEVR, le plaiſir que vous auez à cherir les Sciences, eſt inſeparable d'auec celuy que vous prenez à cultiuer les Vertus. Voſtre Generoſité, qui eſt le Port des hommes de Letres, empeſche que la Fortune n'en ſoit l'Eſcueil; Et vous leur eſtes ſi fauorable, que l'Ancien Mecene, quelque gloire qu'il ait eüe, ne les traitta iamais ſi obligeamment que vous les traittés. Il eſt donc bien iuſte qu'ils vous en faſſent dans leurs Eſcrits, des remercimens dignes de Vous; & que pour moy, ſi ie n'ay l'honneur de les eſgaller en merite, ie l'aye à tout le moins, de ne leur point ceder en reconnoiſſance. Quoy que ie ne puiſſe, MON-

SEIGNEVR, vous en tesmoigner vne assez grande, du bien qu'il vous plaist me faire, i'ose pourtant me promettre, qu'ayant daigné ietter l'œil sur moy, vous daignerez accepter aussi celle que ie vous en fais dans cét Ouurage. Ie sçay qu'estant peu considerable de soy, il ne doit attendre du Public qu'vne aprobation vulgaire. Mais il se passera de toute autre gloire, pourueu qu'il ait celle de vous agreer, & que traittant, comme il fait, d'Emblemes & de Symboles, il en soit vn eternel à la Posterité, du seruice inuiolable que vous a voüé,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur, I. BAVDOIN.

Extraict du Priuilege.

PAr grace & Priuilege du Roy, donné à Chaliot le 2. iour de Iuin 1638. ſigné Par le Roy en ſon Conſeil, VIGNERON, & ſellé; Il eſt permis à Iacques Villery, d'imprimer vn liure intitulé, *Recueil d'Emblemes diuers, par I. Baudoin*, & deffenſes à toutes perſonnes d'imprimer ledit liure, pendant le temps & terme de dix ans, à compter du iour & datte des preſentes, ſur peine de confiſcation, & de quinze cents liures d'amende, comme plus amplement eſt porté aux lettres dudit Priuilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 23. Iuin 1638.



PREFACE.

COMME tout le Monde eſt vn Tableau, où les choſes qui s'y voyent dépeintes, nous ſont admirer l'Ouurier qui les a faites ; Ainſi les diuerſes Copies qui ſe tirent ſur ce grand Original, nous plaiſent quelque-fois autant que le naturel meſme, quand elles ſont bien imitées. Il s'enſuit de là, que pour pluſieurs aduantages qu'a la Peinture par deſſus les autres Arts, elle merite à bon droit d'eſtre vniuerſellement dans l'aprobation, & dans l'eſtime des hommes. Auſſi l'a-t'elle touſ-

jours esté, pour diuerses raisons; La principale desquelles est, ce me semble, pour auoir contribué de tout temps à la conseruation de l'Histoire: car les Tableaux qu'elle fait, se peuuent nommer autant de Letres mystiques, qui sont connuës generalement de tous les Peuples du monde. Il ne faut donc pas s'estonner, si telles Figures seruoient autresfois de Caractheres aux Egyptiens, comme elles en seruent encore aujourd'huy, à la plusspart des Nations du nouueau Monde. Et d'autant que les actions vertueuses estoient ordinairement signifiées par ces Caractheres Hyerogliphiques, c'estoit la coustume aussi, de les appeller mysterieux & sacrés. A leur imitation ont esté inuentés les Emblemes; qui sont tousiours tels, tant que le principal but qu'on s'y propose, est d'instruire le public; mais qui passent pour Deuises, quand ils se rapportent directement à faire connoistre l'intention

de quelque particulier.

Que ſi lon recherche la vraye definition de *l'Embleme*, on trouuera que *c'eſt vne Peinture ſeruant à inſtruire*, & qui ſous vne Figure, ou ſous plufieurs, comprend des aduis vtiles à toute ſorte de perſonnes. L'Ethimologie en eſt tirée du Verbe Grec ἐπεμβλῆσθαι, qui ſignifie *Enchaſſer*, pource que telles Figures eſtoient faites autres-fois de pluſieurs petites pierres de diuerſes couleurs, artiſtement enchaſſées; ce qu'on appelle encore aujourd'huy vn ouurage à la Moſaïque; tel qu'eſt celuy qui ſe voit à preſent à Florence, dans l'incomparable Chapelle du Grand Duc de Thoſcane. Quelques-vns veulent que cette inuention ſoit venuë des Goths; mais ils ſe trompent aſſeurement; puis que long-temps auant qu'ils paruſſent, Pline, & quelques autres Hiſtoriens en auoient parlé. Quoy qu'il en ſoit, cette ſorte de beſoigne eſt maintenant fort en vſage en Europe;

Et n'est pas iusques à nos Relieurs, qui n'en fassét la principale parure des liures. I'obmets que dans les Palais des Grands, se voyent des Cabinets de Menuiserie, & des Tableaux mesme faits à pieces de rapport; Et que cela s'obseruoit encore anciennement dans la vaisselle d'or & d'argent, où les fueillages, & les bouquets d'Orfévrerie qu'on y appliquoit, estoient appellés *Emblemes*. C'est ainsi que le remarque Ciceron, qui par Metaphore attribüe ce nom aux ornemens & aux figures de Rethorique, dont on se sert pour embellir vn Discours.

Or bien que l'Embleme & la Deuise se ressemblent en quelque chose, ce seroit neantmoins vne grãde faute de iugement, que de les vouloir confondre, veu que pour trois conformitez qu'il y a de l'vn à l'autre, il s'y treuue six differences bien remarquables.

Premierement, il y a du rapport, en ce que les Emblemes se font de Figures

qui ſignifient ; & qui toutes muëttes qu'elles ſont , ne laiſſent pas de parler par ſignes ; ou à tout le moins, celuy qui en eſt inuenteur ſe fait entendre par leur moyen.

Secondement, en ce qu'on les peut compoſer de Figures ſeules , comme lon fait la pluſpart du temps ; ou bien de Figures & de Letres enſemble, qui ſeruent de Mot : Car au iugement des plus habiles en cét Art, tant plus l'Embleme approche des regles de la Deuiſe, & tant plus il eſt excellent.

En troiſieſme lieu , il y a cette conformité ; que les Emblemes peuuent demonſtrer les choſes par ce qu'elles ont de propre ; comme par exemple, s'ils repreſentent l'Ingratitude , l'Enuie, & ainſi des autres Vices,ou meſme des Paſſions; il eſt de leur Art de les donner à connoiſtre ſous le voile des Figures ; pourueu neantmoins que cela ne ſemble point groſſier , ny auſſi trop affetté. Voila

pour ce qui regarde les conformités les plus ordinaires, qui se rencontrent entre les Emblemes & les Deuises. Passons maintenant à leurs differences, dont il y en a six principales.

La premiere, Qu'en la Deuise il n'y doit rien auoir qui ne signifie quelque chose. Mais quant à l'Embleme, il a ses embelissemens particuliers, qui sont, le Ciel, la Terre, les Arbres, les Plantes, & ainsi de plusieurs autres choses semblables, que l'on y peut adjouster. Il faut toutes-fois que cela se face iudicieusement, & de telle sorte, qu'on puisse distinguer le principal, d'auec ce qui n'est qu'accessoire, & qui ne tient lieu que d'ornement.

La seconde, Qu'on peut faire entrer des parolles dans les Emblemes, pour en expliquer les Figures; ce qui n'est aucunement permis en matiere de Deuises; où la Figure demõstre vne partie de l'intention que l'on a, & le Mot declare l'au-

tre. Il eſt vray qu'il eſt permis encore d'en donner à connoiſtre le ſujet par vne Inſcription, ou par vn tiltre ; comme qui diroit; *Contre l'Ingratitude* ; *Contre les mauuais Iuges*,& ainſi du reſte.

La troiſieſme, Qu'au contraire des Deuiſes, il y peut auoir dans les Emblemes, pluſieurs Figures humaines,de telle forme que l'on voudra ; pourueu qu'il n'y ait aucun embarras entr'elles,& qu'on les accommode comme il faut, à l'explication & à l'exemple qu'on s'eſt propoſé d'en donner.

La quatrieſme, Que les Emblemes peuuét eſtre compoſez de Figures fabuleuſes, d'Animaux eſtranges, & de choſes dont les proprietez ſoient admirables & peu connuës. La raiſon eſt, pource que la Figure & l'explication ſont compriſes enſemble dans l'Embleme: Ce qui ne s'obſerue pas en la Deuiſe ; où la ſeule Figure frappe d'abord l'imagination: Car pour le regard du Mot qu'elle

contient, & qui eſt comme l'Ame de ce Corps, on ne le conçoit pas d'abord, & il y faut penſer vn peu, pour le bien entendre.

La cinquieſme, Que la Deuiſe ne doit point eſtre des choſes paſſées, mais bien de celles qui ſont à venir. Mais quant à l'Embleme, il n'a rien de commun auec cette Regle, & ne s'y attache aucunement. Au contraire, il prend pour ſujet la pluſpart du temps, quelque ſuccez qu'on a deſia remarqué, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire; & ce qu'on le met en auant, n'eſt que pour inſtruire celuy qui le conſidere, en l'aduertiſſant par là, qu'il luy en peut arriuer autant.

La ſixieſme, Que puis que l'Embleme n'eſt inuenté que pour deſabuſer le Monde, & luy apprendre des verités toutes pures; Il ne faut pas que le fondement en ſoit faux, mais vray ſemblable, ou du moins authoriſé par les eſcrits des anciens Mithologiſtes. On n'en vſe pas ain-

ſi en matiere de Deuiſes; & il eſt certain qu'on en peut faire pluſieurs par galanterie, & les inuenter à plaiſir, pourueu toutesfois qu'en ſe tenant dans les regles, on y trouue l'agreement qu'on y cherche, & le mot pour rire.

Par ces differences (où i'en pourrois adjouſter quantité d'autres) il eſt aiſé de iuger, Qu'il s'en faut beaucoup que l'Embleme & la Deuiſe ne ſoient vne meſme choſe; Or pource que cette derniere eſt compriſe ſous le mot general de *Symbole*, entant qu'il ſignifie vne Marque, où ſe cache quelque ſecrette penſée, dont on laiſſe l'eſclairſiſſement & l'explication aux habiles gens, il eſt neceſſaire, ce me ſemble, que nous diſions auſſi quelque choſe generalement touchant les Symboles, dans le ſens où l'on peut à peu pres les accommoder à la nature des Emblemes.

Les plus Sçauans des Caldées & des Egyptiens, furent les premiers, qui pour

empeſcher que les Myſteres, qu'ils appelloient ſacrez, ne fuſſent prophanez par le Vulgaire, s'il en auoit connoiſſance; s'aduiſerent de les cacher ſous plusieurs Symboles de Plantes & d'Animaux, qu'ils inuenterent expres, auant l'vſage des Caracthères. Les Grecs en firent de meſme à quelque temps de là: mais ils encherirent par deſſus les Egyptiens, & apporterent le dernier trait de politeſſe à ces Figures Hyerogliphiques. Or il n'y a point de doute, que l'application n'en ſoit differente, comme le mot de *Symbole* eſt diuers auſſi. Car eſtant certain qu'il ſe peut approprier en general à tout ce qui par conjecture, ou autrement, nous fait connoiſtre quelque choſe, il ſe prend tantoſt pour le cachet d'vne Letre, ou pour vn autre marque imprimée ſur quoy que ce ſoit; Tantoſt pour vne Bague Nuptiale, tantoſt pour la Monnoye d'vn Prince, ou meſme pour l'Eſcot que l'on fait payer en vn feſtin; Et tantoſt

pour vn Indice vray-ſemblable, ou pour le *Mot du guet*, que le Capitaine donne à ſes Soldats, affin de les reconnoiſtre. D'où vient que pour la meſme raiſon, en la profeſſion de la Foy, l'on appelle fort à propos *Symbole*, la ſalutaire & ſainte Doctrine des Apoſtres, d'autant qu'elle eſt la vraye Marque, qui fait diſtinguer le Chreſtien d'auec celuy qui ne l'eſt pas.

Cette haute connoiſſance des Symboles, eſtoit autres-fois, ſelon Plutarque, la ſcience des Roys, des Legiſlateurs, & des grands Preſtres, qui par la Figure du Sphinx, qu'ils mettoient ordinairement à l'entrée des Temples, vouloient donner à entendre; Que la doctrine des choſes ſacrées, dont ils faiſoient profeſſion, ne ſe deuoit point communiquer aux Ignorans, de peur qu'ils n'en abuſaſſent. Mais quelque gloire que ſe donnent les Sages d'Egypte, d'auoir inuenté cette diuine Philoſophie, il eſt pourtant à croire que Moyſe & Salomon en vſe-

rent long-temps auãt eux; Qu'elle paſſa depuis des Hebreux aux Egyptiens ; & qu'en ſuitte des eſcrits que Chæremon & Orus Apollo en laiſſerent, Pythagore trauailla beaucoup à l'augmenter; iuſques là meſme, qu'il en comprit la meilleure partie dans ſes Symboles. A l'exemple de ceux-cy , pluſieurs autres grands perſonnages, dont les principaux furent, Athenée, Clement & Cyrille d'Alexandrie; Pauſanias, Porphire, Pline, Apulée, & Plutarque, s'eſtudierent à la connoiſſance de ces myſterieux ſecrets; que le docte Pierius a de noſtre temps recueillis, & ſi bien expliqués, qu'il n'eſt point de liure de cette nature , qui ſoit plus recommandable que le ſien, ny plus digne de la memoire des hõmes. C'eſt là qu'il ſe voit, Que par vn œil au bout d'vn Sceptre, ces anciens Peuples marquoient la Prouidence de Dieu tout-Puiſſant; & que par les diuerſes Figures des choſes qu'il a faites de rien, ils mettoient en eui-

dence leurs ſentimens, & leurs ſecrettes pẽſées. Ainſi par la Lune, ils ſignifioient les Mois : par le Soleil, l'Année : par le Bouc, la Luxure: par le Lion, la Colere: par le Laurier, la Victoire : par l'Oliuier, la Paix: par le Cypres, la Mort : & par le Pauot, la fertilité de la terre. Ainſi, diſ-je, pour la merueilleuſe habitude qu'ils auoient priſe à cette ſorte d'expreſſion muette, appellée des Chinois *vne Peinture parlante*, il y auoit peu de choſes en toute la Philoſophie, qu'ils ne peuſſent repreſenter, ou par Symboles, ou par Emblemes. Auſſi eſt-il vray, que de tous les deux enſemble, l'eſtenduë en eſt fort vaſte; & qu'elle peut neantmoins auoir des bornes qui la reſſerrent. Car tous les ſujets en ſont tirez neceſſairement, ou de l'Hiſtoire, comme le Triomphe de Marc-Antoine, apres la mort de Ciceron ; ou de la Phiſique, comme les Statuës de Bacchus & de Pallas, erigées ſur vn meſme Autel ; ou de la Poli-

tique, comme l'Embleme du Minotaure, touchant les ſecrets des Princes; ou de la Fable, comme celle de Pan, du Sphinx, de Prothée, de Narciſſe, d'Orphée, des Geants, des Sirenes, & ainſi de quantité d'autres.

I'en ay fait entrer icy les principales, Lecteur, auec l'explication que le Docte Chancelier BACON en a donnée dans quelques Diſcours, que i'ay autres-fois traduits. Car m'eſtãt propoſé de faire vn RECVEIL D'EMBLEMES, tirés des meilleurs Autheurs, il m'a ſemblé d'autant plus iuſte de ne point oublier celui-cy; qu'il eſt veritable que ſon grand ſçauoir luy a donné rang parmy les hommes les plus illuſtres. I'aduouë neãtmoins, qu'en tout cét Ouurage ie me ſuis particulierement ſeruy d'Alciat, qui a excellé ſur tous les autres en ce gẽre d'eſcrire; & des Cõmẽtaires Latins du Docte Minos. I'en ay vſé de meſme des Obſeruations Morales & Politiques de Iacques BRUCK,

& de Couarruuias, l'vn Aleman, & l'autre Espagnol; si bié que de tous leurs Emblemes ensemble, i'ay composé ce Volume; auquel i'en adjousteray possible vn second, si ie voy que celuy-cy vous soit agreable. Que si les Discours ne sont dans l'ordre où ie les voudrois, ils tiennent en cela du dereglement de ma santé; malgré lequel, par vne certaine habitude qui m'est fatale, i'ay voulu m'opiniastrer à les faire, à mesure qu'on les a imprimez; bien que d'ailleurs ie ne sois point assez Philosophe, pour ne croire pas, que l'esprit ne se ressente de l'indisposition du corps. Tels qu'ils sont toutes-fois, partie de ma version, partie de mon inuention, & tirez en quelques endroits des *Recherches d'Histoire & d'Antiquité*, qu'il y a long-temps que i'ay données au public; ils me font esperer que vous y pourrez trouuer du diuertissement, quand ce ne seroit qu'à cause

des Figures. Que si vous y rencontrez des fautes, comme ie n'en doute pas, vous m'obligerés bien-fort de les excuser, & de ne point confondre les miennes auec celles de l'Impression, dont les principales sont les suiuantes.

Fueillet 453. D'où peut bien la Fable dont nous parlons, estre tirée. Lisez, D'où peut bien estre tirée, &c. f. 478. procede, lisez proceda. f. 445. Magicien, l. Magicienne. f. 545. qu'il n'en ouyst, lisez qu'elle n'en ouyst. là mesme Saptio, l. Sapho. f. 558. ignorence, l. innocence. f. 560. sans iamais renuerser, l. sans iamais les &c. f. 643. retranché, l. debauché. f. 663. qu'elle luy fit, l. qu'il luy fit.



TABLE DES DISCOVRS
contenus en ce Volume.

RECVEIL D'EMBLEMES DIVERS.





Qu'il n'y a point de proſperité perdurable.

DISCOVRS I.

LES periſſables grandeurs du monde ne peuuent mieux eſtre demonſtrées que par cét ingenieux Apologue de la Citroüille. Autrefois on en ſema de la grene aupres d'vn Pin; Et ſoit que la nature du terroir, ou le temperament de l'air, ou les frequẽtes pluyes qui l'arrouſoient, la fiſſent croiſtre & groſſir, tant y a qu'elle porta ſes branches ſi haut, qu'à force d'étreindre celles du Pin, & de remper à l'entour,

elles en gaignerent le ſommet. Le Pin cependant chargé d'vn fruict eſtranger, le ſupportoit, & le laiſſoit croître; Ce qui fut cauſe que parmy tant de citroüilles qui le tenoiét enlaſſé, il s'en treuua vne, qui plus groſſe, & plus audacieuſe que les autres, s'eſtant miſe à l'attaquer; Et bien luy dit-elle, arbre groſſier & peſant, n'auouës-tu pas que tu es fort peu de choſe au prix de moy? Vois-tu point comme mes fueilles ſont beaucoup plus vertes & plus larges que les tiennes? comme elles s'eſleuent par deſſus tes rameaux; & comme ie te ſerre ſi bien que tu en es à la geſne. Voilà ce que dit la Citroüille. Dequoy le Pin ne tint compte: mais ſe mocquant de ſon inſolence; Pauure fruit, luy reſpondit-il, que tu me fais de pitié! & qu'auec peu de ſujet tu viens t'égaler à moy! Bien à peine es-tu encore au monde, & il y a deſia plusieurs années que i'y ſubſiſte. Il ne faut que la moindre gelée pour t'en oſter, au lieu que ie m'y ſuis touſiours maintenu

contre le froid le plus violent. Attends donc que l'Hyuer vienne, & tu verras à qui de nous deux demeurera la victoire.

Par ce myſterieux Embléme ſe doiuent entendre, ſi ie ne me trompe, les amoureux de la vaine gloire, & des trompeuſes proſperitez de la vie. Ces hommes ambitieux ſont de belles hapelourdes, qui n'ont que l'apparence & l'eſclat. Le deſguiſement fait la meilleure partie de leur vertu pretenduë. Tout ce qui manque d'oſtentation, paſſe pour extrauaguant chez eux. Ils ne payent iamais que de mine; & pour peu qu'il leur arriue de bõ ſuccez, ils en deuiennent inſupportables. Ce n'eſt doncques pas merueille, ſi lors qu'ils ſacrifient à leurs vanitez, ils s'immolent eux-meſmes à la riſee publique. Puis que leur humeur altiere les porte naturellement à mépriſer tout le monde, il eſt bien iuſte que tout le monde les mépriſe auſſi; Et que la ſoif qu'ils ont des grãdeurs, ſemblable à celle des hydropiques, les perde à

la fin, ſans qu'elle ſe puiſſe eſteindre. Cette violente ardeur qu'ils ne ceſſent d'auoir pour les choſes de la terre, eſt vn effet de leur Ambition, qu'ils entretiennent d'vne eſperance friuole. C'eſt elle qui leur ſait baſtir en l'air mille deſſeins ridicules, ou pour mieux dire, mille Chimeres, qui ſe defont, à meſure qu'elles ſe formét. C'eſt elle qui leur donne des ſonges pour des veritez, en les flattant d'vne puiſſance imaginaire; Elle qui leur perſuade folement, qu'ils ont aſſez de courage, pour ſe rendre redoutables aux plus vaillans, aſſez de merite, pour ſe faire aimer des plus belles dames, & aſſez de bonne fortune, pour venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. C'eſt elle qui de moment en moment leur inſpire de nouueaux deſirs, qui s'eſtendent plus loing que leurs forces ne peuuent aller; Elle qui leur promet des conqueſtes & des threſors, des victoires & des triomphes, des Sceptres & des Couronnes. Mais cette eſperance,

qu'eſt elle autre choſe qu'vne belle fleur, auſſi-toſt morte que née ? Qu'eſt-elle qu'vne ombre fugitiue, qu'vn tourbillon de fumée, qu'vne ampoule qui flotte ſur l'eau, & qu'vne veſſie pleine de vent? N'a-t'elle pas plus de monſtre que de rapport, plus d'apparence que d'effet, & plus d'enflûre que d'embon-poinct? En quoy, ce me ſemble, elle ne peut mieux eſtre cõparée qu'à la Citroüille, qui en eſt le veritable ſymbole. A la voir ſous l'eſtenduë de ſes larges fueilles, s'eſtaler ſi groſſe, & ſi polie, ſur vne couche de terre, où elle repreſente diuerſes formes, & s'eſleue inſenſiblement à la faueur de ce qui l'appuye; on s'en eſtonne d'abord, & il ſemble meſme qu'elle doiue auoir de tres-grands aduantages ſur les autres fruits. Mais on trouue apres tout que ce n'eſt que ventre & qu'eſcorce; que le dedãs ne reſpond point au dehors; qu'il n'y a rien de ſi materiel, ny de ſi terreſtre; & qu'en vn mot c'eſt vne citroüille, qui couſte plus

qu'elle ne vaut, pour la bien aſaiſonner, tant le gouſt en eſt emouſſé de ſa nature, ſi l'art des Cuiſiniers ne l'aiguiſe, & ne luy donne vne pointe. Auec tout cela neantmoins, elle veut icy ſe comparer au Pin, iuſques à ſe faire accroire, quoy qu'elle ſoit extremement foible, que cét arbre ineſbranlable, qui eſt l'honneur des foreſts, luy doit ceder en toutes façons, & qu'il eſt bien fort au deſſous d'elle.

En cela certes elle a pour imitateurs ces hommes inſupportables, qui s'enorgueilliſſent des biens qu'ils poſſedent; ces Fanfarons, qui s'imaginent que tout le monde ſoit né pour eux; qui pour vn peu de bonne fortune qu'ils ont, ſe mocquent de ceux qu'elle traitte indignement; Et qui ne prennent pas garde que de toutes les Furies qu'on a miſes aux Enfers pour le châtiment des coupables, les plus dangereuſes, & les plus ſeueres ſont celles qui doiuent punir les Orgueilleux, & ſe venger de leur inſolence.

L'Hiſtoire nous marque peu de gens ſujets à ce Vice, qui toſt ou tard n'en ayent porté la peine : Teſmoin cét ancien Pauſanias, que ſes proſperitez continuelles firent mettre au nombre des plus heureux de ſon temps. Il luy prit fantaiſie vn iour de traitter le ſage Simonides; qui parmy la bonne chere eſtant preſſé de luy deſcouurir quelque ſecret de Philoſophie, & le voyant par trop attaché aux choſes du monde, dont il eſtoit idolatre; *Ne te meſconnoy point*, luy dit-il; *& dans le comble de tant de biens qui preuiennent tes ſouhaits, ſouuien-toy que tu és homme.* En effet, l'orgueilleux Pauſanias eſpreuua bientoſt apres la verité de ces paroles. Car l'inconſtante Deeſſe, qui l'auoit fauoriſé iuſques alors, changea tout à coup ſes careſſes en ſupplices, & le fit tomber entre les mains de ſes ennemis, qui luy teſmoignerent en meſme temps, qu'ils en vouloient à ſa vie. Comme il ſe vid donc ſur le poinct de la perdre; *Malheureux que ie*

ſuis, s'écria-t'il, *d'auoir meſpriſé l'aduis du bon Simonides! O que ſi ie l'euſſe creu, ie ne ſerois pas maintenant reduit en ce deplorable eſtat!* D'où l'on peut aſſez conjecturer, que cét homme pouuoit manquer difficilement d'eſtre mal traitté de la Fortune, pour la trop grande confiance qu'il mettoit en elle. Philippe de Macedoine n'en vſoit pas ainſi, & ne s'en défioit iamais tant, que lors qu'il en receuoit quelques faueurs extraordinaires. Il ſçauoit trop bien que ny le tiltre de Souuerain, ny l'Empire qu'il auoit ſur tant de peuples, ne pouuoient empeſcher qu'il ne fût luy-meſme ſuiet aux loix de la Parque. A raiſon dequoy, pour ſe ſouuenir touſiours qu'il eſtoit mortel, il auoit mis ordre qu'vn de ſes Pages ſe trouuât tous les matins à ſon leuer, pour luy dire ces mots remarquables, *N'oublie point Philippe que tu es homme*. Celuy qui l'obligea particulierement à cela, fut à ce que l'on tient, le vaillant Archidamus, fils d'Ageſilaus,

qui pour reſpondre à vne lettre pleine d'iniures & de menaces, qu'il auoit receuë de la part de ce Prince, luy eſcriuit ces genereuſes paroles. *Meſure ton ombre, Philippe, & tu ne la treuueras pas plus grande qu'auant la victoire.* Par où ce grand Conquerant apprit, Que ny les peuples dóptés, ny les villes priſes, ny les batailles gaignées, ny les ſuperbes Trophées dreſſés de la dépoüille des ennemis, ne ſont pas choſes ſur qui la Fortune n'ait de l'Empire, ny qui puiſſent empeſcher ſes reuolutions. Eſtant, comme elle eſt, de l'humeur d'vne infidelle Maiſtreſſe, elle aime le change: elle n'oblige que par caprice; elle donne à l'vn ce qu'elle oſte à l'autre, & fait quād il luy plaiſt, ſon galand & ſon fauory de l'homme du monde le plus infame, & le moins aimable. Tel fut autres fois ce fameux afranchy de Pompée, cét inſolent Menas, que les Satyriques de ſon temps traitterent ſi mal, & que l'aueugle Deïté dont nous parlons, voulut expoſer

yeux des Romains, pour le plus illuſtre exemple qu'elle leur euſt ſceu donner de ſa puiſſance tyrannique. Car apres l'auoir monſtré publiquement chargé de fers & de cheines, tout deſchiré de coups de foüet, & tout couuert de cicatrices, que le feu luy auoit laiſſées, comme autant de caracteres de ſes crimes, elle le fit voir enfin en la poſture d'vn homme libre, qui s'acqueroit tous les iours de nouueaux eſclaues, qui regorgeoit de toutes ſortes de biens, qui par ſon authorité ſe faiſoit craindre des plus Grands, & qui auoit l'honneur de commander l'armée nauale, en la guerre contre les Pyrates.

De tous ces exemples nous pouuons tirer pour noſtre inſtruction quelques cóſequences infaillibles, & qui meritent bié d'eſtre remarquées. La premiere, Que ceux qui par vn bon-heur particulier, ou par leur propre induſtrie, ſont en peu de temps deuenus riches, en deuiennent auſſi plus inſupportables. La ſeconde,

Que ce nouueau changement leur perd l'esprit, & leur oste la raison, tant il est veritable,

Que l'or est vn metal, par qui l'homme s'allie
Auecque la folie.

Ces euenemens sont pour l'ordinaire des ioüets de la Fortune, qui est non seulemét aueugle, mais qui rend aussi aueugles ceux qui la seruent. Elle-mesme, & c'est la troisiesme remarque, fait gloire & coustume ensemble, d'aduancer aux grands honneurs ceux qui bien souuent en ont le moins, & de laisser en arriere les honnestes gens; d'estre enuers les vns liberale des choses superfluës, & de priuer les autres des necessaires. Il est vray qu'elle repare quelquefois l'injure faite à ces derniers, & se vange de ses propres creatures, qu'elle precipite, quand il luy plaist, du haut de sa rouë. Par où elle leur apprend, Qu'elle n'est pas du tout iniuste, puisque pour les mettre à la raison, elle sçait si bien abaisser leur orgueil, & cha-

ſtier leur méconnoiſſance. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Sejanus & de Narciſſe. Elle finit les proſperitez du premier, par la plus honteuſe cheute que le monde euſt iamais veuë en la perſonne d'vn Fauory; & ſe mocqua du dernier, en l'expoſant à la riſée des gens de guerre, dont il ne receut que des injures & des affronts, au lieu des ciuilitez & des honneurs qu'il en attendoit. Car en la guerre qu'eurent les Romains contre les peuples de la grande Bretagne, les Legionaires ayãt fait refus d'obeïr à Plantius leur General, quoy qu'il fût homme qui entendoit ſon meſtier, & dont le commandement ne pouuoit eſtre plus beau; ce meſme Narciſſe, Afranchy de Claudius, fut enuoyé pour les ranger au deuoir. Mais d'autant qu'il n'eſtoit pas de condition pour le pouuoir faire, & qu'il ſe le promettoit neantmoins, tant il eſtoit vain, il ſe vid d'abord traitté auec ignominie par les ſoldats; qui d'vne com-

mune voix le renuoyerẽt aux Saturnales. Par ce trait de raillerie, dont ils picquoiẽt ordinairement les insolens venus de bas lieu, ils voulurent que celuy-cy se souuint de sa premiere condition d'esclaue, pource que durant les festes de Saturne, les Esclaues commandoient en Maistres, & en portoient mesme l'habit aux festins, qui leur estoient faits publiquement.

Il ne faut donc pas, ny que les petits deuenus grands, s'imaginent de le deuoir tousiours estre, ny que les grands non plus se fassent accroire, qu'ils ne puissent deuenir petits. C'est à eux à se representer, qu'en l'éternelle vicissitude des choses du monde, ce qui esleue les vns, sert à raualer les autres. C'est à eux à profiter de l'aduis du sage Pittachus, qui dedia jadis vne eschelle au Temple de Metelin, afin d'aduertir tous les mortels de leur commune condition, dans laquelle ils ne font que monter & descendre.

Qu'ils se souuiennent que ces mesmes Romains, qui sous l'Empire d'Antonin virent en moins d'vn an Cincius Fuluius fait Consul, & Gardien du Capitole; ses Fils Tribuns, & sa femme Gouuernante des filles de l'Empereur, s'estonnerent de le voir depuis, dans le mesme an, & tout en vn iour, publiquement decapité, ses enfans iettez dans le Tybre, sa femme bannie de Rome, sa maison rasée, & tous ses biens confisqués. Que si cét exemple ne suffit, qu'ils y adjoustent, si bon leur semble, celuy de ce vainqueur des Vandales & des peuples d'Afrique, ce puissant & redouté Bellisaire, qui par sa cheute prodigieuse appresta si fort à rire au Roy Gelimer son prisonnier, qu'il ne fit autre chose depuis, & deuint le Democrite de son temps. Qu'ils considerent vn peu le miserable estat de Cresus, de Valerian, de Bajazet; & ie m'asseure qu'ils m'aduoüeront, Que plus on est bien auec la Fortune, &

& tant plus de mal il faut en attendre; Que le vray moyen de ne l'irriter pas, c'est de se sçauoir connoistre soy-mesme ; & qu'elle na point de force ny de malice, que la resolution & la patience ne puissent vaincre.




Brict f.



Que les choses douces deuiennent souuent ameres.

DISCOVRS II.

I'AVROIS mauuaise grace de vouloir prouuer icy que ce qu'il y a de plus doux dans les prosperitez deuient amer à la fin, puisque c'est vne matiere que i'ay, ce me semble, assez amplement traittée en l'Embleme precedét. En celuy-cy doncques c'est mó intention de faire voir, que si ce messange de douceur & d'amertume se trouue par tout en general, c'est particulierement en amour qu'il se rencontre. Ce folastre Enfant se joüant vn iour parmi des

roſes, en voulut fortuitement cueillir vne, où ſe treuua cachée vne mouche à miel. Comme il ſentit qu'elle le picquoit, il ſe mit auſſi-toſt à crier; Et s'adreſſant à Venus; Ie me meurs ma mere, luy dit-il; c'eſt fait de moy, ſi vous ne me ſecourez. Vn petit ſerpẽt, qui a des aiſles, & que ceux de ce païs appellent Abeille, m'a ſi fort bleſſé à la main, que ie n'en puis plus. Cette naifueté de Cupidon toucha la belle Venus, qui luy reſpondit pour le conſoler. Taiſés-vous mon fils; voſtre douleur eſt trop violente, pour durer lõgtemps: Que ſi l'aiguillon d'vne mouche vous fait tant de mal, iugez par là combien vos fleches en doiuent faire.

Ie ne penſe pas qu'apres cette feinte, qu'Anacreon a iudicieuſement inuentée, il s'en puiſſe treuuer vne plus belle, ny qui ſoit plus cõuenable à la nature d'Amour: Soit qu'il le faille nommer le plus ancien de tous les Dieux, au iugement du Poëte Heſiode, qui luy donne la gloire d'auoir

desbroüillé le Chaos; ou soit qu'auec les plus celebres Autheurs on doiue aduouër que son Empire est absolu sur toutes les creatures; tant y a que par les tragiques effets qu'il produit, il paroist assez que son humeur est tyrannique, & que ses roses ne sont iamais sans espines. Estime qui voudra ses atteintes douces, & ses coups agreables; De moy ie veux croire qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à saigner, que celles qui viennent de luy. Ceux qui le font naistre de la Pauureté, luy attribuënt à mon aduis, vne naissance trop basse, & mal propre à son humeur, qui ne se plaist qu'aux richesses. Mais ceux qui luy dónent pour Nourrice vne lyonne, & qui veulent qu'elle l'ait alaité dans les deserts, ont quelque sujet de le feindre ainsi, pour representer sa cruauté. Elle est tellement fatale à ceux qui le seruent, qu'il s'en trouue peu qui n'en perdent la raison; & qui dans l'ardeur violente qui les trans-

porte, ne ſouffrent tous les tourmens & toutes le inquietudes imaginables. Tel fut le ſentiment d'Apollonius de Thianée ; lors que ſe voyant preſſé par le Roy de Babylone, de luy declarer de quel ſupplice aſſez rigoureux il pourroit punir vn Eunuque, s'il oſoit aimer la plus chere de ſes Maiſtreſſes ; Sire, luy reſpondit-il, ſi quelqu'vn eſtoit ſi hardy que de l'entreprẽdre, vous ne ſçauriés le mieux chaſtier qu'en le laiſſant viure. Par où il voulut monſtrer au Roy, que c'eſtoit aſſez ſouffrir que d'eſtre amoureux.

La Fortune en tous lieux à l'hõme eſt dãgereuſe;
Quelque chemin qu'il tienne, il treuue des cõbats;
Mais des conditions où l'on vit icy bas,
Certes celle d'aimer eſt la plus mal-heureuſe.

Voilà ce que dit de cette Paſſion le plus poly de nos Poëtes. Ceux qui l'ont precedé la definiſſent diuerſement : Car ils la nomment ſelon ſes effets, tantoſt vne loy tyrannique & ineuitable, tãtoſt vne choſe pleine de crainte, tantoſt vne Fureur

aueugle, & tantost vne source de miel & de fiel.

Qu'il y ait de la tyrannie aux loix de l'Amour, c'est vne chose si manifeste de soy, qu'à moins que de manquer de sens commun on ne la peut mettre en doute. Car depuis que ce Maistre imperieux a fait vn Esclaue, il ne se contente pas de l'auoir priué de la liberté, qui est le plus doux bien de la vie, mais il prend plaisir encore à le voir gemir seruilement sous les chaines, dont il l'a chargé. Il veut alors, qu'au peril mesme de sa vie, il luy rende à tout moment vne obeïssance aueugle; & que s'il faut violer le droit, ce ne soit pas pour regner, comme fit Cesar, mais pour iouïr de la chose aimée. Il veut que ce pressant desir qui estouffe toutes les autres passions, luy ouure vn chemin à trauers les feux & les glaces, les mers & les Syrtes, les monts & les precipices. Il veut que suiuant ses mouuemens dereglés, il s'estudie à mettre en pratique la dissimulation & la

ruſe,la malice & la perfidie, la vengeance & la cruauté. Il veut qu'aux deſpens de ſes plus proches, il fomente lâchemét des inimitiez, & des querelles ſanglantes; Qu'il ſe declare ennemi mortel de tous ceux qui choquent ſes deſſeins; & que pour le moindre ombrage que ce ſoit, il mette la main aux armes. Il veut en vn mot, qu'il prefere l'ignominie à la gloire, l'injure au deuoir, l'oiſiueté au trauail, la molleſſe à la valeur; & qu'en toutes ces choſes indignes d'vn grand courage, il ne ſe propoſe pour but que de flechir ſous la tyrannie de la Volupté. Pour elle le plus ſage de tous les hommes, negligea de cultiuer les Vertus morales, & les hautes connoiſſances que Dieu luy auoit infuſes. Pour elle le premier des Philoſophes donna de l'encens à la Beauté qui luy auoit donné de l'amour, & fit ſa Diuinité d'vne Creature mortelle. Quoy d'auantage? Ne fut-ce pas pour elle qu'Hercule changea ſa maſſuë en quenoüille? qu'Achille

ſeruit à genous Polixene, adoration qui luy couſta la vie; & que par ie ne ſçay quel Deſtin fatal à la gloire des Conquerans, Maſſiniſſe & Anthoine ne furent iamais ſi fort hays de leurs ſoldats, que lors qu'ils furent le plus aimez, l'vn de Sophoniſbe, & l'autre de Cleopatre?

De ne voir pas maintenãt que la Crainte eſt inſeparable d'auec vn Amant, ce ſeroit n'auoir ny connoiſſance ny lumiere naturelle. L'experience le monſtre, toutes les fois qu'il s'en rencontre quelqu'vn parmy les Dames, & particulierement quand il approche de la perſonne aimée. Car à cét abord, il ſe la figure par deſſus l'humaine condition, & telle qu'vne Déeſſe, ſans laquelle il ne peut viure. Il ſent en ſon ame vne ſecrette eſmotion; & frappé de ſes regards, comme d'vn eſclat de foudre, il friſſonne, il tremble, il ne ſçait que dire, tant il a peur qu'ils ne luy ſoient pas fauorables. Que ſi pour luy renouueller ſes ſeruices, il ſe met en deuoir de l'en-

tretenir, il ſemble pour lors auoir la langue noüée; & s'en acquitte ſi mal dans le transport où il eſt, qu'on iuge auſſi-toſt qu'il n'appartient qu'aux Amans d'vſer en parlãt d'vne éternelle Hyperbole. Cette timidité procede encore de ce que la paſſion qui eſt exceſſiue en celuy-cy, confond peſle-meſle ſes eſprits, & les accable ſi fort, qu'ils ne peuuent faire leur operation. Adjouſtons y pour vne troiſieſme marque de ſa crainte, qu'on le voit tantoſt rougir; & tantoſt pâlir à la rencontre de ſa Dame, ſoit qu'il faille attribuer la cauſe de l'vn à certains rayons imperceptibles, qui des yeux de la choſe aimée, paſſant au cœur de l'Amant, le troublent d'abord, & font que pour le ſecourir ce qu'il y a de ſang au viſage, s'eſmeut & s'agite; ou ſoit qu'on doiue imputer l'autre à ce que le meſme ſang ſentant le cœur foible, s'y retire pour le fortifier. Mais ces apprehenſions, naturelles aux Amans, ſeroient peu de choſe, ſi elles n'eſtoient

ſuiuies d'vne infinité de chagrins & d'inquietudes, qu'eux meſmes ſe donnent, & dont i'allegueroïs en vain des exemples, puiſque les effets qu'ils en reſſentent preuuét beaucoup mieux cette verité, que ne font mes parolles.

Comme il eſt donc vray que le fils de Citherée eſt pere des défiáces, des craintes & des ſoubçons; Auſſi eſt-il certain qu'eſtant luy meſme Creature de la Folie, il oſte la raiſon & le iugement à ceux qui ſont ſes adorateurs. Ils ont beau voir le precipice ouuert deuant eux; Au lieu de reculer, ils aduancent, pour s'y ietter dedans; & quelque grande que ſoit leur bleſſeure, ils ſe plaiſent à baiſer les armes qui l'ont cauſée. Cette paſſion n'eſt donc pas mal nommée par le plus ingenieux de tous les Poëtes, vne certaine Fureur aueugle, par qui les ſens ſont bouleuerſés, & les plus nobles fonctions de l'ame entierement ruïnées. Depuis qu'vne fois elle poſſede quelqu'vn, il n'eſt pas poſſible

de luy faire lacher priſe, principalement ſi c'eſt au cœur d'vne femme qu'elle s'attache. Car alors elle y commande inſolemment, & tire aduantage de la foibleſſe de ce beau Sexe, qu'elle ſe plaiſt à perſecuter. Ainſi la pauure Didon, les cheueux eſpars, & les yeux noyez de larmes, courut forcenée par la ville de Carthage, apres que ſon fugitif Enée eut mis la voile au vent; & pour ne ſuruiure à cette perte, ſe laiſſa cheoir courageuſemét ſur la pointe de la meſme eſpée que cét Infidelle luy auoit laiſſée.

Ainſi fut ſourde au reconfort,
Quand elle euſt trouué dans le port
La perte qu'elle auoit ſongée;
Celle de qui les paßions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons.

Ainſi dans le deſtroit de Seſte & d'Abyde, la dolente Hero voyant du haut d'vne tour ſon cher Leandre, que la violence de la tépeſte auoit ietté mort ſur le riuage,

ouïſt retentir tous les eſcueils d'alentour des cris qu'elle fit à la feneſtre, d'où elle ſe precipita, pour ſe ioindre à luy. En vn mot, ainſi finirent leur vie pluſieurs infortunés Amans, dont les deplorables aduantures, tous les iours repreſentées ſur le Theatre, aprennent aſſez que cét imperieux Tyran qu'on appelle Amour, eſt l'Autheur & le ſujet enſemble des aduantures les plus tragiques. Que ſi les Poëtes l'accuſent d'auoir tourmenté Iupiter meſme, iuſques à luy faire negliger le ſoing des choſes du monde; & de s'eſtre oppoſé generalement au repos de tous les Dieux; quelle apparence y a t'il de treuuer eſtrange qu'il perſecute les hommes? Ne ſçait-on pas bien qu'il s'eſt toûjours pleu à voir rependre le ſang humain? que par ſon mouuement Hermionne donna la mort à Pirrhus, Martie à Commode, Timandre à Alcibiades? & qu'au point de deſeſpoir & de rage, où il mit le mal-heureux Iphis, il le reduiſit à

s'estrãgler pour la belle Anaxarete? Toutes ces choses sont à mon aduis, d'assez visibles effets d'vne fureur extraordinaire, qui seule fut cause que la guerre d'Asie se vid de toutes parts allumée par Helene; celle des Samiens, par Aspasie, celle des Phrygiens par Hipodamie, & celle des Centaures par Dejanire. Par elle mesme Gyges, Roy des Lydiens, se laissa porter à l'adoration d'vne femme publique; la mort de laquelle le mit dans vne profonde resuerie d'esprit, qui ne l'abandonna iamais iusqu'à la fin de ses iours: Par elle Alexandre fit mettre le feu dans les sacrez Temples de Persepolis; Et par elle encore le renomme Pericles porta ses armes dans le Peloponnese.

Apres auoir monstre iusques-icy qu'il n'y a que de l'amertume en Amour, quelqu'vn me demandera possible, d'où vient donc que les Poetes l'appellent vne source inepuisable de miel & de fiel? C'est ie m'asseure, pource qu'il tient de tous les

deux enſemble. En effet il a des appas qui flattent les ſens, des douceurs qui les rauiſſent, & des charmes qui les enchantent. Il a des attraits inéuitables aux Creatures viuantes, & des allechemens ſenſibles aux choſes inanimées. Quelques ſauuages que ſoient les beſtes, il ſçait l'art de les apriuoiſer. Il chatoüille la moelle des Tygres; il eſchauffe la ſeue des Arbres: il ſe gliſſe auec plaiſir iuſques dans les veines des Metaux. Mais quoy? c'eſt vn poiſon confit dans du ſucre, & vn ſerpent caché ſous de belles fleurs; que nous auons à peine cueillies, qu'auec vn effort impetueux & nuiſible, il nous fait ſentir ſa venimeuſe morſure: En cela cetres ſemblable à l'Abeille, qui ſe plaiſt bien à faire le miel qu'elle nous donne, mais qui ne laiſſe pas d'auoir vn dangereux aiguillon, dont elle nous picque, ſi nous en approchons de trop pres. C'eſt vne comparaiſon ingenieuſe, dont vſe Plutarque, qui dit là deſſus, Qu'elle meſme eſtant mor-

telle, ennemie de l'ordure & de l'impudicité, s'irrite particulierement contre les hommes lascifs, dont elle ne peut souffrir l'abord, ny en supporter l'haleine. Par où il veut donner à entendre, qu'il n'est rien si doux, ny rien si amer que la Volupté: Aussi le tesmoigne-t'elle bien au grand dommage de ceux qui la suiuent. Car ce qu'au commencement elle les mene par vn chemin agreable, & semé de fleurs, n'est que pour les precipiter insensiblement dans vn goufre horrible, & tout plein d'espines. Ainsi quelque bon visage qu'elle leur face, elle les trahit toûjours, & les traitte enfin comme vne Furie, apres les auoir amadoüez comme vne Syrene. Ce n'est donc pas sans suiet que les Poetes qui escriuent de l'Amour, se monstrent aussi volages que luy, dans les choses qu'ils en disent; & qu'en la pluspart de leurs vers se repentans de l'auoir loüé, ils ne cessent de luy reprocher sa cruauté, son inconstance, & sa perfidie.

A raiſon dequoy le Docte Bacon dit fort agreablement, *Que cette paßion a ſon flux & ſon reflux dans les ſaiſons des choſes humaines, & qu'il faut tenir pour bien aduiſez, ceux qui la ſeparent entierement des principales actions de la vie, dont elle ne fait que troubler le commerce.*




Briot fe.



Que l'honneste Amour, l'Honneur, & la Verité sont inseparables.

DISCOVRS III.

CET Embleme semble tiré d'vn ancien marbre, qui se voit à Rome encore auiourd'huy. Il represente la Foy, par l'vnion mutuelle de trois qualitez inseparables, qui sont l'Honneur, la Verité, & l'honneste Amour.

L'Honneur est vestu d'vne robe de pourpre, pour nous apprendre, Qu'estant ennemy des fausses couleurs, c'est à dire, des apparences trompeuses, il ayme tousiours à se produire auec vn veritable

éclat, & à porter des liurées qui ne soient point susceptibles d'aucune tache. Sçachant que ce luy en seroit vne grande, de n'auoir rien de beau que l'exterieur, & de recourir aux déguisemens, pour en accroistre son estime, il ne se dément iamais soy-mesme, & tel qu'il est au dedans, tel il paroist au dehors. Aussi n'est-il pas de ces Acteurs ridicules, qui monstrent aux autres à iouër plusieurs mauuais personnages, & qui n'en sçauent pas eux-mesmes representer vn seul qui soit bon. Luy tout au contraire n'enseigne que de bonnes actions, pource qu'autrement il ruïneroit ce qui le soustiét, & toute la gloire de son nom se changeroit en infamie. Mais pour empescher que cela n'aduienne, il apprend aux hommes à estre constans en ce qu'ils disent, & inébranlables en ce qu'ils font. Il est vray aussi qu'en ces deux points principalement consiste la Foy, que l'Honneur appuye, & qui est la creature de la Verité, à laquelle il tend la main.

Cette Vierge incorruptible, qu'on peut nommer la fille du Temps, la ruyne du Crime, & le ſupport de l'Innocence, a ſur le viſage mille beautez adorables; & tant de viues lumieres dans les yeux, qu'à la honte des meſchans elle perce les plus obſcures tenebres. Elle eſt peinte nuë, pour nous donner à connoiſtre, Que ceux qui luy font la cour, ſont pour l'ordinaire gens de probité, plains de franchiſe, amis des Vertus, ennemis des vices; & tels, comme dit le Sage, qu'ils ne tournent iamais leurs pas à la malice, ny à la ſupercherie: Ou poſſible qu'on la repreſente ſans habillement, & ſans parure, à cauſe qu'elle fait gloire de paroiſtre à deſcouuert aux yeux du monde, & de s'exprimer nuement, ne pouuant ſouffrir en ſon langage aucune ſorte d'affetterie.

L'honneſte Amour tient le milieu entre l'Honneur & la Verité, d'autant qu'il eſt comme le ciment de tous les deux, & que le nœud dont il les eſtreint,

est si durable & si fort, que le temps mesme, qui brise tout, a de la peine à le rompre. Cela sembleroit incroyable, si dans l'Histoire Grecque & Romaine il ne se parloit encore de plusieurs hommes illustres, qui nous empeschent de le mettre en doute. Mais pource qu'il seroit ennuyeux d'en nommer tant à la fois, ie me contenteray de l'exemple de Socrate, & de celuy du valeureux Curtius. Certes, quand l'vn de ces grands personnages, iniustement accusé deuant l'Areopage, estima plus glorieux de sortir du monde en aualant la ciguë, que d'y demeurer honteusement, en trahissant son innocence ; il fallut bien que son honneur propre, l'amour de sa Patrie, & la deffense de la Verité, le portassent à cette noble resolution ; Et il fallut bien encore que ces mesmes considerations animassent l'autre, quand il se precipita si courageusement dans vn gouffre horrible, & dont les exhalaisons contagieuses

estoient fatales à son païs.

Cela declare, assez, si ie ne me trompe, Que les trois figures de cét Embléme ne conuiennent pas mal à la Foy, puisqu'à les bien considerer, elles en sont le veritable symbole. A quoy l'on peut adjouster encore, sur le sujet de ces trois belles Vertus, qui s'entretiennent inseparablement auecque la Foy, Qu'auant la venuë de nostre Sauueur, les vieux Sabins auoient en grande veneration vne Image à trois testes, & mesme qu'ils l'adoroient sous les noms de *Sanctus*, de *Fidius*, & de *Semipater*: Par où sembloit estre representée la Saincte Trinité, principal Mystere de la Religion Chrestienne.

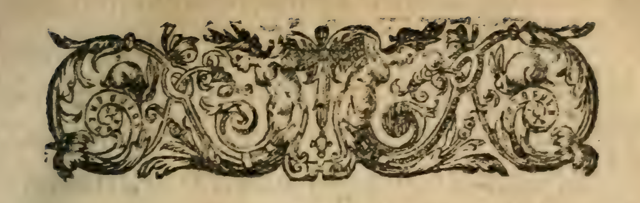
Or ce qu'elles se donnent la main, fut premierement de l'institution de Numa Pompilius, qui voulut que les Romains le practiquassent en leurs traictez, comme ils firent successiuement, ainsi qu'il se verifie par plusieurs Medailles de la Concorde. Depuis, cette Ceremonie passa si

bien en couſtume chez les autres nations, qu'elle eſt à preſent obſeruée par la pluſpart des peuples du monde, & particulierement par ceux d'Afrique.

Il eſt neceſſaire de ſçauoir à ce propos, Que les Romains appelloient Saint, & Arbitre de la Paix, ce meſme Iupiter à qui les Grecs ſouloient dóner en leur langue l'Epithete de *Piſtien*, c'eſt à dire Dieu de la Foy: ce que les Latins n'ont pû mieux ſignifier que par le mot de *Fidius*, dont i'ay parlé cy-deuant. Les curieux en repreſentent la figure apres les Anciens, dans vne niche de marbre, faite en forme de feneſtre, où ſe voyent trois ſtatuës, preſque ſemblables à celles que nous venons de deſcrire, & qui ſont plantées de meſme façon. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que la Verité iointe à l'Honneur, porte ſur la teſte vne Couronne de laurier, & que l'Enfant qui leur tend la main n'eſt pas l'image de l'Amour ny de l'Innocence. Ie tiens neantmoins qu'ils ne

different pas beaucoup l'vn de l'autre ; Et que cét enfant ſans malice, peut eſtre pris pour l'honneſte Amour. Il eſt icy couronné d'vne Guirlande de roſes, à la façon des anciennes Deïtez, & particulierement de Pandore, qui la premiere de toutes en receut vne de la main des Graces, lors que les autres Diuinitez contribuerent auec elle au chef-d'œuure de ſa beauté: Où il eſt à remarquer, Que les Anciens ne couronnoient pas ſeulement les Dieux & les Deeſſes, mais encore leurs Statuës, & celles des Vertus meſmes, principalement de la Foy, de l'Honneur, de la Gloire, & du Reſpect, qu'ils diſoient eſtre mariés enſemble; & que de leur mariage eſtoit née la Maieſte: Auſſi eſt-ce par elle que les perſonnes vertueuſes & de haute naiſſance ſe font connoiſtre, & ſe rendent recommandables.


S P Q R



Qu'il ne faut point publier le ſecret des Princes.

DISCOVRS IV.

LEs Romains mettoient au nombre de leurs Enſeignes militaires la myſterieuſe figure du Minotaure; pour montrer par là, Qu'en quelque temps que ce ſoit, les ſecrets des Princes, & des Generaux d'armée, ne doiuent pas eſtre moins cachés, que l'eſtoit anciennement le fameux Labyrinthe qui ſeruoit de retraite à ce Monſtre. Que ſi cette maxime eſt conſiderable en toutes les grandes entrepriſes, c'eſt particuliere-

ment en celles de la guerre qu'elle doit eſtre obſeruée. Car comme il eſt vray que le ſilence importe beaucoup à la Victoire, il eſt tres-certain auſſi que le déreglement de la langue eſt cauſe de la perte des batailles, & de la deſolation des Prouinces. Tybere, le plus accort Politique de ſon temps, ſouloit dire à ce propos, Qu'il falloit que peu de gens priſſent part aux deliberations des Princes ; Et que c'eſtoit pour cela qu'il n'admettoit en ſon Cóſeil que des Miniſtres fidelles, ſur l'integrité deſquels il ſe pouuoit repoſer en toute aſſeurance. Metellus le Macedonien n'ignoroit point cette verité ; qui fiſt que ſe voyant vn iour preſſé par vn Amy, de luy dire pourquoy ſes entrepriſes auoient vn ſuccez ſi bon & ſi prompt: C'eſt, luy reſpondit-il, pource qu'auant que d'en venir à l'execution, ie les tiens ſi ſecrettes, & ſi cachées, que ſi ma robe meſme y prenoit part, ie la dêpoüillerois auſſi-toſt, & la bruſlerois. Auſſi à vray dire, le Con-

ſeil eſtant de ſoy vne choſe diuine & ſacrée, il faut que le Conſeiller ſe garde bien de la profaner, & qu'il ne penetre point ſi auant dans l'intention de ceux qui en ſont les Chefs, qu'au lieu d'en eſtre éclairé, il en ſoit entierement ébloüy. Ce qu'apprehendant Philippides le Comique; & voyant que Lyſimachus luy vouloit communiquer quelque choſe d'importance; Sire, luy dit-il, cõmandez-moy ce qu'il vous plaira pour voſtre ſeruice; me voilà preſt à le faire, pourueu que vous ne me declariez rien de ſecret.

Les Roys ſouffrent volontiers qu'on faſſe mõtre de leurs Palais, de leurs beaux meubles, & de ce qu'ils ont de plus precieux, & de plus rare: Mais ils endurẽt difficilement que leurs plus affidés Conſeillers aillent chercher, s'il faut ainſi dire, iuſques au fonds de leur ame, ce qu'ils y tiennent de plus caché. Que ſi quelque-fois le Souuerain leur fait l'honneur de ſe decouurir à eux, il eſt de leur deuoir de n'en

parler à perſonne; & de n'imiter point cét ancien Fuluius, qui perdit en vn inſtant les bonnes graces d'Auguſte, pour auoir eſté ſi mal aduiſé, que de reueler à ſe Maitreſſe quelque ſecret de ſon Maiſtre.

Les anciens Perſes ſe gardoient bié d'en vſer ainſi. Au contraire, ils ſe montroient ſi religieux à ne point violer le ſecret de leur Prince, que ny la crainte, ny l'eſperance ne les y pouuoient faire reſoudre. A quoy les obligeoit ſur toutes choſes l'ancienne diſcipline de leurs Roys, qui vouloit qu'en matiere d'affaires d'Eſtat le ſilence ne ſe pûſt rompre, à moins que de ſe rendre criminel, & digne de mort. C'eſtoit leur maxime, de chaſtier les grãds par leurs plus ſeuerement que toute autre ſorte de coupables ; & de ne croire point capable d'aucune choſe de conſequence, celuy qui auoit de la peine à ſe taire, quand il le falloit neceſſairement. Vn excellent homme des ſiecles paſſez

nous apprend cecy, lors que traittant de la fidelité des ſuiets; Certainement, dit-il, ſi quelque choſe les peut rendre recommendables à leur Prince, c'eſt la diſcretion qû'ils monſtreut auoir à ne reueler iamais ce qu'ils ont oüy dire dans ſon Conſeil.

Mais pour s'aſſeurer de cette moderation, il eſt neceſſaire d'auoir ſouuent épreuué leur foy, & ſondé l'integrité de leur vie. Car bien que les bonnes actions meritent d'eſtre publiques, & dans la bouche de tout le monde, ſi eſt-ce qu'il y en a quelques-vnes qui ſont d'vne autre nature, & qu'il ne faut pas que lon ſçache, qu'apres que le ſuccez s'en eſt enſuiuy: tellement que plus on deſire de les connoiſtre, & plus il importe de les tenir cachées.

Les Grands ne doiuent donc faire part de leurs deſſeins & de leurs ſecrets, qu'à ceux qu'ils ſçauent eſtre gens de bien, & ſi retenus en leur parole, qu'ils ne deſcou-

urent iamais le deſſein de leur Maiſtre : mais ſe tiennét touſiours ſur leurs gardes, quād on eſſaye de les ſurprédre. Ainſi l'on peut dire d'eux en quelque façon, qu'à l'exemple des Eſprits celeſtes, ils agiſſent pluſtoſt par la penſée que par la langue; & qu'encore qu'il y ait ſouuent du vice à ne ſe declarer pas en certaines choſes, c'eſt en eux vne vertu de diſſimuler tout, comme s'ils ne ſçauoient rien. A quoy, ſi ie ne me trompe, il eſt neceſſaire qu'ils ſe reduiſent pour le commun bien des affaires, dont beaucoup d'eſprits plus penetrans que les autres, tirent quelquefois des conjectures par la ſeule mine de ceux qu'ils prient de leur en apprendre l'eſtat, s'ils ne ſont aſſez ingenieux à ſe déguiſer.

L'Empereur Leon veut pour cét effet que le Conſeiller du Prince apprenne à eſtre fidelle, par l'exacte obſeruation du ſilence; n'y ayant point de pire trahiſon dans le monde, que celle qui ſe fait par la langue. Par elle auſſi les mauuais Ci-

toyens

toyens violent indignement les loix de l'amour & du respect enuers leur patrie: Par elle ils animent les mutins, à force de publier la sedition & le meurtre; Par elle ils entretiennent les peuples dans la Rebellion; & par elle-mesme ils font que les Traitres se vont laschement ietter dans le party des ennemis, pour en estre les espions; sur l'esperance qu'ils ont que ce leur sera vn chemin pour s'auancer aux grandes charges, & pour se mettre en fortune. Cela se void si souuent, que l'experience ne souffre pas qu'on le mette en doute; puis qu'ordinairement dans les armées, ces courages mercenaires & poltrons espargnent ceux qu'ils deuroient combatre, & les fortifient par les aduis qu'ils leur donnent, sur tout quand ils ont descouuert quelque secret d'importance, & lors qu'on est sur le poinct d'en venir aux mains.

Pour remedier à ces laschetez & à ces desordres, les Egyptiens auoient vne loy,

par laquelle ils condamnoient à auoir la langue coupée tous ceux qu'ils pouuoient conuaincre d'auoir descouuert quelque poinct important à leur Estat. Les Atheniens en faisoient de mesme; & vouloient que ceux qui apprenoient quelque chose de leur Republique, ou par oüy-dire, ou autrement, en aduertissent le Magistrat auant que tout autre; de peur que s'ils en parloient aux particuliers, tout le public n'en receust quelque dommage. Il se racôte à ce propos, qu'en la ville d'Athenes vn certain homme ayant dit fortuitemét dans la boutique d'vn Barbier, que les Atheniens auoient perdu la bataille en Sicile, fut aussi-tost saisi par celuy à qui il en faisoit le conte, & mené deuãt le Magistrat. Or soit que cét Imprudét manquast d'asseurance à soustenir ce qu'il auoit dit; ou que par ce bruit il eust donné l'alarme à la Ville; tant y a qu'il fut mis en prison, d'où il ne bougea, iusques à ce qu'on eut de plus certaines nouuelles de cette affai-

ſe. Par cét exemple, & par pluſieurs autres que ie pourrois alleguer, il me ſeroit tres-facile de preuuer icy combien il importe de ne ſemer iamais de faux bruits, ou peu vrays-ſemblables, en des affaires de conſequence; de peur que d'vne trop grande joye il ne s'enſuiue à la fin vn excez de deplaiſir. Mais ie me croirois blaſmable, ſi apres auoir loüé le ſilence, ie ne me l'impoſois moy-meſme, pour expliquer l'Embleme ſuiuant.







Que par la Valeur & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violans.

DISCOVRS V.

VOicy l'image de la parfaite Valeur, qui nous eſt repreſentée par celle de l'inuincible Bellerophon. Ce vertueux ieune homme, eſgalement recommandable pour ſon grand courage, & pour ſa merueilleuſe beauté, ayant donné de l'amour innocemment à la Reyne des Argiens, n'eſpreuua que trop à ſon dommage, à qu'elles extremi-

tez se porte vne femme, quand elle se laisse posseder vne fois à la plus violente de toutes les passions: Car dans l'ardeur de la sienne, cette Impudique ne pouuant treuuer la satisfaction qu'elle attendoit de celuy qu'elle sollicitoit si violemment; l'excez de la hayne & du deplaisir qu'elle en conceut, la fist recourir à son Mary, pour estre vengee. Elle luy persuada follement, que Bellerophon auoit du dessein pour elle, & que ce dessein estoit si peu honneste, qu'il ne pouuoit auoir de succez que par la ruyne de son honneur. Le voylà donc bãny en mesme tẽps, & laschement exposé à toute sorte d'embuches, & à tous les accidens, qui pouuoient apparamment luy faire perdre la vie: Il ne s'en estonna pas neantmoins, & veinquit par sa constance tous les obstacles que la rage de ses ennemis luy opposa pour l'oster du monde. Or bien qu'en de si glorieuses victoires, il n'y en eut pas vne seule qui ne fust illustre, si est-

ce que le plus haut chef-d'œuure de sa valeur fut la deffaite de la Chimere. De quelque façon qu'on pût regarder ce Monstre, qui tenoit du Lyon, de la Chevre, & du Dragon tout ensemble, il est bien à croire qu'il n'estoit pas moins épouuentable que dangereux, pour les dégasts qu'il faisoit: Et toute-fois ce ieune Herôs reduit à le combattre, & monté sur le cheual Pegase, en vint à bout fort heureusement.

Plusieurs Autheurs serieux & dignes de foy, nous ont assez bien expliqué cette fable: mais ie n'en treuue point qui s'en soit mieux acquité que Plutarque. Il n'est rien si fabuleux, dit-il, que ce qu'on publie de la Chimere: Ce qui n'empesche pas toutesfois, qu'vn si beau conte n'ait pris naissance de quelque euenement vray-semblable. Car c'est vne verité receuë parmy tous les peuples de Lycie, qu'Amisodarus, autrement Isaras, s'en vint autre-fois en leur païs dans vn vaisse-

au de Corſaires; qui ſous la conduite d'vn certain Chimarus, homme de courage, mais grandement cruel & brutal, couroit cette coſte, & y faiſoit d'eſtranges rauages. Le nauire de ce Pyrate, qui auoit pour enſeigne à la prouë, vn Lyon, & vn Dragon à la póupe, en attira pluſieurs autres, qui ſe groſſirent en flotte; & incommoderent ſi fort les Lyciens, dont ils rompoient le trafic ſur mer, qu'ils ſe reſolurent de la purger de ces voleurs, affin de reſtablir le commerce, & de repeupler leurs villes deſertes. Cette reſolution priſe, il ne fut plus queſtió que de treuuer quelqu'vn qui l'executât. A quoy le valeureux Bellerophon s'eſtant offert, il fut déclaré Chef de cette entrepriſe, & s'en acquita ſi bien, qu'ayant donné la chaſſe aux Pyrates, il les défit tous, & veinquit depuis les Amazones.

Ce que ie viens de rapporter, n'eſt pas ſans apparence d'auoir eſte, cóme tenant plutoſt de l'Hiſtoire que de la Fable. quel-

ques-vns neantmoins ont vn ſentiment contraire: & ſouſtiennent pour veritable, que cette anciéne Chimere, ſi fort vantée dans les eſcrits des anciens Poëtes, n'eſtoit autre choſe qu'vne montagne opposée au Soleil; qui par la reflexion de ſes rayons ſur cette grande maſſe de rocher, bruſloit ſi fort la campagne d'alentour, qu'elle en eſtoit ſterile: ou ſi elle produiſoit quelques fruits, ils deuenoient ſecs à l'inſtant, par cette chaleur exceſſiue: Ce qui fit que Bellerophon connoiſſant la cauſe de ce mal, y voulut mettre remede; & commanda pour cét effet, que cét endroit de la montagne, où la reuerberation du Soleil eſtoit la plus forte, fuſt promptement abattu: D'où il s'enſuiuit qu'il ne fit plus ſi grand chaud aux plaines voiſines, & qu'ainſi elles deuindrent fertiles. Mais d'autant que les Lyciens ne luy ſceurent aucun gré d'vn ſi bon office, il s'en alla fondre ſur eux, pour chaſtier leur ingratitude: Ce qu'il euſt fait aſſeu-

rement, ſi les Dames du pais ne l'euſſent flechy.

Que ſi dans ſa diuine Eneide le grand Virgile dit là deſſus,

De tourbillons de feu la Chimere eſt armée;

Il ſuit en cela l'opinion de quelques Naturaliſtes, qui tiennent que ce qu'on appelle Chimere, eſt vn mont en Lycie, dont le ſommet qui bruſle touſiours, a pres de luy pluſieurs Lyons, au milieu quantité de Chevres, & en bas vne infinité de Serpens que Bellerophon fit mourir, s'eſtant ſaiſi de ceſte Montaigne. Or ce qu'on donne trois formes à la Chimere, ceſt pour montrer que la Volupté brutale ſurprend les ſens en Lyon, qu'elle rend le corps laſcif, & plus puant que n'eſt vn Bouc; Et qu'enfin elle l'infecte d'vn venin contagieux, tel que celuy du Dragon.

Quant à Bellerophon, bien qu'on le repreſente ſur vn cheual qui auoit des aiſles, ce ne fut pas neantmoins ſur cét ani-

mal prodigieux qu'il fit de si grandes choses, mais bien dans vn nauire nommé Pegase. Aussi est-il vray, que les vaisseaux de rame, à cause de leur merueilleuse vitesse, & du juste contre-temps auec lequel ceux qui manient les auirõs, les font mouuoir de part & d'autre, paroissent d'abord des animaux aislez, à quiconque les considere de loing. Et d'autant que par la defaite de la Chimere, & par ses autres faits heroïques, Bellerophon merita de viure dans la memoire des plus grands hommes ; c'est à raison de cela qu'on le peint monté sur le cheual Pegase, à qui la mort de Meduse donna naissance, & qui est vn Symbole de Renommée & d'Immortalité; La Vertu ayãt cela de propre, que de donner de l'estime aux honnestes gens, apres que par son moyen ils ont abbatu la crainte, qui nous est representée par la Gorgone.





Des qualitez d'vn Iuge équitable.

DISCOVRS VI.

CETTE Aiguiere & ce Bassin, qu'on a mis sur ce Tombeau, sont les symboles d'vn Iuge équitable, que l'or ny l'argent, non plus que les faueurs, ny les promesses des Grands n'ont sceu corrompre durant sa vie. Car anciennement, quand quelqu'vn se vouloit iustifier d'vn crime dont on le soupçonnoit, & monstrer qu'il ny trempoit en façon quelconque, il auoit accoustumé de se lauer les mains en pleine assemblée. Ce fût ainsi qu'en vsa Pilate; le plus detesta-

ble de tous les Iuges, lors qu'apres auoir méchamment condamné à mort l'Autheur de la vie, il voulut se declarer innocent, & en reietta la faute sur les Iuifs. Or bien que cette ablution exterieure n'ait rien de commun auecque la pureté de l'ame, puis qu'elle n'en efface pas les ordures, comme les Mahomettans se le persuadent ; si est-ce qu'elle fait souuenir les hommes qui sont dans les grandes charges, de tenir leur conscience nette de toute sorte de corruptions, en l'administration de la Iustice. C'estoit ce qu'Auguste recommendoit aux Romains, & ce qu'il obseruoit luy-mesme ponctuellement; en leur apprennant par son exemple les qualités que les bons Iuges doiuent auoir. La principale leur est representée dans cét Embleme, qui leur apprend à ne violer iamais le droit, pour satisfaire à leur auarice. Car depuis qu'ils se laissent vaincre vne fois, soit par leurs interests propres, soit par vn lâche

desir de plaire aux riches, il faut de necessité qu'ils abandounent la bonne cause des pauures. Isidore le remarque ainsi, quand il dit à ce propos, *Qu'on ne donne pas volontiers audience à celuy qui n'a rien à donner; mais que la plus-part du temps on le traitte iniustement, & à toute rigueur.* A raison dequoy le Prophete Esaye parlant aux Iuges d'Israel; *Malheur à vous*, s'escrie-t'il, *qui iustifiez le mechant, & qui ostés le bon droit aux Iustes.*

Le vray Iuge ne doit ny flechir sous la crainte, ny s'espouuanter des menaces qui luy sont faites; d'autant qu'il n'est point de puissance, quelque forte qu'elle soit, qui ne doiue ceder à la Iustice. Aussi fut-ce pour la faire obseruer par son exemple, que Phocion n'espargna point son gendre, ny Brutus ses deux enfans, ny Zeleucus son fils, ny soy-mesme. Pour cette fin encore, Antiochus Roy d'Asie, escriuit expres à tous les peuples de son Royaume, Qu'ils n'eussent point à luy

obeïr, en cas qu'il leur cómendât quelque chose, qui fust contraire aux bonnes Loix du pays. Trajan & Anastase, Empereurs Romains, en ordonnerent autant; Et parmi les Grecs il se remarque, Que Theopompe, Roy de Lacedemone, ayma si fort l'équité, que pour la mieux obseruer il créa luy-mesme les Ephores, pour estre Controlleurs de ses actions. A quoy sa femme ayant voulu s'opposer, sous pretexte que cette integrité trop religieuse, choqueroit vn iour la puissance de ses Enfans; Cela ne m'importe point, respódit-il; si leur pouuoir n'est si grand, il en sera plus durable. Et sans mentir, ie ne me represente iamais, Que tous ces grands hommes qui sont fameux dans l'anciéne Histoire, ont esté si ardamment amoureux de la Iustice, qu'en mesme temps ie ne treuue, Que les vns l'ont aymée d'inclination, les autres pour y estre obligez par le deuoir de leur charge, & tous ensemble, pour ioüir des fruits & des hau-

tes

tes preeminences qu'elle dóne à ceux qui la seruent. Car s'il est vray que par l'experience on iuge des choses, elle nous fait voir à l'œil, Qu'entre tant de priuileges acquis aux Iustes, ils en ont quatre fort remarquables ; en ce qu'ils peuuent tenir dans le respect, ceux qui sont au dessous d'eux ; estouffer l'enuie de leurs égaux, se rendre redoutables aux Tyrans, & vaincre leurs ennemis plus par la Vertu que par la Force.

Nous lisons à ce propos, dans l'ancienne Histoire, Que Denis de Syracuse, ne craignoit personne comme Platon, & dans les Saintes Letres, Que Saul se cachoit plustost de Dauid son Gendre, que des Philistins ses ennemis : Qu'Aman s'affligeoit plus de se voir desdaigné de Mardochée, qu'il ne se plaisoit à estre adoré de tous les autres : Et qu'Herode creignoit plus Saint Iean Baptiste que tout le Royaume de Iudée. Ce qui montre assez, Que l'effort des armes est moins

fascheux aux méchans, que n'est l'authorité des gens de bien. Si le Iuge veut conseruer la sienne, Qu'il prenne bien garde à ne point suiure les mouuemens de sa passion, & à se comporter prudemment en tout ce qu'il fait; se representant, comme dit Saint Ierosme, Qu'il n'appartient pas à tous de bien iuger, mais seulement à ceux qui ne se reglent que par la prudence. Auec tout cela, Que l'amitié ny la parenté ne l'obligent point à se laisser corrompre, puisque selon Ciceron, Celuy qui en matiere de Iustice fauorise son Amy, se despoüille de la personne de vray Iuge: Que s'il se connoist enclin à estre touché de la misere d'autruy, qu'en tel cas il se souuienne, que la compassion doit estre équitable, & non pas iniuste; estant bien certain, comme le remarque Saint Ambroise, Qu'vne trop grande misericorde, se tourne quelquefois en iniustice. Qu'il fasse dõc en sorte de tenir en esgale balance la Iustice & la Pitié, par

qui l'Empereur Trajan fut estimé le meilleur de tous les Princes; & qui furent les deux Vertus, où recourut autrefois Anne Reyne d'Angleterre, quand elle voulut prier Henry VIII. de ne point rompre le mariage qu'ils auoient legitimement contracté ensemble.

A ce que ie viens de dire eust esgard anciennement le genereux Titus Manlius, lors qu'estant iuge de son propre fils en vne certaine cause, en laquelle les Macedoniens l'accusoient de concussion, il prononça cét Arrest contre luy-mesme, Que son fils Tilanus estant manifestement conuaincu de deniers mal pris, il le desauoüoit pour sien, & le declaroit indigne d'estre mis au nombre de ses ancestres. Et certainement, comme il n'est rien qui renge les peuples au deuoir, à l'egal d'vne iuste seuerité, le Iuge en doit monstrer des effets, & dire auec Ciceron, *Qu'il faut si bien proceder au iugement qu'on donne, qu'auec toute la moderation que l'on a*

porte à la peine, elle ne laisse pas de s'y trouuer tousiours iointe ; Aussi est il vray que sans elle il n'est pas possible de pouuoir iamais bien gouuerner vn Estat. C'est ce que les Poëtes nous representent, par les qualités qu'ils attribuent à Radamante, à l'ancien Minos, & au rigoureux Eacus, tous trois Iuges Souuerains au Royaume de Pluton. C'est là, comme le feint ingenieusement le plus illustre de tous les Poëtes Latins, que ceux qui durant leur vie ont imaginé toute sorte de vices enormes, pour s'en seruir à la ruïne de leur prochain, sont punis aussi de toutes les peines imaginables que leurs mauuaises actions ont meritées. A quoy particulieremét il veut que soient exposez les hommes auares, les Blasphemateurs, les Traistres, & les Impies, dont il represente les supplices en la personne de Tantale, de Sysiphe, d'Ixion, de Salmonée, & de leurs semblables. Ce n'est pas pourtant qu'il faille inferer de là, Que les Iuges doiuent laisser

en arriere cette diuine Vertu, par qui l'on eſt touché de la miſere d'autruy. Au contraire, il eſt de leur deuoir de la pratiquer autant que l'équité le peut permettre, à l'imitation de Celuy qui nous iugera tous à la fin du monde, & dont le Prophete Abachuc a eſcrit, *Qu'il ſe ſouuiendra de ſa miſericorde, quand il ſera courroucé.*





Des fruicts de la Paix.

DISCOVRS VII.

CET Alcyon, qui de plusieurs arestes de poisson jointes ensemble, & cimentées de bouë, bastit son nid dans la mer, & que Neptune mesme respecte, puis qu'en sa faueur & de ses petits, il apaise les vents, & calme les vagues, est le plus mysterieux Symbole que lon sçauroit donner de la Paix. A la prendre en particulier auecque S. Augustin; *C'est vne serenité d'esprit, vn lien d'amour, & vne simplicité de pensée.* Mais à parler generalement de ses effects, elle estouffe les guerres, reconcilie les Ennemis, met à la raison les Mutins, retient les desseins des seditieux, rabaisse les courages altiers, esleue les humbles; & pour dire beaucoup en peu de parolles,

C'est en la Paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs ;
Comme au Printemps naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs.
Elle met les pompes aux Villes,
Donne aux champs les moissons fertiles ;
Et de la Maiesté des Lois
Appuyant les pouuoirs supremes,
Faict demeurer les diademes
Fermes sur la teste des Rois.

Les anciens Poëtes nous ont figuré cette verité, quand ils ont feint, qu'vn certain differend estant suruenu entre Neptune & Minerue, pour sçauoir lequel des deux apportoit plus de commodités au monde, ou l'vn par l'Eau, ou l'autre par l'Oliuier, on trouua bō d'adjuger le prix à Minerue: Et certainemēt ce ne fut pas sans raison, pource qu'à le bien considerer, il n'est rien qui soit plus agreable à Dieu que la Paix. C'est elle aussi qui l'a fait descendre du Ciel en terre, pour l'establir parmy nous. Car ce n'a pas esté par les pa-

rolles ſeulement, mais par les effects qu'il nous l'a monſtrée, juſqu'à nous la laiſſer comme hereditaire, & par teſtamét. Cela eſtant, il nous faut eſtre d'autant plus ſoigneux de la garder, qu'il eſt veritable, comme le remarquent les Iuriſconſultes, que celuy doit eſtre priué de l'heritage, qui n'obſerue pas de point en poinct le Teſtament & la derniere volonté de ſon Pere; Et voyla pourquoy, *Bien-heureux ſont les Pacifiques, pource qu'ils ſeront nommez Enfans de Dieu*: Comme au contraire, malheureux ſont les boute-feux, & les Ennemis de la Paix, d'autant qu'ils ſeront appellez Enfans de Sathan, & qu'ils n'auront jamais part à l'heritage celeſte.

Nous deuons donc bien cherir la Paix, & la priſer par deſſus toutes les choſes du monde, puis que c'eſt Dieu qui nous l'a donnée. A quoy certes quand nous ne ſerions pas obligez par les Loix Chreſtiennes, l'exemple meſme des Anciens nous y deuroit inciter. Car tous deſpourueus qu'ils eſtoient des lumieres qui nous ſont

infuſes, ils l'eſtimoient à vn poinct, que pour joüir du bien qu'elle apporte, Antiochus donna liberalement aux Romains douze mille talens Attiques, qui valent neuf millions d'or, enſemble cinq cens quarante mille boiſſeaux de fourment. Auſſi tenoient-ils entr'eux pour vne maxime tres-aſſeurée, Que la Paix eſtoit ſi neceſſaire à la conſeruation des Eſtats, qu'ils ne pouuoient aucunement ſubſiſter ſans elle. Ce que le Roy Iugurtha ſceut ſagement remonſtrer à ſes Enfans; lors que les ayant fait venir deuant luy, vn peu auant que rendre l'eſprit: *Souuenés-vous*, leur dit-il, *que par l'Vnion & la Concorde les moindres choſes s'accroiſſent ; comme au contraire par le diſcord & la diuiſion, les plus grandes ſe ruynent, & ſe diſſipent.*

Pour cette raiſon encore les Poëtes ont feint, que le Roy Geryon auoit trois corps, pource qu'il viuoit en vne ſi bonne intelligence auec ſes deux freres, qu'on euſt dit que tous enſemble n'auoient qu'vne ame, & qu'ils n'eſtoient qu'vne

mesme chose. Sur quoy l'on remarque qu'Hercule, quelque inuincible qu'il fut, ne les pût iamais veincre, qu'apres qu'ils furent separez l'vn d'auec l'autre. Par où l'on peut voir, combien est veritable cette maxime des Philosophes, Que des forces diuisées ne font iamais d'effet, que lors qu'elles sont vnies. Qu'on ne trouue donc pas estrange, si pour la mesme raison que le corps naturel ne peut estre sain, s'il y a du desreglement, & de l'intemperie dans les humeurs; il n'est pas possible non plus que le Politique se porte bien, tant qu'il y a du desordre en ses Prouinces, & en ses principales Villes, qui en sont comme les membres & les plus nobles parties. Car depuis que la licence & l'impunité authorisent vne fois les desseins des Factieux, & leur mettent les armes à la main, on est tout estonné que la guerre s'allume dans vn Royaume, & qu'ainsi la Paix en estant bannie, ses fruicts les plus doux en sont de mesme bannis.





Que les Couronnes ont tousiours esté le prix des Veincœurs.

DISCOVRS VIII.

QVelques plaintes que puissent faire les hommes du mauuais traittement que reçoiuent de la Fortune les personnes d'vne eminente vertu, si faut-il pourtant qu'ils m'aduoüent, que dans les Siecles les plus ingrats on n'a pas tout à fait perdu le soing de donner aux Vertueux, sinon de grandes reconpenses, à tout le moins des marques d'honneur, qui les ont rendus considerables à leur païs. En voicy vne entre les autres que les Romains estimoient beaucoup, & dont il est fait mention à

tout propos dans leur Hiſtoire, comme d'vne choſe recommendable de ſoy, pour auoir ſeruy de prix à la valeur de leurs Citoyens. C'eſt la Couronne *Obſidionale*, dont ils ſouloient honnorer celuy de leurs Capitaines, qui commendant en quelque place que les ennemis tenoient aſſiegée, s'eſtoit defendu vaillamment, & les auoit reduits à leuer le ſiege. La meſme Couronne eſtoit autremét nommée, *Graminée*, pource qu'on la faiſoit de *Gramen*, c'eſt à dire de toutes les herbes generalement, qui ſe trouuoient ſur le lieu, apres la retraite de l'ennemi. Quelques-vns neantmoins ont voulu que cela ne s'entendiſt que de cette ſorte de plante qu'on appelle vulgairement *Dent de chien*. Quoy qu'il en ſoit, il eſt bien certain que chez les Anciens, le *Gramen* eſtoit vn ſymbole de defence & de ſauuegarde; Que l'Aloüette, oiſeau de Mars, s'en ſert d'ordinaire à fortifier ſon nid; Que ce Dieu de la guerre, & le vieil Sa-

turne voulurent jadis que cette herbe leur fut consacrée; & que pour en auoir mangé, Glaucus deuint Dieu Marin. Que si l'on recherche maintenant la source de cét Embleme, on trouuera qu'elle est tirée d'vne ancienne coustume qu'auoient les Bergers, de s'exercer à la course dans les prairies, où le moins dispos arrachoit de l'herbe, & la presentoit à celuy qui l'auoit deuancé, par où il se confessoit vaincu. Les assiegés en faisoient de mesme, quand pour s'acquitter de leur deuoir enuers leur liberateur, ils luy offroiét, cóme i'ay desia dit, la Couronne Obsidionale. Telle fut autresfois celle dont le Senat & le peuple Romain honnorerent le valeureux Q. Fabius, Æmilius, Scipió, Calphurnius, & Sicinius Dentatus; pour auoir durant la seconde guerre Punique deliuré leur ville de la violéce des ennemis, par qui elle étoit assigée. Or bien qu'au rapport de Pline, cette Couronne de *Gramen*, fut grandement estimée, elle n'estoit pas la seule ne-

antmoins que l'on donnoit aux vain-
cœurs, pour leur ſeruir de marque d'honneur. Car il y en auoit quantité d'autres differantes, & qu'on diſtribuoit auſſi diuerſement, ſelon la valeur & l'importance des actions militaires. Mais d'autant que cette matiere n'eſt pas des moins agreables de l'Antiquité, ie ne feindray point de la prendre vn peu de loing, pour la deduire plus amplement, ny de rapporter icy ce qu'autresfois i'en ay remarqué.

L'inuention des Couronnes eſt venuë des Egyptiens, comme le remarque Elanicus, qui dit, Qu'en Egypte eſt vne certaine Ville appellée Tindon, ſcituée ſur le fleuue du Nil, où ceux du païs s'aſſembloient anciennement, pour y conſulter du fait de la Religion, & des ſacrées ceremonies. Cette conſultation ſe faiſoit pour l'ordinaire aux iours ſolemnels, dans vn magnifique Temple, qu'ils ſouloient orner de Couronnes faites de fleurs de vigne, & de pamres; affin de renouueller la memoire de

ce que

ce que les Dieux mirent iadis en depost en ce lieu de ſemblables guirlandes, quand ils s'aperceurent que Babys ou Tiphon deuoit regner quelque iour. Le meſme Autheur rapporte, Que par le moyen d'vne Couronne, tiſſuë de diuerſes fleurs ſymboliques, Amaſis fut fait Roy d'Egypte. Car l'ayant donnée au Roy Parthemis, il luy en ſceut ſi bon gré, qu'il le mit au rang de ſes plus grands Fauoris, ſi bien qu'il fut fait General de ſon Armée, & luy ſucceda depuis au Royaume.

Bien que ce teſmoignage ſemble ſuffire, pour accorder aux Egyptiens le premier vſage des Couronnes, les Poëtes neantmoins l'attribuent à Promethée, & diſent qu'apres qu'il fût deliuré des liens qui le tenoient attaché ſur le Mont Caucaſe, pour la reuelation faite à Iupiter, que par vn decret ſouuerain des Parques & du Deſtin, le fils de Thetis deuoit eſtre vn iour plus grand & plus puiſſant que ſon Pere, il ſe couronna le chef d'vne guirlan-

de de fleurs, pour marque de sa deliurance, & de la victoire par luy gaignée. Possible aussi que pour ce mesme sujet, on souloit vser de Couronnes apres les grandes victoires, & pareillement aux Sacrifices des Dieux.

Ariston Cee, Peripateticien, & André Tenedius, parlent tout autrement de l'origine des Couronnes, & disent qu'aux anciens temps, quelques bons Yurongnes se sentans la teste pesante, à cause des vapeurs & des fumées du vin, s'aduiserent de se serrer les tempes de rubans & de bandelettes, si bien qu'en estant soulagez, ils y adjousterent depuis pour ornement des bouquets de fleurs. A quoy se rapporte ce que dit le Medecin Philonides, à sçauoir que les Anciens se couronnoient de Lierre, pource qu'il est restringeant & refrigeratif. A raison dequoy plusieurs font le Dieu Bacchus Autheur des Couronnes, & luy consacrent le Lierre, d'autant que par vne vertu specifique,

il apaiſe les furieux mouuemens cauſés par le vin, proprieté qui eſt encore particuliere aux Couronnes de Myrthe, de Roſes, & de Laurier.

Ces Couronnes, que Petrarque appelle Guirlandes, ſe portoient ordinairement ſur la teſte, ou autour du col, comme il eſt confirmé par les Eſcrits d'Anacreon & d'Alcée. Elles eſtoient toutes de forme ronde, & autant de Symboles de Victoire & d'Eternité. Sozomene rapporte à ce propos, qu'vn iour comme Iulien l'Apoſtat ſacrifioit aux Dieux des Gentils, on trouua dans les entrailles de la Victime l'image d'vne Croix couronnée; Dequoy s'eſpouuenterent ſi fort les Miniſtres du Sacrifice, qu'ils aduoüerent tous enſemble, que la Religion Chreſtienne ſeroit touſiours victorieuſe, & dureroit eternellement. I'obmets ce recit fabuleux des Poëtes; Que Bacchus plaſſa dans le Ciel la Couronne d'Ariane ſa femme, pour vne immortelle marque de l'amour ex-

treme qu'il auoit eu pour elle. Ces vers d'Aratus le tesmoignent.

Parmy les Estoilles des Cieux,
Ariane monstre à nos yeux
Sa Couronne d'or & de flame;
Et Bacchus d'amour transporté
Ne sent point de feu dans son ame
Que celuy de cette Beauté.

Il faut remarquer encore, que pour vn symbole de perfection, les Anciens couronnoient les Vases mesme en leurs Sacrifices, & pareillement les Victimes qu'ils immoloient. Aristote en rend la raison, quand il dit, Qu'il ne faut rien offrir aux Dieux qui ne soit parfait, & accomply de tout point. A quoy i'adjouste, qu'ils dedioient aux Diuinités des Guirlandes particulieres, suiuant les Plantes particulierement dediées à chasque Dieu. Car selon Callimachus, la Vigne estoit voüée à Iunon, l'Oliuier sauuage à Hercule, le Laurier à Apollon, le Lierre à Bacchus, le Mirthe à Venus, & le Chesf-

ne à Iupiter. Pandore fut la premiere des Deïtes que les Graces couronnerent: il est vray que les vns attribuent cét honneur à Iupiter, & les autres à Saturne. La Couronne estoit de plus vn mysterieux symbole d'amour parmy les Anciens, ainsi que le tesmoigne Clearque; Et voylà pourquoy les Amans en portoient vne ordinairement, pour monstrer qu'en la Beauté sensible, ils adoroient la Beauté premiere, immaterielle.

Comme les Couronnes estoient differẽtes en espece, on les portoit aussi à diuerses fins. Ie mets au premier rang la *Naucratique*, faite de Myrthe & de roses. Elle estoit vn symbole de ioye, à cause qu'on auoit accoustumé de chanter jadis parmy les festins, & de porter à la main vn rameau de Mirthe, comme l'on peut voir dans les Simposiaques de Plutarque. La Rose nous figure aussi la Vertu, d'autant qu'elle naist parmy les espines, & que les plus belles fleurs de nostre vie sont suiuies

d'amertumes & de fatigues diuerses.
Quant au Mirthe dedié à Venus, c'est vn Hierogliphe de la Beauté intelligible, & du rauissement d'esprit, que les Platoniciens appellét Extase, ou fureur diuine. Pour ce mesme suiet l'Enfant Ganymede, symbole d'vn esprit que Dieu a esleué à la ioüissance des delices spirituelles, estoit signifié par cette Plante ; d'où vient que les Myrthes croissent abondamment au mesme lieu, où ce beau Troyen fut enleué par Iupiter, qui prit la forme d'vne Aigle.

La Couronne ditte *Antinoa*, dont il est fait mention dans les escrits de Calixene Rhodien, estoit faite de feuilles de Lothe, Plante qui signifie l'Eternité. Vn Poëte Egyptien nommé Panerate, voulant flatter l'Empereur Adrian, durant son sejour en Alexandrie, luy fit accroire que cette Couronne se nommoit ainsi, parce que cette espece de Lothe à fleur rouge estoit née de la terre, abreuuée du sang

du Lion Maurusien, que ce mesme Adrian auoit mis à mort. Mais il y a bien plus d'apparence qu'elle ait pris son nom d'vn certain ieune homme Bithinien, nommé Antinous, qui fut tellement aimé de l'Empereur Adrian, qu'apres sa mort il fit bastir à sa memoire la ville d'Antinoüs, auiourd'huy nommée Antime La Couronne *Pilee*, faite de feuilles de Vigne estoit fort prisée des Lacedemoniens, lesquels, selon Pamphile, en souloient orner le chef de la Deesse Iunon. Seleuque en son Liure des langues, dit que les Hælottes portoient ordinairement en leurs festes solemnelles, la Couronne *Hellotide*, faite de Myrthe, & qui auoit enuiron vingt brasses de circonference. Les Lacedemoniens vsoient encore de la Couronne *Thyneatice*, ou *Psiline*, faite de Palmes, en signe de victoire, comme le remarque Sesibius en son Liure des *Sacrifices*. Les peuples d'Eolie & d'Ionie ceignoient leur front de Couronnes Hypothimides

mentionées dans les Eſcrits d'Alcee & d'Anacreon. On les ſouloit faire de Myrthe, & les embelir d'vn meſlange de violettes, & d'autres fleurs odorantes. La Couronne Cyliſte, dont il eſt parlé dans Nicandre Thyatireme, ſe faiſoit de roſes & de feüilles de figuier. Or d'autāt que la roſe marque la difficulté de la vie vertueuſe, & que le figuier en demonſtre la douceur & la tranquilité, cette Couronne ſignifioit, Que les trauaux des Vertueux aboutiſſent au repos de l'Eſprit.

La Couronne *Struthio*, de laquelle Aſclepiades a traitté, eſtoit faite d'vne certaine herbe ainſi nommée par Theophraſte, qui dit que la fleur en eſt grandement agreable à la veuë, mais ſans odeur, ſi bien que cette Couronne eſtoit vn Symbole d'vn amour ſans fruit, ou, ſi vous voulés, d'vn homme qui ne tient rien de ce qu'il promet. Nicandre Colophonien, parle d'vne autre Couronne nommée *Petho*, plante que Theophraſte diuiſe en deux,

dont l'vne ressemble à l'Hyacinthe; & l'autre, qui tire sur le blanc, seruoit iadis à l'ornemét des tombeaux. Ie pourrois rapporter icy la Couronne Egidienne, tissuë de diuerses fleurs, la Philinie, qui n'auoit aucunes fueïlles, celle de Lierre, & de Narcisse, que les habitans d'Alexandrie prenoient pour vn Symbole d'Abstinence; La Sinthemée, dont il est traitté dans Aristophane en ses Cereales; L'Hypoglosside rapportée par Platon, & l'Isthmiaque, qu'Aristophane a descrite.

Lon prennoit pour l'ordinaire les fleurs suiuantes, pour en faire des Couronnes; La violette blanche, le Serpoulet, le Lys sauuage, la Valeriane, qu'on a feint estre née de Venus, quand elle coucha auecque Vulcan; Le Narcisse, le grand Trifolium, le Lys rouge & blanc, le Thim le Melilot, l'Hyacinthe, le Iasmin, l'Amaranthe, & le Saffran; Où il est à remarquer que ce dernier, comme le Lierre, par

vne Vertu ſecrette, arreſte les fureurs violentes, que le vin produit dans les cerueaux des Yurongnes. Du-Bartas eſt de cette opinion, quand il dit.

Si dans ta chaude teſte,
L'immoderé Bacchus eſmeut quelque tempeſte,
Ceins ton front de Saffran freſchement amaſſé,
Et tu verras bien-toſt cét orage paſſé.

Ie laiſſe à part vne infinité d'autres fleurs deduittes au long par Athenée, & par Theophraſte, qui diſent à ce propos, Que les Anciens faiſoient leurs Couronnes, ou de fleurs odorantes, ou qui n'auoient aucune ſenteur, ou meſme de ſimples feuïlles. Philoxene adjouſte, Qu'à l'entrée des feſtins, châcun des Conuiés mettoit ſur ſa teſte vne Couronne, pour vn teſmoignage d'allegreſſe; & Nicoſtrate affirme, que cette meſme couſtume fût introduitte en Egypte.

Pluſieurs ſortes de Couronnes furent encore en vſage parmy les Romains; comme la Triomphale, l'Ouale, la Ciui-

que, la Murale, la Vallaire, la Nauale, la Castrense, & l'Obsidionale, de laquelle i'ay desià parlé à l'entrée de ce Discours. La Triomphale ne fut que de Laurier au commencement : mais depuis on la fist d'or; Et les seuls Empereurs entrans dans Romme Victorieux, en furent honorés. L'Ouale faite de Myrthe, plante cõsacrée à Venus, estoit pour les plus signalés d'entre tous les Chefs, pour lesquels on ordonnoit le petit Triomphe, qu'on appelloit *Ouation*. Où il sera bon de remarquer que l'Ethimologie en est tirée selon quelques-vns, du mot latin *Ouis*, qui signifie Brebis, d'autant qu'en cette resiouïssance publique, on auoit accoustumé d'en sacrifier des troupeux entiers aux Deïtez boccageres, & particulierement à la Deesse Pales. D'autres neantmoins veulent que ce mot soit deriué du bruit que les soldats souloient faire en repetant plusieurs fois o o, lors qu'ils marchoient pesle-mesle

deuant celuy qui triomphoit. On donnoit la Ciuique à quiconque auoit sauué la vie à vn Citoyen ; & l'on tient que Cicinius Dentatus receut quatorze de ces Couronnes. La Murale, faite à creneaux de fin or, estoit le prix de celuy qui alloit tout le premier à l'Escalade. Manlius Capitolin, Trebellius, & Sextus Digitius, la receurent pour marque de leur courage. A celle-cy ressembloit à peu pres la Castrense; de laquelle on couronnoit vn soldat, lors qu'il entroit le premier dans les trenchées. La Nauale, faite en proüe, ou en beq de Nauire, estoit toute d'or, & seruoit de prix à celuy qui plus hardy que les autres, se iettoit dans quelque galere de l'Armée ennemie. M. Varron en receut vne de Pompée, en la guerre contre les Corsaires, & M. Agrippa en eust vne autre de la main d'Auguste. Ie laisse à part plusieurs Couronnes semblables, instituées par les Anciens, qu'il me

ſeroit facile de mettre en ſuitte de celles que i'ay deſcrittes, n'eſtoit qu'il me ſemble temps de finir ce Diſcours, & paſſer de ce ſujet à vn autre.







De la Prudence requiſe à faire la guerre.

DISCOVRS IX.

LA Fable dit que Perſée eut commandement de la Deeſſe Pallas d'aller couper la teſte à Meduſe, qui cauſoit pluſieurs grands degaſts aux peuples d'Occident, dans les dernieres contrées d'Eſpagne. Car ce Monſtre eſtoit ſi felon & ſi horrible, que par ſa veuë il changeoit les hommes en pierres. Or d'autant que toutes les autres Gorgonnes eſtoient invulnerables, & Meduſe ſeule ſujette à la mort, Perſée s'appre-

ſtant à vne ſi genereuſe entrepriſe, receut des Dieux des armes & des preſens. Mercure luy donna ſes tallonnieres, Pluton ſon heaume, Pallas ſon bouclier & ſon miroir. Ainſi quoy qu'il fuſt aſſez bien pourueu de forces, au lieu d'attaquer Minerue de plain abord, il tourna ſes pas vers les Grees. Celles-cy eſtoient encore ſœurs des Gorgonnes, mais nées d'vne autre mere, & dés leurs naiſſance venuës au monde auec les rides au front, & toutes chenuës. Elles n'auoient ſeulement qu'vne dent & vn œil, dont elles ſe ſeruoient en commun. Quand quelqu'vne de leur troupe vouloit ſortir ſelon l'occurrence, elle ſouloit prendre cét œil auec cette dent, & à ſon retour elle poſoit l'vn & l'autre. Elles preſterẽt donc leur dent & leur œil à Perſée, qui s'eſtimant alors bien armé, s'en alla droit à Meduſe pour l'aſſaillir. Ce luy fut vn grand auantage de la treuuer endormie; & toutefois la peur qu'il eut qu'elle s'eſueillaſt, luy oſta l'aſ-

ſeurance de la regarder; De maniere que luy tournant le dos, & tenant ſa veuë attachée ſur le miroir de Pallas, il approcha de cette Gorgonne: & luy trencha la teſte, d'vn coup qu'il luy deſchargea deſſus. Du ſang de Meduſe ainſi reſpandu naſquit auſſi-toſt le cheual Pegaſe, ayant des aiſles ſur les deux flancs. Perſée attacha depuis le chef de Meduſe à l'Eſcu de Pallas, qui retint touſiours cette force occulte, de rendre eſperdus, & comme hors d'eux meſmes tous ceux qui le regardoient.

Il ne faut point mettre en doute que cette Fable n'ait eſté inuentée pour monſtrer la diſcretion & la Prudence requiſe à faire la guerre. Elle nous propoſe trois preceptes grandement profitables & graues, qui ſemblent venus du conſeil de Pallas, touchant la deliberation & la reſolution qu'il faut ſuiure, en l'entrepriſe de quelque fait d'armes.

Le premier eſt, qu'aucun ne ſe doit

trop mettre en peine de ſubjuguer les peuples voiſins, attendu qu'il y a difference entre accroiſtre le patrimoine & l'Empire. En ce qui touche les particulieres poſſeſſions, il eſt certain qu'on y peut eſtre induit par le facile accez des terres voiſines. Mais quand il eſt queſtion d'eſlargir les bornes d'vn Empire, il faut auoir plus d'eſgard au profit qui en reuient, & à l'occaſion de faire la guerre, que non pas aux confins, quelques proches qu'ils puiſſent eſtre. Ainſi les Romains s'eſtoient bien à peine ouuers vn paſſage par de là la Ligurie, du coſté de l'Occident, quand par la force des armes & de leur Empire, ils auoient des-ja ſubjugué les Prouinces de l'Orient, iuſques aux limites du Mont Taurus.

Le ſecond precepte conſiſte à prendre vn extreme ſoing, pour connoiſtre ſi les cauſes de faire la guerre, ſont honorables & iuſtes: ce qui eſt le vray moyen de rẽdre enſemble les ſoldats prompts à combat-

ſtre, & les ſujets touſiours preſts à contribuer aux deſpenſes qui ſont neceſſaires.

Le troiſieſme enſeignement ſe tire de ce qui eſt adjoûté à la Fable, auec vne merueilleuſe prudence, à ſçauoir que Perſée n'aſſaillit que celle des Gorgonnes (par leſquelles nous eſt repreſentée la guerre) qui eſtoit ſujette à la mort. Cela nous apprend, qu'il ne faut iamais entreprendre vne guerre, qu'auparauant on ne ſçache bien le moyen de l'acheminer à ſa fin. Auſſi Perſée n'entrant point en des eſperances de ſi large eſtenduë, & comme infinies, fit prouiſion de tout ce qu'il iugea neceſſaire pour le duel qu'il s'en alloit faire, & ſembla tirer la bonne fortune auecque ſoy: Car il fut doüé de la viſteſſe de Mercure, du profond conſeil de l'Orque, & de la prouidence de Pallas.

Or ie treuue encore fort à propos de remarquer que ſes aiſles eſtoient entées à ſes pieds, & non pas à ſes eſpaules; pour

monſtrer que la dexterité n'eſt pas tant requiſe aux premieres entrepriſes de la guerre, qu'à celles qui ſuyuent, & à la neceſſité de les ſecourir. La plus grande & plus ordinaire faute qu'on puiſſe faire en matiere de guerre, aduient lors que les pourſuites & les forces du ſecours ne correſpondent point à la promptitude, ny à la dexterité des commencemens. Bref le Heaume de Pluton laiſſé à part (qui ſouloit rendre les hommes inuiſibles, ce qui eſt vne Parabole aſſez forte de ſoy) il me ſemble que la Preuoyance eſt auec beaucoup d'eſprit diuiſée du Bouclier & du Miroir: Car il ne faut pas que l'hõme ſe ſerue ſeulemẽt de cette meſme Preuoyance, qui repouſſe comme vn eſcu les coups qui luy ſont portez, mais bien de cette autre encore, par le moyen de laquelle, cõme par le miroir de Pallas, les forces, les conſeils, & les demarches de l'ennemy ſe manifeſtẽt preſque touſiours. C'eſt pourquoy quelque fort & courageux que fuſt

Perſée, il reconnut bien que pour entreprendre la guerre, il luy manquoit ie ne ſçay quoy de grande importance: ce qui fut cauſe qu'il s'en alla treuuer les Grees.

Par celles-cy ſont denotées les Trahiſons, ou les Sœurs des guerres, qui neantmoins n'ont rien de legitime, veu que les guerres teſmoignent vne grandeur de courage, & les trahiſons vn effet de baſſeſſe & de laſcheté. Auſſi les inquietudes & les continuelles apprehenſions qui accompagnent les Traiſtres nous ſont fort gentiment denotées par la naiſſance de ces meſmes Grees, qui vindrent au monde chenuës & vieilles. D'ailleurs les forces des Traiſtres deuant qu'aboutir à vne manifeſte Rebellion, conſiſtent ou en l'œil, ou en la dent; pource que toute action des ſujets qui ont du mécontentement & de la mauuaiſe volonté, a cela de propre de regarder de loing, & de mordre. De plus l'vſage de cét œil & de cette dent, ſemble eſtre commun, pource que

les desseins des traistres passent entr'eux, & courent de l'vn à l'autre. Ils n'ont tous qu'vne dent, quand ils veulent mordre, & chantent tousiours vne mesme notte: tellement qu'il n'en faut oüyr qu'vn seul, pour sçauoir tout ce que les autres veulent dire. Persée fit donc bien de gaigner ces Grees, affin qu'elles l'accommodassent de cét œil, & de cette dent: de l'œil, pour espier de loing; & de la dent, affin de semer de faux bruits, de causer des inimitiez, & d'irriter les courages des hommes. Apres tous ces preparatifs s'ensuiuit l'action militaire, pour l'execution de laquelle il treuua Minerue endormie: Ce qui nous apprend, qu'vn Guerrier bien aduisé doit prendre son ennemi au despourueu, & sur le poinct qu'il se defie le moins, ou quand il s'estime l'hóme du monde le plus asseuré. C'est alors que le miroir de Pallas luy est grandement necessaire, pource que plusieurs, deuant que s'engager aux perils, peuuét auec attétion

& ſubtilité peneter dãs les reſolutions de l'ennemy. Mais l'vſage de ce miroir eſt principalement requis en la naiſſance du danger, affin d'en voir l'eſtat, & de ne ſe laiſſer eſbloüir à la crainte ; ce qui nous eſt figuré par le regard de Perſée, deſtourné du chef de Meduſe. La guerre eſtant ainſi miſe à fin, deux principaux effects s'en enſuiuent. Le premier eſt la generation, ou la naiſſance de Pegaſe, qui eſt vn ſymbole aſſez euidẽt de la Renommée, qui vole de toutes parts, & s'en va publiant les loüanges de la Victoire. Le ſecond depend de la teſte de Meduſe, attachée au bouclier de Pallas, qui eſt vne eſpece de ſecours ſi excellent, qu'il n'a point ſon pareil ; eſtant veritable; Qu'vne ſignalée entrepriſe, & vn memorable fait d'armes, heureuſement mis à fin, ſuffiſent enſemble, pour tenir en arreſt tous les deſordre des ennemis; & pour en rendre la mal-veillance aſſoupie.





Qu'il n'est point de si contagieux venin que celuy d'vne mauuaise langue.

DISCOVRS X.

IL seroit difficile de mieux representer les pernicieux effects de la Mesdisance, que par la nature des guespes, qui volent partroupes sur ce tombeau. Car comme il ne faut attendre ny plaisir ny profit de ces mouches importunes; Il n'y a de mesme rien de bon à esperer d'vne langue mesdisante. Telle fût autres-fois celle du Poëte Archilocus, qui sert de sujet à cet Embleme. Ce meschant homme se pleust

ſi fort à parler mal de tout le monde, qu'il n'eſpargna point ſon propre beau-pere, & le reduiſit à s'aller pendre, tant il euſt de honte de voir ſa reputation publiquement deſchirée par ſes eſcrits ſatyriques. Et à vray dire, il ne faut qu'vne parolle picquante, ou qu'vn faux rapport faict à deſſein par l'artifice d'vn Fourbe, pour produire en moins de rien vne infinité de querelles, de partialités, & d'actes ſanglans.

L'ingenieux Ouide nous a voulu donner à entendre cecy fort delicatement, quand il a feint, que des dents de ce dangereux ſerpent, à qui Cadmus les arracha pour les ſemer, on vid naiſtre en meſme temps des hommes armés, qui s'entretuoient. Ce qu'on ne peut plus proprement applicquer qu'aux langues des Meſdiſans, qui pour cét effet ſont appellées ſerpentines, à cauſe qu'elles portent leur venin iuſques dans le cœur, & font perdre aux plus innocens l'honneur & la vie

ensemble. C'est pour cela mesme que S. Pierre souloit dire; Qu'il y a trois sortes d'Homicide, dont l'vn tuë par le glaiue, l'autre par la langue, & le troisiesme par les oreilles; Où il est à remarquer, que la Mesdisance comprend les deux derniers, qui ne sont pas moins pernicieux, ny moins à creindre que le premier. Cette verité nous est confirmée par les saintes Lettres, où il est dit, Que *le Medisant est l'abomination des hommes*, & qu'il est maudit de tous, à cause qu'il trouble le commun repos & la tranquilité de la vie. Aussi est-il vray que les plus puissans, & les plus sages l'ont en horreur, & l'apprehendent comme vne peste; En cela semblables à l'Elephant, qui pour estre, au rapport de Pline, le plus grand & le plus aduisé de tous les animaux, ne laisse pas de creindre le rat, à cause qu'il a des dents aigües, & qui rongent iusques à l'os. Mais plus aigüe encore & plus tranchante est la langue du Mesdisant, de qui l'on peut dire

fort à propos, Qu'elle couppe traistreuse-ment comme vn rasoir neuf; & qu'il n'est point de si bonne reputation, que son venin n'essaye de rendre mauuaise. C'estoit pour cela que Themistocles, cét illustre Cappitaine Thebain, ne pouuoit trouuer d'assez grand supplice pour les Mesdisans, qu'il vouloit estre punis plus cruellement que les Voleurs, à cause que ces derniers ne s'attaquent qu'aux biens de Fortune, au lieu que ces autres vont si auant, qu'il ne tient pas à eux, que par les artifices de leur langue, ils n'attirent insensiblement les plus gens de bien, & qu'à la fin couuant vn poison mortel soubs des discours emmiellez, ils ne les engagent malicieusement dans des pieges dont il leur est impossible de se tirer qu'à leur grand dommage. Pour preuue de cette verité, on n'a qu'à lire la vie de Dauid, où l'on trouuera sans doute, que toutes les pleintes qu'il fait de la persecution de ses Ennemis, sont fondées sur ce qu'ils auoient

accouſtumé de meſdire de luy; & que de leur ſeule detraction il en tire tout le ſujet de la hayne qu'il leur porte.

Il eſt des hommes d'vn ſi mauuais naturel, qu'ils ſont gloire de meſdire de leur prochain, & de le railler, ſans conſiderer combien dangereuſes & damnables en ſont les conſequences. Il y en a d'autres, qui ſont bien-aiſes en leur ame d'oüir blaſmer en compagnie quelques-vns de leur cõnoiſſance, quoy qu'ils n'en faſſent aucun ſemblant; Et d'autres encore, qui au lieu de prendre puiſſamment leur cauſe en main, ou pallient lachement ce que l'on en dit, ou ſe font meſme de la partie, & leur reprochenr de petits defauts, tandis que les leurs propres ſont ſi grands, qu'ils ne ſouffrent point de comparaiſon. I'obmets ceux qui par vne mauuaiſe habitude, qu'ils ont priſe de blaſmer les autres, font paſſer leurs railleries iuſques à leurs parens meſmes, ou iuſques à ceux qui leur font du

bien ; Et qui ne croyent pas mesdire de bonne grace, s'ils n'emportent tout à fait la piece, ou du moins, s'ils ne picquent iusques au sang. De cette nature estoit jadis vn certain Medius, si grand gausseur, & si ennemi des personnes de probité, qu'vn iour s'estant mis à discourir ouuertement de la Raillerie, deuant les Courtisans d'Alexandre, *Messieurs*, leur dit-il, *vous ne faites qu'effleurer la peau, quand vous parlez de quelqu'vn ; Et ne considerés pas, qu'il n'est que de mordre tout de bon. Car de cette façon, bien que la playe puisse guerir, la cicatrice en reste tousiours* ; parolles qu'on ne peut autrement appeller, qu'abominables & diaboliques.

Or parmy toutes les diuerses especes de mesdisance, ie n'en trouue point de pire que celle de ces ames perduës, qui de leur Createur mesme en font le sujet de leurs parolles injurieuses, & de leurs blasphemes horribles, iusques à tourner en risée la Saincte Escriture, qu'ils expliquent à

contre-ſens; En cela certes plus dignes du feu, & de tous les autres ſupplices, que n'eſtoient anciennemét ceux qui ſe mocquoient des liures de la Sybille, les gardiens deſquels pouuoient de puiſſance abſoluë, condamner à mort tels hommes impies, s'ils eſtoient conuaincus d'auoir proferé le moindre mot contre le reſpect qui ſe deuoit à ces volumes ſacrez.

Que ſi lon demande maintenant, d'où vient que la Meſdiſance eſt auiourd'huy ſi commune, ie reſpondray en peu de parolles, que cela procede de ce qu'on y preſte ordinairemét l'oreille trop volontiers; A raiſon dequoy l'Empereur Domitian haïſſoit non ſeulement les Meſdiſans, mais ceux auſſi qui les eſcoutant ſans les reprendre, deuenoient pires qu'eux-meſmes. Ce qui à fait dire au grand Saint Bernard, Que le Calomniateur porte le diable en la bouche, & que celuy qui l'eſcoutte le porte en l'oreille. Et certainement, comme nous auons

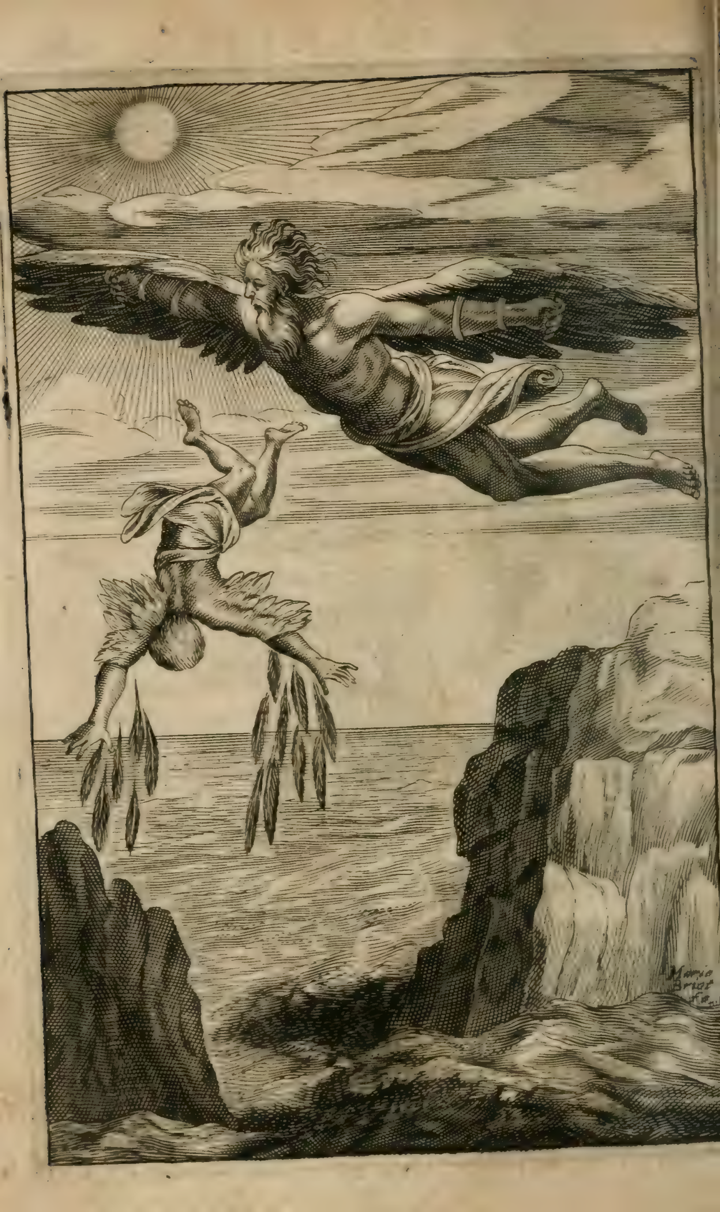
trois differantes vies, à ſçauoir la ſpirituelle, qui conſiſte en la grace de Dieu; la corporelle, qui eſt attachée à l'ame, & la ciuile, qui depend de la bonne reputation; il n'y a point de doute qu'vne meſchante langue ne ſoit d'autant plus pernicieuſe, qu'elle fait ſouuent trois meurtres par vn ſeul coup. Car auec ce qu'elle tuë l'ame du meſdiſant, & de la perſonne qui l'eſcoute, elle priue encore de la vie ciuile celuy à qui elle oſte l'honneur.

Voilà generalement pour ce qui eſt du vice de la langue, dont nous pourrons nous exempter, ſi nous conſiderons auecque Lactance, Qu'il n'eſt point d'homme ſi aduiſé, qui ne puiſſe faillir quelquefois: auec Saint Hieroſme, Qu'il faut fuyr la Detraction de la bouche, autant que celle des oreilles; auec Saint Chryſoſtome, Que pour n'oüyr blaſmer autruy, c'eſt vne eſpece de prudence bien grande, que de fuïr les aſſemblées des

faineants

faineants, & auec vn Payen mesme, Qu'il faut tenir pour gents noircis d'infamie ceux qui parlent mal de leur prochain, ou qui prennent plaisir aux contes injurieux que les Calomniateurs ont accoustumé d'en faire.




Mario
Briot
fe.



De l'Astrologie, & de ses Professeurs.

DISCOVRS XI.

CE mal-aduisé ieune homme, qui pour auoir voulu s'esleuer trop haut, fondist aux rayons du Soleil ses aisles de cire, & se precipita dans la mer, est le vray Embleme de la pretenduë suffisance de la plus-part des Sçauans du monde. La curiosite qu'ils ont pour les choses qui sont au dessus d'eux, est ce qui les perd, & qui leur fait rencontrer des goufres & des abismes, lors qu'au lieu d'étudier les merueilles de la terre, ils s'obstinent à vouloir penetrer iusques dans

les ſecrets du Ciel. Tels ſont pour l'ordinaire, les Aſtrologues, & tous ceux de leur Cabale, de la profeſſion deſquels ayant à parler en ce Diſcours, ie dois pluſtoſt craindre de ne m'en pouuoir acquitter comme il faut, que de manquer de matiere, en ayant vne ſi ample.

Ie commenceray donc par la difference qu'il y a de *l'Aſtrologie* à *l'Aſtronomie*: Car au lieu que cette derniere, comme agiſſant ſur la Theorie; traitte du monde en general, & des Spheres en particulier, enſemble de leur ſcituation, de leur cours, & de leur mouuement; des Eſtoiles fixes, de leurs aſpects, de la Theorie des Planetes, des Eclypſes, des Poles, des Clymats, de diuers Cercles, Eccentriques, Concentriques, & Epicicles; s'arreſtant particulierement ſur les Ethimologies des mots; L'Aſtrologie au contraire (i'entends parler de celle qu'on nomme *naturelle*) met en pratique les mouuemẽts des Eſtoiles & des Cieux, outre qu'elle iuge du futur euenement des choſes.

Isidore au 3. liure de ses Ethimologies, attribuë aux vieux Egyptiens l'inuention de l'Astronomie : Car quant à la pratique de l'Astrologie, & aux obseruations des Horoscopes, les Caldées furent les premiers qui en monstrerent l'vsage, apres l'auoir appris d'Abraam. C'est l'opinion de la plus-part des Grecs, qu'Atlas a esté l'inuenteur de cette Science, d'où vient que les Poëtes feignent qu'il soustient le Ciel sur ses espaules. Pline dit, qu'elle est deriuee de Belu ; & Lucian, au liure qu'il en a fait, affirme que les Ethiopiens l'enseignerent aux Egyptiens. Voylà pourquoy Philon-Iuif, & Diodore Sicilien, donnent la gloire aux Babiloniens & aux Caldées, d'y auoir excellé par dessus tous ceux de leur temps.

Parmy le grand nombre d'Autheurs que cette Science a rendus recommendables, on prise fort Anaximandre Milesien, Disciple de Thales, & premier inuenteur de la Sphere ; Eudoxe Gordien, qui en a

doctement escrit, Conon Egyptien, loüé par Virgile en ses Bucoliques, Iules Hygin, grand amy de Quintilian, Hiparque de Nicée, qui a traitté des Estoiles fixes, & du mouuement de la Lune, contre Platon, & trouué, selon Pline, l'vsage des instrumens de Mathematique; G. Manilius d'Antioche, Pub. Nigidius, Cleostrate, Endimion, premier Inuenteur de la nature de la Lune, ce qui a donné lieu à ce que les Poëtes ont feint de ses Amours auec elle; Necepse Roy des Egyptiens, Thales Milesien, Theon d'Alexandrie, Protagoras, Enopides, Architas, Horus, Apollonius de Thianée, Ptolomée Egyptien, Thimochares, Leptinus, Proclus, Thrasibule, Dorochius, Alsarabius, Azurcheles, Thebith, Andruzogur, Albumater, Albumazar, Albategni, Messebala, Zael, Albozali, & vne infinité d'autres Anciens, ausquels ont succedé plusieuts Modernes, qui ont dignement escrit de cette haute connoissance.

Or il eſt hors de doute que l'Aſtrologie eſt vne partie de la Philoſophie naturelle, & par conſequent grandement vtile à ceux qui en ſçauent bien vſer. Ce qui oblige particulierement Auerroës à l'approuuer, c'eſt qu'elle attribuë les quatre premieres qualitez aux actions des corps ſuperieurs, comme lon peut voir au ſecond Chapitre de ſon liure, *De la ſubſtance du monde*, où il loüe fort les Anciens, pour auoir dit auec apparance de verité, que parmy les corps celeſtes, ceux-cy communiquent le ſec & le chaud, ceux-là, le chaud & l'humide; les vns le froid & le ſec, les autres le froid & l'humide; & qu'ainſi les autres premieres qualitez ſont communes aux corps celeſtes: Et au Commen. 68. du 2. du Ciel, il ſouſtient que les Eſtoiles ont non ſeulement leur action commune, mais propre à chaſque choſe en ſon genre: comme par exemple, ſi Saturne auoit ſon action propre aux Plantes, & aux Mineraux, & ainſi

des autres Estoiles. Conformémét à cecy, Platon en son Timée, dit qu'en ce bas monde il ne se fait rien qui n'ait sa naissance, & qui ne procede d'vne cause celeste; Galien en son liure *de la semence*, Que les Planetes & les Estoiles du Zodiaque communiquent leurs influances à toute sorte de corps; Damascene en ses Aphorismes, Que les indispositions & les maladies, procedent de la reuolution, & du changement des Estoiles; Et Saint Thomas d'Aquin en son liure de la Foy, Que Dieu gouuerne les choses du mõde par les creations d'enhaut, c'est à dire par les causes secondes, adjoustant que les corps inferieurs reçoiuent leurs formes & leurs especes des Vertus du Ciel. Saint Ierosme escriuant à Paulin, appelle l'Astrologie vne Science fort profitable aux hommes. Aussi fut-ce par son moyen, que Sainct Denis Areopagite reconnut que l'Eclypse aduenu durant la passion du Sauueur, estoit miraculeux, & surnaturel. Ce qui me

fait croire qu'elle eſt neceſſaire en quelque façon au vray Theologien, pour l'intelligence de pluſieurs & diuers paſſages de la Sainte Eſcriture, où il eſt traitté des Cieux, enſemble du cours du Soleil, des Eſtoiles, & de la Lune.

Or bien que l'Aſtrologie naturelle, comme vraye ſcience qu'elle eſt, apporte à la vie des hommes beaucoup de contentement & de fruict; cela n'empeſche pas toutesfois, que parmy les Autheurs qui en ont eſcrit, il n'y ait de grandes contrarietés, qui la rẽdent ſuſpecte au monde. Car touchant ſa premiere inuention, l'on treuue differans d'opinion les Indiens, les Caldées, les Egyptiens, les Mores, les Iuifs, les Arabes, les Grecs & les Latins anciens & modernes. Platon, Ariſtote, Proclus, & Auerroës, ont mis ſeulement huict Spheres, bien qu'Hermes, & quelques Babiloniens en mettent neuf, & que les Modernes y en adjouſtent vne dixieſme. Les Egyptiens & les Caldées diſent que la hui-

ctiesme Sphere n'a qu'vn mouuement; Et tout au contraire ceux qui tiennent le party d'Hipparque, luy en donnent plusieurs. I'obmets les mouuemens qu'ils appellent de *Trepidation*, *&* *d'Aggiration*, comme aussi leurs cõtraires, opinions en la consideration tant des Images du Ciel, & de l'ordre des Planetes, que de la mesure du mouuement des Estoiles fixes.

Quant à l'Astrologie Iudiciaire, elle differe de la Naturelle, en ce qu'elle ne s'arreste qu'aux natiuitez & aux Horoscopes, c'est à dire qu'à juger de ce qui doit arriuer aux hommes, par le Signe soubs lequel ils ont pris naissance. La trop grande curiosité, qui accompagne ordinairement les Professeurs de cette science, en a fait tomber plusieurs en des erreurs qui chocquent directement les poincts de la Foy. De ce nombre sont les Stoïciens, & les Heretiques Priscillianistes, qui ont creu que les Cieux agissoient en nous par necessité, comme le remarque Saint Au-

gustin en son 4. liure de la Cité de Dieu, & Saint Thomas en son liure de la Verité Catholique. Telles furent aussi autrefois les opinions de Democrite, d'Heraclite, d'Empedocles, d'Aristote, & d'autres semblables; qui tous d'vn commun accord, ont voulu attacher les hommes à vne infaillible necessité du Destin; Creance qui s'authorisa de telle sorte auec le temps, parmy les Babyloniens & les Caldées, qu'ils souloient offrir des Sacrifices aux Intelligences qui font mouuoir les corps celestes, & se gouuerner en toutes leurs actions par le cours des Estoiles, comme si elles seules auoient vn Empire souuerain sur la vie des mortels. C'est pourquoy dans le Prophete Esaye, chap. 47. Dieu menace grandement tels Consulteurs d'Estoiles, qui le delaissent, pour suiure la vanité d'vne opinion du tout fausse & impie; puisque nous priuant de la liberté du franc Arbitre, elle fait Dieu vn Ageant naturel, & non pas volontaire.

Scot. au 2. des Sent. dict. 14. quest. 3. dit, Que les Estoiles operent naturellement en nos corps; Saint Damascene, Qu'elles produisent en nous des complexions, ou des habitudes diuerses; Et Saint Thomas en la 1. partie de sa Som. quest. 115. art. 4. Que l'Astrologie iuge quelquefois veritablement des actions des hommes, parce qu'il s'en trouue fort peu qui sçachent resister aux sensualitez.

Les objections que plusieurs font là dessus, sont differentes, & en fort grand nombre, à sçauoir, Que les premiers Philosophes du monde, comme Platon, Aristote, Democrite, Seneque, & autres, n'ont point fait estat de cette Science, & par consequent qu'elle est inutile, Que Ptolomée l'appelle incertaine, au premier de ses Apotelesmes, où il escrit en termes expres, Que les choses traittées par les Astrologues, tiennent plus du vray semblable que de la Verité; Qu'il n'est rien si absurde que de croire qu'vn miserable s'ap-

prochant d'vn homme auſſi mal-heureux que luy, l'vn participe à la qualité de l'autre, à l'égal du pouuoir des figures, & ſelon qu'elles predominent; Qu'il ſe peut faire que le fils d'vn Roy & celuy d'vn païſan, naiſſent dãs vne ville, en vne meſme heure, & ſous vne meſme conſtellation, & qu'il aduiendra neantmoins par ſucceſſion de temps, que l'vn ſera Roy, & l'autre ſimple laboureur. Bref, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſcache les choſes futures, & que les vrayes conjonctures ſe treuuent eſgales fort rarement.

A toutes ces objections lon reſpond, Qu'encore que Democrite, Platon, Ariſtote, & Seneque, n'ayent non plus eſcrit de l'Aſtrologie que de la Muſique, de la Geometrie, & de la Perſpectiue; il ne faut pourtãt pas inferer que ces ſciences ſoient vaines; Que les parolles de Ptolomée ne peuuent eſtre entenduës de l'Aſtrologie, puiſque luy-meſme teſmoigne, Qu'il n'eſt pas impoſſible de preuoir par ſon moyen

les choses futures ; Qu'estant veritable que par vne secrette vertu l'aymant attire le fer, & l'ambre la paille, rien n'empesche qu'il ne se treuue des hommes qui par l'impression des corps celestes viennent à bout d'vne chose que les autres ne sçauroient faire ; Qu'en la natiuité de deux enfans l'on n'a iamais remarqué qu'ils soiét nez à mesme poinct d'heure : & que si telle chose aduenoit en diuerses contrées, les Horizons & les Meridiens seroient tousiours differans ; Qu'il est tres-veritable que Dieu seul sçait asseurément les choses à venir : que les hommes neantmoins en peuuent auoir vne connoissance vniuerselle, bien qu'elle ne soit point distincte ; Et pour conclusion, Que iamais l'Astrologue ne doit iuger affirmatiuement du futur, puisque les iugemens tiennent vn milieu entre le necessaire & le possible, comme le remarque Ptolomée en la premiere proposition de son Centiloque : d'où vient que cette Science

n'eſt blaſmée, que lors qu'elle impoſe aux choſes vne abſoluë neceſſité.

Outre les reſponſes faictes aux objections ſus mentionnées, lon peut alleguer pour la deffenſe de l'Aſtrologie iudiciaire pluſieurs predictions veritablement reüſſies. Il me ſuffit de produire icy celle de Spurinna, qui ſelon Plutarque & Suetone, ayant aduerty Ceſar de ſe donner garde des Ides de Mars, ne predit rien que de veritable, & qui n'aduint ce meſme iour auquel vn ſi puiſſant Empereur fut mis à mort en plein Senat. Nous liſons que le Mathematicien Aſcletarius ne pût euiter d'eſtre déterré & mangé des chiens, apres qu'on l'eut tué par l'expres cõmandemẽt de Domitian; ny ce Prince meſme ſe guarantir de la mort, dãs le temps qu'elle luy fut predite. Il en aduint de meſme au Poëte Eſchile, lequel, ſelon Valere le Grand, eſtant aduerty, Qu'il deuoit mourir d'vn coup qui viendroit d'enhaut, fut écraſé d'vne Tortuë, qu'vne Aigle luy laiſ-

sa cheoir sur la teste. L'Astrologue Seleucus predit à Othon, qu'il succederoit bien-tost à Neron, comme il aduint quelque temps apres: Sulla ne mentist point, quand il aduisa Caligula qu'il seroit tué; ny le Mathematicien Elius, lors qu'il dist qu'Adrian paruiendroit vn iour à l'Empire. Ie treuue du tout admirable la remarque de Pline, lequel parlant d'Anaxagoras, affirme qu'il predit veritablement qu'en l'Olympiade 78. vne grosse pierre tomberoit du Ciel: Ce qui aduint pres de la riuiere Egée: Et au 7. liure il adjouste, Que pour memoire à la posterité des infallibles predictions de Berose, ancien Astrologue, les Atheniens luy dedierent vne Statuë, auec vne langue d'or. I'obmets l'exemple d'Auguste, lequel ayant oüy dire au Mathematicien Theagene, que son Astre luy promettoit l'Empire Romain, eut tant de creance sur cette prediction, qu'il fit battre en mesme temps vne espece de monnoye d'argent

gent marquée au reuers du ſigne du Capricorne, ſous lequel il eſtoit né. Tous ces teſmoignages que ie viens de rapporter doiuent ſuffire, ce me ſemble, pour preuuer la verité de l'Aſtrologie Iudiciaire, qui a cela de propre, de declarer les diſpoſitions des Eſtoilles fixes, les figures des Natiuités, les conjonctions & les aſpects des Planetes, les directions des Maiſons celeſtes, leurs Tables, & en vn mot tous les iugemens des choſes vniuerſelles.

Il faut donc aduoüer que ſi l'Aſtrologie a quelque choſe de blaſmable, ou qui doiue eſtre defendüe, ſes Profeſſeurs meſme en ſont la cauſe, pour la trop grande creance qu'ils mettẽt aux demonſtrations de cette Science, & aux influances des Aſtres. Et à vray dire, ie m'eſtonne fort de ce qu'ils ont les yeux de l'entendement ſi troublés & ſi louches, de ne voir pas que vouloir iuger aiſeuremẽt des actions humaines, & de leurs euenemẽs, eſt vne choſe qui ſent la ſuperſtition & l'impiete, par

ce qu'elle oste la liberté du franc Arbitre. Car outre que les Estoiles n'ont aucunes influances sur nos ames, elle ne peuuent directemét mouuoir la volonté de l'homme, bien qu'elles produisent sur les corps des dispositions ou des complexions differantes, dont les qualités reueillent dans les puissances sensitiues attachées aux organes, diuers mouuemens de passions, & d'inclinations à beaucoup de vices; C'est de la mesme façon qu'on dit des Estoiles, qu'elles inclinent l'homme à pecher, bien que telles inclinations puissent proceder de plusieurs autres causes, comme d'vne mauuaise habitude, qui par succession de temps se tourne en nature, ou de quelque suggestion diabolique. Par où l'on peut inferer, qu'il n'y a que les Astrologues indiscrets & pleins de vanité, qui se vantent de pouuoir predire l'aduenir auec vne science certaine. Ce n'est doncques pas merueille, si Suetone dit que Tibere bannit de Rome cette espece de Mathe-

maticiens. Aussi n'y a t'il que les insencés qui s'arrestent à leurs predictions ridicules. Car si la vie de l'homme & ses euenemens dependoient necessairement des Astres, il ne seruiroit de rien de s'appliquer à bien faire, & nous aurions sujet à tout coup d'imiter la folie des Poëtes, lesquels en la description de leurs Amours, appellent à châque mot le Destin cruel, & les Estoiles impitoyables, sans considerer qu'elles ne peuuent contraindre les volontés, & que les mouuemens en sont libres.





De la Musique, & qu'on ne peut la blasmer qu'injustement.

DISCOVRS XII.

CEt Embleme me semble tiré de Strabon, qui dans sa Geographie parlant du Musicien Eunomius, dit que pour son grand sçauoir en ce bel Art, il merita que ceux de Locres luy dressassent vne Statuë, tenant à la main vn Cistre, sur qui se voyoit vne Cigale. Ce qu'ils creurent auoir raison de faire, pour memoire d'vn accident remarquable, qui luy aduint en vn défi par luy fait au Musicien Ariston, lors qu'vne corde de son Cistre venant à se rompre, com-

me il en ioüoit, vne Cigale y estant volée dessus, supplea fortuitement à ce defaut. Cette Histoire, qui est rapportée encore par Clement d'Alexandrie, en vne Harangue qu'il fait au peuple, pour l'exhorter à la pieté, monstre clairement combien on doit priser la Musique, soit pource qu'il semble que les puissances celestes l'ayent particulierement en leur protection, soit pour la merueilleuse estime où elle a tousiours esté parmy les Anciens, qui n'ont iamais manqué d'en vser en leurs festins, en leurs assemblées, & en tous leurs Sacrifices. Auec cela neantmoins, comme la Calomnie s'attaque souuent aux meilleures choses, celle-cy de mesme n'en est pas exemte, & ne manque point de Medisans qui s'opposent à sa gloire, s'imaginant d'en pouuoir ternir l'esclat par ie ne sçay quelles objections qu'ils font contre elle, qui ne me semblét pas moins friuoles qu'elles sont fausses & ridicules.

Ils disent donc, que tant s'en faut qu'on doiue loüer la Musique, qu'au contraire l'vsage en est grandement blasmable, puisque les plus Sages de l'Antiquité ne l'ont iamais approuué. Plutarque en la vie d'Alexandre le Grand rapporte à ce propos, que son Pere Philippe ayant sçeu comme ce ieune Prince auoit fait le Musicien en compagnie, *N'as-tu point de honte*, luy dit il, *de si bien chanter? Sçache qu'vn Prince abuse assez de son loisir, quand il prend la peine d'oüir ceux qui chantent, sans en faire mestier luy-mesme.* L'on raconte encore de luy, qu'vn iour comme il chantoit auec trop d'attention, son Gouuerneur Antigonus luy arracha le luth des mains, & luy dit, *En l'aage où vous estes, il faut apprendre à regner, & non pas à chanter.* A ces exemples on adjoûte celuy d'Alcibiades l'Athenien, qui faisoit si peu d'estime de la Musique, qu'il la nommoit ordinairement vne profession indigne d'vne ame libre. Ce qui fit qu'Alcibiades & Platon

la rejetterent entierement de leur Republique.

Les Rois de Perſe, continuent-ils, ne tenoient les Muſiciens qu'en qualité de Bouffons, & d'Eſcornifleurs, dont ils ſe ſeruoient pour en tirer du plaiſir à la table. Les Egyptiens les priſoient encore moins, comme le remarque Diodore; & ne vouloient point que leurs enfans appriſſent la Muſique, de peur qu'ils auoient qu'elle ne les rendît trop effeminez. Cela faiſoit dire à Polibe Megalopolitain, au rapport d'Athenée & d'Ephore, qu'elle n'auoit eſté inuentée qu'afin de tromper les hommes plus doucement. Ce qui fut encore cauſe que les femmes des Sicioniens pourſuiuirent cruellement Orphée, & conſpirerent ſa mort, pour empeſcher, diſoient-elles, que par les charmes de ſa voix il ne corrompiſt les courages maſles. Pour ce meſme ſuiet Homere en ſon Iliade introduit le vaillant Hector, qui par maniere de gauſſe-

rie reproche à Paris, qu'il estoit indigne de porter les armes, & qu'il n'auoit gaigné l'amour d'Helene que par le moyen de ses chants lascifs.

Pour rendre encore la Musique plus odieuse, ils alleguent auec Plutarque l'exemple du Roy Pirrhus, lequel oyant vn certain homme qui l'entretenoit des loüanges d'vn joüeur d'instrumens, excellent en sa profession, donna bien à connoistre que ce discours ne luy plaisoit pas: car changeant de propos aussi-tost; *Il me semble*, respondit-il, *que Polipercon estoit vn grand Capitaine.* Ils adjoustent en suitte, Que le Philosophe Antisthenes ayant ouy joüer le flusteur Ismenias, luy reprocha, *Qu'il en sçauoit trop, pour estre honneste homme*, Que Pallas rompit son flageollet au bord du marest Tritonien, comme elle vid à son ombre l'enfleure de ses iouës, & les grimasses qu'il luy falloit faire pour en joüer; Qu'Alcibiades en fist de mesme d'vn instrument en façon de

cornemuſe, qui luy fut donné par Antigenides, le plus ſçauant fluſteur de ſon temps; Et finalement qu'entre les Docteurs de l'Egliſe, Saint Ieroſme écriuant à Leta, apres pluſieurs bonnes inſtructions qu'il luy donne pour le bien de ſa fille, il adjouſte en termes exprés ces parolles, Qu'elle ſoit ſourde au ſon des Orgues, des Luths, & des Ciſtres, & meſme qu'elle ne ſçache pas à quelle fin ils ſont faits.

Voylà ce qu'alleguent à leur aduantage les ennemis de la Muſique; auſquels ie reſponds hardiment, & de poinct en poinct; Que ſi les Romains la meſpriſerent jadis, & en reprindrent Neron, ce fut parce qu'eſtãs d'vn naturel agguerry, & enclin à la ſeuerité, ils ne pouuoient ſouffrir que leur Prince en fit meſtier, & qu'en plein Theatre il s'amuſaſt à chanter deuant le peuple, pour en tirer vne gloire commune, & trop petite à comparaiſon de l'honneur que les Empereurs ſes Predeceſſeurs auoient acquis par les armes;

Que pour le regard d'Alexandre, il ne fut blaſmé ny par ſon Pere Philippe, ny par Antigonus pour autre occaſion, ſinon parce qu'au lieu d'vſer de la Muſique comme d'vn jeu, il y employoit le temps deſtiné aux plus importantes affaires de ſon Royaume; Que pour ce meſme ſujet Alcibiades ne s'y voulut point adonner, de-peur qu'il euſt de s'y attacher par trop, & qu'vn ſi doux diuertiſſement ne luy fit negliger vn plus grand employ; Que les Perſes, les Medes, les Egyptiens, & les femmes des Sicioniens la deteſterent veritablement, à cauſe que les Muſiciens de leur temps n'en rapportoient l'vſage qu'à des actions de molleſſe. Que ſi le valeureux Hector blaſma Paris, ce fut ſeulement pour monſtrer qu'vn grand Capitaine comme luy, voulant gaigner l'amour de ſa Dame, deuoit pluſtoſt auoir recours aux armes qu'à ſa belle voix; Que le Roy Pirrhus preferant le Capitaine Polipercon à vn ioueür d'inſtrumens, parloit en Caualier, & non pas

en Muſicien; Que ſi Pallas & Alcibiades ne ſe plaiſoient point à la cornemuſe, parce qu'elle desfigure & bouffit d'ordinaire ceux qui en joüent, cela n'empeſchoit point qu'ils n'en aymaſſent le ſon: Bref, que l'authorité de S. Ieroſme ne reprend aucunement la Muſique, mais pluſtoſt cette particuliere façon de chanter toute pleine de diſſolution, dont ſe ſeruoient les Anciens ſur les Theatres.

Ce ſont les reſponſes que lon peut faire aux ennemis de ce bel Art, dont l'origine, ſelon Beroalde, eſt vrayement celeſte: & c'eſt pourquoy les Pytagoriciens ont tiré de l'Harmonie la naiſſance de l'Vniuers. Auſſi à vray dire leur opinion n'eſt pas ſans raiſon, ny ſans fondement. Car les Cieux, au rapport de Macrobe, & de Ciceron au Songe de Scipion, font vne maniere de concert harmonieux en leur mouuement. A raiſon dequoy Platon en ſon Timée, attribuë à chacun d'eux en particulier, vne

Syrene, qui leur donne le bransle, parce que le mot Grec *Siren*, signifie Harmonie; Et c'est l'opinion que tiennent encore Marcil Ficin, Calcidius Platonicien, Angel. Politian, au neufiesme liure du Panepistemon, & Pons de Tyard en son Traitté de la Musique. A cela se rendent conformes les Sroïciens, qui croyent le monde auoir esté fait auec vn artifice harmonieux & musical: Et pareillement Iamblicus, Porphire, Calcidius, Proculus, & Syrianus; qui tous d'vn cómun accord, & selon le tesmoignage de François Gorgia, en la preface de son Harmonie du monde, affirment que la Nature voulant produire la machine de l'Vniuers, ne treuua rien de si propre que l'Harmonie: ce qui faisoit dire à Timagenes, que son antiquité surpassoit celle des Lettres.

Quant à son inuention, les Anciens l'attribuent diuersement à plusieurs. Pline en son liure. 5. en fait autheur Amphion, fils d'Antiope & de Iupiter : à quoy se

rapportent ces vers de Virgile en ses Bucoliques.

Ie dis les mesmes chants sur ma Lyre champestre,
Qu'entonnoit Amphion, au temps qu'il menoit paistre;
Tantost dãs les pastis, tantost sur les coupeaux,
Des monts voisins du Ciel, l'hõneur de ses troupeaux.

Et Stace au 1. de sa Thebaïde.

Ie diray comme par troupes,
Des monts les hautaines croupes
Suiuoient insensiblement
La docte Lyre d'Orphée,
Qui le menoit en trophée,
Et les charmoit doucement.

Les Grecs, selon Eusebe liu. 10. donnẽt la premiere gloire de cette discipline à Zethés, & à Amphion, tous deux freres, & qui viuoient au temps de Cadmus. Solin en defere l'origine aux Candiots, Polibe aux Arcadiens, Diodore auec Philostrate à Mercure, & Cameleon le Pontique au chant des oyseaux, comme le remarque Athenée au 9. Liure de ses Gym-

nosophistes. Mais l'opinion d'Isidore est bien differente de celles que nous venons d'alleguer. Car luy-mesme au troisiesme Liure de ses Ethimologies, affirme que Pytagore fut le premier qui du battement des marteaux, & du son que rendent les cordes estenduës en long, s'aduisa de tirer en consequence les concerts, ou les accords qui se forment de l'Harmonie. Et toutesfois Moise au quatriesme Chapitre de la Genese en fait Tubal inuenteur, le nómant. *Le Pere de ceux qui ioüoient en ce tẽps-là du Cistre & de l'Orgue.*

Or l'on eut à peine inuenté cette excellente discipline, qu'elle fut approuuée & suiuie du commun consentement de tout le monde. Athenée dit à ce propos, en son troisiesme Liure du Banquet des Sages, Que les Arcadiens estoient obligez à l'apprẽdre dés leur enfance, pour chanter des Hymnes à la loüange de leurs faux Dieux; De maniere que si quelqu'vn d'entr'eux l'ignoroit, ils le reiettoient des meilleures

compagnies, & n'en tenoient compte. Les Anciens auoient encore cette coustume, au rapport de Philocorus, de mesler les Hymnes & les Chansons aux Sacrifices qu'ils faisoient à Apollon, & au bon Pere Liber. Mais les Grecs principalement cherissoient la Musique par dessus tous. Ciceron en ses Questions Tusculanes, remarque à ce propos, que l'Athenien Themistocles fut estimé mal habile, pour auoir refusé de chanter en vn certain festin, & de ioüer de la Lyre; Et qu'au contraire Epaminondas le Thebain, estoit grandement estimé parce qu'il sçauoit la Musique, la seule connoissance de laquelle, comme dit Quintilian, au premier de ses Institutions, rendoit les plus sçauans des Grecs dignes de la faueur des Graces & des Muses. C'est pourquoy Lycurgue, quelque seuere Legislateur qu'il fut, disoit ordinairement, Que la Musique auoit este donnée à l'homme par la Nature, affin de supporter plus facilement

cilement les fatigues. Aussi trouuera-t'on peu d'Autheurs qui ne l'ayent fort prisée. Platon la nóme vne Science entierement necessaire au vray Politique; adioustant que les gens de bien ont vne inclination naturelle à chanter les loüãges d'autruy; comme au contraire les méchans se plaisent presque tousiours à les taire. Aristote en ses Politiques la met au rang des disciplines les plus illustres, & Beroalde en vne sienne Harangue, luy donne vn pouuoir absolu sur les Sciences les plus hautes. Philostrate la voulant loüer; *C'est elle*, dit-il, *qui oste aux affligez les ennuis qui les trauaillent, qui redouble les contentemens des ames ioyeuses, & qui attire les courages où bon luy semble.* Le docte Isidore, au troisiesme de ses Ethimologies, dit à sa loüange, Que sans elle aucune discipline ne peut estre parfaite; & Ptolomée, Que par la force de la Musique, les Anciens souloient appaiser le courroux de leurs Dieux, & les rendre propices à leurs prieres.

Dans la ſainte Eſcriture, combien de fois ſommes-nous inuitez aux Hymnes ſacrez ? Le Prophete ne dit-il point, *Qu'il faut chanter au Seigneur vn nouueau Cantique* ? Le Sage, *Que le vin & la Muſique resiouyſſent le cœur* ? Et Saint Iean en ſon Apocalypſe, *Qu'il voyoit des Animaux qui chantoient, & ſe reſiouyſſoient deuant le Thrône de l'Agneau.* Les effets miraculeux de cette excellente profeſſion ſe deſcouurirent aſſez, quand par ſon moyen (comme Ciceron & Boëce l'ont remarqué) le Philoſophe Pythagore calma la folle paſſion d'vn ieune homme; dequoy il vint à bout par vn ſeul changement de voix. Nous liſons le meſme de Damon, au rapport de Galien; Et pareillement, que par l'artifice de la Muſique le Medecin Pronus gueriſt vn malade que les plus experimentez de ſon temps auoient abandonné. A cecy eſt conforme l'opinion d'Aſclepiades, qui tient qu'il importe beaucoup à l'allegement des frene-

tiques de chanter deuant eux, ou de ioüer de quelque instrument de Musique; celle de Theophraste & d'Aule-Gelle, qui escriuent que la Musique appaise les douleurs de la goutte; celle d'Empedocles, qui affirme d'auoir arresté par l'harmonie de sa voix le furieux mouuement de la colere d'vn de ses hostes, qu'vn autre auoit offencé; Et finalement celle de Boëce, qui rapporte qu'Ismenias le Thebain par les doux concerts de sa voix, guerist des maladies qu'on estimoit incurables. Dion & Plutarque remarquent, que le Musicien Timée auoit tant de puissance sur Alexandre, qu'il l'incitoit à courir aux armes, toutes les fois qu'il se mettoit à chanter. Le mesme Autheur a laissé par escrit, que la belle Lesbie gouuerna comme il luy pleût, les affections du Roy Demetrius par le moyen de sa belle voix; Et en son Traitté de la Musique, il adiouste, que pour chasser la peste hors du Royaume de Candie, Tha-

les le Mileſien n'euſt recours qu'à la ſeule Harmonie. I'obmets la Fable d'Arion le Lesbien, pour eſtre aſſez commune dans les eſcrits des Poëtes, qui tous d'vn accord, diſent qu'vn Dauphin l'ayant oüy ioüer de la Harpe, luy preſta l'eſchine, pour le garantir de la violence des vagues, apres que les Mariniers l'eurent ietté dans la mer.

Ie pourrois encore alleguer icy l'exemple du Muſicien Criſogonus, qui ſelon Pline, du frappement des mains que faiſoient par ſa conduite ceux qui nauigeoient, & du bruit des auirons manié auec induſtrie, en formoit vne maniere de concert, grandement agreable à l'oreille. Le meſme Autheur parlant de Terpandre le Lesbien, dit qu'auec la douce Harmonie de ſa voix, il appaiſa pluſieurs fois les courages des Lacedemoniens portés à la ſedition. Il me ſeroit fort facile d'en produire icy quantité d'autres, qui ont excellé en cette profeſſion, comme

vn Aristoxene Tarentin, vn Theon, vn Alypius, vn Gaudentius, & ainsi de leurs semblables, que i'obmets pour venir à la melodie des instrumens.

Il faut que les plus iudicieux m'aduoüent, qu'on ne sçauroit assez loüer l'inuention des instrumens de Musique; lesquels bien que trop recommendables pour leur Harmonie, le sont encore plus pour leur antiquité. Quintilian au premier Liure de ses Institutions, affirme que les Romains, quoy qu'assez austeres en leur façon de viure, s'en seruoient neantmoins en leurs festins ordinaires. A ce mesme propos nous lisons, que le son des instrumens estoit iadis en si grande estime parmy les Grecs, qu'en vn banquet solemnel vn certain Cimon fut preferé à Themistocles, pour auoir excellé par dessus tous à jouër de la Lyre. Martiã adiouste à cecy, Que plusieurs villes de la Grece auoiét accoustumé de faire publier leurs Edicts au sõ de ce mesme instrumét,

& Thucidide, Que les Lacedemoniens en souloient vser à la guerre, pour animer les soldats, ce qu'Aule-Gelle attribuë à ceux de Candie. Mais parmy les diuers exemples qu'on pourroit produire sur ce sujet, celuy des Lacedemoniens me semble fort memorable. En la iournée qu'ils eurent contre les Meceniens, la valeur de leurs ennemis commençoit desia de les mettre en deroutte, lors qu'en vn instant le flusteur Tirtée ayant changé de notte, & entonné ie ne sçay quoy de guerrier, remit tellement le courage des siens, qu'ils se mirent à charger l'ennemy tout de bon, & ainsi de veincus qu'ils estoient, ils deuindrent victorieux. L'Historien Erodote dit conformément à cecy, Qu'Haliates Roy de Lydie, n'alloit iamais à la guerre, qu'il n'eust à sa suitte des ioüeurs de Cistre & de Fluste; Et que les anciennes Amazones combattoient au son des Cornets & des Hauts-bois. Theopompe rapporte le mesme des Get-

tes, qui auoient accouſtumé de iouër du Ciſtre, pour vn teſmoignage de leur commune reſiouïſſance, apres le bon ſuccez de leur Ambaſſade. Quoy d'auantage? N'eſt-il pas vray que les Dieux meſmes ſont Muſiciens? Et qu'au commencement de ſon Iliade le Poëte Homere introduit Apollon, tenant en main vne Lyre? Virgile en dit autant d'Iopas; & Quintilian affirme que le Philoſophe Socrate, quelque auſtere qu'il fuſt en ſa maniere de viure, ne laiſſa pas toutefois d'apprédre à ioüer de la Lyre, en l'aage de ſoixante ans. Ce fut auſſi la premiere diſcipline que le Centaure Chiron apprit au vaillant Achille, affin que ſes mains, qui deuoient vn iour reſpandre tant de ſang Troyen, quittaſſent quelquesfois l'eſpee, pour prendre le Luth. Que s'il me falloit maintenant faire vne liſte de ces excellents ioüeurs d'inſtrumens, que les Anciens Autheurs ont ſi fort recommandez, ie ne manquerois iamais de matiere. Ie

dirois qu'Homere appelle Demodocus incomparable en cette profeſſion, Que Philamon eſt loüé dans Ouide pour les merueilles de ſa voix, & que Martianus Capella, & Valerius Flaccus mettent au rang des premiers Muſiciens de leur temps, Orphée, Amphion, & Arion; Et pareillement, qu'Hiparchius, Ruffin, & Dorcée, eſtoient les meilleurs ioüeurs d'inſtrumens qu'euſſent les Grecs & les Thraces. Mais ie ne le pourrois faire, ſans eſtendre bien plus auant ce diſcours, que ie finiray par trois conſequences fort remarquables, qu'on peut tirer de cét Embleme. La premiere, Que les Anciens, quelques dépourueus qu'ils fuſſent de la connoiſſance du vray Dieu, ne laiſſoient pas toutesfois de croire qu'il y auoit certaines Diuinitez, qui ne manquoient iamais d'eſtre ſecourables à ceux qui eſperoient en elles. La ſeconde, Qu'il arriue ordinairement que ceux qui par ſupercherie veulent rauir à leurs eſgaux la gloi-

re qui leur eſt deuë, s'en trouuent fort mal; Comme au contraire les gens de bien, quand ils ſemblent foibles, l'emportent ſouuent ſur les plus forts, dont ils demeurent victorieux; Et le troiſieſme, Que le ſecours du Ciel vient aux hommes par des reſſorts inconnus, & dans les affaires les plus preſſantes, du bon ſuccez deſquelles ils deſeſperent entierement.




Maria Brion



Des effets de la Philosophie.

DISCOVRS XIII.



LA Fable, qu'on a escritte d'Orphée, qui n'a iamais esté fidellement expliquée, nous figure la ressemblãce de toute la Philosophie. Car la personne d'Orphée (homme merueilleux & vrayement diuin, si excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de son Harmonie il attiroit à soy toutes choses) est capable de nous conduire à la description de la Philosophie, par vn chemin grandement facile: Estant veritable que les trauaux d'vn si excellent homme, sont

preferables à ceux d'Hercule ; tout ainſi que les effets de la Sageſſe gaignent le deſſus à ceux de la Force.

Orphée aimoit tellement ſa femme, que la mort l'ayant rauie au plus beau de ſon aage, la grande confiance qu'il auoit en la douceur de ſa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, eſperant que par ſes prieres il fleſchiroit à pitie les Ombres ; comme en effet ſon eſperance eut le ſuccez qu'il ſe promettoit. Car les ayant appaiſees & adoucies par les charmes de ſa voix & de ſa Lyre, il fit ſi bien qu'il luy fut permis de reprendre ſa femme, & de la ramener ; à condition neantmoins qu'elle le ſuiuroit, & que luy ne regarderoit iamais derriere, qu'il ne ioüît de la lumiere du iour. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fuſt hors de danger, quand l'impatience de ſon amour, & l'inquietude où il eſtoit, luy firent rompre ſa promeſſe ; & ainſi ſa femme tomba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphée

fut ſi grand, qu'il ne voulut plus depuis oüir parler d'aucune femme, & ſe retira dans les ſolitudes. Ce fut là que par les charmes de ſa Lyre, & de ſa belle voix, il pût ſi bien attirer à ſoy toute ſorte d'animaux, que ſe deſpoüillans de leurs naturel ſauuage, ſans ſe laiſſer plus emporter à la felonnie, ny aux aiguillons de leurs furieuſes brutalitez, ny au gourmand appetit de ſe ſaouller, & de courir apres la curée; ils l'enuironnoient comme en vn Theatre, & n'auoient de l'attention que pour oüyr la melodie de cette Lyre merueilleuſe, & qui les ſçauoit ſi bien apriuoiſer. Diſons encore que cette Muſique auoit tant de pouuoir & de force, qu'elle eſbranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les foreſts, qui ſe tranſportoient de leur place, pour ſe renger pres de luy. Il fut quelque temps à voir auec admiration l'heureux ſuccez de ces prodiges, lors qu'il aduint à la fin que les femmes de Thrace eſpriſes

& forcenées des furieux mouuemens du Dieu Bacchus, se mirent à faire vn bruit si horrible auec leurs cornets enrouëz, qu'il ne fut plus possible d'oüyr la Musique d'Orphée.

Ainsi toute cette force, qui estoit comme le lien de cét ordre, venant à se rompre, la confusion s'y mesla tout aussi-tost: De sorte que les animaux retournans à leur naturel sauuage, se firent la guerre comme auparauant; outre que les rochers & les forests reprirent leur premiere place: En vn mot, Orphée mesme fut mis en pieces par ces Forcenées, qui en semerent les membres par la campagne. Cependant le Fleuue d'Helicon consacré aux Muses, s'attrista de telle sorte de cette mort, que du regret qu'il en eut, il cacha son eau dans les lieux sousterrains; puis il en fit derechef rejallir la source par vn autre endroit.

L'intention de cette Fable me semble estre telle: La Musique d'Orphée eut ces

deux proprietez, d'appaiser les Enfers, & d'attirer à soy les bestes sauuages & les forests. L'vn se peut rapporter fort à propos à la Philosophie Naturelle, l'autre à la Morale & à la Ciuile. Car pour en parler veritablement, le plus excellent chef-d'œuure de la Philosophie Naturelle, consiste à sçauoir rendre à vn corps sa premiere forme, apres l'auoir comme renouuellé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre; & pareillement (ce qui semble estre le moindre degré des operations naturelles) à conseruer ce mesme corps en estat, & en retarder la dissolution, & la putrefaction.

Or presupposant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effect autrement, qu'en y procedant par la voye des temperamens que la Nature requiert, comme par la parfaite Harmonie d'vne Lyre, & par vn concert accomply.

Que si la chose semble trop difficile de

ſoy, la principale raiſon pour laquelle on n'en vient pas à bout la plus-part du tẽps, ne procede, comme il eſt vray-ſemblable, que d'vn ſoin trop curieux & hors de ſaiſon; qui ſe ioint à vn excez d'impatience. Doncques la Philoſophie s'attriſtant auec beaucoup de raiſon, de ne pouuoir ſuffire à vn tel effect, ſe tourne du coſté des choſes humaines, & par le moyen des perſuaſions & de la force de l'eloquence, diſtillant dans les courages des hommes l'amour de la Vertu, de la Paix, & de l'Equité, elle fait que les peuples s'vniſſent tous en vn corps, qu'ils reçoiuent tres-volontiers le ioug des loix, & que ſe ſoubmettans à l'Empire, ils oublient entierement leurs affections indomptées, en eſcoutant les preceptes de la Diſcipline, auſquels ils rendent obeyſſance. De cette vnion de volontez il s'enſuit en fin, qu'ils ſe baſtiſſent des villes, & que les cãpagnes ſont labourées, & les jardins cultiuez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante.

Suiuant

Suiuant cecy, la Fable n'a pas feint ſans ſuiet que les rochers & les bois eſtoient tranſportez enſemble hors de leur lieu naturel, par l'harmonieuſe Lyre d'Orphée. Or c'eſt auec vn fort bon ordre, accompagné d'vne excellente inuention, que le ſoin des choſes ciuiles ſuit apres le vain effort qu'on a fait de renouueller le corps humain, & de le maintenir touſiours en vne parfaite ſanté; Et voylà pourquoy l'ineuitable neceſſité de la mort, qui ne ſe fait que trop connoiſtre par ſes effets, inſpire dans les courages des hommes vn ardent deſir de ſe mettre en honneur par leurs merites, & par le moyen d'vne loüable reputation. Dauantage la Fable n'adjouſte pas ſans raiſon, qu'Orphée ayant perdu ſon Eſpouſe, quitta les femmes & le Mariage, pource que les plaiſirs des Nopces, & l'amour des enfans deſtournent les hommes des choſes grandes, & des plus ſublimes merites enuers la Patrie, lors qu'il ſe conten-

tent de chercher l'immortalité en leurs defcendans, pluftoft que de l'acquerir eux-mefmes par leurs beaux faits. Adjoûtons à cecy, qu'encore que les œuures de la Sageffe paroiffent le plus entre les chofes humaines, elles ne laiffent pas toutefois d'eftre enclofes dans leurs limites: Car il aduient fouuent qu'apres que les Royaumes & les Eftats ont efté bien fleuriffans durant quelque temps, ils fe treuuent enfin expofez aux troubles, aux feditiōs, & aux guerres cōme à des orages impetueux. C'eft alors que dās ces defordres les Loix deuiennent müettes d'abord, & que les hōmes retournent au premier train de leurs peruerfes inclinations; Alors, dif-je, l'on ne voit que dégafts & que ruynes, foit parmy les champs, foit dans les villes. Que s'il aduient que telles fureurs foient de trop longue durée, il eft certain que la Philofophie mefme, & les bonnes lettres font auffi-toft defmembrées; De maniere que s'il en refte quel-

que eſchantillon en fort peu d'endroits, c'eſt comme vne table qui ſe treuue apres le naufrage. En cette deplorable ſaiſon, la Barbarie eſt ſi auant introduite dans le monde, que les eaux d'Helicon cachent ſous la terre leurs viues ſources, iuſques à ce qu'apres la reuolution ordinaire des choſes, elles rejalliſſent derechef, & s'eſtendent parmy d'autres peuples.







De la Nature, & de ses diuers effets.

DISCOVRS XIV.

LES Anciens voulant representer la Nature, l'ont fort exactement descritte soubs la personne de Pan; bien que toutesfois ils ne parlent point de la Genealogie de ce Dieu. Les vns luy donnent pour frere Mercure, & les autres luy attribuent vne extraction bien differante. Car ils disent que Penelope s'estant abandonnée à la passion de tous les Amans qui la recherchoient, engendra Pan leur commun

Enfant, pour eſtre né de ce meſlange d'accouplemens. Cette meſme opinion a ſans doute donné ſuiet à quelques-vns des plus modernes, d'aproprier au nom de Penelope l'ancienne Fable de Pan, choſe qui n'eſt que trop commune à pluſieurs, dont la couſtume eſt de rapporter les vieilles Narrations aux perſonnes, & aux noms de plus fraiche memoire, ſans s'aduiſer de la grande obſcurité qui s'en enſuit. Cela ſe peut remarquer pour deux raiſons. L'vne, Que Pan, Dieu fort ancien, eſtoit long-temps auant qu'Vliſſe; Et l'autre, Que ſi quelque particuliere Vertu rendoit Penelope recommandable, c'eſtoit ſans doute ſa Chaſteté. Il ne faut non plus oublier icy la troiſieſme generation qui s'attribuë au Dieu Pan, à ſçauoir qu'il naſquit de Iupiter, & d'Ibrie, qui ſignifie iniure, ou affront. Mais de quelque façon qu'il ait eſté engendré, on luy donne pour Sœurs les trois Parques.

Les Anciens le peignoient auec des cornes aiguës, qui s'esleuoient vers le Ciel, tout velu par le corps, & portant la barbe longue. Il estoit my-homme & my-beste, depuis le haut iusques en bas, & auoit des pieds de Chevre. Pour marque de sa puissance, il portoit en sa main droite vne Fluste à sept tuyaux ; En la gauche vne Houlette recourbée par le haut-bout, & se couuroit de la peau d'vn Leopard. Entre les plus honnorables charges qu'on luy donnoit, il pouuoit se vanter d'estre le Dieu des Chasseurs, des Bergers, & de tous les Villageois en general. Luy-mesme presidoit encore aux montaignes; & apres Mercure, il estoit le second Messager des Dieux. Les Nymphes le reconnoissant pour leur Chef, ne cessoient de sauteller, & de dancer à l'entour de luy. Auecque cela les Satyres le courtisoient d'ordinaire, principalement les plus vieux d'entr'eux, appellez Silenes. I'obmets le pouuoir qu'il auoit, de

trauailler les esprits de certaines frayeurs superstitieuses & vaines, que pour ce mesme suiet on nommoit *terreurs Paniques*. Les effets de son courage, & de sa vaillance ne furent pas en grand nombre. Il défia Cupidon à la lutte, qui le veinquit, & print dans ses rets le Geant Typhon. L'on raconte encore de luy, que sa bonne fortune voulut qu'allant à la chasse, il descouurit la Deesse Ceres; laquelle surprise de regret & de facherie, à cause du rauissement de Proserpine, auoit grandement mis en peine tous les Dieux, qui pour la chercher s'estoient separés l'vn d'auec l'autre. Ayant eu l'asseurance de se dire aussi grand Musicien qu'Apollon, il fut declaré Victorieux par Mydas, à qui des oreilles d'asne furent données secrettement, pour punition d'auoir fait vn iugement si iniuste & si temeraire. L'on ne raconte pas beaucoup de choses des Amours de Pan; dequoy ie m'estonne d'autant plus, qu'entre les Dieux à peine

s'en trouuoit-il vn ſeul, qui ne fut de complexion amoureuſe. Tout ce qu'on en dit, c'eſt qu'il ayma la Nymphe Echo, & meſme qu'il la tint pour ſa femme, enſemble vne autre Nymphe appellée Syringue; & que Cupidon l'embarqua dans cét Amour, pour ſe venger de la hardieſſe qu'il auoit eüe de le défier à la lutte. C'eſt merueille qu'il n'euſt aucuns enfans, puiſque l'ordinaire des Dieux eſt d'eſtre feconds. Il eſt vray qu'on luy donnoit comme pour fille vne certaine *Iambe*, qui ſouloit entretenir ſes hoſtes auecque des contes faits à plaiſir, pour les inciter à rire; Et meſme quelques-vns tenoient, qu'il auoit eu cette fille de ſa femme Echo. Dans toutes les anciennes Fables ie n'en trouue point de plus excellente que celle-cy, ny qui ſoit pleine de plus de ſecrets & de myſteres de la Nature. Par le nom de *Pan*, nous eſt repreſentée l'vniuerſelle Generalité des choſes; ou ſi vous voulez, cette meſme Nature dont nous venons

de parler. Les Philosophes n'ont iamais eu que deux opinions touchant son origine; comme en effet ils n'en sçauroient auoir dauantage. Car il faut de necessité qu'elle procede, ou de Mercure, qui est le *Verbe Diuin*, ou des confuses semences des choses. Pour le regard du premier, outre que les saints Escrits n'y mettent aucune doute, les Philosophes ne le nient non plus, ceux-la principalement dont les argumens ont approché de plus pres de la Diuinité. C'est vne maxime infallible, Que tous ceux qui ont mis vn principe aux choses, l'ont rapporté à Dieu, ou du moins que luy donnant vne Matiere, ils l'ont estimée diuerse en puissance. De maniere que tout ce differend aboutit à cette distribution, Que le monde a pris son origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Riuaux.

Il chantoit curieux, comme en vn profond
vuide,
Se pouuoient assembler les semences des corps,

Des ames, de la terre, & de la mer liquide,
Puis, comme desliant leurs inconnus ressorts,
Ils venoient à s'vnir, pour animer l'essence
De ce grand Vniuers, & luy donner naissance.

La troisiesme generation de Pan, est telle, qu'il semble, comme l'on dit, que les Grecs ayent eu le vent des mysteres des Iuifs par le moyen des Egyptiens, ou que la connoissance leur en soit venuë par quelque autre voye. C'est icy qu'en ce qui touche l'estat du monde, ie le considere, non en sa pure naissance, mais tel qu'il fut apres la cheute d'Adam, à sçauoir, suiet à corruption & à peché; suiuant quoy l'estat dont ie parle, se peut appeller en certaine façon, la creature de Dieu, & du peché mesme. Les trois differantes generations de Pan peuuent encore sembler veritables, si lon en fait vne distinction qui soit conforme aux temps & aux choses. Car ce Pan, tel que nous le contemplons mainte-

nant, & à qui nous deferons plus d'honneur qu'il n'eſt requis, prend ſon origine du *Verbe Diuin*, moyennant la matiere confuſe, la *Preuarication* & la corruption s'y faiſant vne entrée au dedans. Or c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on luy donne pour ſœurs les Deſtinées & la Nature des choſes, puis qu'en effet c'eſt la liaiſon des cauſes naturelles, qui attire auecque ſoy la Naiſſance, la Durée, la Decadence, les Eminences, les Defauts, & l'heureuſe iſſuë des choſes, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriuer par la volonté du Deſtin. L'on attribuë de plus des cornes à l'Vniuers, & ces cornes, cõme toutes les autres, ſont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aiguës par le bout. Cela nous apprend, qu'en quelque choſe que ce ſoit, il n'eſt point de Nature qui n'aboutiſſe en pointe & en Pyramide. Par exemple, les Indiuidus, comme infinis, ſe raſſemblent auec les Eſpeces, qui ſont encore pluſieurs en nombre; les Eſpeces

montent par apres iusques aux Genres, qui s'esleuant au dessus, se resserrent plus generalement, si bien qu'il semble à la fin, que la Nature se reduise toute en vn corps. Or ie ne pense pas qu'on s'estonne, si les cornes de Pan s'auoisinent des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plûtost les Idées vniuerselles, paruiennent en certaine façon aux choses diuines, & qu'il n'est pas difficile de passer bien-tost de la Metaphysique à la Theologie naturelle.

Disons encore que c'est auecque beaucoup de gentillesse & de verité, qu'on dépeint le corps de la Nature tout velu, à cause des rayons des choses qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde ont leurs rayons, les vnes plus, & les autres moins. Cela se descouure assez clairement en la puissance visuelle, & en châque Vertu qui opere vn peu de loing; de qui l'on peut dire veritablemét, qu'elle darde ses rais par dehors. Mais entre les

poils du Dieu Pan, ceux de ſa barbe paroiſſent fort longs, pour monſtrer que les rayons des corps celeſtes penetrẽt mieux, & qu'ils operent de beaucoup plus loing que ceux de tout autre corps. De là vient que le Soleil nous ſemble barbu, quand il eſláce icy bas quelques-vns de ſes rayons, en perçant le nuage qui s'oppoſe à ſa clarté. La Nature nous eſt auſſi repreſẽtée par deux formes, pour la differẽce qu'il y a des corps ſuperieurs aux inferieurs. Les ſuperieurs ſõt à bon droit denotés ſous vne figure humaine, tant à cauſe de leur beauté & de l'égalité de leurs mouuemens, que pour la conſtãce & l'empire qu'ils ont ſur la terre, & ſur les choſes terreſtres. Quant aux inferieurs, il leur doit ſuffire d'eſtre peints en beſtes irraiſonnables, & brutes, puis qu'ils n'ont rien de reglé, outre que ce ſont les corps celeſtes qui les gouuernent. Or cette meſme deſcription du corps appartient à la participation des Eſpeces, veu qu'on ne peut dire d'aucune

Nature qu'elle ſoit ſimple, mais bien qu'elle tient de tous les deux. Ainſi nous voyons que l'homme a ie ne ſçay quoy de commun auec la Plante, & la Plante vne partie du corps inanimé; ce qui monſtre aſſez, qu'il n'eſt rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne ſoit compoſé de l'eſpece ſuperieure, & de l'inferieure. Quant à l'Allegorie des pieds de Chevre, ie treuue qu'elle eſt fort ſubtile, à cauſe du mouuement des corps celeſtes aux parties ſuperieures de l'air & du Ciel. Car comme la Chevre eſt vn animal diſpos à monter, & qui grimpe d'ordinaire ſur les rochers, y ſautelant à petits bonds; Les choſes deſtinées au globe inferieur en font de meſme, auec vne merueilleuſe viſteſſe; comme il eſt aiſé de remarquer aux nuées, & dans les autres Metheores.

Les Enſeignes d'Harmonie & de Souueraineté, que le Dieu Pan porte en ſes mains, ne ſont pas ſans vn myſtere parti-

culier. Par ſa Fluſte à ſept tuyaux, il faut entendre le concert de l'Harmonie des choſes ; ou pluſtoſt leur commune concorde, compoſée d'vn meſlange de contraires accords, & cauſée par le mouuement des ſept Eſtoiles errantes. Sa Houlette eſt grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui ſont en partie tortues & droittes. Mais ſur tout ce qu'il y a de courbé dans les parties d'enhaut, monſtre que les œuures de la Prouidence diuine ſe font dans le monde par diuers tournoyemens; & qu'à telle fois, lors que nous attendons le ſuccez de quelque affaire, nous en voyons reüſſir vne autre à laquelle nous ne penſons nullement; comme il aduint en la vente de Ioſeph en Egypte, & ainſi des autres. Nous eſprouuons ordinairement dans les Eſtats Politiques, Que ceux qui les veulent gouuerner auec la Prudence requiſe, ont recours à diuers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen deſquelles ils ne

laiſſent

laiſſent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils iugent luy pouuoir eſtre proffitable: ce qui nous apprend, Qu'il n'eſt point de Sceptre ny de baſton, pour vn Symbole d'Empire, qui veritablement ne ſe courbe, & ne ſe plie par le haut bout.

L'on a feint que le manteau de Pan eſtoit d'vne peau de Leopard, ſemée de petites taches; pour monſtrer, que le Ciel eſt embelly d'Eſtoiles, la Mer de diuerſes Iſles, & la Terre de Fleurs. D'ailleurs, les choſes particulieres ont accouſtumé d'eſtre diuerſes autour de la ſurface, qui leur ſert comme de toit. L'office de Pan ne ſe pouuoit propoſer ny expliquer plus au vif, qu'en le faiſant Dieu des Chaſſeurs. La raiſon que i'en donne, eſt; Que toute action naturelle, ſoit de mouuement, ſoit de progrez, ne ſçauroit mieux eſtre comparée qu'à vne chaſſe. Les Arts & les Sciences chaſſent apres leurs propres œuures, & les deſſeins des hommes ont pareillement leurs pretentions & leur fin.

En vn mot, l'on peut dire à bon droit que les actions naturelles vont toutes à la chasse, lors que par des moyens artificieux & subtils, elles cherchent ce qui peut contenter leur goust, ensemble les plaisirs & les delices du corps.

Le Lion suit le Loup, & le Loup suit la Chevre.

L'on tient que Pan est le Dieu de tous les Laboureurs en general, pource qu'ils sont les hommes du monde, qui en leur façon de viure s'accommodent le mieux à la Nature; qui tout au contraire est corrompuë dans les Villes, & à la Cour des grands Rois, par vn excés de déguisemens & d'affetteries. Ce vers du Poëte le demonstre, lors que parlant de la Fille encore ieune, & à marier, il dit,

Qu'elle a de soy la plus petite part.

Or l'on attribuë plus particulierement au Dieu Pan, vn Empire dans les montagnes, pource que la nature des choses se descouure mieux des lieux haut esleuez,

que des basses vallées ; si bien que tels lieux sont ordinairement les plus propres à la Contemplation. De dire maintenant, que Pan est apres Mercure vn second Messager des Dieux, c'est vne Allegorie toute Diuine; estant veritable qu'apres le *Verbe Diuin*, la forme de cét Vniuers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience eternelle. Ce Cantique du Royal Prophete le tesmoigne assez.

Les Cieux vont publiant la gloire du grand
Dieu,
Et le Firmament dit; Ie suis sa Creature,
Et l'œuure de ses mains.

Les Nymphes font passer le temps au Dieu Pan, c'est à dire les Ames des viuans, qui sont les delices du monde, & Pan mesme en est le cōducteur. Nous voyons aussi que les choses suiuent leur inclination naturelle comme leur chef, autour duquel elles dansent l'vne apres l'autre, auec vne infinie diuersité, conforme à

leur propre couſtume , ſans mettre iamais aucune fin à leur mouuement. Quelque part où ſe puiſſe transporter cette Nature, ſignifiée par le Dieu Pan, elle eſt touſiours accompagnée des Satires & des Silenes, c'eſt à dire de la Ieuneſſe. Car il n'y a rien dans le mõde qui ne ſe laiſſe fleſtrir à la fin, apres auoir pouſſé dehors les rejettõs de ſa premiere vigueur. De maniere que ſi quelqu'vn regarde de bien pres, comme vn ſecond Democrite, les affections de l'vn & de l'autre aage, il les trouuera poſſible auſſi redicules, que celles des Syllenes & des Satyres.

Quant à la doctrine qui nous eſt propoſée touchant les terreurs Paniques, elle me ſemble inuentée auec beaucoup de Prudẽce. Il n'y a celuy qui ne ſçache, que tous les hommes en general tiennent de la Nature vne certaine crainte, & vne aprehenſion de la vie, ou de l'eſſence, qu'on appelle conſeruation, capable de bannir & d'effacer tous les maux qui leur

peuuent suruenir. Il est vray neantmoins que cette mesme Nature ne sçait tenir aucune mediocrité, veu que ce luy est vne chose ordinaire de mesler ensemble les aprehensions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'est pourquoy si des yeux de l'ame on pouuoit penetrer bien auant dans la nature des choses, on les trouueroit toutes pleines de telles erreurs, principalement les affaires humaines, lesquelles durant l'affliction & l'aduersité, ne manquent iamais d'estre fort trauaillées d'vne certaine superstition, qui ne peut mieux estre comparée qu'à vne terreur Panique.

Par l'audace de Pan, qui fût si hardy que de défier Cupidon au combat, les Poëtes nous ont voulu represéter, Que la Matiere a ie ne sçay quelle inclination, & vn certain appetit à ruïner le monde, & à le reduire à son ancien Chaos; mais que l'extreme concorde, ou la parfaite vnion des choses, denotée par l'amour, ou par le

Dieu Cupidon, tient cette violence en arrest, & la contraint de ne point sortir des bornes, ny hors de l'ordre requis; tellement que c'est vn grand bien pour les hômes, & pour les choses du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy se rapporte encore ce qui aduint à Typhon, lors qu'il se trouua pris dans des filets. Car quelques grandes & extraordinaires que puissent estre les choses, veu que Typhon signifie tumeur; soit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empeche que la Nature n'enueloppe en des rets indissolubles les superfluités des corps, & qu'elle ne les lie ensemble, comme si elle en faisoit vne chaine de diamens, affin qu'ils ne sortent point hors de leurs bornes.

Pour le regard de ce qu'on attribuë à ce Dieu, qu'allant à la chasse le bon-heur voulut pour luy seul, qu'il trouuât la Deesse Cerés; & que tous les autres Dieux ne la peurent iamais rencontrer, quelque

peine qu'ilsy prissent; cela contient vn aduis, qui n'est pas moins veritable qu'il est iudicieux, & plein de Prudence. Cét aduis nous apprend, Que ce n'est pas des Philosophes, comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'inuention des choses vtiles, & bien-seantes à la vie, quand mesme ils employeroient à cét effet toutes les forces de leur esprit; mais seulement du Dieu Pan, c'est à dire, de la subtile experience, & de la reconnoissance vniuerselle de l'estat du monde; inuention qui n'aduient la plus-part du temps que par accident, & comme en chassant. Par le défi de Pan & d'Apollon en l'Art de Musique, & par ce qui en aduint, nous est enseignée cette salutaire doctrine, Qu'il est impossible que celuy qui a trop bonne opinion de soy-mesme, & qui s'emporte hors des limites, puisse resserrer des liens de sobrieté la raison & le iugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux sortes d'Harmonie, ou

de Musique; l'vne de la Prouidence diuine, & l'autre de l'humaine Raison. Le gouuernement des choses du monde, & les plus secrets iugemés de Dieu, sonnent à l'entendement humain, ou, pour mieux dire, aux oreilles des mortels, ie ne sçay quoy de rude & de discordant: Or bien que cette ignorance soit à bon droit demontrée par des oreilles d'Asne, il est vray neantmoins qu'on les porte pour l'ordinaire en cachette, & non pas en public; d'où vient que le grossier populaire ne peut ny voir ny remarquer la deformité de tels iugemens. Bref, il ne faut pas s'estonner si l'on a dit que le Dieu Pan n'aimoit que la Deesse Echo, pour monstrer que le monde ioüit de soy-mesme, & en soy, de toutes les autres choses. Et comme celuy qui aime ne desire que de ioüir, le desir tout au contraire n'a point de bien où l'abondance se trouue. Voylà pourquoy le monde, comme content de soy-mesme, est sans amours,

& ſans deſirs de ioüir, ſi ce n'eſt poſſible qu'il aime le Diſcours, repreſenté par les Nimphes & par l'Echo, ou, s'il eſt plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellantes parties de la parolle, on choiſit la ſeule Echo, pour la marier auec le monde. Auſſi eſt-elle la vray Philoſophie, qui repete fidellement les parolles de l'Vniuers, qui eſcrit ce que ſa bouche luy dit & qui n'eſtant qu'vne reſſemblence & vne reflection de luy-meſme, n'y adjoûte rien du ſien, & ne fait ſeulement que reïterer les mots apres luy. Il appartient à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns Enfans, eſtant bien veritable que le monde engendre quant à ſes parties; mais quant à ſon tout, comment peut-il engendrer, ſi hors de luy-meſme il ne ſe trouue ancun corps? Touchant ſa fille putatiue, appellée *Iambe*, c'eſt vne certaine addition à la Fable, ſagement inuẽtée pour repreſenter les ſciences, qui agiſſent autour de la Nature des choſes,

& s'estendent par tout en quelque temps que ce soit; mais qui en effet sont inutiles, & comme autant d'enfans exposés; tantost plaisantes, à cause de leur cajolerie, & quelquefois aussi, facheuses & importunes.

TOVT ce que ie viens de dire est vn pur raisonnement du grand Chancelier Bacon, sur le sujet de cét Embleme, dont l'explication est presque toute comprise dans les vers suiuans, imitez d'Alciat.

Ce PAN, *velu par tout le corps,*
Dont tu vois icy la peinture,
Nous represente les efforts,
Que fait en l'homme la Nature.

Par le haut il s'esleue aux Cieux,
Par le bas il tient de la Beste;
Le moindre obiet charme ses yeux,
La moindre Passion l'arreste.

Mais cette partie Animale,
Ou ſe perd, ou s'enfuit de luy:
Si contre ſon humeur Brutale
Il prend la Raiſon pour appuy.







Contre la Gourmandiſe.

DISCOVRS XV.

AVoir cét homme qui n'eſt que ventre, on iuge auſſi-toſt qu'il repreſente la Gourmandiſe. Il a le col d'vne gruë, tel que le ſouhaittoit auoir autrefois le diſſolu Philoxene, affin de gouſter mieux les viãdes, & de les ſauourer plus long temps. Auecque cela il tient d'vne main vn Loir, & de l'autre vn Butor, pource qu'à l'imitation de ces oiſeaux inſatiables, il ne ſe peut iamais ſaouler; & tant plus il mange, tant plus il s'imagine d'en auoir beſoin.

Ce vice, à vray dire, eſt vne brutalité bien monſtrueuſe, & bien grande, puis qu'au rapport de Seneque, l'homme a le ventre ſi vaſte, que la mer & la terre luy peuuent à peine ſuffire, au lieu qu'vn pré ſuffit à vn Bœuf, & vne foreſt à quantité d'Elephans. Auſſi faut-il aduoüer, que les deſreglemens & les excez inſupportables à la Nature, ont touſiours rendu odieux ceux qui les ont faits, & particulierement les Princes. Suetone le dit ainſi en la vie de Vitellius, où il luy reproche, Qu'il deuoroit la chair des Sacrifices, ſans ſe donner preſque le loiſir d'attẽdre qu'on l'euſt tirée hors du feu; Qu'au reſte il meſloit enſemble la ceruelle des Faiſãs & des Paons, les entrailles des Murenes, & les langues des Fenicopteres. Ce que Tacite remarque encore, & il y adiouſte, que dans les huict mois de ſon Empire, il conſomma vingt deux millions, cinq cens mille eſcus, en ſes diſſolutiõs, & en ſes desbauches. Cela m'oblige à croire, que les plus grandes calamitez qui s'attacherent autresfois à la

fortune des Romains, ne procederét que de leur luxe, & particulierement de leur Gourmandiſe, qui en faiſoit la principale partie. Et ſans mentir, comme les maux qui naiſſent de cette Hydre ſont infinis, auſſi eſt-il impoſſible de les deſcrire tous. Le grand S. Ieroſme en rapporte deux bien remarquables, quand il dit, Qu'elle eſt vn obſtacle aux fonctions de l'eſprit, & au corps vn braſier de Concupiſcence. A quoy ſe rapporte encore le ſentiment de S. Chriſoſtome, qui l'appelle la cauſe efficiente de toutes les maladies, qui mettent l'homme au tombeau. Euſebe racóte à ce propos, Que Domitius Afer mourut à la table, & que les viandes qu'il auoit englouties l'eſtoufferét en la compagnie de ſes amis; ce qui verifie aſſés ce dire de Galien; *Que ceux qui ont trop de ſoing de leur ventre, ne peuuent, ny eſtre ſains, ny viure long temps*. Ils ſe procurent la mort eux meſmes, par le deſeſpoir, qui eſt le pire de tous les maux, & leur refuge ordinaire,

quand il ne leur reste plus dequoy fournir à leur despense superfluë: tesmoin Gabinius, cét homme voluptueux, qui s'estrangla miserablement, ayant vn iour veu ses comptes, & trouué qu'apres auoir despensé la meilleure partie de ses biens en festins & en autres desbauches, il ne luy restoit plus que cent sesterces. I'en pourrois nommer quantité d'autres, qui ont passé leur vie comme luy, & qui l'ont finie aussi de mesme. Mais il me suffit de dire que les plus celebres Autheurs de leur temps les ont tous eus en execration, & que leur memoire est & sera tousiours infame dans les Escrits qu'ils en ont laissez. Possidonius en ses Epigrames, & Theodore d'Hieropolis pestent tous deux contre l'Athlete Theagines, & contre Milon Croteniate, l'vn desquels mangeoit vn Bœuf, & l'autre vn Taureau. Solithee le tragique reproche à Lythiersa, fils de Mydas, qu'il estoit suiet à sa bouche plus qu'homme du monde. Theopompe attribuë

tribuë ce mesme vice à Thiar, Roy des Paphlegoniens. Hellamie fait vne inuectiue sur le mesme suiet contre Erisicthon, fils de Myrmedon, surnommé Atho, c'est à dire *insatiable*. Eubole en son Anthiope, reproche le mesme aux Thessaliens; & Palemon escriuant à Timée, dict que les Atheniens furent si peu ialoux de l'hóneur de leur Nation, & si effròntés, qu'ils dedierent vn Temple à la Gourmandise. I'obmets là dessus les pensees des Comiques, entre lesquels vn certain Platon rapporté par Athenée, eust fort bonne grace de reprocher à Philoxene le Leucadien, Que ses plus serieuses occupatiós estoient dans vne cuisine, où il faisoit son Dieu de son ventre: Et Hermippe l'eust encore meilleure, lors que parlant de Notippe le Tragique, homme gourmand, s'il en fut iamais: Certainement, s'escria-t'il, si tous les autres soldats sçauoient ioüer des cousteaux aussi bien que celui-cy, il ne faudroit que les enuoyer à la guerre, car ie

quand il ne leur reste plus dequoy fournir à leur despense superfluë: tesmoin Gabinius, cét homme voluptueux, qui s'estrangla miserablement, ayant vn iour veu ses comptes, & trouué qu'apres auoir despensé la meilleure partie de ses biens en festins & en autres desbauches, il ne luy restoit plus que cent sesterces. I'en pourrois nommer quantité d'autres, qui ont passé leur vie comme luy, & qui l'ont finie aussi de mesme. Mais il me suffit de dire que les plus celebres Autheurs de leur temps les ont tous eus en execration, & que leur memoire est & sera tousiours infame dans les Escrits qu'ils en ont laissez. Possidonius en ses Epigrames, & Theodore d'Hieropolis pestent tous deux contre l'Athlete Theagines, & contre Milon Croteniate, l'vn desquels mangeoit vn Bœuf, & l'autre vn Taureau. Solithee le tragique reproche à Lythiersa, fils de Mydas, qu'il estoit suiet à sa bouche plus qu'homme du monde. Theopompe at-

tribuë

tribuë ce mesme vice à Thiar, Roy des Paphlegoniens. Hellamie fait vne inuectiue sur le mesme suiet contre Erisicthon, fils de Myrmedon, surnommé Atho, c'est à dire *insatiable*. Eubole en son Anthiope, reproche le mesme aux Thessaliens; & Palemon escriuant à Timée, dict que les Atheniens furent si peu ialoux de l'hóneur de leur Nation, & si effrontés, qu'ils dedierent vn Temple à la Gourmandise. I'obmets là dessus les pensees des Comiques, entre lesquels vn certain Platon rapporté par Athenée, eust fort bonne grace de reprocher à Philoxene le Leucadien, Que ses plus serieuses occupatiós estoient dans vne cuisine, où il faisoit son Dieu de son ventre: Et Hermippe l'eust encore meilleure, lors que parlant de Notippe le Tragique, homme gourmand, s'il en fut iamais: Certainement, s'escria-t'il, si tous les autres soldats sçauoient ioüer des cousteaux aussi bien que celui-cy, il ne faudroit que les enuoyer à la guerre, car ie

ſte; ceux de Lucullus,par qui fut premierement introduict le Luxe dans Rome;& encore plus ceux de Neron, & de Commode; qui pour contenter leurs ventres touſiours affamez,dépeuplerent l'air d'oiſeaux, la mer de poiſſons, & la terre de ce qu'elle a de plus delicieux? Ne voudront-ils point eſleuer au Ciel toute cette engeance d'hommes goulus, qui rampent comme eux contre la terre? Tel fut autresfois le Romain Apicius, ce deuorateur public des finances du Capitole, qu'on tiēt auoir composé vn liure de l'Art de faire des ſaupiquets, des ſauſſes, & des ragouſts; outre qu'il prit bien la peine luy meſme de nauiguer iuſques en Lybie, ſur vn ſimple rapport qu'on luy fit, qu'il y auoit en ce païs-là certaines figues delicieuſes, & d'vne groſſeur demeſurée. Tel fut le prodigue Criſpin, qui achetta vn mulot ſix mille ſeſterces; Tel Caligula, qui parmy les putains & les maquereaux, engloutit preſque tout le Threſor que

Tybere luy auoit laissé ; Et tel encore Neron, qui ne cessoit d'yurógner depuis midy iusqu'à la minuict. Ie ne parle point d'Heliogabale, qui ne faisoit point de festin à moins de cét sesterces, ny du ieune Maximin, qui en vn seul repas beut vn demi-muid de vin, & mangea quarante liures de chair ; ny de l'Empereur Getha, qui se fit seruir par ordre Alphabetique de toute sorte de mets exquis ; & qui fut trois iours entiers à se saouler; ny de Claudius Albinus, qui en vn seul soupé mangea cent poissons, dix melons, cinq cens figues, trois cens huistres, & vingt liures de raisins; ny pareillement d'Astidamante Milesien, qui deuora luy seul toute la viande qu'on auoit seruie au Roy Ariobarzanes en vn festin solemnel.

Voila les braues gens que loüeront ces Sardanapales, pour tant d'explois remarquables qu'ils aurót faits à la table; Comme au contraire, ils blasmeront publiquement les diettes de Pythagore, les ban-

quets Attiques, les disners des peuples d'Arcadie, les soupers des Lacedemoniens, & l'abstinence des Thraces. Ils tiendront pour ridicules les Prestres Egyptiens, qui estoient trois iours entiers sans manger, les Mages de Perse, qui ne viuoient que d'herbages, & les Gymnosophistes des Indes, qui n'auoient que des pommes en leurs repas ordinaires. Ils ne voudront point ouyr parler, ny d'Anacharsis, ny de Zenon, ny de Telemachus, ny de Protogenes, qui faisoient leur plus delicieuse nourriture de féves, de glands, de raues, de poires sauuages, & de lupins: cette austerité leur fera mal au cœur: Elle passera chés eux pour ostentation, & ne leur seruira que d'vn suiet de risee. Mais qu'ils se mocquent tant qu'ils voudront de la sobrieté de ces grands hommes: pour tout cela leur memoire ne laissera pas d'estre à iamais en veneration. Cette glorieuse habitude, par laquelle ils ont trouué l'art de dompter la faim auec peu

de choſe, les a mis en poſſeſſion de toutes les vertus; au lieu que la Gourmandiſe a rendu eſclaues de tous les Vices ceux qui n'ont veſcu que pour elle, qui les a fait mourir miſerablement. Que ſi l'on recherche bien quelle a eſté leur vie, & quelle eſt ordinairement celle de leurs ſemblables, on trouuera que c'eſt vn Monſtre eſpouuentable, qui tient beaucoup plus de la beſte que de l'homme, & d'auec qui ſont inſeparables generalement tous les defauts les plus imparfaits de l'ame & du corps.





Contre l'Oisiueté.

DISCOVRS XVI.

CE mysterieux Embleme est tiré d'vn Symbole de Pythagore, qui defend de s'asseoir sur le Boisseau; comme s'il vouloit monstrer par là, Que l'homme ne doit iamais estre Oisif, ny s'attendre aux biens-faits d'autruy; mais plustost se faire du bien à soy-mesme par son trauail, & par sa propre industrie. Car c'est asseurément ce que signifie le Boisseau, ancienne mesure d'Athenes, contenant autant de bled qu'il en falloit en vn iour, pour la nourriture d'vne per-

ſonne. De maniere que quand Pythagore dit, Qu'il ne faut point s'y aſſeoir deſſus, c'eſt tout de meſme que s'il diſoit, Que ce n'eſt pas aſſez d'auoir auiourd'huy gaigné ſa vie; mais qu'il faut penſer encore à la gaigner pour demain, & fuïr de tout ſon poſſible l'Oiſiueté, comme la pire de toutes les choſes du monde.

Elle eſt en effet le plus grand mal de la vie: & cette propoſition n'eſt pas ſi obſcure, qu'elle ne paroiſſe claire à quiconque la voudra conſiderer. Ie veux qu'il ſoit veritable, qu'entre tant de maux qu'on abhorre naturellement, il n'y en a point de plus odieux aux hommes que ceux qui ſont attachez à la Pauureté, comme encore les maladies du corps, & les vices de l'ame; ſi eſt-ce que pour contagieuſes que ſoient ces imperfections, il n'eſt pas incompatible qu'on n'en retire quelquesfois de l'vtilité, & meſme qu'il n'y puiſſe auoir en elles, ie neſçay quoy de loüable. Car nous voyons par eſpreu-

ue,que celuy n'eſt pas moins genereux, qui ſçait vertueuſemét vſer des richeſſes, que cét autre qui n'en poſſedant aucunes, les meſpriſe au lieu de les deſirer. L'on en peut dire de meſme des maladies, leſquelles quoy qu'inſuportables au corps, ſont neantmoins cauſe bien ſouuent, que l'ame ſe détachant des affections de la terre, ſe ramaſſe toute en ſoy, pour s'eſleuer auec moins de peine à la contemplation des choſes celeſtes. Quant au Vice, encore qu'il ne puiſſe de ſoy cauſer aucun bien, il peut toutesfois eſtre ioint à beaucoup de bonnes choſes. De maniere que dans les tenebres meſme de celuy qui en eſt entaché, l'on voit quelquefois eſclatter vne merueilleuſe viuacité d'eſprit, accompagnée d'autant de reſolution que de grandeur de courage. Dequoy ſans mentir l'ancienne Hiſtoire nous donne de beaux exemples, en la perſonne d'Annibal, d'Alcibiades, de Sylla, de Catilina & de pluſieurs autres; qui dans le meſlan-

ge de leurs vices, ne laiſſoient pas de cacher de grandes vertus, ſi bien que pour leurs qualitez bonnes & mauuaiſes, on les pouuoit proprement nommer des Monſtres composez d'vne diuerſe nature.

S'il eſt donc vray que le Vice, tout pernicieux qu'il eſt, peut auoir quelque liaiſon auec les choſes bonnes & loüables; de ce que ie viens de dire il faut inferer, Que l'Oiſiueté doit eſtre fuye, non ſeulement plus que les maladies du corps, & les diſgraces de la Fortune: mais encore plus que le Vice meſme. Car outre qu'vne ſi dangereuſe peſte n'a iamais eſté cauſe d'aucun bien, il eſt impoſſible qu'il y ait la moindre conformité entre elle, & les qualitez qui ſont reellement bonnes, ou du moins qui en ont quelque apparence. Où cét Hydre croupit lâchement, là n'eſclatte aucun rayon d'eſprit: là n'eſt conceuë la moindre penſée de gloire: Et là finalement ne ſe re-

marque, ny trace de Vertu, ny ombre d'Immortalité. L'on peut donc bien dire que les ames oisiues n'ont point de vie, non plus que ces eaux marescageuses qui à force de croupir deuiennent mortes, ou corrompuës. En quoy certes les hommes oisifs sont d'autant plus à blasmer, qu'au lieu que les vicieux n'imitent seulement que les Bestes, en perdant l'vsage de la Raison, qui est le plus precieux don de Dieu & de la Nature; ces autres par leur mollesse engagent leur condition dans vn mal-heur sans exemple, d'autant qu'ils se priuent ensemble, & de la vraye Raison, & du bon sens, toutes leurs meditations n'estant que pure folie. C'est estre plus qu'insencé, dit le plus Sage de tous les hommes, que de mener vne vie oisiue. Que si lon en demande la cause; c'est que par l'Oisiueté les passions sont aux hommes, ce que les escueils sont d'ordinaire aux mal-aduisez Nauigateurs; & qu'elle est à proprement parler, la racine & la

ſource de toutes ſortes de maux, comme eſtant plus dommageable que n'eſt le Vice. On ne mettra iamais en doute cette verité, ſi l'on ſçait bien conſiderer, qu'encore que le Vice ſoit cóme naturel à pluſieurs, il n'eſt pourtant pas contraire à la nature de l'homme, de qui les mauuaiſes inclinatiós ſont comme des rejettons, que pouſſe au dehors, vn confus meſlange d'humeurs contraires & mal reglées. Mais quant à l'Oiſiueté, c'eſt vne contagió fatale à l'humaine Nature; de qui elle eſt mortelle ennemie. Car eſtant certain que l'Action & la Contemplation ſont naturelles à l'homme, c'eſt aſſeurément contre ſa Nature, quand il aduient qu'il ne s'adonne ny à l'vn ny à l'autre. Ainſi d'autant plus que ſont infames, odieuſes & deteſtables les choſes contre Nature, d'autant plus auſſi doit eſt fuye l'Oiſiueté pluſtoſt que le Vice, bien que non pas comme ennemi; mais comme vne choſe qui gaſte & qui deſtruit entierement la

Raiſon, le Sens, & l'Humanité.

Or ce n'eſt pas ſeulement au corps naturel, mais encore au Politique, que l'Oiſiueté cauſe ces pertes & ces dommages. Elle meſme ne deſtruit pas moins les grands que les petits, & ruyne auſſi-toſt les Eſtats des Princes, que les maiſons des particuliers.

Elle a perdu les Rois, elle a perdu les Villes,
Et par elle ont regné les diſcordes ciuiles.

Poſſible auſſi fut-ce pour exterminer vn ſi grand mal, que durant le Regne d'Amaſis, on ordonna que châque Citoyen euſt à comparoiſtre tous les ans deuant ſon Iuge, pour luy declarer à quoy il employoit le temps, ſur peine d'eſtre condamné à mort. Solon ayant appris cette meſme Loy des peuples d'Egypte, l'impoſa depuis aux Atheniens; & voulut de plus, qu'il fût permis à chacun d'accuſer en iugement les pareſſeux & les faineants, comme perſonnes que l'Oiſiueté rendoit eſclaues des vices.

On pratiqua le ſemblable à Rome, où pas vn Citoyen n'oſoit paroiſtre en public, s'il ne portoit ſur luy quelque marque de ſa Profeſſion, ou du meſtier dont il ſe ſeruoit à gaigner ſa vie.

L'homme a donc bien tort d'eſtre pareſſeux, puis qu'au dire d'Ariſtote il n'y a rien d'oiſif en la Nature, & qu'il eſt certain que toutes les choſes de l'Vniuers ont leur trauail, & leur taſche à faire. Cette verité ne peut eſtre contredite; & nous auons vne connoiſſance plus forte que celle de la Nature, qui nous oblige à la confeſſer. Car auec ce qu'il eſt à croire que les Anges s'occupent perpetuellement à ſeruir Dieu, les Cieux à rouler, les Aſtres à communiquer leurs influences, & les Elemens à les receuoir, pour en produire diuerſes choſes; nous voyons par experience que toutes les Creatures trauaillent, comme les oiſeaux à voler, les poiſſons à nager, les Quadrupedes à courir, les Reptiles à ramper, & les Plantes à ſe renouueller.

renouueler. Iugeons par là de ce que doit faire l'homme, qui eſt le plus noble de tous les Animaux, & comme le but principal pour lequel Dieu a creé l'Vniuers. Il a tort ſans doute, s'il ne deteſte l'Oiſiueté, & s'il ne mange ſon pain à la ſueur de ſon viſage, comme le deuoir & les Loix diuines l'y obligent. Car il luy vaudroit autant eſtre enſeuely tout en vie, que de viure dans le monde, & de n'agir pas. Tel a eſté le ſentiment des Anciens, comme il ſe verifie par l'exemple de Turrantius Senateur Romain. Ce grand homme voyant qu'en conſideration de ſes trauaux paſſez, & encore plus de ſon aage qui eſtoit de quatre-vingts dix ans, Iules Ceſar l'auoit diſpenſé d'aller au Senat, s'en retourna en ſon logis, & ny fut pas pluſtoſt arriué, qu'il voulut que ſes gens l'enſeueliſſent, & le pleuraſſent comme s'il euſt eſté mort. Cependant quelques-vns de ſes voiſins, qui accoururent au bruit, l'ayant prié de leur dire pourquoy

il faiſoit cela; C'eſt, leur reſpondit-il, qu'on m'a oſté mon Employ, pour me reduire à l'Oiſiueté, qui eſt la mort de l'eſprit, & le tombeau de l'homme viuant. Ce qui fit vne ſi forte impreſſió dans ſon ame, qu'il ne voulut point reſſuſciter de cette mort imaginaire, qu'on ne l'euſt auparauant remis en ſa charge, pour l'exercer à l'accouſtumée. En effet, ç'a eſté par le trauail que les plus grands Politiques ont touſiours fait heureuſement fleurir les Eſtats. Car il s'eſt veu par eſpreuue, qu'en toute ſorte de perils & d'euenemens de mauuais Augure, leur vigilance a ſceu deſtourner l'orage dont ils eſtoient menacez. De maniere qu'on ne peut deſaduoüer, qu'en agiſſant de l'eſprit dans le Cabinet, ou de la main dans le Camp, ils n'ayent fait les plus illuſtres actions qui ſe liſent dans l'Hiſtoire. Elle nous le teſmoigne par l'exemple d'Alexandre, dont la plus forte raiſon, pour animer ſes ſoldats, eſtoit de leur dire, qu'il

deuoit à ſa diligence toutes ſes Victoires & ſes Conqueſtes.

A cecy ſe rapporte ce que nous liſons de Marc Aurele, qui ſur le meſme ſuiet parlant à ceux de ſa Cour: L'Oiſiueté, leur dit-il, offence les Dieux, ſcandalize les hommes, gaſte les Eſtats: corrompt les Bons, & acheue de perdre les méchans. Les voiries des villes, les cloaques des ruës, & les ſentines des nauires, infectẽt moins l'air, que cette cõmune peſte n'infecte le monde. Voylà pourquoy ie puis dire ſans mentir (& i'en atteſte les Dieux immortels) que durant vingt ans que i'ay eſté en charge au Senat, & depuis dix autres qu'il y a que ie gouuerne l'Empire, i'ay fait foüetter, ietter dans des puits, enterrer tous vifs, pendre, geſner & bannir plus de trente mille vagabonds, & plus de dix mille putains, que la ſeule faineantiſe auoit débauchées. Ce grand Empereur traittoit ainſi les hõmes oiſifs; & ainſi les puniſſoit encore Caton le Cenſeur. Car

il n'alloit iamais par la ville, qu'il ne donnât de l'apprehéſion aux gens de meſtier qui ſe haſtoient de trauailler quand ils le voyoient, pour n'eſtre tancez & mis à l'amende, s'ils n'auoient la main à l'œuure.

L'homme eſtant donc né pour trauailler; comme l'oiſeau pour voler, il faut qu'en ſes plus tendres années, il apprenne à s'y accouſtumer, & qu'il ſe ſouuienne de ces peuples dont fait mention Ariſtote; leſquels dés auſſi-toſt que les Enfans eſtoient nais, les ſouloient plonger dans de l'eau froide, pour les endurcir à la fatigue, comme les Poëtes feignent que Thetys y plongea ſon fils Achille. Auſſi à vray dire c'eſt le ſeul trauail,

Qui vient à bout des plus penibles choſes,
Qui peut changer nos eſpines en roſes,

& qui a meſme eſleué par deſſus la condition des mortels tous ces illuſtres Herôs que l'Antiquité nous vante ſi fort. Tels ſont dans les ſaintes Lettres, Moyſe, Io-

ſeph, Samuel, Dauid: Tels dans l'Hiſtoire prophane, Hercule, Theſée, Iaſon, Pyrithous, Vlyſſe, Alexandre; & tels ſeront encore en la bouche de la Poſterité tous ceux qui ſçauront imiter ces grands Chefs par des actions laborieuſes, & dignes de la memoire des hommes.




Mario, Briot. fecit



Contre l'Amour de ſoy-meſme.

DISCOVRS XVII.

LA Nature auoit comblé Narciſſe de tant de beautez & de graces, qu'il eſtoit vn ſujet d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il ſe donnoit de ſoy-meſme à cauſe de ſa beauté, luy faiſoit auoir vn dégouſt inſupportable de toutes choſes. Ainſi s'aimant vn peu trop, au deſauantage de tous les autres, qu'il meſpriſoit, il ſe retira dans les foreſts, pour y mener vne vie ſolitaire parmy les plaiſirs de la chaſſe, auec quelques-vns de ſes compagnons

qui en eſtoient idolatres. Dés-ja meſme la Nymphe Echo commençoit d'en eſtre amoureuſe, & l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allaſt. Cependant qu'il paſſoit ainſi ſa vie, ſon Deſtin le conduiſoit d'ordinaire au bord d'vne claire fõtaine, pour s'y repoſer au plus chaud du iour. Ce fut là que voyant à ſa perte ſa propre image, il ſe mit à la contempler auec paſſion. Plus il ſe miroit dans cette onde, & plus il admiroit ſa beauté. Mais enfin ne ſe pouuant laſſer de regarder ſon portrait, l'excez du plaiſir qu'il y prit le fit deuenir immobile ; Tellement qu'il fut changé en la Fleur appellée de ſon nom. Or cette meſme fleur s'eſpanoüit au commencement du Printemps ; & l'on tient qu'elle eſt conſacrée aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proſerpine, & aux Eumenides.

Cette Fable repreſente le ſuccez & le naturel de ceux qui de la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la ſeule Na-

ture les a doüez, & non leur propre industrie; en tirent vn ſujet de s'aymer eux-meſmes, auec vne paſſion exceſſiue. Auſſi voit-on ordinairement que les eſprits qui en ſont là reduits, ne s'employent guere volontiers au bien du public, ny aux affaires Politiques. Toute la raiſon que j'en puis alleguer eſt, que dans l'eſtat de la vie qu'ils menent, il leur aduient ſouuent d'eſtre baffoüés & tenus à meſpris. De maniere que ſe voyant ainſi mocquez, ils ſe troublent, & s'auiliſſent. C'eſt pourquoy la plus-part du temps ils ſe retirent aux champs, pour y mener vne vie ſolitaire & priuée auec quelques-vns de ceux qui ont accouſtumé de les courtiſer; & qui pareils à la Nymphe Echo, les flattent en tout ce qu'ils diſent, & les ſecondent toûjours, auec vne complaiſance de paroles. Cependant, ceux-cy gaſtez & rendus encore plus vains, tant par la conuerſation de telles petſonnes, que par leur molle façon de viure, demeurent

comme esperdus & rauis dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes. De cét amour propre se forme en eux vne extréme faineantise, & vn assoupissement qui les saisit de toutes parts; & les engourdit si fort, que toute la viuacité de l'esprit les abandonne aussi-tost: Et voilà pourquoy les hommes de cette humeur sont fort à propos comparez aux fleurs du Printemps. La raison est, pour ce que tels esprits fleurissent, & sont en estime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent sur l'aage, ils ne font que languir: si bien que tout l'espoir qu'on s'est donné d'eux, se perd & s'esuanoüit. A cecy se rapporte encore, que la Fleur susdite est voüée aux Dieux infernaux, pour monstrer que les hommes de cette estoffe ne sont bons à rien. Car les Anciens auoiét accoustumé de consacrer aux Ombres & aux Deïtez infernales, tout ce qui ne portoit aucun fruit, & qui ne faisoit que passer, comme le vaisseau, qui vo-

guant en pleine mer, fend les vagues legerement, & ſans laiſſer aucune trace de la route qu'il tient.

Ce docte Diſcours touchant l'Amour propre, eſt du meſme Autheur que i'ay nommé cy-deuant, & ſe peut conclure par cét Epigrame tiré d'Alciat.

Narciſſe pour auoir eſté
Trop amoureux de ſa beauté,
Se mirant dans vne fonteine;
Par vn inſenſible mal-heur,
Se perdit dans ſon humeur vaine,
Et prit la forme d'vne Fleur;

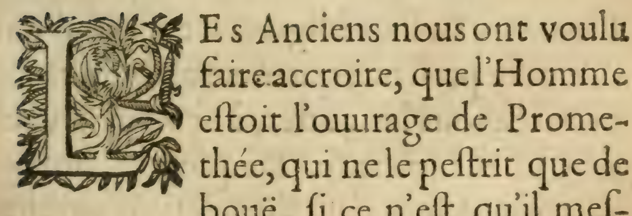
Ainſi, quand les ieunes Eſprits
Ont les vieux Autheurs à meſpriss,
Et blaſment les grands Perſonnages;
Dans cét amoureux ſentiment
Qu'ils ont de leurs propres Ouurages,
Ils ſe perdent honteuſement.





De l'Estat de l'Homme.

DISCOVRS XVIII.



LEs Anciens nous ont voulu faire accroire, que l'Homme estoit l'ouurage de Promethée, qui ne le pestrit que de bouë, si ce n'est qu'il mesla parmy cette masse les parties de diuers animaux. Ils adioustent à cela, que luy mesme voulant deffendre son ouurage, & se faire estimer ensemble Autheur & Cóseruateur de la race des Mortels, monta secrettement au Ciel, portant auec soy certains faisseaux de jong, qu'il alluma pres du chariot du Soleil; & qu'ainsi

retourné qu'il fut ſur la terre, il apprit aux mortels l'vſage du feu. Mais au lieu que ce bon office de Promethée meritoit de treuuer quelque effect de recognoiſſance parmy les hommes, ils conſpirerent meſchamment contre luy, & l'accuſerent pardeuant Iupiter. Cette accuſation luy pleut grandement, & à tous les autres Dieux, ſi bien qu'outre le don qu'ils firét aux hommes du commun vſage de cét Element, ils les obligerent encore d'vn nouueau preſent, qui meritoit bié d'eſtre preferé à tous les autres, à ſçauoir d'vne perpetuelle ieuneſſe. Dequoy les hommes furent fort contens; mais ils eurent tort de ſuiure le mauuais conſeil qu'on leur donna, qui fut de charger vn aſne du don qu'ils auoiét receu des Dieux. D'où il s'enſuiuit qu'à ſon retour le pauure aſne ſe trouuát grandemét affligé de ſoif, rencontra ſur le bord d'vne fontaine vn ſerpent, qui eſtoit comme la garde de cette eau, & qui ne luy voulut iamais permet-

tre d'en boire, qu'à condition qu'il luy donneroit ce qu'il portoit ſur ſon dos. Le miſerable aſne accepta d'abord cette condition; & ainſi pour vn peu d'eau, le pouuoir de renouueller ſa ieuneſſe, paſſa des hommes aux ſerpens. A quelque temps de là Promethée plus malicieux qu'il n'auoit encore eſté, s'aduiſa de ſe reconcilier auecque les hommes, depuis qu'ils furent fruſtrez de la recompenſe qu'ils auoiét receuë, & s'irrita ſi fort contre Iupiter, qu'il oſa meſler au Sacrifice la Supercherie. Car on tient qu'immolant vne fois deux taureaux à ce Pere des Dieux, il enferma la chair & la graiſſe de tous les deux dans la peau, d'vn ſeul, & qu'il remplit d'os l'autre peau, priant Iupiter auec vne action couuerte d'vn faux zele, & d'vne Religion deſguiſée, de prendre en Sacrifice l'vn de ces bœufs. Or bien que Iupiter déteſtât la ruſe & la mauuaiſe foy de Promethée, neantmoins pour auoir ſuiet de ſe venger, il choiſit la

Victime où estoient les os; & alors tournant son bras à la vengeance, comme il vid qu'il ne pouuoit reprimer autrement l'insolence de Promethée, qu'en affligeant toute la race des hommes (que cét Impie tenoit pour ses creatures) il commanda à Vulcan de luy former vne femme belle par excellence, & qui fut appellée Pandore, pource que pour la rendre plus accomplie, chacun des Dieux y contribua quelque chose du sien. On luy mit en main par apres vn excellent vaze, dans lequel furent enfermées toutes sortes de disgraces, & la seule esperance laissée au fonds; Promethée fut le premier que Pandore alla trouuer auecque le vaze, pour voir si de cas fortuit il ne se mettroit point à l'ouurir; mais luy cauteleux & subtil, ne manqua pas de le reietter. Pandore se voyant ainsi mesprisée, s'en alla treuuer Epimethée, frere de Promethée, de la complexió duquel il differoit grandement. Celuy-cy sans autre delay, ouurit

urit temerairement le vaze; puis comme il vid que tous les maux qu'on y auoit enclos, s'enuoloient dehors, il s'aduisa de le fermer à la haste, & de toute sa force: mais il n'estoit desia plus temps, si bien que tout ce qu'il pût faire, fut de retenir l'Esperance, qui demeura seule au fonds de la boëte. Enfin Iupiter imputant à Promethée plusieurs grands & enormes forfaits, comme d'auoir desrobé le feu du Ciel, & desdaigné sa Majesté diuine, en luy offrãt vn Sacrifice plein de tromperie; ensemble de s'estre mocqué d'vn don receu de la part des Dieux, y adiousta ce nouueau crime, d'auoir voulu prendre à force la Deesse Pallas. L'ayãt donc estroittement fait lier, il s'aduisa de rendre eternel son supplice.

Pour cet effet il commanda qu'il fût mené au mont Caucase, & là si bien attaché, qu'il n'eust plus moyen de se remuer. D'auantage, pour le tourmenter plus sensiblement, il voulut qu'vn Aigle

ſe repeuſt de ſon foye, & qu'il en creuſt autant de nuict, que l'oyſeau en auroit becqueté le iour ; tellement que par ce moyen ſa douleur ne manquoit iamais de matiere, bien qu'ils diſent qu'elle finit auec le temps, & qu'Hercule ayant nauigué par tout l'Ocean dans vne couppe que luy donna le Soleil, arriua finalement au mont Caucaſe, où il deſliura Promethée, tuant à coups de fleches l'oyſeau qui le bourreloit. Certains peuples inſtituerét depuis à l'honneur de Promethée, les ieux des Porte-flambeaux; ainſi appellez, pource que ſi le flambeau de quelques-vns des joüeurs venoit à s'eſteindre en courant, il eſtoit contraint de ſe retirer, & de ceder la victoire au ſuiuant. De cette façon celuy-là gaignoit entierement le prix, qui le premier de tous portoit le flambeau toûjours allumé, iuſques à ce qu'on luy donnât le ſignal pour s'en reuenir.

Cette Fable eſt pleine de pluſieurs vrayes & graues Contemplations, dont

les vnes ont esté iusques à present assez bien remarquées, sans qu'on ait aucunement touché aux autres. Il est euident que Promethée signifie la Prouidence, à laquelle les Anciens ont attribué la Generalité de toutes choses; & de qui la *Constitution* de l'Homme est tirée. Or cette mesme Generalité est le propre ouurage de la Prouidence. L'on peut alleguer pour raison de cecy, que la nature de l'Homme a le siege de la Prouidence en l'esprit & en l'intellect. Mais d'autant qu'en certaine façon il semble incroyable, & comme impossible, de tirer la raison & l'entendement des Principes qui n'ont ny sens ny intelligence; il faut conclure de necessité, que la Prouidence est infuse en l'ame de l'homme, par le moyen du Modele, de l'intention, & de la confirmation d'vne autre Prouidence plus grande. Cecy nous est proposé plus particulierement par cette consideration, *Que l'Homme est comme le centre du monde*, quant aux causes finales;

De maniere que si luy mesme en est retranché, il faudra que tout le reste s'esgare, & qu'il chancelle de part & d'autre, le diuisant de soy, sans s'acheminer à aucune fin. Car comme toutes les choses du monde seruent à l'homme, il tire aussi l'vsage & le fruit de chacune d'elles: Ainsi voyons nous que les tournoyemens des Estoilles seruent pour la distinction des saisons, & pour la distribution des parties du monde; que les Meteores nous mettent dans les moyens de preuoir les tempestes & les orages; de tenir la vraye route en la nauigation, & d'entrer en la connoissance des machines, & des artifices de guerre. Ansi, dis-ie, les animaux & les plantes de toutes sortes, seruent grandement à la vie, soit pour se vestir, ou pour s'entretenir en santé par medicaments, ou finalement pour le plaisir des mortels; si bien qu'il semble que les choses de l'Vniuers n'agissent seulement que pour l'Homme. Or ce n'a pas esté sans

vn grãd myſtere que les Poëtes ont feint qu'en cette maſſe & premiere preparation Promethée meſla confuſément dans la bouë les parties tirées de diuerſes choſes viuantes; eſtant veritable que de toutes les matieres contenuës en ce grand Vniuers, l'Homme eſt le plus *mixte*, & le plus *composé*: D'où vient qu'auec beaucoup de raiſon, les Anciens l'ont appellé vn petit monde. Il eſt vray que les Philoſophes Chymiques épluchent de trop pres la beauté de ce mot, *Microcoſme*; lors que le prenat au pied de la lettre, ils veulent que toute ſorte de Mineral, & de Vegetable, ou autre choſe ſemblable proportionnée à cecy, ſe deſcouure en l'Homme. Et toutesfois il eſt bien certain, comme nous auons deſ-ia dit, que le corps humain ſe treuue *mixte* & *organique* pardeſſus toute autre choſe; ce qui fait que ſes vertus & ſes proprietez en ſont d'autant plus admirables: Car les forces des ſimples, bien que certaines & promptes à l'operation, ne

ſont pas en grand nombre, pource que le meſlange ne les emouſſe point, & ne les balance nõ plus en aucune façon que ce ſoit. Or eſt-il que le nombre & l'excellence des vertus qui ſe treuuent au corps humain, habitent dans le meſlange & en la compoſition : ce qui n'empeſche pas que l'homme en ſes principes ne ſemble eſtre vne choſe deſarmée, nuë, & retiue à ſe pouuoir ſoulager ſoy-meſme, comme ayant beſoin de beaucoup de commoditez. C'eſt pourquoy Promethée fit en ſorte de recouurer promptement du feu, dont le propre eſt de fournir aux hommes vne infinité d'allegemens & de ſecours neceſſaires à la vie. Certes ſi l'ame eſt appellée *la forme des formes*, & la main, *l'inſtrument des inſtrumens*, c'eſt auec beaucoup de raiſon que le Feu merite d'eſtre nommé *le ſecours des ſecours*, attendu que de luy les Arts mechaniques, & les Sciences meſmes reçoiuent vne prompte aſſiſtance par des moyens infinis. La façon

auec laquelle Promethée desroba ce Feu, me semble encore fort bien descrite, selon la nature de la chose. Il approcha, disent les Poëtes, du chariot du Soleil, vne baguette de jõg appellée *Ferule*, pour mõtrer que le Feu s'engendre de la violente collision des corps, par le moyen de laquelle les matieres se subtilisant, reçoiuẽt mouuement, & se rendent susceptibles de la chaleur du Ciel. De cette façon elles rauissent par des voyes occultes, & comme à la desrobée, ce mesme Feu au chariot du Soleil. A cette Parabole se ioint vne chose fort remarquable, à sçauoir, qu'au lieu de recognoistre vn si grand bien-fait, les hommes eurent recours à la mesconnoissance, se plaignant à Iupiter, & de Promethée & du Feu. Dequoy neantmoins Iupiter fut tellement aise, qu'il les combla d'vne nouuelle liberalité. Mais à quel propos, dira-t'on, approuuer, & recognoistre l'ingratitude commise contre son Autheur, puis

qu'elle est vn vice qui contient tous les autres vices ensemble ?

Cette Allegorie se doit entendre tout autrement; à sçauoir que les plaintes des hommes faites contre la Nature, & contre l'Art, procedent d'vn esprit fort bien moderé, & reüssissent heureusement, mais que le contraire est desplaisant, & desagreable aux Dieux. Car ceux qui sont excessifs à surhausser la nature humaine, ensemble les Arts qu'ils ont receus; & qui tournent en admiration les choses dont ils ioüissent, iusques à vouloir qu'on estime parfaites les sciences dont ils font profession, ne deferét point à la Nature diuine le respect qu'ils luy deuroient rendre, puis qu'ils semblent vouloir esgaler à sa perfection les choses qui leur sont particulieres & propres. D'ailleurs, telles gens sont peu profitables aux hommes, en ce que se faisant accroire d'auoir atteint au plus haut sommet des choses, quand ils les ont acheuées, ils ne cherchét

point à passer plus outre. Au contraire ceux qui se plaignent de la Nature & des Arts, retiennent veritablement en eux vn ressentiment d'esprit plus modeste, & se sentét de iour en iour esguillonnez à vne nouuelle industrie, & à d'autres inuentions. Ce qui fait que ie ne me puis assez estonner de l'ignorãce & du mauuais Genie de quelques vns, qui pour seruir à l'arrogance de peu de personnes, reuerét tellemét la Philosophie des Peripateticiens, qui neantmoins n'est qu'vn petit eschantillon de la sagesse des Grecs, qu'ils rendét non seulement inutile, mais encore suspecte, & comme perilleuse toute accusation faite contr'elle. A quel propos approuuera-t'on l'opinion du furieux Empedocle, ou celle du resveur Democrite, qui neãtmoins ne fut pas entieremét despourueu de modestie, lors qu'en se plaignant il dit, Que toutes choses nous sont cachées, que nous sommes de vrais ignorans, que nous ne voyós rien, que la Verité demeure cõ-

me submergée au profond d'vn puits, & que le Faux se mesle d'vne estrange façon auec le Vray. Et toutesfois cette opinion des Academiciens ne s'estant point tout à fait iettée dans l'excez, possible vaudroit-il mieux approuuer Empedocle & Democrite, que l'eschole d'Aristote, pour auoir eu trop bonne opinion de soy-mesme. Les hommes doiuent donc estre aduertis en cecy, Que les accusations de la nature des Arts sont si agrebles à Dieu, qu'elles impetrent de sa diuine bonté de nouuelles aumosnes, & de nouueaux dons: que les plaintes de Promethée, bien qu'autheur & maistre, quelques fortes & violentes qu'elles fussent, sont plus saines & plus vtiles que les superfluës actions de graces: finalement, que penser estre bien riche, est vne chose qui se doit mettre entre les principaux suiets de la Pauureté. Quant au don que les hommes receurent des Dieux, pour auoir accusé Promethée (qui fut vne fleur de perpetuelle Ieunesse)

il eſt tel, que les Anciens sembloiét n'auoir aucunement perdu l'eſperance de treuuer des remedes propres à retarder la Vieilleſſe, & prolonger la vie. Ils ont mis auſſi ces remedes au rang des choſes que les hommes ont perduës par leur nonchalance, apres les auoir poſſedées (ſi bien qu'elles ſont reſtées ſans effet) pluſtoſt qu'entre celles qui leur ont eſté tout à fait deſniées. Car il eſt euident, qu'apres que les hommes eurent appris le vray vſage du Feu, & que les abus qui ſe commettent dans les Arts, furent manifeſtement deſcouuerts, la diuine liberalité ne faillit pas d'octroyer tous ces dons aux Mortels, qui firent vne grande faute de les mettre ſur le dos d'vn aſne pareſſeux & retif. Cet aſne ne ſemble eſtre autre choſe que l'Experience, ſi aſſoupie & ſi laſſe d'aller, que ſes pas de tortuë & tardifs ont donné lieu à cette ancienne plainte, *Que la Vie eſt courte, & l'Art fort long*. Et de verité c'eſt mon opinion, que les deux facultez

de la Dogmatique, n'ont iamais esté bien iointes ensemble, & qu'on a mis ces nouueaux dons de Dieu, sur vne certaine Philosophie *abstracte*, comme sur vn leger oyseau, ou sur la tardiue & paresseuse Experience, comme sur vn asne retif. Il est vray que cét asne ne nous seroit pas vn Augure d'vn trop grand mal, si les accidents du chemin & de la soif ne le trauersoient. Ie pense pour moy, que si quelqu'vn s'attache constamment à l'experience, comme à vne certaine Loy, il ne portera pas en vain les accroissemés de la liberalité diuine, pourueu qu'au milieu du chemin il ne luy vienne vne soif de ces vaines experiences, qui regardent le gain & la vanité, & qu'il quitte là toutes ces alterations, pour mieux porter le fardeau dont il s'est chargé. La Fable adjoûte, Que ce dó de Ieunesse passa des hommes aux serpens, tant par vne maniere d'ornement, que possible pour les faire rougir de honte, en leur monstrant com-

me ny par le moyen de leur feu, ny de tous les preceptes de l'Art, ils ne peuuent acquerir vne chose que la mesme Nature a donnée à plusieurs autres animaux. Quant à la soudaine reconciliation des hommes auec Promethée, apres estre decheus de leurs esperances, elle contient en soy vn aduis prudent & vtile, comme aprenant aux mortels combien est grande leur inconstance & leur temerité, en matiere d'experiences nouuelles. Car si l'effect ne reüssit selon leurs desirs, ils abandonnent aussi-tost l'entreprise commencée; & tournant hastiuement à leurs premieres coustumes, se reconcilient auec elles. Ayant descrit l'estat de l'homme, & tout ce qui touche les Arts & les choses intellectuelles, la Fable passe plus auant à la Religion. En effet le culte diuin accompagna l'exercice des Arts, & fut aussi-tost souillé par l'Hypocrisie: c'est pourquoy par ce double Sacrifice nous est fort à propos representée la personne du vray

Religieux, & de l'Hypocrite aussi. En l'vn le Sacrifice est gras, & les flammes auec les douces odeurs en montent iusques au Ciel, c'est à dire les sinceres affections, & le zele à la gloire de Dieu: outre qu'au dedans se voyent les entrailles de la Charité, & les chairs profitables & saines. Mais pour le regard de cét autre, il n'a que les os arides & secs, qui neantmoins remplissent la peau, & ressemblent à quelque belle Victime. Par où nous sont denotées les apparences de ceux qui sous de beaux semblants de Pieté, font mine d'estre gens de bien par des actions desguisées d'Hypocrisie, & qui seruent plustost à vne vaine monstre, qu'à vne deuotion veritable. Ce que ie treuue encore plus deplorable en cela, est qu'il ne suffit point à ceux-cy d'offrir de semblables Sacrifices à Dieu, s'ils ne font accroire aux autres, que c'est Dieu mesme qui les a esleus à cét effet.

Le Prophete se plaint de telles gens,

quand il dit en la perſonne de Dieu: *Num tandem hoc eſt illud ieiunium quod elegi, vt homo animam ſuam in diem vnum affligat, & caput inſtar junceæ demittat?*

Apres l'eſtat de la Religion, la Parabole ſe tourne aux couſtumes, & aux conditions de la vie humaine. C'eſt vne choſe aſſez commune, & rapportée fort à propos, que Pandore ſignifie la Volupté, laquelle apres les Arts & les fonctions de la vie ciuile, s'embraze de ſes propres plaiſirs, comme du don du Feu; D'où vient qu'on la tient creature de Vulcan, pource que c'eſt luy qui repreſente le Feu. De cette Volupté, comme d'vne ſource, ſe ſont eſpandus ſur la terre des maux infinis, tant au corps qu'en l'ame des hómes, & pareillement en leurs biens; à quoy ſe ioint le trop tardif repétir. Bref, c'eſt-elle qui a ruyné l'eſtat de chacun en particulier; & en general, les Republiques & les Royaumes. Il eſt vray encore, que de cette meſme ſource, les guerres, les troubles,

& les tyrannies ont tiré leur premiere origine. Icy l'on peut remarquer fort à propos, que cette Fable nous dépeint gentiment deux conditions de vie, comme autant de modeles & de portraits, ſous les deux perſonnes de Promethée, & d'Epimetée. Ceux qui ſuiuent la ſecte d'Epimetée, n'ont point de preuoyance, & ne ſçauent aucunement conſiderer les euenemens. Ils ne font eſtat que des choſes preſentes & delicieuſes à leur gouſt; ce qui eſt cauſe qu'ils ſont trauaillez d'vne infinité d'angoiſſes & de miſeres, qui ne ceſſent de leur faire la guerre. Cependant ils ne laiſſent pas de ſe dóner du bon temps; & meſme pour le peu de pratique qu'ils ont des choſes du monde, il vont roulant dans leur eſprit pluſieurs vaines eſperances, dont ils s'entretiennent, comme de quelque ſonge agreable : ce qui leur ſemble ſeruir en certaine façon, pour adoucir l'amertume de leur miſere. Le meſme n'auient pas aux eſcholiers de Promethée,

c'eſt

c'est à dire aux hommes prudens, qui par la consideration de l'aduenir euitent subtilement plusieurs disgraces qui les menassent, & les rejettent bien loing. Mais il est vray aussi que tels hommes se priuent volontairement de beaucoup de plaisirs, qu'ils sont comme traistres à leur inclination, & ce qui est encore pire, qu'ils se trauaillent & se consument eux mesmes d'vne infinité d'apprehensions & de soins. De cette façon comme ils sont liez contre les escueils de la necessité, des soucis sans nombre (signifiez par l'Aigle, pour ce quils sont *volatiles*) les mordent & les rongent au plus profond des entrailles: Que s'il aduient parfois que la nuict donne quelque relasche à leur mal, & les laisse vn peu respirer, c'est de telle sorte qu'ils retournent aussi-tost à leurs premieres inquietudes, & à leurs ordinaires apprehensions. Tellement qu'il se trouue peu de personnes si heureuses d'vn & d'autre costé, que de ioüir

enſemble des commoditez de la preuoy-ance, & d'eſtre libres des maux qui mettent vn eſprit en deſordre. Nul ne peut atteindre à vn ſi parfait bon-heur, autrement que par le moyen d'Hercule, c'eſt à dire de la Force, ou de la Conſtance, qui a cela de propre d'eſtre toûjours preſte contre toute ſorte d'euenemens, de ſe monſtrer eſgale dans les faueurs, & dans les diſgraces de la Fortune, de preuoir ſans apprehenſion, de iouyr ſans ennuy, & d'endurer ſans impatience. D'ailleurs, on peut remarquer que cette vertu de Promethée n'eſtoit point naturelle, mais bien accidentaire, & acquiſe par l'aſſiſtance d'autruy. Car il eſt vray qu'aucune force naturelle ne pouuoit ſuffire à vn ſi grand effect. Promethée receut dóc cette Vertu de l'Ocean & du Soleil, puis il l'apporta ſur la terre: par où il nous eſt móſtré, qu'elle meſme ſe tire de la Sageſſe comme du Soleil, enſemble de la meditation de l'inconſtance & des flots de la vie humaine,

qui battent les pauures mortels, comme ceux qui nauiguent sur l'Ocean. Virgile a fort bien ioint ces deux choses, quand il a dit,

Heureux l'hõme qui peut auoir la connoissance
Des choses d'icy bas, & qui sçait surmonter
La Peur, & le Destin, qu'on ne peut esuiter
De l'auare Acheron mesprisant la puissance.

L'ancienne Fable adjoûte encore fort gentiment, pour mieux fortifier le courage aux hommes, Que ce grand Herôs passa la mer dans vne couppe; afin qu'ils ne s'estonnent trop par la consideration des miseres & des fragilitez de la Nature; & qu'en s'excusant ils ne disent, qu'elle n'est point capable de tant de force, ny d'vne si grande Constance. Le Philosophe Seneque nous remet en memoire cecy, lors qu'il dit, *Que c'est vne grande chose d'auoir ensemble la fragilité d'vn homme, & l'asseurance d'vn Dieu.* Mais il est temps maintenant de reprendre vn point que i'ay à dessein laissé en arriere, pour

interrópre la liaiſon des choſes, à ſçauoir l'effort que fit Promethée à la pudicité de Minerue. Ce fut veritablement pour punition de ce crime, qu'vn Aigle luy deſchira les entrailles. Cela nous eſt vn ſymbole de l'extréme vanité des hommes, qui bouffis d'orgueil pour la connoiſſance qu'ils ont des Arts, & des Sciences, taſchent bien ſouuent de ſouſmettre aux ſens, & à l'humaine raiſon, la Sapience diuine; d'où s'enſuit infailliblement la ruyne de leur eſprit, & vn chagrin qui les eſguillonne touſiours. Il faut donc d'vn iugement ſobre & modeſte ? ſçauoir diſtinguer les choſes humaines d'auec les diuines, & les oracles des ſens d'auecque ceux de la Foy; ſi ce n'eſt poſſible que les hommes ſe laiſſent emporter à des maximes heretiques, & à ie ne ſçay quelle Philoſophie capricieuſe.

Venons maintenant aux Feſtes & aux jeux inſtituez à l'honneur de Promethée, où les hommes couroient, ayans en main

des flambeaux ardens. Cecy appartient proprement à la connoissance des Arts, & des Sciences, & contient en soy ce prudent aduis. Qu'il faut attendre la perfection des Sciences, de la succession des fatigues, plustost que de la prõptitude ny de la viuacité de personne. Car il se peut faire que ceux qui ont plus de vitesse à la course ne sont pas si propres à conseruer leur flambeau tousiours allumé, estant veritable qu'on peut aussi tost esteindre vn flambeau en courant viste, qu'en allant bellement. Mais il semble qu'il y a desià long-temps que ces courses & ces combats ont cessé: car nous voyons que les Sciences ont fleury, principalement sous leurs premiers Autheurs; comme par exemple au temps d'Aristote, de Galien, d'Euclide, & de Ptolomée; & que la posterité n'a fait ny tasché de faire beaucoup de choses. L'on deuroit donc bien desirer que ces Ieux à l'honneur de Promethée, ou de l'humaine Nature, se re-

nouuellassent; que l'emulation & la bonne yssuë entrassent en lice, & que la Science ne dependit point du tremblotant & fresle flambeau d'vn seul. Cela doit inciter les hommes à s'esueiller, & à faire preuue de leurs forces, pour ne se point mettre dans l'esprit, que tout le fonds de la Science depend du foible cerueau d'vne poignée de gens. Voilà ce qui me semble esbauché par cette Fable, qui est assez commune, & publiée par les escrits des Anciens.

Ie ne puis nier qu'elle ne contienne encore plusieurs grãdes choses, dont le merueilleux accord sert grãdemẽt aux mysteres de nostre Foy. Mais il me sẽble sur tout que la nauigation d'Hercule dans vne couppe, pour la déliurance de Promethée, est vne figure du Verbe eternel, descendu du Ciel, & enclos dans le foible vaisseau de la chair humaine, pour la redemption des mortels.

Cette matiere est si haute, que ie m'oste

à moy meſme toute licence d'en diſcourir, afin que ie ne me ſerue d'vn feu eſtranger & emprunté, pour l'allumer ſur l'Autel du Seigneur.







De la Conuoitise ; ou de la Paßion, & de sa nature.

DISCOVRS XIX.



NOus lisons que Semele amoureuse de Iupiter, l'obligea d'vn inuiolable serment, à luy promettre de ne l'esconduire d'aucune chose qu'elle luy pust demander, si bien qu'ayant requis le Pere des Dieux de s'accoupler auec elle, de mesme qu'auec Iunon, son indiscrette demande fut cause qu'elle mourut dans les flammes. Apres sa mort, l'Enfant qu'elle auoit conceu dans son ventre, en fut tiré dehors, & mis

par Iupiter en ſon propre-flanc, iuſques à ce que le terme deſtiné à l'accouchement arriua. Cependant ce Roy des Dieux ne pouuoit marcher, & ſembloit eſtre boiteux, pour la grande incommodité que luy cauſoit cét Enfant; qui pour ce ſuiet fut appellé *Bacchus*, ou *Denis*, à cauſe de la peine qu'il luy donna, durant qu'il l'eût dans ſa cuiſſe. Mais apres qu'il fut venu au monde, Proſerpine eut charge de l'eſleuer durant quelques années. Son viſage auoit de l'air de celuy d'vne femme; tellement qu'il paroiſſoit ambigu de ſexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & enſeuely quelque eſpace de tẽps, au bout duquel il reuint au monde. En ſa ieuneſſe il inuenta le premier l'vſage du vin, & les moyens de cultiuer la vigne; ce qui le mit ſi fort en eſtime, qu'il ſubjugua tout le monde, iuſques aux dernieres contrées des Indes. On le voyoit ordinairement ſur vn char tiré par des Tygres; & autour de luy certains Demõs tous diformes, appellez *Cubales*, qui trepignoient

deuant ce Dieu, dont la compagnie estoit encore honorée de celle des Muses. Il prit à femme Ariane, apres que Thesée l'eut abandonnée. Les Anciens luy consacroient le Lierre, & le disoient estre inuenteur de certaines ceremonies, qu'ils nommoient sacrées, bien qu'elles fussent pleines de fureur, de desbauche, & de cruauté; Aussi son vray mestier estoit de rendre les autres forcenez, & de tourner la Raison en rage. Il est certain qu'aux Festes solemnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ses Prestresses, à sçauoir Pentée, & Orphée; l'vn pour auoir voulu regarder ses ceremonis du haut d'vn arbre, & l'autre en joüant de la Lyre. Or peu s'en faut que les proüesses de ce Dieu ne se confondent auec celles de Iupiter.

Cette Fable a ie ne sçay quel rapport auec la Coustume, ou l'Habitude; ne s'en pouuant treuuer de meilleure en toute la Philosophie Morale. Sous la personne de Bacchus, nous est descrite la na-

ture de la Conuoitise, ou de la Passion. La mere de la plus nuisible Conuoitise qu'on puisse treuuer, n'est autre que l'appetit, ou le desir d'vn bien apparant: Cette Passion se conçoit par vne enuie illicite, deuant qu'estre bien estenduë, ou examinée. Mais lors que l'affection commence à boüillir, sa propre mere, à sçauoir la nature du bien, se ruïne & se perd dans vn embrazement superflu. Ainsi tant qu'il se treuue de la Conuoitise dans l'esprit de l'homme, qui en est comme le Pere, signifié par Iupiter, elle se cache & se nourrit au dedans, principalement en la partie inferieure; où elle picque l'ame si auant, que ses actions en sont incommodées, & vont de trauers. Mais depuis que par le moyen du Consentement & de l'Habitude, elle est confirmée & reduite en acte, Proserpine prend le soin de l'esleuer durant quelque temps: Cela veut dire, qu'elle cherche à se cacher dans les lieux escartez & sousterrains, iusques à ce

que secoüant le frein de la honte, & de l'apprehension, elle deuient effrontée, & se couure du pretexte de quelque Vertu, mesprisant finalemeut l'Infamie. Il est encore tres-veritable. Qu'vne forte affection semble auoir vn sexe ambigu, pource que son impetuosité tient de l'hóme, & son impuissance de la femme.

Ils ont feint que Bacchus reuint en vie, apres estre mort, pour monstrer qu'il ne faut pas adjoûter foy aux Passiós, qui ont cela de propre de paroistre endormies, & comme esteintes : mais qui ne manquent iamais de se resueiller bien-tost, quand l'occasion s'en presente, ou lors qu'elles ont tant soit peu de matiere. Quant à l'inuention de la Vigne, ie la treuue ingenieuse & prudente, pource que toute Affection est accorte & actiue à chercher des allechemens. Mais entre tant de choses qui sont paruenuës à la connoissance des hommes, il n'en est point de plus puissante que le Vin, pour esueiller & en-

flammer quelque Passion que ce soit: aussi tout le reste n'a rien de commun auec cecy. L'on attribuë à Bacchus l'honneur d'auoir cóquis plusieurs Prouinces, & entrepris vne guerre eternelle, pour ce que la Conuoitise ne se contente iamais des choses acquises; au cótraire elle veut tousiours passer outre, esprise qu'elle est d'vn desir insatiable & sans bornes.

Les Tygres se tiennent aupres d'vne Passion si desreiglée, & tirent son Char, pour monstrer que lors que l'Affection ne va plus à pied, mais en coche, ayant gaigné la victoire sur la Raison, elle se monstre cruelle & indomptable à tous ceux qui s'opposent à ses forces. Or ce n'est pas sans sujet que certains Demons ridicules sautent autour du chariot de Bacchus, à cause que toute Passion desbordée produit aux yeux, en la bouche, & en l'action, des mouuemens inciuils, brutaux, mal seants, & plains de legereté: d'où vient que tel paroist agreable à soy-mesme en quelque esmotion de Cholere

d'orgueil, ou d'Amour, qui ſemble tout à fait ridicule & difforme aux autres.

Les Muſes tiennent compagnie à Bacchus, pour monſtrer qu'il n'eſt point d'Affection qui ne ſemble fauoriſée de quelque Doctrine; Et c'eſt en cecy que la complaiſáce des eſprits amoindrit la majeſté des Muſes, lors qu'elles ſe rendent eſclaues de l'Affection, au lieu d'eſtre les guides de la vie. Entre les autres Allegories, celle-cy me plaiſt; à ſçauoir que Bacchus ſe rendit amoureux d'vne femme abandonnée d'vn autre mary; eſtant certain que l'Affection veut & deſire ce que l'Experience a rebuté. Enquoy j'aduiſe tous ceux qui s'aſſujettiſſent à leurs propres affections, & qui les ſuiuant ne font qu'accroiſtre le prix des choſes dont ils veulent joüir (ſoit qu'elles conſiſtent aux honneurs, aux richeſſes, aux amours, en la gloire, en la ſcience, ou en telles autres qualités) qu'ils ſuiuent indiſcrettement des paſſions, que les autres ont quittées il y a long-téps, apres les auoir eſprouuées.

Le Lierre fut consacré à Bacchus auec beaucoup de mystere. Cét arbre a cela de propre, de conseruer sa verdure en Hyuer: puis de ramper autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'Affection, qui par le moyen de la repugnance, & cōme par vne maniere d'Antiperistase ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyuer, à l'imitation du Lierre. Pour le regard du second, l'excez de la Passion, qui predomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se meslant comme le Lierre & tournoyant parmy-eux. Ce n'est pas merueille encore, si les coûtumes superstitieuses s'attribuēt au Dieu Bacchus; estāt veritable que toute Affection desreiglée se laisse emporter entierement aux fausses Religions, & qu'elle se tourne en fureur, s'il luy aduient d'assieger l'homme auec trop d'effort & de violence.

L'outrage fait à Pentée par les Prestresses

ſtreſſes de Bacchus qui le deſmembrerent auec Orphée, nous apprend qu'vne Affection ardente ſe rend ordinairement reueſche, & du tout contraire, ſoit aux curieuſes recherches, ſoit aduis ſalutaires & libres. Bref, la confuſion entre les perſonnes de Bacchus, & de Iupiter, peut eſtre fort proprement adaptée à noſtre propos, veu que les entrepriſes illuſtres & honorables, iointes aux merites ſignalez & glorieux, procedēt tantoſt de la Valeur, ou de la Raiſon, & tantoſt d'vne Affection cachée, ou d'vne Conuoitiſe ſecrette, quelques louanges qu'y puiſſent apporter les langues, & les voix de la Renommée; de maniere qu'il n'eſt pas beaucoup facile de diſtinguer les faits de Bacchus d'auec ceux de Iupiter.





De la Science & de la Pratique jointes ensemble.

DISCOVRS XX.

LEs Anciés ont tenu le Sphinx pour vn Monstre, qui paroissoit diuersement à la veuë. Il auoit le visage & la voix d'vne ieune fille, les plumes d'vn oyseau, & les pieds d'vn griffon. Sa demeure ordinaire estoit au pays de Thebes, sur le sommet d'vne haute montagne, d'où il sortoit pour se mettre en embusche dans les grands chemins: Puis comme il auoit assailly, & reduit sous sa puissance les voyageurs, il leur proposoit certains Enigmes embarrassez & obscurs,

qu'on estimoit venir de la part des Muses. Si ceux ausquels il les proposoit estoient si mal-heureux, que de ne sçauoir expliquer, ny resoudre ses demandes, qui estoient tousiours confuses, & ambiguës, il les deschiroit tout aussi-tost. Cette misere ayant duré long-temps, les Thebains proposerent pour recompense l'Empire de Thebes, à quiconque pourroit expliquer les Enigmes du Sphinx, puis qu'il n'y auoit point d'autre moyen pour le vaincre.

La grandeur de ce salaire esmeut tellement Oedipe, homme prudent, & plain de viuacité, mais incommodé de ses jambes, qu'il se resolut d'en venir à l'espreuue. S'estant donc presenté au Monstre auec beaucoup de confiance, d'abord il luy fut demandé quel pouuoit estre l'animal qui venoit au mõde à quatre pieds, qui n'en auoit que deux par apres, puis trois, & à la fin quatre, comme auparauant. Oedipe respondit à cecy sans s'e-

ſtonner, Que cét Animal n'eſtoit autre que l'homme, qui apres ſa naiſſance ſembloit aller à quatre pieds, tant qu'il eſtoit enfant, ſe ſouſtenant par le moyen de ſes iambes & de ſes mains: mais qui deuenu grand à quelque temps de là, ſe ſeruoit des deux pieds, iuſques à ce qu'en ſa vieilleſſe il prenoit vn baſton pour s'appuyer, ſi bien qu'il ſembloit en auoir trois; & finalement en ſon dernier âge, ſes nerfs eſtant affoiblis, il demeuroit couché dans ſon lict, ou il rampoit, comme s'il en auoit quatre. Oedipe ayant gaigné la victoire par cette veritable reſponſe, donna la mort au Monſtre, dont le corps fut mis ſur vn aſne, & ainſi mené en triomphe. D'auantage on le fit Roy des Thebains, ſuiuant les conditions accordées.

Cette Fable, qui n'eſt pas moins ingenieuſe que belle, ſemble auoir eſté inutéée ſur le ſuiet de la Science jointe à la Pratique. Car ce n'eſt pas ſans raiſon que la Science peut eſtre appellée vn Monſtre,

d'autant qu'elle produit dans les eſprits des ignorans d'eſtranges eſtonnemens. Elle eſt differente de figure & de veuë, pour les diuerſitez des ſuiets auſquels elle s'occupe. Son viſage reſſemble à celuy d'vne femme, & ſa voix auſſi, à cauſe de ſon agréement, & des charmes de ſon langage. On luy donne des aiſles, pource que ſes inuentions diſcourent & volent en meſme temps: car les Sciences ſe communiquent entr'elles, comme nous voyons qu'en vn inſtant vn feu en allume vn autre. C'eſt fort à propos qu'on luy attribuë des griffes aigües & rauiſſãtes, pour monſtrer que les arguments & les axiomes des Sciences penetrent bien auant dãs l'eſprit, & qu'ils s'y attachent de telle ſorte, qu'il luy eſt preſque impoſſible de bouger, & de ſe deſueloper. Le Saint Philoſophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages ſont comme des aiguillons, & des cloux, qui penetrent fort auant.* Or il n'eſt point de Science qui ne ſemble faire ſa

demeure ſur les montagnes : car on la tient de ſoy pour vne choſe ſublime, & qui d'en-haut deſcouure l'Ignorance de toutes parts, comme du ſommet de quelque rocher.

L'on feint encore que la Science ſe met en embuſche aux chemins publics, pource qu'en quelque lieu qu'on ſe treuue; durant ce pelerinage de la vie humaine, il ſe preſente touſiours aſſez de matiere & de ſuiet à la Contemplation. Ce Monſtre propoſe aux hommes des queſtions difficiles, & des Enigmes diuers, approuuez des Muſes, & poſſible ennemis de la cruauté, durant qu'ils font leur ſejour parmy elles. Car tant que nos eſtudes, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la Science, l'entendement n'eſt ny reſſeré ny geſné : au contraire il diſcourt libremẽt, & quelque doute qu'il puiſſe auoir, il ſemble eſtre chatoüillé de ie ne ſçay quel plaiſir, qui ne ſe peut exprimer. Mais depuis que ces Enigmes paſ-

ſent des Muſes au Sphinx, c'eſt à dire à la Pratique, ſi bien qu'ils mettent en inquietude l'Action, l'Election, & la Reſolution ; c'eſt alors que les Enigmes commencent d'eſtre faſcheux & cruels ; D'où il s'enſuit, qu'en cas qu'on ne les puiſſe ny expliquer, ny reſoudre, ils trauaillent eſtrangement les eſprits des hommes, iuſques à les diſtraire de toutes parts, & à les dechirer entierement. C'eſt pourquoy deux conditions ſe propoſent en cét Enigme, à ſçauoir la ruyne de l'eſprit à celuy qui ne les ſçait point expliquer ; & l'Empire, à quiconque en donne l'intelligence. Car l'homme qui entend bien vne choſe, en acquiert la fin ; & il n'eſt point d'Ouurier qui n'ait de l'empire ſur ſon ouurage. Bref, ces Enigmes ſont de deux ſortes; dont l'vne comprend la nature des choſes, & l'autre celle de l'homme : Auſſi deux Empires ſont les recompenſes de ceux qui les ſçauent expliquer ; à ſçauoir l'Empire ſur la Nature, & l'Empire ſur les

hommes. La propre & derniere fin de la vraye Physique, n'est autre que l'Empire sur les choses naturelles, c'est à dire sur les Corps, sur la Medecine, & sur vne infinité d'autres objets semblables, bié que les Professeurs, qui dans les Escholes demeurent satisfaits de tout ce qui se presente d'abord, semblét mespriser, & comme rejetter les choses, & leurs effets. L'Enigme proposé à Oedipe, pour l'explication duquel il s'acquit le Royaume de Thebes, appartient à la nature des mortels. Aussi celuy qui a penetré comme il faut dans celle de l'homme, peut de soy-mesme forger sa Fortune, & se dire nay pour commander, chose qui fut attribuée autrefois aux Arts de Romains.

Souuienne-toy, Romain, de regir sous tes
Loix.

Les peuples de la terre, &c.

Suiuant ce que ie viens de dire, ce ne fut pas sans sujet qu'Auguste Cesar prit pour Embleme le *Sphinx*, soit qu'il le

fist à dessein, ou de cas fortuit; Et à vray dire, ce Prince bien plus sçauant que tous les autres dans les maximes d'Estat, expliqua fort heureusement durant le cours des sa vie plusieurs Enigmes, sur la nature de l'homme: En quoy certes s'il eût manqué d'inclination & de viuacité, il fust tombé plusieurs fois en des perils manifestes, & qui eussent attiré sa ruyne. La Fable adjoûte, Que le corps du Monstre vaincu fut mis sur vn Asne: ce qui me semble inuenté auec beaucoup de gentillesse, pour monstrer qu'il n'est point de chose si subtile ny si cachée, qui ne puisse estre comprise par vn esprit pesant & retif, apres auoir esté publiée, & bien entenduë.

Il ne faut point oublier icy, Que le Sphinx fut vaincu par vn hōme qui auoit les jambes toutes gastées; estant certain que ceux qui courent à la haste à l'explication des Enigmes, sont enfin vaincus par le Sphinx; & qu'au lieu de venir

veritablement aux effets, ils ne font que laſſer & deſchirer leur eſprit, à force de controuerſes, & de diſputes.




Marie Briot fe



Des Voluptez, & de leurs allechemens.

DISCOVRS XXI.

CE que l'on raconte des Syrenes, s'approprie fort bien, mais en vn ſens aſſez commun, aux pernicieux allechemens de la Volupté. Surquoy ie diray, que la Sageſſe des Anciens eſt comme vn raiſin qui n'a pas eſté bien eſpreint: car quelque choſe qu'on en puiſſe tirer, le meilleur y demeure touſiours. Les Syrenes, filles d'Achelous & de Terpſichere, qui eſt vne des neuf Muſes, eurent des aiſles au commencement;

mais elles en furent enfin priuées; pour auoir temerairement desfié les Sœurs d'Apollon. De leurs plumes les Muses en firent des guirlandes: depuis elles eurent tousiours des aisles sur leur teste, hormis les Sœurs des Syrenes: leur demeure ordinaire estoit en certaines Isles delicieuses; d'où descouurant les vaisseaux de loing; apres les auoir abordés, elles amusoient premierement par leur chant les nauigateurs; puis les charmoient de telle sorte, qu'elles leur dónoient la mort, s'il leur aduenoit de tomber vne fois en leur puissance. Elles ne chantoient pas tousiours vne mesme chose; mais allechoient vn châcun par les moyens qui leur sembloient les plus conformes à son inclination. Cependant, elles causoient de si grandes pertes, que leurs Isles se descouuroient de fort loing, toutes blanches d'ossemens, pitoyables restes des corps qu'on n'auoit daigné enseuelir. A ce mal vniuersel furent trouués deux differens

remedes, l'vn par Vlisse, & l'autre par Orphée. Les compagnons d'Vlisse eurent commandement de leur Chef de se boucher les oreilles de cire. Luy-mesme desirant d'en voir l'espreuue, & de s'exempter du peril qui le menaçoit, se fit attacher fort & ferme au mast du nauire, & commanda tres-expressément à ses gens, de ne le point deslier, quelques instantes prieres qu'il leur en fit. Pour le regard d'Orphée, sans se reduire aux fers ny aux chaines, il se mit à chanter tout haut sur sa lyre les loüanges des Dieux immortels; Et ce fut par ce moyen qu'il se tira de danger, en euitant les chants de Syrenes.

Cette fiction regarde les diuerses façons de viure des hommes, & semble contenir en soy vne Parabole, qui n'est pas moins euidente qu'elle est agreable. Les Voluptés, qui par maniere de dire, procedent d'vne trop grande abondance de choses, & d'vn excez de plaisir, sou-

loient autrefois, comme aiſlées, rauir les perſonnes par leurs premiers allechemens; mais la Science a fait en ſorte de tenir l'eſprit humain tant ſoit peu en arreſt, & de penſer à ce qui luy peut aduenir; ſi bien que par ce moyen elle a couppé les aiſles aux voluptez, choſe qui eſt aduenuë au plus grand honneur des Muſes. Car depuis que par l'exemple de quelques-vns, l'on deſcouurit que la Philoſophie pouuoit faire naiſtre le meſpris de la Volupté, on la tint auſſi toſt pour vne Science aſſez forte, pour eſleuer l'ame au deſſus de la terre, où elle eſtoit attachée, & rendre meſme celeſtes les penſées humaines, dont la vigueur eſt au chef. La mere des Syrenes demeura ſeule ſans aiſles, & fut cõtrainte d'aller à pied. Celle-cy n'eſt ſans doute autre choſe, qu'vn amas de Sciences legeres; qui n'eſtant inuentées, que pour la Volupté, ſemblent neantmoins auoir eſté grandement eſtimées par cét Ancien

Petronius,

Petronius, qui apres auoir receu vn arrest de mort, chercha les delices au bord de sa fosse; de sorte, comme dit Tacite, que se voulant seruir des lettres à sa consolation, il ne dit rien de conforme à la vraye Constance, s'amusant à proferer des vers pleins de bagatelles, tels que ceux-cy.

Passons, ma chere Lesbie
Heureusement nostre vie,
Et n'estimons vn festu
Le trop seuere langage
Des Vieillards, dont la vertu
S'abat sur le dernier âge.

Et ces autres,

Que le Vieillard au droict s'applicque,
Et qu'vn Esprit melancholique
Examine auec passion
Le Vice, ou la perfection.

Tel sçauoir semble vouloir derechef

oster la Couronne aux Muses, & rendre aux Syrenes leurs aisles. Nous auons desia dit que leur sejour estoit en certaines Isles delicieuses; pour monstrer, que ceux qui ayment les Voluptés, cherchent des lieux à l'escart, pour les y gouster auecque plus de mollesse & de liberté. Quant au chant artificiel des Syrenes, & au dommage qui s'en ensuiuoit, c'est vne chose si commune à tous, & si claire de soy, qu'elle n'a pas besoin d'interprete. Ce qu'on dit des ossemens des corps qu'elles deuoroient, qui se descouuroient de loing, comme des montaignes blanchissantes, est vne chose qui tient plus du subtil que du vraysemblable. Et toutesfois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy, ne seruent de gueres contre la corruption des Voluptés, quelques clairs & manifestes qu'ils soient. Il ne reste maintenant que le Symbole des remedes, qui n'est ny secret, ny

destitué de prudence. Car trois choses nous sont proposées, pour guerir vn mal si grand & si violent que celuy-cy; dont il y en a deux qui viennent de la Philosophie, & le troisiesme de la Religion.

Le premier moyen d'euiter le danger, est de luy resister d'abord, en fuyant soigneusement toutes les occasions qui peuuent tenter l'esprit, ou bien le porter au mal. Dequoy nous est vne fort belle figure la prudence qu'eurent les compagnons d'Vlysse à se boucher les oreilles de cire; remede qui s'applique pour l'ordinaire aux courages mediocres & rampans, au lieu que les esprits sublimes & genereux, ont moyen de se trouuer en seureté, mesme au milieu des Voluptés, pourueu qu'auparauant ils se soient fortifiés d'vne ferme & inuincible resolution. Ie diray bien d'auantage, c'est qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres

vertus, & de descouurir la brutalité des Voluptés iointe à vn excez de folie, la cõtemplant plutost pour la mespriser, que pour en aprouuer l'vsage. C'est ce que dit Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est trouué plongé, il conclud par cette belle sentence, *la Sapience ne m'a iamais abandonné.*

Aussi est-il veritable, que ces Herôs peuuent quelque-fois estre comme inébranlables au milieu des plaisirs, & se tenir debout dans leurs precipices; pourueu toutesfois qu'à l'imitation d'Vlysse ils defendent à ceux de leur conseil de ne leur obeïr en ce qui est nuisible, & capable de leur corrompuë l'esprit Mais de tous les remedes que nous venons de donner, le plus vtile & de plus grande efficace est celuy d'Orphée, qui rendit sans effect les voix des Syrenes, en chantant les loüanges des Dieux. Par où nous sommes

aduiſés, que les meditations des choſes diuines ſurpaſſent en douceur & en force tous les plaiſirs de nos ſens.




Marie . Briot fe.



De la Discorde, & de ses effets.

DISCOVRS XXII.

CEs deux personnes illustres, que vous voyés assises dans vn mesme Throsne, tesmoignent assez à leur mine combien est grande l'inquietude de leur Ame, & le iuste suiet qu'elles ont, d'aprehender cette Furie qui les menace. C'est la plus dangereuse des Eumenides; i'entends la Discorde, dont le regard contagieux n'est pas moins à craindre que le Flambeau qu'elle porte. Elle s'en sert d'ordinaire à brusler les

Cœurs, apres qu'elle y a fait glisser dedans vne Hayne secrette, & vn insatiable desir de Vengeance. Ainsi d'vne petite flammeche elle en allume souuent vn grand Brasier, & reduit en cendre en moins de rien des Villes entieres, qui sont l'ouurage de plusieurs siecles. Car c'est par elle, comme dit Saluste, que les plus grandes choses s'aneantissent, ainsi que les moindres prennent accroissemét par l'Vnion mutuelle. A cecy se rapporte l'exemple de cét ancien Roy des Parthes, qui se voyant sur le poinct de sortir du monde, fit appeller deux de ses Enfans, à l'vn desquels il donna six fleches, & luy commanda de les rompre toutes ensemble. Ce que n'ayant peu faire, apres que le plus ieune les eust prises, & mises en pieces l'vne apres l'autre, ce sage Prince se seruit de cette inuention comme d'vn sujet ingenieux, pour leur apprendre, Que tant qu'ils viuroient ensemble en bonne intelligence, les ennemis, quel-

que puiſſance qu'ils euſſent,ne leur pourroient iamais nuire. C'eſt pourquoy Ariſtote en ſes Oeconomiques, donnant la definition d'vne vraye Cité; Elle n'eſt autre choſe, dit-il, qu'vne mutuelle vnion entre les Citoyens. Car ſi les habitans d'vne ville veulent bien viure, il eſt neceſſaire qu'il ny ait entr'eux ny Diuiſion ny Diſcorde; Et en ſa Politique, il preuue que l'homme n'a point de plus beau chemin que l'Vnion, pour atteindre à la parfaite Felicité. Cela fait dire fort ſagement à Democrite, Qu'vne ville qui ſe donne en proye à la Diſcorde, eſt entierement perduë; à Socrate, Qu'il n'eſt point de peſte qui ſoit pareille à la Diſſention; & à Piſiſtratus, Que la plus grande faute que puiſſent faire des Citoyens, c'eſt d'eſtre eux-meſmes les Boute-feux des guerres ciuiles.

Mais qu'eſt-il beſoin de recourir aux raiſons, pour appuyer vne Verité qui ſe ſouſtient d'elle-meſme, & que tant

d'exemples que nous en auons, ont rendüe indubitable ? N'eſt-il pas vray que les partialités des habitans de Babilone, furent cauſe que Cyrus ruïna leur ville de fonds en comble ? L'ancienne Carthage ne fut-elle pas deſtruite par les ſanglantes mutineries de ſes principaux Citoyens? Ne ſçait-on pas qu'Alexandre ſe ſeruit accortement de la diuiſion des Grecs, pour ſe les aſſujettir, & que les Iuifs trouuerent la perte de leur Eſtat dans les propres deſordres de leurs Tribus ? Il faut qu'ō m'aduoüe, que Semiramis n'euſt pas ſi facilement ſubjugué les Indiens, ſans les impetueux orages qui s'eſleuerent entr'eux; Ny que le peuple d'Athenes n'euſt pas ſi ſouuent vaincu les Lacedemoniens, ſi la ſeule Diſcorde n'euſt eſté la principale cauſe de leur mal-heur. Ce fut elle-meſme qui fit tōber les Numides ſous la puiſſance des Romains, & qui perdit enfin la fleuriſſante Ville de Rome, apres qu'elle euſt durant tant d'années veſcu dans le

calme. Il ne faut donc pas s'estonner, si l'Athenien Aristides fit autrefois de si grands efforts, pour pacifier les troubles, qui naissoient de iour en iour, & qui prenoient de nouueaux accroissemens entre ses Compatriotes; Ny si le Censeur Cassius preferant à toute autre chose le bien de la Republique, consacra son Palais à la Concorde, & luy dressa vne riche Statuë, affin que tous ceux qui le visiteroient fussent aduertis; Que les ennemis de la tranquilité publique n'estoient point les bien-venus chés luy.

Le diuin Platon traittant de la Discorde, dict que c'est le propre de ce mal contagieux, de s'attaquer aux plus saines parties d'vn Estat; de renuerser pesle mesle les bonnes loix; de mespriser les Magistrats, de forcer les Iugemens, & de remplir toutes choses de cruauté, de violence, & de rage. Car il est certain que tous les lieux où elle se donne de l'Empire, deuiennent enfin autant de Forests, qui ne

ſont peuplées que d'hommes ſauuages & brutaux. Apres la ruïne de Numance, que les Romains auoient long temps tenuë aſſiegée, bien que toutesfois en vain; Scipion ayant vn iour prié Tireſias, Prince des Celtes, de luy dire la cauſe d'vne ſi forte reſiſtance; n'en euſt point d'autre reſponſe; ſinon que la mutuelle vnion des forces de l'ennemi l'auoit touſiours defenduë, & que ſon mal-heur ne procedoit que de ſa propre Diſcorde. Par où l'on peut bien iuger, que tout ce qu eſt aduenu de tragique & de lamentable aux hommes, a touſiours pris ſon origine de ce pernicieux venin, & de cette peſte vniuerſelle. D'elle meſme auſſi ſe doit enſuiure la derniere decadence des choſes du monde, qui n'arriuera iamais qu'on ne voye incontinent tout l'ordre de la Nature ſe des-vnir, & tous les Elemens ſe diſſoudre, à force de renoueller l'vn contre l'autre, leur ancienne querelle. Ce qui monſtre aſſez que les plus celebres Autheurs de

l'Antiquité, n'ont pas ſans raiſon accuſé cette Furie d'eſtre cauſe de la deſolation des Royaumes, & de celle des grãds Princes; Ce qu'vn des meilleurs eſprits de noſtre ſiecle a iudicieuſement exprimé par ces beaux vers.

La Diſcorde au crein de Couleuures,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œures,
Qu'en la fin meſme des Eſtats:
D'elle naſquit la freneſie.
De la Grece contre l'Aſie;
Et d'elle prirent le Flambeau,
Dont ils deſolerent leurs terres;
Ces deux Freres de qui les guerres
Durent encor dans le Tombeau.


Morié.B.f.



De l'Eſprit du Monde.

DISCOVRS XXIII.

L'On dit de Pluton, Que l'Enfer luy eſtant eſcheu en partage, il perdit toute eſperance de ſe pouuoir iamais marier auec quelque Deïté celeſte, s'il y procedoit par les voyes qui ſont ordinaires à l'Amour : ſi bien qu'il falut de neceſſité qu'il tournaſt ſes deſſeins au Rauiſſement.

Il ſceut donc ſi bien prendre ſon temps, qu'il rauit Proſerpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueilloit des Narciſſes dans les prairies de Sicile, & ainſi l'ayant enleuée

dans son coche, il la mena droit aux lieux sousterrains, où d'abord elle fut honorablement receuë, & saluée Reyne des Enfers. Cependant Ceres ne pouuant trouuer sa Flle, qu'elle aymoit fort, en fut tellement faschée, qu'auec vn flambeau qu'elle prit en main, elle courut tout le monde pour la chercher. Mais comme elle vid que toute sa queste estoit inutile & qu'il y auoit quelque apparance qu'elle estoit dans les Enfers, elle eut recours aux gemissemens & aux larmes, ne cessant d'importuner le Pere des Dieux qu'il luy fit rendre sa fille. En effect, Iupiter touché de ses prieres, ordonna en sa faueur, Que si Proserpine n'auoit encore gousté d'aucune chose de celles qui estoient en Enfer, il seroit permis à Cerés de l'enleuer: mais cette condition fut nuisible à Cerés, d'autant qu'il se treuua, que Proserpine auoit mangé trois grains d'vne Pomme de Grenade. Pour tout cela neantmoins Cerés ne quitta

point

point ſon entrepriſe, & recourut derechef aux plaintes & aux prieres. A raiſon dequoy Iupiter voulut, Que Proſerpine partageant le temps de l'année, ſeroit ſix mois auec ſon mary, & autant de temps auec ſa mere. Il aduint depuis, que par vn effort vn peu trop audacieux, Theſée & Pirithous eſſayerent de la rauir à Pluton, & de l'enleuer hors de ſa couche. Mais le mal-heur voulut pour eux, qu'eſtans laſſez du chemin, comme ils furent arriuez là bas, ils s'aſſirent ſur vne pierre, d'où ils ne purent jamais bouger, mais y demeurerent attachez eternellement. Le Royaume des Enfers demeura doncques à Proſerpine, à laquelle fut deferé vn excellent priuilege. C'eſtoit vne Loy generale, Que quiconque deſcendroit aux Enfers, n'en pourroit iamais reuenir. Or à cette Loy fut adioutée cette exception, Que ſi quelqu'vn portoit vn rameau d'or en la maiſon de Proſerpine, il auroit moyẽ d'aller dans ces demeures ſombres, &

mesme de s'en tirer. Ce Rameau, vnique en son espece, se treuuoit dans vne grande & obscure forest, & n'auoit aucune tyge. Il poussoit d'vn autre arbre que du sien ses rameaux dorez, dont les fueilles ressembloient à des gluaux: Que si l'on en coupoit vn, il en croissoit aussitost vn autre.

Cette Fable, qui apartient à la Nature, semble esplucher de prés la Force, l'Abondance, & la Fecondité, qui se treuuēt aux lieux sousterrains. C'est d'où les choses du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes; jusqu'à ce qu'elles retournent enfin à leur premier estre, & qu'il s'en faict vne resolution entiere. Par Proserpine les Anciens ont voulu signifier cét Esprit celeste, qui se cache & se renferme dans la terre, representée par Pluton; Cét Esprit, dis-ie, qui separé du Globe superieur, se retient soy-mesme, comme il nous est declaré par ces vers:

Soit que par sa fraischeur, il faille que la terre,
Les semences du Ciel en ses veines enserre.

L'on feint que ce mesme Esprit a esté enleué de terre, pource qu'il est impossible de le rendre *Fixe*, tant qu'on luy donne le temps de se rendre *Volatile*: si bien que par vne soudaine distraction, on le voit se cógeler & se fixer, comme si quelqu'vn vouloit mesler ensemble l'air auec l'eau; ce qui ne se peut autrement que par le moyen d'vne *Circulation* rapide, & precipitée: D'où il s'ensuit que lon voit ces deux corps assemblez dans leur propre escume, & l'air comme enleué hors de l'eau. Ce n'est pas sans sujet qu'on adjouste, Que le rauissement de Proserpine aduint, lors qu'elle cueilloit des Narcisses dans les vallées, pource que Narcisse préd son nom de l'assoupissement, qui le saisit quand il fut change en cette fleur. Cela nous apprend, Qu'il faut rauir l'Esprit de la Matiere terrestre, puis le preparer & le disposer, quand il commence de s'endur-

cir, & de ſe congeler. C'eſt encore auec vne tres-grande raiſon qu'on attribuë à Proſerpine vn honneur qui n'appartient qu'à elle ſeule, quand on l'appelle Dame, & maiſtreſſe de *Dis*; à cauſe que cét Eſprit là gouuerne toutes choſes en ces lieux ſouſterrains, ſans qu'il ſemble que Pluton, qui en eſt eſtonné, s'en aperçoiue luy meſme. C'eſt encore ce meſme Eſprit que les forces celeſtes, denotées par Ceres, taſchent de tirer, & de reünir auec vn ſoin merueilleux. Quant au flambeau tout ardent qui ſe voit dans la main de Ceres, il nous figure ſans doute le Soleil, qui court autour de la terre; & qui auroit plus de force que toute autre choſe à recouurer Proſerpine, ſi cela ſe pouuoit, & ſi elle ne demeuroit immobile & ferme. La raiſon de cecy nous eſt fort bien expliquée par les conditions accordées entre Iupiter & Ceres; eſtant certain qu'il y a deux moyens de reſſerrer l'Eſprit dás vne matiere ſolide & terreſtre. Le pre-

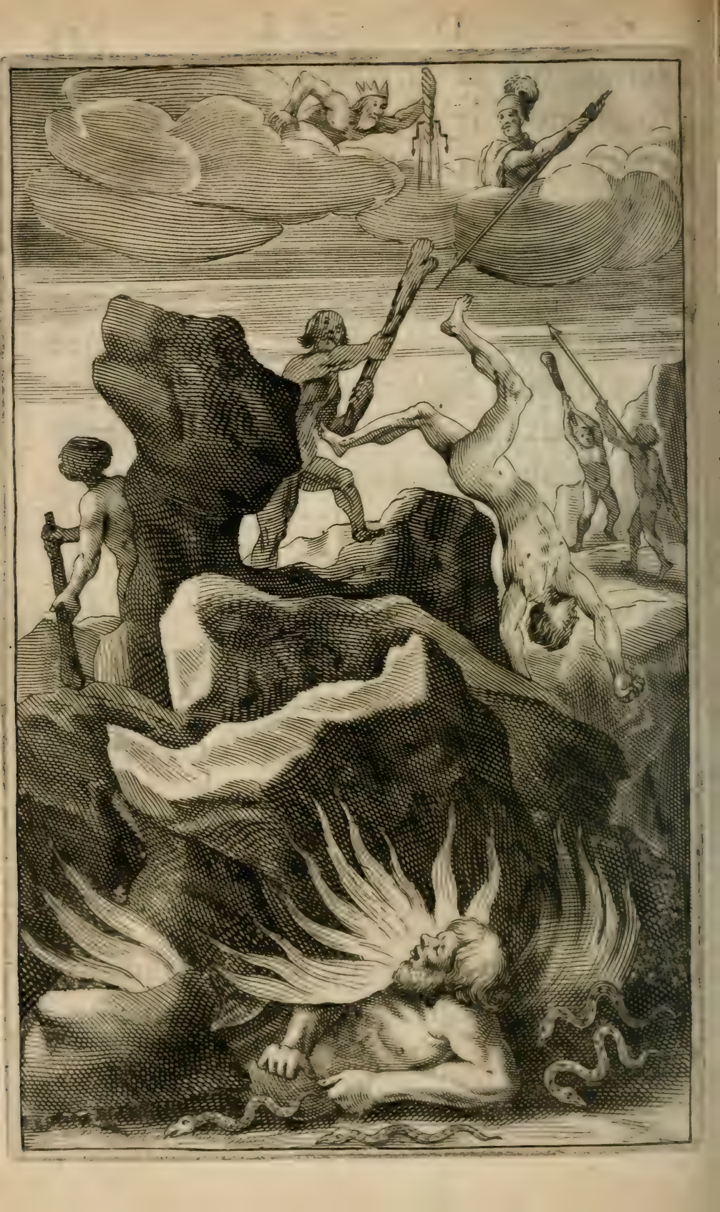
mier se peut par *Obstruction*, ou *pär Constipation*, qui est vne pure violence,& vn emprisonnement: Le second par l'administration de l'aliment proportionné; en quoy ne se trouue rien de violent, ny qui agisse auec resistance: car l'Esprit enclos treuuant dequoy se nourrir, ne cherche point à se rendre *Volatile*, & demeure *Fixe*, en sa propre terre. Cela nous est démonstré par la pomme de Grenade que Proserpine gousta; qui fut cause que sa mere Cerés ne la pût tirer des Enfers, quand pour cét effect elle courut tout le monde auec vn flambeau à la main. Aussi la principale cause pour laquelle l'Esprit des corps metalliques & des Mineraux se resserre pour l'ordinaire au dedans, c'est à raison de la solidité de leur masse; Mais celuy des Animaux & des Plantes, habite des corps qui sont poreux, tellement que le chemin d'en sortir luy seroit ouuert, s'il n'y estoit retenu par le goust, & par le plaisir qu'il y prend. Quant à la condition

de ſix mois, elle n'eſt autre qu'vne gentille deſcription de la diuiſion de l'an; veu que cét Eſprit eſpandu ſur terre à l'eſgard des choſes Vegetables, s'eſleue durant l'Eſté aux parties d'enhaut, & ſe rencontre en Hyuer en celles d'embas.

Ie viens maintenant à l'effort que Theſée & Pirithous firent enſemble, de mettre Proſerpine hors des Enfers. Ce nous eſt vn exemple, Qu'il aduiét ſouuent que les plus ſubtils Eſprits, qui deſcendent icy bas dans pluſieurs corps, ne peuuent ſi bien faire, que de tirer & vnir à eux les Eſprits ſouſterrains; mais qu'au contraire eſtant vne fois fixes, & incorporez, iamais plus ils ne s'eſleuent en haut: tellemét que Proſerpine augmente par leur moyen, & ſon Empire & ſon monde. Pour le regard du Rameau d'or, je diray que c'eſt icy que nous ne pouuons plus ſouſtenir l'effort des Philoſophes Chymiques, qui ſe promettent de reformer entieremét les corps naturels, & de les tirer, par maniere de dire, de leur Enfer. Quoy qu'il en ſoit, il eſt

certain que la Chymie ne peut auoir vn fondement de Theorie : I'apprehẽde fort encore, qu'en matiere de pratique, elle n'ait aucunes arres asseurées.

Ie la laisse donc à part, pour venir à ce dernier point de nostre Fable. Nous auons vne connoissance certaine tirée de plusieurs figures des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour vne chose du tout impossible, de pouuoir en quelque partie renouueller & reformer les Corps naturels; bien que neantmoins telle chose leur ait toûjours semblé cachée, & hors de la voye ordinaire. A quoy se rapporte possible cette Feinte, que ce Rameau d'or se treuuoit dãs vne espaisse forest, entre vne infinité d'autres arbres. Ils ont feint, qu'il estoit d'or, pour denoter la longue durée de ce Metal, le representant comme enté, à cause que c'est de l'Art seulement qu'il faut esperer vn tel effect, & non pas d'aucune medecine, ny d'aucun moyen non plus qui soit naturel & simple.





Des Rebellions.

DISCOVRS XXIV.

LEs Poëtes ont feint, Que la Deesse Iunon fasché de ce que Iupiter auoit de soy-mesme enfanté Pallas, pria les Dieux qu'il luy fut permis encore à elle, de pouuoir engendrer toute seule, sans la ioüyssance de son mary. Ils disent là dessus, qu'elle fit si bien par ses importunes prieres, que sa demande luy fut enfin accordée : De maniere qu'ayant esbranlé la terre, de ce mouuement violent nasquit aussi-tost Tiphon, Monstre grand & horrible, qui fut donné à

vn Serpent, comme à vne nourrice, qui eut ſoing de l'eſleuer en ſon enfance. Mais à quelque temps de là, deuenu grād & robuſte, il fit la guerre au Pere des Dieux. En ce combat, le pauure Iupiter tresbucha ſous la force de ce Geant; qui l'ayant chargé ſur ſes eſpaules, le tranſporta en vn pays obſcur & fort eſloigné, où il le laiſſa tout impuiſſant, & mutilé de ſes membres, apres luy auoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & ſoy. Peu apres il arriua que Mercure deſroba ſes nerfs au Geant, & les rendit à Iupiter; qui s'en eſtant renforcé, aſſaillit derechef Tiphon. La premiere atteinte qu'il luy donna, fut d'vn coup de Foudre, qui luy fit reſpandre quantité de ſang, d'où naſquit la venimeuſe engeance des Serpens qui ſont ſur la terre. Tiphon cependant voulut mettre ſon ſalut en la fuite; mais il fut contraint de ſe laiſſer choir, affoibly du coup qu'il auoit receu. A quoy Iupiter ayāt

pris garde, il le precipita ſoudainement au pied du mont Ætna, & ainſi il l'eſcraſa deſſous le faix de cette Montagne.

Cette Fable a eſté inuentée, pour eſtre comme vn Symbole de la Fortune des Roys, & des Rebellions qu'on voit ordinairement aduenir dans les Monarchies. Car les Rois ſont, par maniere de dire, mariez auec leurs Royaumes, comme Iupiter auec Iunon. Mais il aduient la pluſpart du temps, que l'habitude qu'ils ont à regner, eſt la choſe du monde qui les trauaille d'auantage, & qui les reduit pluſtoſt à la Tyrannie. De maniere que ſans ſe ſoucier de ſe tenir à l'auis de leurs Eſtats, ils ne veulẽt engendrer que d'eux-meſmes: C'eſt à dire, que leur intention eſt, de gouuerner toutes choſes comme il leur plaiſt, & de ne ſuiure point d'autre Loy que leur propre volonté. Cependãt, tel procedé inſuportable à vn Peuple, fait qu'il taſche encore de ſon coſté de creer vn Chef, & de l'aggrandir. Or comme

ces menées naiſſent ordinairement des ſecrettes intelligences de la Nobleſſe; & des plus grands du Royaume; apres qu'on les a bien diſſimulées, l'on taſche de faire ſouſleuer le peuple, d'où s'enſuit vne certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choſes reduites en tel eſtat ſe fomentẽt encore plus par la malignité naturelle du Vulgaire, qui eſt vn Serpent grandement dommageable aux Roys. Comme ces nouueaux troubles ont pris tant ſoit peu d'haleine & de force, ils aboutiſſent enfin à vne manifeſte Rebellion: Et d'autant que les maux qui en reuiennent aux Roys & aux Peuples ſont infinis, elle nous eſt repreſentée ſous l'horrible figure du monſtre Tiphon. On luy donne cent teſtes, pour les diuerſes entrepriſes, & les executions qu'elle fait. Ses bouches qui vomiſſent le feu, denotent les embraſemens; & les Serpens dont elle eſt enuironnée, demonſtrent les maladies contagieuſes

qui l'accompagnent par tout, principalement dans les ſieges des Villes. Ses mains de fer ſignifiét les aſſaſſinats & les meurtres : Ses griffes plus rauiſſantes que celles de l'Aigle, les extorſions & les voleries. En vn mot, tout ſon corps ſemé de plumes eſt vn Hierogliphe des apprehenſions, & des nouuelles que les Courriers apportent à tout moment. Ces Rebellions ſont quelquefois ſi puiſſantes, & ſe fortifient de telle ſorte, que les Roys, cóme transportez ailleurs par leurs ſujets mutinez, ſont contrains de quitter leurs Thrônes, & leurs meilleures villes, pour ſe retirer en des lieux obſcurs, meſmes aux confins de leur Royaume; comme ils ont perdu leurs principaux nerfs, qui ſont l'argent & la Maieſté. Mais apres que leur Prudence a bien combatu les diſgraces de la Fortune, ils recouurent enfin ces nerfs, par l'induſtrie & par la Vertu de Mercure; c'eſt à dire, que deuenus affables & recóciliez auec les volontez & les

courages de leurs ſujets, ils regaignent ſouuent par leur moyé, vne prompte aſſiſtance d'argent, & en eux-meſmes vne nouuelle vigueur de leur propre authorité. Toutefois, ceux qui ſçauent joindre la ruſe à la Prudence, ſe gardent fort bien de tenter derechef la Fortune, & de reprendre les armes; ce qui n'empeſche pas pourtant qu'ils ne ſoient toûjours attentifs à conſiderer s'il ny a point moyen de ruyner les factions des Rebelles, par quelque action illuſtre & memorable.

Que ſi leur deſſein reüſſit; ces Mutinez deuenus foibles à l'inſtant, & tous effrayez, ſe tournent d'abord aux menaces & aux inſoléces, qui ne ſont que ſifflemens de Serpens. Mais enfin, comme ils voyent leurs affaires au deſeſpoir, ils mettent toute leur aſſeurance en la fuite, ſi bien qu'ils commencent à ſe laiſſer choir; Et c'eſt alors que les Roys ont beau moyen de leur mettre en queuë vne bonne Armée, & de les pourſuiure en toute aſſeu-

rance, pour les accabler, comme auec le mont Ætna, par les forces de leurs Royaumes.







Du Zele indiscret.

DISCOVRS XXV.

LEs signalez faits d'armes de Diomede rendoient sa gloire fleurissante de toutes parts, quand la Deesse Pallas, qui l'aymoit extremement, & qui le connoissoit assez prompt, luy dit vn iour qu'il frapast hardiment sur Venus, s'il la rencontroit dans la meslée. Il arriua donc que Diomede ne manqua point de mettre en execution le commandement de la Deesse, & de blesser Venus au bras droit; Acte qui luy reüssit sans chastiment durant

quelque temps. Ainsi apres s'estre bien̄ mis en honneur par ses illustres faits d'armes, il s'en retourna en son pays, où apres auoir espreuué plusieurs fascheuses disgraces, il fut contraint de s'enfuir en Italie à la mercy d'vn peuple estranger. A son arriuée, la bonne Fortune le fauorisant plus qu'auparauant, luy donna pour hoste le Roy Daunus, qui l'honnora de plusieurs dons, outre que des Statuës luy furen̄t dressées en diuers lieux du païs. Mais il aduint depuis, que ce mesme peuple, vers lequel Diomede s'estoit retiré, se sentant affligé de plusieurs grands fleaux, le Roy Daunus se mit dans l'esprit, que la cause en procedoit de ce qu'il auoit donné entrée dans son pays, à vn homme Impie, mal voulu des Dieux, & qui auoit eu l'asseurãce d'assaillir à force d'armes vne Deesse, qu'on ne pouuoit toucher seulemen̄t, sans commettre vne grande Impieté. Ayant donc à desliurer son païs, que les méchancetes de son Hoste auoient perdu, & sça-

chant d'ailleurs qu'il valoit mieux violer le droit d'Hoſpitalité, que le reſpect qui ſe doit à la Religion, il fit trancher la teſte à Diomede; & voulut de plus que ſes Statuës fuſſent demolies, afin qu'à l'aduenir il n'en reſtaſt aucune memoire. Il y auoit ſi peu d'aſſeurance à ſouſpirer pour vn ſi eſtrange accident, que ſes compagnons meſmes s'abandonnans aux gemiſſemens & aux larmes, à cauſe de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyſeaux de l'eſpece des Cygnes, qui chantent à l'heure de leur mort, ie ne ſçay quoy de melodieux & de funeſte.

Le ſujet de cette fiction n'eſt pas commun. Car toutes les autres Fables ne diſent point qu'aucun Herôs, reſerué vn ſeul Diomede, ait iamais eſté ſi hardy, que d'attaquer vne Diuinité, les armes à la main. Cette Fable nous ſemble depeindre l'image & la Fortune d'vn homme violant, & qui n'a point d'autre but en ſes actions, que de vouloir par la ſeule

force, pourſuiure, & exterminer quelque ſorte de culte diuin, ou de Religion, quoy que vaine & legere. Or bien que les entrepriſes de ſang, faites pour la Religió, fuſſent incognues aux Payens (eſtant veritable que les Dieux des Gentils n'eſtoient nullement jaloux de leur culte, ce qui eſt le propre attribut du vray Dieu) il ſemble neantmoins qu'en ces premiers Siecles, la Sageſſe eſtoit ſi grande & ſi ample, que par le moyen des meditations & des ſimulacres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouuoient ſçauoir par Experience. Ie dis donc, que ceux qui par des effects de ſang & de feu, ou bien par l'aigreur des ſupplices, taſchent d'arracher, & d'abolir quelque Secte, ou quelque Religion, bien que vaine, gaſtée, corrompuë & infame (dequoy Venus eſt vn Hyerogliphe) & qui ſe trauaillent à la corriger & a la conuaincre par les armes, pluſtoſt que par la force de la Raiſon, de la Doctrine, & de la Sainteté de vie, ou par le

poids des exemples & de l'Authorité, sót possible incitez à cela par la Deesse Pallas; c'est à dire par vne certaine Prudence violente, & par vn iugement trop seuere. L'efficace, ou la vigueur de ces choses, les fait entrer si auant dans la consideration de telles tromperies, & des abus qui s'ensuiuét de semblables fautes, qu'esmeus ensemble d'vn bó zele, & d'vne hayne qu'ils ont conceuë contre les faussetez, ils s'acquierent fortuitemeut, & pour quelque téps, vne grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choses moderées ne peuuét estre agreables, estimát tous les autres hommes froids & timides à comparaison de ceux-cy, publie leurs merites par tout, & les considere comme insignes deffenseurs de la Religion & de la Verité. Et toutefois cette espece de bon-heur & de gloire paruient rarement au bout de sa course. D'où il s'ensuit que si par la mort elle n'euite bien-tost la reuolution des choses, comme toute autre violence, sa

prosperité se perd sur la fin. Mais s'il aduient aussi que les affaires changent de face, ou que la Secte raualée & persecutée, vienne à s'esleuer, & à prendre de nouuelles forces; c'est alors que les hommes voyent leur zele indiscret entierement condamné, leur imprudence abatüe, leur nom rendu odieux, & tous les honneurs qui leur estoient auparauant deferez, changez en autant d'opprobres & d'infamies. L'accident tragique de Diomede, tué par son hoste mesme, nous apprend, Que les troubles suscitez pour la Religió, allument entre les plus proches parens, vne infinité de trahisons & de guerres secrettes. Les deffenses faites de pleurer sa mort, sur peine de punition, seruent à monstrer, Que les hommes ont vne inclination naturelle à la pitié, Que les ennemis des meschancetez ne laissent pas d'estre touchez de la misere de ceux qui les ont commises; & qu'ainsi il faut bié qu'vn mal ait atteint à son extre-

mité, quand on ne donne point de lieu aux larmes. Cela ſe voit ordinairement en matiere de Religiõ & d'Impieté. Car en cette cauſe, ſi les hõmes font le moindre ſemblant d'auoir de la compaſſion pour autruy, ils ſont remarquez incontinent, & tenus pour ſuſpects. Au contraire, les gemiſſemens & les pleurs de ceux d'vne Secte, n'eſclattent iamais ſi fort qu'au dernier moment de leur vie; En cela ſemblables au chant de ces Oyſeaux pleintifs, en la forme deſquels les Compagnons de Diomede furent changez. Cette partie de l'Allegorie eſt encore fort remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le ſuiet de la vraye Religion, ont accouſtumé, comme de beaux Cygnes, de fléchir d'vne merueilleuſe façon les courages les moins ſenſibles à la pitié, & de viure dans la memoire des hommes, ſans pouuoir iamais en eſtre effacez.





De la Matiere, & de ses conditions.

DISCOVRS XXVI.

LE Vieillard Protée, comme disent les Poëtes, seruit de Berger à Neptune, & fut appelle trois fois tres-grand, pour la merueilleuse connoissance qu'il auoit de l'Aduenir; car il ne sçauoit pas seulement le Futur, mais encore le Passé & le Present. De maniere qu'outre sa grande intelligence en l'Art de deuiner, il estoit côme Ambassadeur & Interprete de plusieurs secrets, & de toute l'Antiquité. Son ordinaire sejour estoit dans vne grande Cauerne, où il auoit ac-

couſtumé de conter ſur le midy ſes troupeaux de Balenes, & de s'endormir là deſſus. Ceux qui ſe vouloient ſeruir de luy en quelque choſe, n'en pouuoient venir à bout autrement, qu'en le liant eſtroitement par les bras: Alors cóme il ſe voyoit enchaiſné, pour ſe deſlier plus facilement, il auoit accouſtumé de prendre toute ſorte de formes eſmerueillables, & de ſe trãſmuer, tantoſt en feu, tantoſt en riuiere, & maintenant en beſte ſauuage; juſques à ce qu'enfin il reprenoit ſa premiere forme.

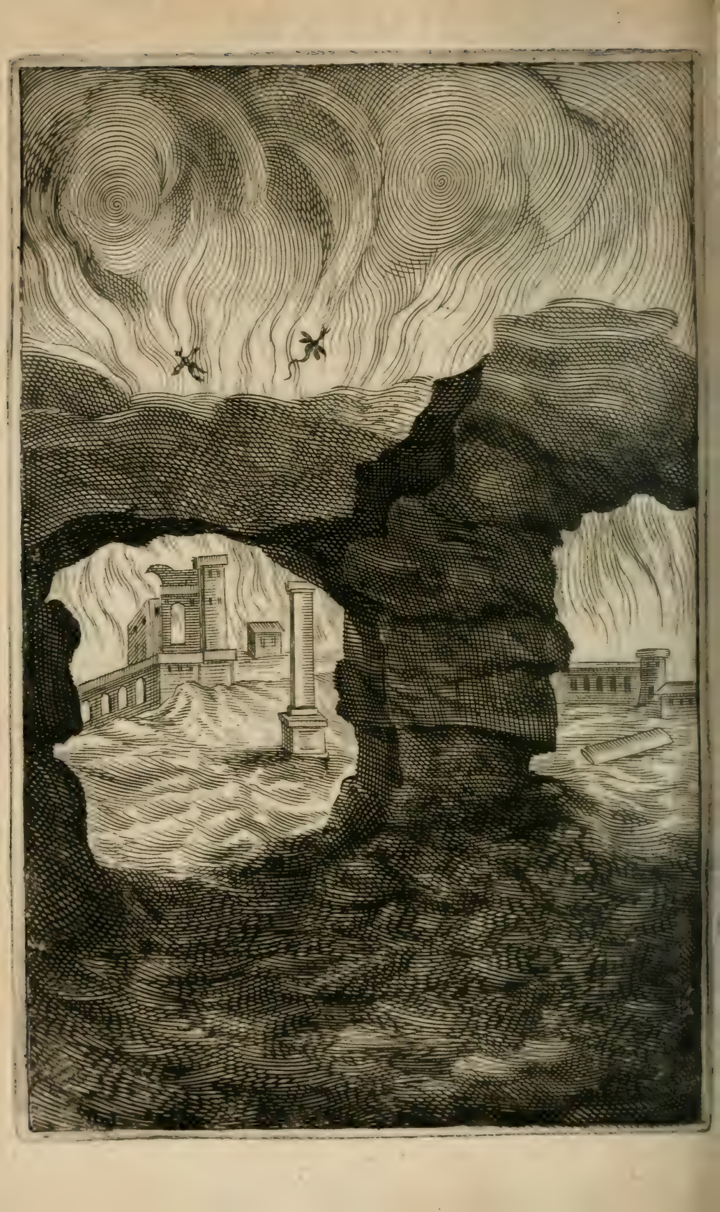
Le ſens de cette fiction Poëtique ſemble toucher les ſecrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Sous la perſonne de Protée eſt compriſe cette meſme Matiere, qui eſt la choſe la plus ancienne apres Dieu. Elle fait ſa demeure en la concauité du Ciel, comme dans vne Cauerne, & ſert le Dieu Neptune, pource qu'il n'eſt point d'action, ny point de diſtribution de la Nature, qui ne s'exerce principale-

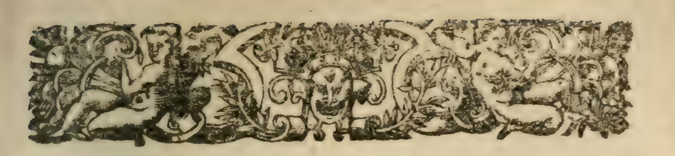
ment dans les choſes liquides. Par les troupeaux de Protée ſont figurées les ordinaires Eſpeces des Animaux, des Plantes, & des Metaux ; où la Matiere s'eſpád, & ſe conſerue de telle ſorte, qu'ayant vne fois acheué de former ſes Eſpeces, & faict ce qui eſt de ſon deuoir, lon diroit par apres qu'elle dort & ſe repoſe, ſans faire le moindre effort de s'appreſter à la procreation d'aucune autre Eſpece. Cela nous eſt demóſtré par le compte que fait Protée de ſes troupeaux, deuant que dormir; A quoy il ne s'amuſe ny au matin, ny au ſoir, mais en plein midy; pource que la generation & la corruption des choſes ne ſe font jamais qu'en leur ſaiſon legitime, & lors que la Matiere eſtant preparée, & diſpoſée comme il faut, ſe produiſent les Eſpeces des choſes. Or ce temps doit tenir vn milieu entre les premiers principes, & leur derniere vieilleſſe, tel qu'il fut en la premiere creation de châque Eſpece, comme la ſainte Eſcriture

nous l'apprend: Car par la vertu de cette parole de Dieu *Producat*, la Matiere obeit aussi-tost au cõmandement de son Createur, sans suiure ses circulations ordinaires; Si bien que tout à coup il se mit à reduire en acte ses œuures, & fit l'Espece.

La Fable de Protée, libre & deslié auec son Bestail, estend jusques icy sa Narratiõ; Et nous monstre que l'vniuerselle Generalité des choses, auec sa fabrique, & sa tissure ordinaire, est la face de la Matiere, qui n'estant ny liée, ny resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiatæ*, Toutesfois, s'il aduient qu'vn Esprit, qui excelle en la connoissance des secrets de la Nature, la trauaille & la violente en quelque façon; comme si c'estoit auec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut aduenir que par la toute-puissance de Dieu) c'est alors que se trouuant à cette extremité, elle se transforme & se change diuersement, prenant plusieurs ressemblances de choses du tout

admirables, jusqu'à ce qu'enfin ayãt faict só tour, elle se voit sur le point de retourner en son premier estat, si la violence fatale va continuant. Alors le moyen de lier estroittement la Matiere sera plus aisé, si on l'estreint par les bras, c'est à dire par les extremitez. Pour le regard de ce que la Fable adjoûte, Que Protée fut vn excellent Deuin, par qui furent cogneus trois diuers temps, qui sont le Passé, le Present, & l'Aduenir; cela se rapporte fort bien à la Matiere. Car pour auoir vne parfaite connoissance de ses proprietez, & de son progrez, il faut de necessité comprendre ensemble le principal acte des choses qui ont esté desia faites, qui se font, & qui se feront, bien que cette connoissance ne s'estende point sur châque partie en son particulier.





Des accords, ou des Traittez des Princes.

DISCOVRS XXVII.

TOVTES les Fables ſont pleines de cét vnique ſerment, dont les Dieux celeſtes auoient accouſtumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur reſtât à la repentance. Par ce ſerment ils n'inuoquoient ny la Majeſté du Ciel, ny aucun attribut diuin, mais bien le ſeul Styx, qu'ils feignoient eſtre vn certain fleuue d'Enfer, qui ſerpentant par la Cour de *Dis*, y rouloit ſes noires ondes, & tournoyoit en diuers endroits. C'eſtoit la ſeule

formalité qu'ils obſeruoient en iurant, hors laquelle nul autre ſerment ne leur ſembloit inuiolable ny ferme. Que ſi quelqu'vn y contreuenoit, il encouroit auſſi-toſt le nom & la peine de Pariure, que les Puiſſances celeſtes redoutoiét par deſſus toute autre choſe; outre que durant quelques années, il eſtoit banny des feſtins & des aſſemblées des Dieux.

Cette Fable a ie ne ſçay quel rapport auec les accords, & les traitez que les Princes font d'ordinaire; où la Verité fait voir ſouuent, que les conuentions confirmées par quelque ſermét, ne ſont pas touſiours bien fermes; De maniere qu'on peut dire que tels ſermens ſe pratiquent pluſtoſt par vne certaine oſtentation d'honneur, de reputation, & de compliment, que pour vn teſmoignage de Foy, d'aſſeurance & de veritable effet. Que ſi meſme on y adjoûte les liens de la Parenté, comme de certains ſermens de la Nature, cela n'oſte rien pourtant, ny à

l'Ambition

l'Ambitió, ny à l'intherest particulier, ny à la licence de commander, à qui l'aduantage demeure tousiours. Ce qui est d'autant plus facile, qu'il est bien-aisé aux Princes de couurir ensemble leur Conuoitise, & d'authoriser le peu de sincerité de leur Foy par diuers pretextes, & par belles apparences; comme n'ayant à rendre compte à personne, qui leur puisse seruir d'Arbitre. Par ce moyen il ne leur reste qu'vn propre & seul fondement de bóne Foy, laquelle ne consiste point en aucune Deïte celeste, mais bien en vne presente Necessité, qui est aux Grands vne puissante Deesse. Elle nous est fort bien representée par le Styx, fleuue fatal, & qu'on ne peut repasser. Ce fut le Dieu qu'inuocqua l'Athenien Iphicrates, en la conclusion de la Paix qu'il fit auec les Lacedemoniens. Or d'autant que luy seul profera tout ouuertement ce que plusieurs autres s'imaginoient en leur ame, sans l'oser dire; il ne sera pas hors de propos de

rapporter icy ſes propres paroles. Ce grand homme s'aduiſant que les Lacedemoniens ne faiſoient qu'inuenter & propoſer vne infinité de ruſes, de Loix & de diuers liens, pour eſtreindre & arreſter des Articles de Paix, ſe mit à parler ainſi: *L'on ne peut, ô Lacedemoniens, treuuer qu'vn ſeul lien parmy vous, ny eſtablir qu'vne ſeule aſſeurance; que nous tiendrons pour inuiolable, ſi vous demeurés d'accord de nous auoir remis entre les mains des choſes qui vous ayent oſté le pouuoir d'offencer autruy, quand meſme vous en auriez toute la volonté qu'on ſçauroit auoir.* Cela monſtre aſſez, que s'il n'y a plus de lieu à l'offence, ou ſi des accords & des articles rompus s'enſuit vn peril euident de perdre l'Eſtat, ou d'amoindrir enſemble le reuenu du Public, lon peut bien enfin eſtimer telles conuentions inuiolables & ſaintes, ou pour mieux dire, comme confirmées auec vn ſerment ſolemnel, preſté ſur le fleuue Styx. Lon ne laiſſe pas cependant d'eſtre dans vne per-

petuelle apprehension de se voir banny pour vn temps du banquet des Dieux; par où les Anciens nous ont voulu signifier les prerogatiues & les raisons d'vn Estat, ensemble l'abondance & le bon-heur qui peuuent l'accompagner.







Qu'il n'eſt point de Grandeur ſans deplaiſir.

DISCOVRS XXVIII.

NEMESIS, ſelon la Fable, fut vne Déeſſe reuerée d'vn chacũ, & redoutable à ceux qui eſtoient le plus en Fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la Nuict, & nous la peignent ainſi. Elle auoit des aiſles au dos, ſur la teſte vne Couronne, en ſa main droite vn jauelot de heſtre, & en la gauche vn vaſe, dans lequel eſtoient enclos certains Ethiopiens. Bref elle eſtoit

montée ſur vn Cerf, animal d'extreme viſteſſe à la courſe.

Le ſujet de cette feinte ſemble eſtre tel. Par le nom de Nemeſis, la Vengeance eſt ſignifiée aſſez clairement. Car la principale charge de cette Déeſſe, comme de quelque Tribun du Peuple, eſtoit de ſe gliſſer dans la conſtante & perpetuelle felicité des plus fortunez; d'y apporter de l'empeſchement, de tenir en arreſt les inſolences, & d'en faire de meſme des proſperitez, quelques innocentes & moderées qu'elles fuſſent ; comme n'eſtant permis d'admettre au banquet des Dieux aucun de la race des hommes, ſi ce n'eſtoit pour luy faire affront. Auſſi à n'en point mentir, ie ne lis iamais ce chapitre de C. Pline, où il raconte les diſgraces & les miſeres d'Auguſte Ceſar (Prince d'ailleurs grandement heureux, qui auoit de la Nature vne certaine induſtrie de ſçauoir gouuerner la Fortune, & de la poſſeder entierement, ſi bien qu'il fut im-

possible de remarquer jamais en son esprit la moindre apparéce d'Orgueil, d'inconstance, & de bassesse de courage, veu qu'il se monstroit quelquefois resolu de mourir volontairement,) qu'en mesme temps ie ne me figure qu'il falloit que cette Déesse fust bien puissante, pour tirer vne telle Victime sur son Autel. Elle estoit fille de l'Ocean & de la Nuict, c'est à dire de la reuolution des choses, & du iugement diuin, obscur, & secret. Telle reuolution, ou plustost cette Vicissitude, nous est fort proprement denotée par l'Ocean, à cause de son perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuict, elle est vn Symbole de la Prouidence Diuine. Les Payens mesme ont sçeu fort bien remarquer cette Nemesis Nocturne, pour monstrer que le iugement des hommes est fort different de celuy de Dieu.

Riphée y tomba mort, accident lamentable,
Bien qu'il fust des Troyens vn Chef tres-
equitable

Le plus aymé des Dieux, & le plus iuste aussi:
Mais quoy? les Immortels le voulurent ainsi.

Nemesis est descrite auec des aisles, à cause des soudaines reuolutions des accidens humains, qui aduiennent pour l'ordinaire, lors qu'on y pense le moins: Aussi le souuenir que nous auons des affaires du passé, nous fait voir qu'il est presque toûjours aduenu que les grands hommes, & les plus aduisez, ont trouué leur perte dans les dangers qu'ils ont méprisez. Ainsi M. Ciceron ayant eu aduis de la part de Decius Brutus, de la mauuaise volonté qu'Octauius Cesar auoit pour luy, & de son courage vlceré, ne luy fit point d'autre responſe que celle-cy; *Vrayment, mon cher Brutus, ie vous ayme d'autant plus que mon deuoir m'y oblige, ayant pris la peine de me donner aduis de toutes ces bagatelles, qui ne meritent pas qu'on en parle.* Par l'enseigne de Souueraineté que Nemesis

a ſur la teſte, eſt ſignifié l'éuieux & le malin naturel du Commun, qui a cette couſtume de ſe reſioüir, & de couronner Nemeſis, quand il void tomber du haut de la rouë les plus aduancez en Fortune. Elle porte en ſa main droite vne lance, ou vn Iauelot, pour en trauerſer ceux que bon luy ſemble. Quant aux autres, qu'elle ne veut pas tout à faict abbattre ſous le joug des miſeres & des diſgraces, elle leur met deuant les yeux la bouteille où la fiolle qu'elle ſouſtient de ſa main gauche, où ſe deſcouure vn ſpectacle malencontreux & hideux à voir. Car les Grands du monde, ou ceux qui ſont eſleuez au plus haut cõble des felicitez de la terre, ſe repreſentent ſans ceſſe la mort, les maladies, les diſgraces, les trahiſons, qui leur ſont tramées par les artifices des leurs; Bref les embuſches des ennemis, les reuolutions des affaires, & autres tels accidens, qui ſemblent autant de Mores dans cette fiolle; objet effroyable à la veuë des regardans.

Virgile descriuant le faict d'armes de Cleopatre en la iournée Actiacque, adjoûte auec beaucoup d'eloquence & de grace

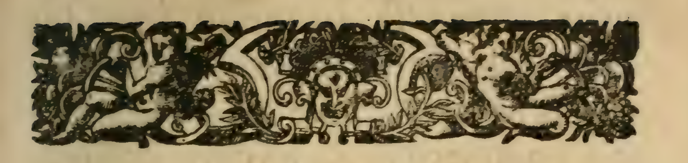
La Royne auec son luth semond de toutes parts
Les ardans escadrons qui suiuent le Dieu Mars;
Et ne voit pas encor la piqueure mortelle
De deux cruels Serpens s'enuenimer contr'elle.

Et à vray dire, elle ne tarda gueres à voir les bataillons entiers de ces Ethiopiés, se presenter à ses yeux, quelque part qu'elle se tournast. En vn mot, ce n'est pas sans raison que la Fable adjoûte sur la fin; Que Nemesis est assise sur vn Cerf. Car bien que cét animal soit plein de viuacité, il peut arriuer neantmoins que l'homme rauy par la mort en la fleur de son aage preuienne & esuite les coups de Nemesis, comme au contraire, il faut ne-

ceſſairement qu'il luy ſoit ſujet, s'il deuient puiſſant, & aduancé dans vne grande Fortune.







Du combat de l'Art auec la Nature.

DISCOVRS XXIV.

ATalante estant fort prompte à la course, fit vn deffi à Hypomene, pour esprouuer lequel des deux iroit plus viste, & gaigneroit la victoire. Les conditions de ce combat furent, Qu'en cas qu'Hypomene vainquist, il auroit pour femme Atalante; & qu'au contraire s'il demeuroit vaincu, il le payroit aux despens de sa vie. Il sembloit aisé de juger à qui demeureroit la victoire; puis qu'Atalante, inuincible à la course, s'estoit desja mise en honneur,

par la ruïne de plusieurs, ausquels elle auoit gaigné le deuant : Ce qui fut cause qu'Hypomene ayant recours à la tromperie & à l'artifice, fit prouision de trois pommes d'or, & les porta quant & soy : Comme il fut donc question d'entrer dans la lice, Atalante ne manqua point à deuancer Hypomene ; qui se voyant laissé en arriere, recourut à son artifice, & jetta en mesme temps l'vne des trois pommes d'or à la veuë d'Atalante; Ce qu'il ne fit pas en pleine lice, mais à l'escart, pour l'amuser d'auantage, & pour la mieux destourner de sa route. Ainsi la conuoitise commune aux femmes, & la beauté de cét or roulant l'allecherent si bien, qu'au lieu de courre tout droit, elle tourna ses pas vers la Pomme, affin de la prendre : Cependant Hypomene eust loisir de s'aduancer vn peu, & de laisser Atalante derriere soy. Mais par le moyen de sa naturelle vistesse, elle ne tarda guere à reparer le dommage du

temps perdu; & meſme elle gaigna le deuant à Hypomene ; qui neantmoins l'ayant amuſée auec ſes pommes d'or, iuſques à la troiſieſme fois, fit en ſorte qu'enfin il demeura victorieux, non pas tant par les effets de ſon courage, que par ceux de ſon propre artifice.

Cette feinte nous ſemble propoſer vne Allegorie bien remarquable, du contraſte de l'Art auec la Nature. Car il eſt certain que l'Art ſignifié par Atalante, ſe rend par ſa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne treuue point d'empeſchemét ny d'obbſtacle, & qu'ainſi par la grande viſteſſe de ſon cours, il atteint le premier au but. L'experience nous apprend cecy tous les iours ; comme il ſe void par le fruit de l'arbre, qui ſe treuue bien meilleur enté, que celuy qui prend ſon accroiſſement par le moyen du noyau que l'on plante. I'adjoûte à cecy, Qu'en la generation des pierres, la terre fangeuſe de ſoy, ne s'en-

durcit pas si tost qu'elle fait, quand on y cuit des carreaux de brique. Que s'il est question de venir aux choses morales, l'on peut remarquer qu'vn allegement de douleur, & la consolation qui s'ensuit apres quelque perte qu'on a faite, se donnent tous deux vne entrée dans l'ame par la longueur du temps, comme par vn bien-fait de la Nature; au lieu que la Philosophie, qui semble estre le vray Art de bien viure, n'vse point de delay, & nous presente aussi-tost le temps propre à la consolation. Ie sçay neantmoins qu'il est vray, que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces priuileges de l'Art sont retardez, au grand dommage des choses humaines. Car parmy les Sciences & les Arts, il ne s'en est iamais trouué aucun, qui ait cõstamment continué iusques à la fin, sa vraye & legitime course, pour y atteindre comme à son but. Au contraire, c'est l'ordinaire des Arts commencez, d'abreger leur cours, & de le quitter, pour se

tourner

tourner du costé du gain, & vers leur propre commodité, à l'imitation d'Atalante.

Sa course elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'est donc pas merueille, s'il n'est point permis à l'Art de surpasser la Nature, ny de la ruïner, quand il l'auroit vaincuë, à cause des conditions & des loix de ce Deffi. Mais il y a bien dequoy s'estonner du contraire, à sçauoir de ce que l'Art demeure sous le pouuoir de la Nature, en luy obeïssant, comme fait la femme à son mary.





De l'Atome, ou des Principes du mouuement.

DISCOVRS XXX.

LEs choses que les Poëtes racontent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuuent pas estre toutes appropriées à vne certaine personne ; Et toutesfois si elles sont differentes, c'est de telle sorte, que bien qu'on reiette la confusion des personnes, lon ne laisse pas toutefois d'en retenir la ressemblance. Ils disent qu'Amour est le plus ancien de tous les Dieux, & par consequent

de toute autre chose, reserué le Chaos, auec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent jamais honoré de tiltres diuins. Lon ne luy donne ny Pere ny mere, si ce n'est que quelques-vns le font enfant de la Nuict. Mais ce fut luy mesme, qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choses du monde. Les proprietez qu'on luy attribue sont quatre, à sçauoir d'estre toûjours Enfant, Aueugle, Nud, & Archer. Ils mettent encore vn autre Amour, qui est fils de Venus, & le plus ieune de tous les Dieux. A celuy-là se donnent pareillement les proprietez du plus ancien Amour, cy-deuant alleguées, & qui luy sont conuenables en quelque façon.

La Fable penetre entierement dans la premiere naissance de la Nature. Cét Amour semble estre l'appetit, ou l'aiguillon de la premiere Matiere ; ou pour le mieux expliquer, le mouuement naturel

de l'Atome. Car luy meſme eſt cette Force ancienne & vnique, qui forme de tout la Matiere. Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dependant d'aucune cauſe: (or la cauſe eſt pere de l'effect) mais bien de cette ſeule Force dont nous venons de parler. Lon ne peut donner aucune cauſe de la Nature, ſi nous en exceptons Dieu, qui eſt auant toute choſe: Et ainſi il n'eſt ny Cauſe efficiente ny autre qui ſoit plus cognuë à la Nature: tellement qu'elle n'eſt ny Genre ny Forme. Quoy qu'il en ſoit, elle eſt poſitiue, & ne peut eſtre expliquée; Et quand bien il y auroit moyen de ſçauoir ſon progrez, lon n'y pourroit iamais paruenir par ſa cauſe; Cette Force eſtant apres Dieu la Cauſe des Cauſes, & elle meſme ſans Cauſe. Or d'autant que les hommes ſont hors d'eſperance de pouuoir comprendre vn ſi haut ſecret, quelque recherche qu'ils en faſſent, c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on feint qu'il eſt de cecy cóme du voile

obſcur de la Nuict. A raiſon dequoy le Sainct Prophete dit, *Que Dieu a faict toutes choſes belles en leur ſaiſon, & qu'il a laiſſé le monde aux diſputes des humains; mais de telle ſorte, qu'ils ne pourront jamais trouuer les œuures qu'il a produites, depuis le commencement iuſques à la fin.* Et à vray dire, la Loy de Nature reduite en ſommaire, ou, ſi vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu ſur les eſchantillons des choſes (de la repetition & multiplication deſquelles ſe forme toute diuerſité) affin de les ioindre enſemble, peut bien toucher legerement les penſées des hommes, & non pas s'y ſoumettre.

La ſcience des Grecs à deſcouurir les Principes des choſes materielles, paroiſt plus ſubtile & plus exacte que toute autre Philoſophie. Mais quand il eſt queſtion de mettre en euidence les Principes des mouuemens, c'eſt alors qu'on la treuue fort laſche & rampante. Cela ſe remar-

que en particulier dans le ſuiet dont nous diſcourons à preſent, où elle ne voit gueres clair, & en parle encore auec moins de perfection. Car l'opinion des Peripateticiens, traittans de l'aiguillon de la Matiere par la priuation, n'a que de vaines paroles; Et publie ſeulement la choſe, au lieu de la faire voir par demonſtration. Ceux qui rapportent cecy à Dieu, ne parlent pas mal; mais ils y montent en ſautant, pluſtoſt que par eſchellons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait vne ſeule Loy eſtablie par la bouche de Dieu, & qui agit auec la Nature. C'eſt d'elle-meſme dont nous auons parlé cy-deuant, & qui eſt contenuë en ces paroles, *Les œuures que Dieu a faites, depuis le commencement iuſques à la fin.* Democrite conſiderant cette Philoſophie de plus haut que les autres; apres auoir fait ſon Atome de telle grandeur qu'il ſe le figuroit, ne luy attribuë qu'vn ſeul Cupidon, ny qu'vn mouuement, y en adioutant

vn autre par forme de comparaiſon. Car il eſt d'opinió, que toutes choſes courent proprement vers le centre du monde; & que ce qui contient en ſoy plus de Matiere, s'en allant au meſme centre auec plus de viſteſſe, frappe ce qui en a le moins, & le chaſſe en haut vers ſon contraire. Mais cette penſée me ſemble encore trop reſſerrée, & recherchée auec moins de preuoyance qu'il n'en faudroit; veu qu'il eſt impoſſible que la circulation des choſes celeſtes, ou leur eſtenduë, & leur reſtreſſiſſement, puiſſent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure, touchant l'accidentaire agitation des Atomes, elle aboutit à des bagatelles, & à vne pure ignorance des choſes; ce qui nous eſt figuré par ce Cupidon enuelope des tenebres de la Nuict. Conſiderons maintenant les quatre proprietez qu'on luy donne.

C'eſt fort à propos qu'on le feint toûours Enfant, pource que les choſes com-

poſeés, ſont d'ordinaire plus grandes, & plus ſujettes à l'aage: mais pour le regard de leurs premieres ſemences, ou de leurs Atomes, ils ne ſortent jamais d'enfance. A cecy ſe raporte fort bien, que l'Amour eſt nud, pour monſtrer qu'il n'eſt rien de cópoſé, qui ne ſoit comme couuert d'vn maſque, & deſguiſé, ſi on le conſidere de prés. Auſſi pour en parler proprement, ces premiers eſchantillons des choſes, ſont tous nuds & deſcouuerts. De l'aueuglement de Cupidon lon en tire vne Allegorie fort iudicieuſe, à ſçauoir que ce Cupidon, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas beaucoup preuoyant, puis qu'il marche à taſtons, comme les aueugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la Sageſſe diuine, que des choſes qui ont le moins de preuoyance, & qui ſont cóme aueugles, il en tire cét ordre & cette beauté par vne certaine Loy fatale. La premiere proprieté de Cupidon eſt d'eſtre Archer; c'eſt à dire, Que cette vertu eſt telle,

qu'elle opere de loing, comme la fleche décochée de la main d'vn puiſsát Archer. Car preſupoſant l'Atome & le Vuide, il s'enſuit de neceſſité que la vertu de l'Atome opere de loing. Si cela n'eſtoit, aucun mouuement ne s'en pourroit enſuiure, à cauſe de l'oppoſition du meſme Atome: au contraire, toutes choſes demeureroient aſſoupies & immobiles.

Touchant le dernier Cupidon, c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'il eſt tenu pour le plus ieune de tous les Dieux, n'ayát peu ſe mettre en vigueur, qu'apres que toutes les Eſpeces furent ordonnées. Or bien qu'en cette deſcription l'Allegorie ſemble faire ioug, & ſe tranſporter à ce qui touche les couſtumes, elle ne laiſſe pas pour cela d'auoir ie ne ſçay quelle conformité auec l'ancien Amour: Car à le prédre en general, Venus eſueille & prouoque l'affection de procréer, que ſon fils Cupidon applique à l'Indiuidu. La diſpoſition generale vient donc de Venus,

& la plus exacte ſimpathie, de Cupidon. Ainſi celle-là dépend des occaſiõs les plus proches, & celle-cy naiſt des Principes les plus hauts, & qui ont vne certaine Fatalité ; comme de cét ancien Cupidon, duquel toute ſimpathie deriue.







Que la Curioſité eſt touſiours nuiſible.

DISCOVRS XXXI.

LA Curioſité des hommes à rechercher auec paſſion les choſes ſecrettes, peut eſtre tenuë en arreſt par la conſideration de ces deux exemples anciens; l'vn d'Acteon & l'autre de Penthée. Acteon ayant fortuitement veu toute nuë la chaſſereſſe Diane, fut transformé en Cerf, & deſchiré par ſes propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il oſa monter ſur vn

arbre, en intention de regarder les Sacrifices de Bacchus, qui se faisoient en secret ; il deuint si hors de soy-mesme, & si transporté, qu'il luy sembloit que toutes choses estoient doubles: tellement qu'il croyoit voir deux Soleils, & deux Villes de Thebes, ce qui le faisoit courir tantost d'vn costé, tantost de l'autre; & rebrousser chemin au lieu d'auancer ; n'ayant de cette façon aucun repos, quelque part qu'il se tournât.

Ainsi l'insensé Penthée,
Voit les infernales Sœurs,
Et les flambeaux punisseurs
De leur troupe reuoltée:
Il void deux Thebes paroistre;
Et deux Soleils radieux
Se descouurant à ses yeux,
Luy semblent leur flamme accroistre.

La premiere de ces Fables se rapporte aux secrets des Princes, & l'autre à

ceux de Dieu. Car il eſt hors de doute, que les ſujets qui n'eſtans admis aux ſecrets de leurs Souuerains, cherchent à les deſcouurir, contre la volonté de leurs maiſtres, ſe rendent à la fin odieux : ce qui eſt cauſe que s'aſſeurans d'eſtre mal-traittez, comme ils voyent qu'on cherche de toutes parts les occaſions de leur nuire, ils viuent en Cerfs, c'eſt à dire pleins de ſoupçons & d'inquietudes. Auſſi la plus-part du temps il arriue qu'ils ſont accuſez, & ruynez par leurs propres Domeſtiques, qui les declarent aux Princes, pour ſe mettre bien aupres d'eux : Car où l'offenſe du Prince eſt manifeſte, en tel cas les ſeruiteurs ſont autant de traiſtres ; Et ainſi les Curieux ſont ſujets à finir comme le pauure Acteon.

Quant à la diſgrace de Pentée, elle fut differente : Car les hommes qui ſont ſi mal-aduiſez, de ne ſe ſouuenir pas que la Nature les a fait naiſtre mortels;

se promettent d'atteindre iusques aux Mysteres Diuins, par les hauts degrez de la Nature, & de la Philosophie, comme s'ils estoient montez sur vn arbre. Ce qui est cause que pour punitió de leur trop grande curiosité, l'Inconstance & l'Incertitude ne les abandonnent iamais. La grande difference qui se treuue entre la lumiere de la Nature, & celle d'enhaut, fait qu'ils ne peuuent discerner les choses, & qu'il leur semble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie, & l'eslection de la Volonté, dependent de l'entendement, il s'ensuit encore qu'ils ne chancelent pas moins en la Volonté mesme qu'en l'Opinion; comme changeans de sentiment à tout coup. De cette façon ils semblent voir deux Villes de Thebes : par où nous sont figurées les bornes des actions: pource que Penthée auoit à Thebes, son lieu de retraite. De là vient enfin, que ceux-cy ne sçauent où aller, & que leur

leur desſein n'ayant point de but, ils ſe treuuent comme agitez de vagues, & trauaillez en particulier des ſoudaines ſaillies de leur eſprit, qui les eſbranlent par tout, & leur donnent de perpetuelles inquietudes.





De l'vtilité des Arts Mechaniques.

DISCOVRS XXXII.

LEs Anciens, ſous la perſonne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu eſbaucher la pratique & l'induſtrie mechanique, enſemble les artifices illicites, & employez à quelque vſage mauuais de ſoy. Dedale eſtoit banny loing de ſon pays, pour auoir mis à mort vn de ſes cópagnons emulateur de ſon Art; & toutesfois dans cét exil, il ne laiſſoit pas d'eſtre le bien venu chez les Princes, & recherché par les habitans des villes où il ſe treuuoit. Auſſi à vray dire, il auoit fait plu-

ſieurs beaux ouurages, tant à l'honneur des Dieux, que pour l'embelliſſement des Villes & des places publiques; qui neantmoins ne le mirent pas tāt en eſtime, que ſes artifices illicites. Ce fut luy qui donna l'inuention à Paſiphaë, d'aſſouuir ſa brutale ardeur de s'accoupler auec vn Taureau; tellement que de la méchante induſtrie de celluy-cy , & de ſon mechant eſprit, s'enſuiuit l'infame, & malheureuſe naiſſance du Minotaure, à qui la ieune Nobleſſe ſeruoit de curée & de proye. Luy meſme adiouſtāt mal ſur mal, inuenta pour la ſeureté de ce Monſtre, ce fameux Labirinthe, qui fut appellé Dedale, du nom de ſon Autheur; ouurage autant ſignalé par ſon artifice, qu'il eſtoit pernicieux pour ſa fin, & pour ſon vſage. Or pour ſe rendre enſemble celebre en l'inuention qu'il donnoit de faire du mal, & ſçauant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inuenteur de l'ingenieux moyen de ſe tirer auec vn fil des

ſinueux deſtours de ce Labyrinthe. La Fable adioûte, que Minos eſtoit ſi grand ennemy de Dedale, qu'il le pourſuiuoit ſans ceſſe, auec vn ſoin accompagné d'vne eſtrange ſeuerité; mais que Dedale trouuoit toûjours l'inuention de s'eſchaper de ſes embuſches. Bref ce fut luy qui apprit l'art de voler à ſon fils Icare; qui par vn deffaut d'experience joint à vn excez de vanité, ſe laiſſa choir dans l'eau, où il ſe noya.

Il ſemble que l'explication de cette Fable ſoit telle. Par ſa premiere entrée nous eſt deſcouuerte l'enuie qui ſe treuue ordinairement entre les plus excellens Ouuriers, ſur qui l'emulation a tant de force & d'empire, qu'elle ſemble ne mourir iamais parmy eux. A cela ſuccede la conſideration de la peine, de laquelle Dedale fut chaſtié, lors que ſans preuoyãce, & cõtre les maximes d'Eſtat, on ſe contenta de l'enuoyer en exil. En quoy certes on n'eut pas ſeulement l'eſprit de s'ad-

uiſer, qu'en quelque part que les bõs Ouuriers ſe trouuẽt, ils ſont toûjours les bien-venus chez tous les peuples, ſi biẽ que l'exil ne peut ſeruir de ſupplice à celuy qui excelle en ſon Art. Il eſt fort difficile que les autres conditions, & les differentes manieres de viure fleuriſſent hors de leur pays: mais quant à celle d'vn bõ Ouurier, le plus grand accroiſſement qu'elle prenne eſt entre les Eſtrangers: Car en ce qui touche la Mechanique, c'eſt vne couſtume enracinée dans les eſprits des hommes, de priſer plus les Ouuriers qui viennent de loing, que ceux de leur propre pays. Paſſons maintenant au grand profit qui s'enſuit de l'vſage des Arts mechaniques, qui nous eſt declaré par la ſuitte de cette Fable. Il eſt hors de doute que la vie humaine eſt grandement redeuable à ces Arts, puiſque d'eux-meſmes, comme d'vn riche threſor, ont eſté tirées beaucoup de choſes vtiles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des Villes, &

à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes. Et toutesfois de cette mesme source reiallissent les instrumens de la Paillardise, & de la Mort mesme. Car laissant à part le mestier de ceux qui seruent à Venus, nous sçauons assez que l'inuention des poisons, ensemble les machines de guerre, & semblables pestes, dont l'vsage ne doit s'attribuer qu'à la Mechanique, surpassent en cruauté le fabuleux Minotaure, au grand preiudice de tous les hommes.

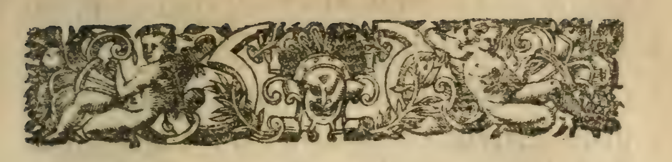
Ie treuue excellente l'Allegorie du Labirinthe, sous laquelle nous est esbauchée l'vniuerselle nature de la Mechanique. Les choses les plus ingenieuses & les plus accomplies, peuuent estre estimées autant de labirinthes, soit pour leurs diuers destours, soit pour la ressemblance qui paroit entr'elles; tellement que s'il est question de les discerner, & de les regir, il faut que ce soit auec le seul fil de l'Experience, plutost que par la force du

iugement. A quoy ne ſe rapporte pas mal, Que le meſme Ouurier, qui fut inuenteur des obliques deſtours de ce Labirinthe, treuua moyen de s'en tirer auec vn fil; pource que l'vſage des Arts Mechaniques eſt comme ambigu, attendu qu'ils sõt auſſi-toſt nuiſibles que profitables, & que toute leur force ſemble ſe reſoudre d'elle-meſme. D'ailleurs les artifices illicites ſont la plus part du temps pourſuiuis par le Roy Minos, c'eſt à dire par les Loix, qui les condamnent, & qui en defendent l'vſage aux peuples. Ce qui n'empeſche pas toutefois, que pour eſtre ainſi defendus, ils n'ayent leur rendez-vous & leur retraitte par tout. Tacite le remarque fort bien, lors qu'en vne choſe aſſez conforme à celle-cy, parlant des Mathematiciens, & des faiſeurs d'Horoſcopes; C'*eſt vne maniere d'hommes*, dit-il, *auſquels on enjoindra biẽ de vuider noſtre Ville, & qui neantmoins y ſeront touſiours retenus.* Or nous voyons pour l'ordinaire, que les Au-

theurs des Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puiſſent eſtre, ſe raualle nt de leur reputation auec le temps, s'ils trouuent le moindre obſtacle à l'effet de ce qu'ils promettent ; & que pareils à Icare, ils tombent en bas, à cauſe de la trop grande monſtre qu'ils font d'eux-meſmes. Et à vray dire, ils ſont pluſtoſt conuaincus par leur propre crainte, que tenus en bride par la puiſſance des Loix.







De l'Origine des choſes.

DISCOVRS XXXIII.

LEs Poëtes diſent, que le Ciel eſt le plus ancien de tous les Dieux, & que ſon fils Saturne l'ayant chaſtré d'vn coup de ſa faux, engendra depuis vn grand nombre d'enfans, que luy-meſme deuora; Mais qu'vn ſeul Iupiter eſchappé de ce vacarme, & deuenu grand, chaſſa dans les Enfers ſon pere Saturne, & luy oſta ſon Royaume, outre qu'il luy couppa les genitoires, de la meſme faulx dont il auoit abattu ceux du Ciel ſon pere, & les ietta dans la mer, d'où naſquit Venus la mere d'Amour. Iupiter eſtoit à peine e-

ſtably dans ſon Royaume, quand il eut deux guerres ſanglantes. La premiere fut contre les Titans, en laquelle il ſe ſeruit grandement du ſecours du Soleil, qui ſeul d'entr'eux fauoriſoit ſon party. La ſeconde contre les Geants, qui furent encore exterminez, & domptez par les armes de Iupiter, qui reſta par ce moyen paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume.

I'appelle cette Fable vn vray Enigme de l'Origine des choſes, qui ne differe pas beaucoup de cette eſpece de Philoſophie que Democrite mit en auant. Celuy-cy fut le ſeul de tous les Anciens, qui ſceut le mieux eſclaircir l'eternité de la Matiere, mais qui neantmoins nia l'eternelle durée du monde: En quoy il approcha en certaine façon de la narration de la Sainte Eſcriture, qui met la Matiere informe deuant les œuures des ſix iours de la creation. Cette Fable nous apprend, que le Ciel eſt ce circuit, ou cette concauité qui contient en ſoy la Matiere; Que Saturne

eſt cette meſme Matiere, qui oſte à ſon Pere tout moyen d'engendrer, pource que la quantité de la Matiere eſt toûjours la meſme, la Nature ne pouuāt ny croiſtre ny diminuer en la quantité ſuſdite; Que les agitations & les mouuemens de la Matiere ont produit premierement les conjonctions des choſes imparfaites, & mal vnies: mais que la ſucceſſiō du temps a donné naiſſance à ce baſtiment, enſemble le moyen de defendre, & de conſeruer ſa forme. C'eſt pourquoy par le Royaume de Saturne nous eſt denotée la premiere diſtribution de l'Eternité, tout ainſi que luy-meſme fut dit auoir deuoré ſes propres Enfans, à cauſe des ordinaires diſſolutions des choſes, & de leur peu de durée. La ſeconde diſtributiō de l'Eternité s'eſtend par le Royaume de Iupiter, qui extermina dans le Tartare ces continuelles & paſſageres reuolutions. Le Tartare, ou l'Enfer, denote les troubles, & ſemble ſignifier l'eſpace qui eſt au milieu, à ſçauoir entre la plus baſſe partie du Ciel, &

les interieures parties de la terre, dans lequel espace principalement, les troubles, la fragilite, la mort, & les corruptions se trouuent. D'ailleurs, quand on dit que durant cette premiere generation des choses, aduenuë sous le Regne de Saturne, Venus n'estoit pas encore née; c'est pour monstrer que lors qu'en la Generalité de la Matiere, le Discord gaignoit le dessus, & surpassoit l'vnion en puissance, il falloit de necessité que la reuolution, ou le changement, se fit par tout, en l'edifice du monde. Telles furent doncques les generations des choses, deuant que Saturne fut mutilé. Mais cette maniere de generation venant à cesser, il en succeda tout aussi-tost vne autre à sa place, qui se fit par le moyen de Venus, lors que l'vnion des choses eut pris accroissement, & gaigné l'aduantage sur le Discord: si bien que le changement ne proceda que des parties, l'Architecture vniuerselle demeurant ferme, & en son entier. Aussi Sa-

turne fut bien chaſſé de ſon Royaume, mais non pas mis à mort, pource qu'on eut opinion que le Monde pouuoit rechoir en ſon ancienne confuſion, & dans les interregnes. Le Poete Lucreſſe prioit les Dieux que telle choſe n'aduint pas de ſon temps, quand il diſoit,

Que le ſort en cette ſaiſon.
Chaſſe de nous ce malencontre,
Nous l'apprenant par la raiſon,
Pluſtoſt que l'effet nous le monſtre.

Ils diſent encore, qu'apres que le monde ſe fut arreſté par ſa propre force, cette trãquilité n'aduint pas en meſme temps; mais qu'aux Regions celeſtes s'enſuiuirent premierement des mouuemens remarquables, qui par la force du Soleil, lequel tient le premier rang entre les corps celeſtes, furent ſi bien arreſtez, que le monde ſe conſerua touſiours depuis en eſtat. A quoy ils adjoûtent, Qu'en ces

premiers commencemens aduindrent aux parties inferieures des desbordemés, des tempestes, des vents, & des tremblemens de terre vniuersels ; qui ne furent pas si tost dissipez, que l'vnion des choses en fut plus calme, & de plus longue durée.

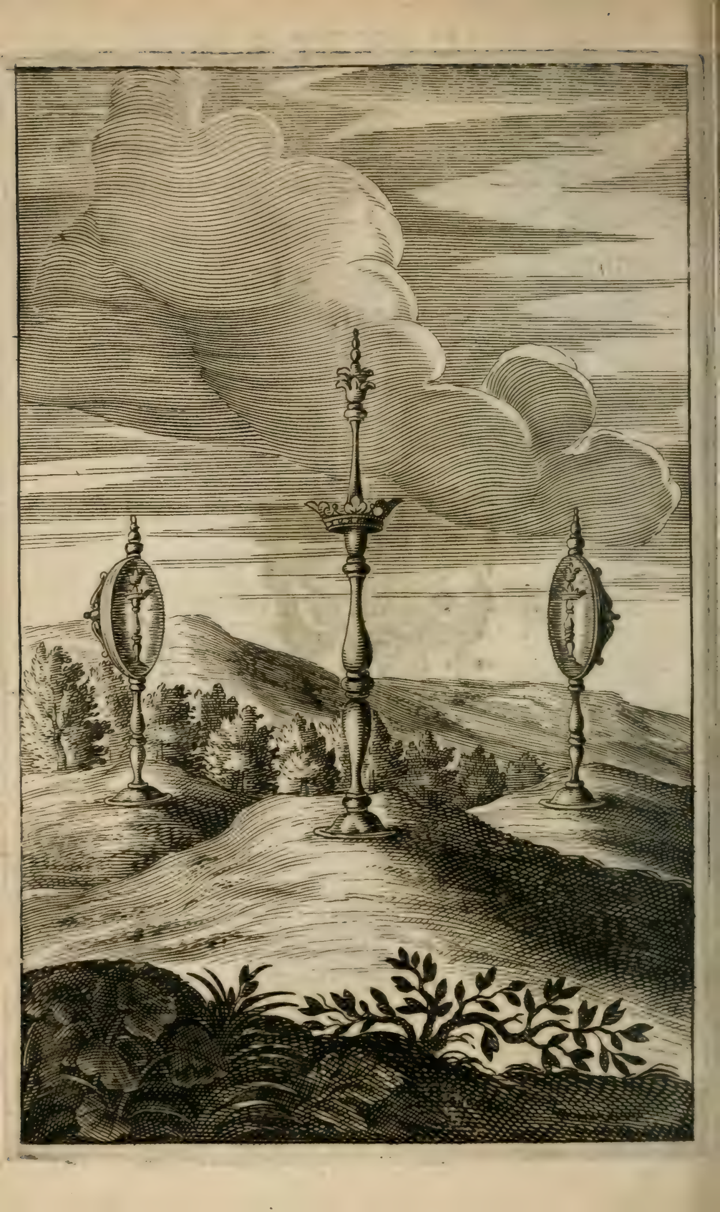
Car en mesme temps ces querelles,
Ces desordres, & ces combâs
Formez de mouuemens rebelles
Se terminerent icy bas ;
Comme on voit la Mer irritée
Par les Aquilons agitée
Deuenir calme en vn instant ;
Et les vents s'imposer silence,
Lors que Neptune l'inconstant
En arreste la violence.

Mais de moy, c'est mon opinion que l'on peut veritablement affirmer l'vn & l'autre de cette Fable ; à sçauoir qu'elle comprend en soy la Philosophie, & que la Philosophie la comprend aussi. Il est vray que la Foy nous enseigne, Que ces

choses

choſes ne ſont proprement que les Oracles du ſens, qui ont ceſſé deja de longtemps eſtant veritable que la Matiere enſemble, & l'edifice du monde, ne ſe doiuent rapporter qu'à Dieu ſeul, qui en eſt le ſouuerain Createur.







Des Princes en general, & des qualités qui les rendent considerables.

DISCOVRS XXXIV.

CEs deux Miroirs posez sur vn tertre, auec vn Sceptre au milieu, representent, ce me semble, la condition des grands Princes. Car comme il est veritable que les choses hautes paroissent plus que les basses; Et qu'on n'a inuenté les miroirs, qu'afin d'y remarquer les defauts & les taches du visage; Ainsi est-il certain que le Prince, qui se doit en-

tendre par le Sceptre, estant esleué par dessus les autres hommes, est aussi exposé à leurs yeux plus que toute autre personne. Car bien que les actions de sa vie ne se manifestent pas tousiours, si est-ce qu'il faut necessairement qu'elles se descouurent à Dieu, à qui elles ne se peuuent nō plus cacher, qu'vne haute tour ne peut se desrober à la veuë. Il ne faut donc pas douter, que le Prince ne serue de miroir à ses sujets, toutes les fois qu'il les instruit par son exemple, ne faisant rien qui ne soit digne de l'authorité qu'il a sur eux, & du haut tiltre de Souuerain. Mais d'autant que pour atteindre à ce degré de perfection, plusieurs qualités eminentes luy sont necessaires; i'en rapporteray icy les principales, apres quantité d'excellens hommes, de qui ie les ay tirées. C'est leur commun sentiment, Qu'vn bon Prince doit estre zelé aux choses qui touchent la Religion; honneste en sa maniere de viure, genereux en ses actions, constant en

ſes deportemens, exact en l'obſeruation des Loix, officieux enuers ſon Peuple, diſcret en matiere de Gouuerner, & equitable en ſes iugemens, Qui ſi toutes ces belles Vertus s'accompagnent de la beauté tant exterieure qu'interieure du corps & de l'ame, il eſt hors de doute qu'alors la Nature aura donné les derniers traits à l'accompliſſement d'vn ſi haut Chef-d'œuure.

Or pour faire voir combien eſt neceſſaire au Prince vn religieux reſpect enuers les choſes diuines, ie me ſeruiray de ces belles paroles de Pline, lequel au liure qu'il adreſſe à l'Empereur Trajan; *Le Prince*, dit-il, *bien que Chef de la Republique, doit obeyr à Dieu, & à ceux qui ſont ſes Miniſtres en terre.* A quoy ſe trouue conforme ce beau trait de loüange que Poſſidonius donne aux Romains, lors que pour mettre en credit le zele qui les portoit au ſeruice de leurs Dieux, il dit, *Qu'ils eſtoient vrayement incomparables en leur*

Religion, & que la chose du monde qu'ils prisoient le plus, c'estoit de rendre la Iustice à vn chacun. A ce mesme propos le Legislateur Solon disoit ordinairement, Que Minerue estoit son tutelaire Genie, en l'administration de la Republique; tout ainsi que Pisistratus la reconnoissoit pour l'vnique Deesse qui presidoit à ses actiós militaires. Eusebe de Cesarée rapporte les grandes louanges qu'Apollon donna jadis à Lycurgue, à cause de son culte enuers les Dieux. Didimus en ses liures de la Narration Pindarique attribuë à Melissée Roy de Crete, la gloire de s'estre monstré tousiours fort zelé à la Religion; Et Plutarque en la vie de Sylla, raconte qu'en temps de guerre ce Chef souloit porter dans son sein l'image d'Apollon, & l'inuocquer deuotement au plus fort de la meslée. I'obmets cette belle remarque de Tite-Liue, Que Luc. Albin, homme Consulaire, commanda vne fois à sa femme & à ses enfans d'aller à pied au deuant

des Vierges Veſtales, & de les accompagner, tandis qu'elles ſeroient dans leur Chariot : Ce qui fait encore, que le diuin Arioſte loüe la deuotion & le zele de l'Empereur Charles par deſſus toutes ſes autres Vertus.

La Continence ſuit apres la Religion, comme tout à fait digne d'vn Prince. C'eſt pourquoy Vegece en ſon ſecond liure de l'Art militaire, loüe grandement Alexandre, de ce qu'vne Dame extremement belle, luy eſtant vn iour preſentée, pour en faire à ſon plaiſir, il ne voulut pas ſeulement la regarder, & la renuoya, ſans la toucher, apres l'auoir comblée de biens-faits. Valere le Grand rehauſſe la gloire de Scipion l'Afriquain, par le recit memorable qu'il fait de ce genereux Guerrier ; qui apres auoir vaincu ſes ennemis, ſe voulut encore vaincre ſoy-meſme, lors qu'il chaſſa vne fois deux mille putains de l'Armée Romaine, purgeant par ce moyen tout ſon camp du conta-

gieux venin qui en infectoit les plus saines parties. Annibal de Carthage ne se monstra pas moins retenu, quand la licence de la Victoire luy faisant tomber entre les mains vn nombre infiny de ieunes femmes, doüées d'vne excellente beauté, sa merueilleuse Continēce l'empécha tousiours d'en abuser. Saint Augustin au premier liure de la Cité de Dieu, dit à ce propos, que Claudius Marcellus Consul Romain, auant qu'assieger la Ville de Syracuse, fit par vn Edit de tres-expresses defences à tous soldats & autres suiuans la guerre, d'attenter à la pudicité des femmes, & leur commenda de les maintenir contre la violence de ceux qui les voudroient offencer. Nous auons vn bel exemple de Continence dans le Poete Seneque, qui dit que les prieres & les protestations de Phedre, n'eurent iamais asses de pouuoir sur Hypolite, pour l'induire à vne action des-honneste, & qu'il eust tousiours depuis vne hayne particu-

liere contre les Courtiſanes.

Car alors tenant pour infame
Le nom de l'impudique femme,
Qui l'auoit voulu deceuoir,
Il deteſta ſes artifices,
Fuyant par les Loix du deuoir
Amour, qui luy rendoit de ſi mauuais offices

Mais ce que le Prince doit affectionner ſur toutes choſes, c'eſt d'eſtre veritable en ſes promeſſes, & de ne fauſſer iamais ſa foy. François Patrice parlant du Royaume, rapporte à ce propos, l'exemple d'Iſocrate; qui ne recommande rien tant à ſon Prince, que d'honnorer la Verité; diſant qu'il faut plus adiouſter de creance à la ſeule parole d'vn Roy, qu'à tous les ſermens que ſçauroit faire vn particulier. Atilius Regulus ſçeut fort bien obſeruer cecy, lors qu'il aima mieux s'abandonner au ſupplice, & tomber pour la ſeconde fois entre les mains des Car-

thaginois, que violer la foy qu'il leur a-uoit donnée touchant son retour. Cette mesme cósideration eust tant de pouuoir sur Alexandre le Grand, que Parmenion son Fauory, luy voulant conseiller vn iour de commettre vn acte entierement indigne de la foy qu'vn Prince est obligé de garder aux siens; *Ie le ferois*, luy respondit-il, *si i'estois Parmenion; mais ie ne le puis, estant Alexandre.*

Que si le Prince se veut acquerir vn honneur qui dure tousiours en la memoire de la Posterité, il faut qu'en toutes ses actions il se monstre inuincible aux disgraces de la Fortune. La grandeur du courage de Fabius restera immortelle dans les Escrits de Tite-liue. Ce grand Chef ayant perdu cinq cens de ses hommes, en vn combat contre les Carthaginois, & receu luy-mesme vn coup mortel, ne laissa pas toutefois de se ietter sur Annibal, auquel il arracha le Diadesme auãt que mourir. A cét acte de valeur fût

pareil celuy de Luc. Posth. Albinus, lequel estant abbatu d'vn coup, & laissé pour mort en vn assaut contre les Samnites; cóme il eût repris courage la nuit d'apres, il se releua; & du mesme bras qu'il auoit trépé dás le sang de ses Ennemis, il ramassa leurs Boucliers, & en erigea vn Trophée auec cette inscription. C'EST CE QVE LES ROMAINS VICTORIEVX DES SAMNITES VOÜENT AV GRAND IVPITER, EN LA PVISSANCE DVQVEL SONT LES TROPHEES. Ciceron en son liure de la Vieilesse, loüe grandement Massinisse Roy des Numides, de ce qu'en sa maniere de viure, tout vieil qu'il estoit, il tesmoignoit vne Constance que les iniures du Temps, ny les aduersitez ne pouuoient aucunement esbranler. Herodian en dit autant de l'Empereur Seuere, dont les entreprises ne furent iamais arrestées par les contraires succez; si bien que pour les merueilles de sa Constance, il se pouuoit iustement attribuer à soy-mesme ce beau trait d'Horace.

Rien ne pourra me trauerser,
Non pas mesme quand la Machine
Du Monde chargé de ruyne
Sur moy se viendroit renuerser.

Pour ce qui regarde l'obseruation des Loix, il est certain qu'il faudra deferer beaucoup d'honneur au Prince, qui maintiendra les ordonnances qu'il aura faites. Car selon S. Augustin, au 5. liure de la Cité de Dieu, la principale cause de la prosperité des Romains, & de l'establissement de leur Empire, proceda de leur bóne intelligence, & du commun zele qu'ils eurent à faire garder leurs Edits en temps de guerre & de paix ; ce qui fut vn Miracle à eux-mesme en particulier, & vn estonnement aux Estrangers. Nous auons dans Valere le Grand, ce bel exemple de Torquatus, lequel voyant que son propre Fils auoit assailly l'ennemy contre son commandement, aima beaucoup mieux le faire mourir, que permettre qu'on reprochast aux Romains vne actió

de deſobeïſſance. Le Grand Roy François, diſoit d'ordinaire à ce propos, *Qu'vn Roy deuoit cõmander à ſes ſuiets & les Loix, à luy.* Conformement à cecy Athenée remarque fort iudicieuſement, Que les Rois des Lacedemoniens ſe ſoubmettoient tres-volontiers au Magiſtrat, qu'ils appelloient *Ephore*, pour monſtrer par là en quelle eſtime ils auoient les Loix du Royaume.

Apres l'obſeruation des Loix, neceſſaire au Prince, ie fais ſuiure le ſoin qu'il doit auoir des honneſtes gens, ſoit qu'ils faſſent profeſſion des Armes, ou des Lettres; la cónoiſſance deſquelles ne luy peut eſtre que grandement profitable: car comme dit fort bien Vegece, en ſon premier liure de la Milice, *Il eſt bon que le Prince n'ignore rien, s'il eſt poſsible, puiſque ſon ſçauoir peut eſtre vtile à tous ſes ſuiets en general.* C'eſt pourquoy Platon appelloit heureuſe la Republique, où les Philoſophes regnoiét, & où les Rois Philoſophoient.

Pour ce mesme suiet Salomon ne demande autre chose à Dieu que la Sapience, pour bien gouuerner son peuple. Iules Capitolin voulant loüer l'Empereur Gordian, dict qu'il se monstra beaucoup plus soigneux d'acquerir de la Science que des Thresors; Et qu'en sa Bibliotheque il fit vn amas de soixante deux mille Volumes. Or pource que la Generosité est proprement la Vertu des Princes, à cause qu'ils ont plus de moyen de l'exercer que tout le reste des hommes; il est bien iuste que les hommes doctes, qui les assistent de leurs soings & de leurs sages aduis, en ressentent des effects particuliers. C'est ainsi qu'en vsa l'Empereur Antonin; qui ne se contentant pas d'esleuer aux premieres charges ceux que leur sçauoir en rendoit dignes, les comblоit ordinairement de recompenses & de bien-faits. Baptiste rapporte à ce propos Egnatius, que l'Empereur Sigismond ayant accoustumé de blasmer les Princes d'Alema-

gne, à cause du peu d'inclination qu'ils auoient aux Lettres; comme quelques Seigneurs de sa Cour. se licentierent vn iour de luy dire, Qu'il se portoit auec trop d'ardeur pour des hommes de peu (mais qui tenoiét rang entre les plus Vertueux) il leur fist cette belle responſe; *Ie n'aime que ceux qui me semblent releués par dessus les autres, en eminence de Doctrine, & en merite de vie; qui sont les deux conditions à l'esgal desquelles ie mesure la Vertu.* Aussi est-il vray, que la chose du monde la plus capable d'acquerir à vn Prince les volontés de ses sujets, c'est de ne point rebutter les Vertueux, & de leur estre secourable au besoin. Cette maniere de viure, esgalement officieuse & ciuile, mit en si bonne estime l'Empereur Titus, que pour l'auoir practiquée auecque soing, il fut surnommé *l'Amour & les Delices de l'Vniuers.* Xenophô parlât de Cyrus, dict que ce puissant Roy faisoit vanité de dire, Que les plus grands thresors qu'il eust, c'estoient les amis qu'il

faisoit tous les iours, en les obligeant par presens, & par bons offices. Aussi les appelloit-il d'ordinaire *ses oreilles & ses yeux*, pource qu'ils luy rapportoient fidellement tout ce qu'ils oyoient, & qu'ils voyoient faire.

Mais vn des principaux soings qu'vn Souuerain doit auoir, c'est d'administrer la Iustice, & de se rẽdre inuincible à toutes les considerations, qui luy peuuent faire pancher la Balance. Qu'il se souuienne de ces belles paroles de Macrobe, en son premier liure du Songe de Scipion; Qu'il est impossible qu'vn Estat, non pas mesme vne petite Famille, se maintienne autrement que par l'Equité. Saint Cyprian nous le confirme, quand il dit, *Que la Iustice est la tranquilité du Publiq, la conseruation de la Patrie, l'entretien des Communautés, & l'vniuerselle resiouissance des hommes*. C'est pour cela que les meilleurs Autheurs ne cessent de la loüer, afin d'inuiter les Princes à l'embrasser, pour la defence de leurs

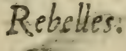
ſujets. Ciceron au troiſieſme de ſes Offices, la nomme *Le fondement de la vraye gloire*; Platon en ſa Republique, *Vn ſouuerain bien donné du Ciel aux Mortels*; Ariſtote au cinquieſme de ſon Ethique, *Vn Parfait abregé de toutes les autres Vertus*; Athenee au Bãquet des Sages, *vn Oeil de fin or*; Et l'Empereur Iuſtinian, *l'vnique defence du Gouuernement Politique, en temps de paix & de guerre.*

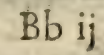
I'adjouſte pour concluſion à tout ce que ie vient de dire, Qu'il eſt hors de doute que ces excellentes Vertus, neceſſaires à l'embelliſſement de l'ame d'vn Prince, redoublent encore plus fort leur eſclat, ſi elles ſe rencontrent dans vn beau Corps. Voylà pourquoy les Indiens ſouloient anciennement eſlire pour Roy celuy d'entr'eux qui leur ſembloit eſtre plus beau, & auoir meilleure mine que les autres, comme le remarque Strabon au quinziéme liure de ſa Coſmographie. Les Ethiopiens en faiſoient de meſme, ſelon Bion, & donnoient le Sceptre à celuy des

leurs, en qui la Valeur & la Maiesté se trouuoient jointes ensemble. Ce qui fait aussi qu'à tout propos l'ingenieux Homere loüe la grace d'Agamemnō, Prince des Grecs; Plutarque, la beauté d'Alcibiades, & Virgile celle de Nisus, d'Eurialus, d'Enée, & de Turnus; Que Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien, dit que tout ce qui est beau est precieux, & que Proclus Lycien tache de prouuer, Que les choses laides ont ordinairement de la sympathie auecque le Vice. Mais quoy que ce dire de Paccatus se trouue souuent veritable, Que la Beauté (qui dans les Sacrifices de la Deesse Eleusine passoit pour vne chose diuine) donne de l'accroissement à la Vertu, i'oseray bien dire neantmoins, & n'en déplaise à tous ces Autheurs, Que cette regle n'est pas tousiours si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, veu qu'au temps des Anciens, & au nostre mesme, on a veu plusieurs grands hommes, lesquels bien que de-

pourueus de l'air, des proportions, & des traits requis à la perfection d'vn beau corps, n'ont pas laissé pour cela d'auoir l'Ame bonne, & le jeu meilleur que la mine. Et à vray dire, ce ne sont pas les apparences, mais les effets, qui recómandent vn Prince, lequel i'estime accomply, lors qu'estant doüé des Vertus que nous venons d'alleguer, il a l'esprit de les mettre en pratique, & le cœur en si bon lieu, qu'il sçait veritablement, comme le Lyon

Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles:

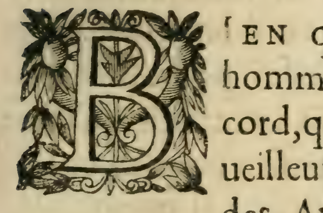






De la force de l'Art, en la nourriture du Prince.

DISCOVRS XXXV.



BIEN que les plus grands hommes demeurent d'accord, que la Nature eſt merueilleuſe en la procreation des Animaux & des Plantes; ſi eſt-ce qu'il faut qu'ils m'aduoüent, qu'il eſt demonſtré par des exemples & par des raiſons fort manifeſtes, Que ſi l'Art ne change pas tout à fait la Nature, il eſt capable à tout le moins d'en corriger ſouuent les defauts. En effet, ne voyons nous pas les Lions, les Pantheres, les Ours, les Sangliers, & tels autres animaux, quelques farouches qu'ils ſoient, s'apriuoiſer par couſtume, & ſe deſpoüiller, s'il faut ainſi dire, de ce qu'ils ont de ſauuage? Ne voyons nous pas les Arbres

porter de meilleurs fruits, ſi on les arrache d'vn lieu, pour les planter en vn autre plus fertile ? Et ne voyons nous pas encore la plus-part des grains tenir de la qualité du terroir où ils ſont ſemez? Que ſi la Nature fait ces merueilles en ſemblables choſes ; peut-on mettre en doute, que par le moyen de l'Art il ne ſoit poſſible de rendre les hommes plus accomplis qu'ils ne ſont, & d'adoucir meſme ce qu'ils ont de rude dans leur humeur ; ſi on prend le ſoing de bône heure, de les inſtruire en la Vertu, de les eſleuer dans la conuerſation des honneſtes gens, & de les accouſtumer inſenſiblement à ne faire que de bonnes actions ? Ce ſont aſſeurement les ſeuls moyens, qui peuuent, comme dit le Poete,

Polir les mœurs, rendre les hommes ſages,
Apriuoiſer leurs naturels ſauuages,
Marquer en eux les vrays traits de Bonté,
Et de leurs cœurs bannir la Cruauté.

Or s'il eſt ainſi ; comme le remarque

Pline dans ſon excellent Panegyrique, que de la felicité du bon Prince dépend e celle de ſon Eſtat, il s'enſuit de là qu'il importe extremement, que pour le rendre tel qu'il doit eſtre, on l'inſtruiſe en ſon bas aage en toutes les Vertus & en tous les Arts, qu'on iuge à peu pres eſtre neceſſaires, & dignes de luy. Car il eſt certain que lors qu'on aura trauaillé auecque ſoing à ſa conduite, & à former ſes mœurs, il ſera difficile que ſon Gouuernement ne ſoit bon, & que tous ſes Peuples n'en proffitent. Cette maxime eſt ſi veritable, que les perſonnes de naiſſance Royale l'ont de tout temps obſeruée; eſtabliſſant là deſſus, comme ſur vn fondement ineſbranlable, la plus haute Fortune de leurs Succeſſeurs. Teſmoin Philippe de Macedoine, qui ne ſe reſjoüiſt pas tant de la naiſſance de ſon fils Alexandre, que du bon-heur que ce luy ſeroit d'auoir pour Precepteur Ariſtote. Teſmoin encore la vertueuſe Mamée

Mere d'Alexandre Seuere, de l'éducation duquel elle se monstra si fort soigneuse, que durant tout le téps qu'il fut en minorité, apres auoir esté proclamé Empereur Romain, elle ne voulut iamais souffrir pres de sa personne, que des hommes d'vne haute Vertu, de peur que la pureté de ses mœurs ne fut corrompuë par la conuersation des méchans. Par où certes cette grande Princesse fit asses voir, combien il est veritable, Que les Rois ne doiuent pas tant craindre leurs Ennemis que leurs propres Vices. Aussi est-il certain qu'ils peuuent par la force des armes se défaire des premiers. Mais quant aux derniers, qui sont les Vices, ils se donnent vn Empire absolu sur ceux qu'ils possedent vne fois ; & ne ruïnent pas seulement les Villes & les Prouinces entieres, mais les Princes mesme, à qui elles appartiennent. Où il est à remarquer, que les Courages illustres & genereux, qui se veulent porter auec ardeur à la Vertu, n'y

peuuent mieux paruenir que par la connoiſſance des Arts dignes d'eux, & par l'exercice des choſes honneſtes.

Que les grands Rois prennent donc le ſoin ſur toutes choſes, de ne point faire eſleuer dans les delices, & dans l'oiſiueté de la vie, ceux qui doiuent heriter de leurs Couronnes & de leurs Sceptres; mais pluſtoſt de les accouſtumer aux choſes penibles, & à la fatigue des armes. Ie rapporteray à ce propos vn exemple bien remarquable de Sigiſmond I. Roy de Polongne, qui ne racontoit iamais de quelle façon luy & ſes freres auoient eſté nourris, qu'il ne rauit d'eſtonnement ceux qui l'écoutoient. *Le Roy noſtre Pere*, diſoit-il, *nous donna pour Precepteur vn habile-homme appellé Longin. En Hyuer nous eſtions veſtus de peaux d'agneau, & ne portions qu'aux iours de feſte des fourrures de renard. Nous ne mangions ordinairement que des viandes aſſez communes, & ne beuuions point de vin. On nous auoit ſi bien accouſtumés à coucher ſur la*

dure, que nous reposions par tout sans incommodité. Les personnes vicieuses n'auoient aucun accez pres de nous; Et quelque rude que fut la saison, nous ne laißions pas pour cela de faire nos exercices, & de nous endurcir insensiblement à la fatigue &c. Voylà comme viuoient ces grands Princes; En cela certes bien esloignés de la mollesse de la pluspart des hommes d'aujourd'huy. Car il ne s'en trouue que trop, qui n'estant que mediocrement riches, & fort peu considerables pour leur naissance, ne laissent pas toutesfois de vouloir paroistre par dessus leur condition, & de croupir lâchement, ou dans les delices, ou dans la faineantise, comme si de l'Osiueté seule ils en faisoient leur souuerain bien.

Il nous est donc enseigné par cét Embleme, Qu'encore que la Nature puisse beaucoup en toute sotte de choses; si est-ce que la plus part du temps elle ne peut se passer du secours de l'Art. Mais les hommes sur tout, & particulierement les Prin-

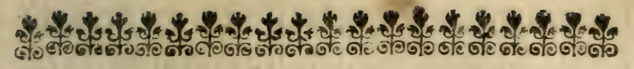
ces, en ont besoin en leurs plus tendres années. Cela se demõstre par la Figure Hyerogliphique du Cheual que vous voyez peint icy; qui selon Pierius, est vn Symbole d'Empire, & de grandeur de courage. Car bien qu'au dire du Poëte Lyrique,

Il tienne sa vigueur & sa fougue de race;

Il est pourtant vray, que si cette genereuse qualité de Nature, que le mesme Poëte appelle Vertu, n'est secondée par l'Art, & si on ne dreisse de bonne heure au masnege ce noble Animal, pour s'en seruir par galanterie, ou dans les occasions de la guerre; & sur tout si on ne le fait trauailler, on luy verra perdre peu à peu toute cette Generosité, qui luy estoit naturelle. Aussi faut-il aduoüer auec Horace,

Que l'Art à la Nature est vne viue amorce,
Et que par le trauail nostre Corps se renforce.





Que la voye du milieu eſt la plus ſeure.

DISCOVRS XXXVI.

LA Mediocrité, ou la voye du milieu, eſt grandement loüable en ce qui touche les choſes Morales; Et à l'eſgard des Intellectuelles, elle eſt moins eſtimée, mais plus profitable. Que ſi elle ſe rend ſuſpecte en quelque façon, ce n'eſt qu'en matiere d'affaires Politiques; de maniere que l'homme s'en doit ſeruir auec iugement. Touchant les choſes Morales, la Mediocrité nous eſt demonſtrée par le chemin preſcrit à Icare; & pour le regard des Intellectuelles, par le Deſtroit qui ſe treuue entre Scylla, & Carybde, eſcueils rendus fameux par les dangers qui s'y rencontrent. Icare euſt commandement de ſon pere, qu'ayant à trauerſer la mer par ſon vol, il tint vn milieu entre le haut & le bas, de peur que ſes aiſles de cire ne ſe

fondissent, s'il approchoit trop pres du Soleil. Mais ce Temeraire emporté d'vne fougue de jeunesse, voulut s'esleuer trop haut, & ainsi il se precipita dans la mer.

Cette Fable, assez facile à expliquer, nous apprend que la voye de la Vertu s'ouure droictement entre le Defaut & l'Excez. L'on ne doit pas s'estonner, si la ruyne d'Icare nasquit de l'Excez, d'autant que ce Vice est commun aux jeunes gens comme le Defaut l'est aux Vieillards. A raison dequoy, de ces deux extremitez, ou de ces deux voyes vicieuses, Icare deuoit choisir celle qui l'estoit le moins; car le Defaut est estimé toûjours pire que l'Excez, veu que ce dernier à je ne sçay quoy de magnanime, qui s'auoisine du Ciel, & vne certaine ressemblance auec le vol de l'Oyseau; au lieu que cét autre se traine par terre à la façó des Reptiles. Aussi Heraclite dit fort bien, *Que de la lumiere seiche l'ame en est fort bonne.* Car si l'vne s'abreuue de l'humeur de la terre, elle degènere entierement; bié que d'vn autre costé la Me-

diocrité y soit requise; afin que cette secheresse rende la lumiere plus subtile, sans que l'Embrasement s'en ensuiue.

Or d'autant que la connoissance de ces choses est assez commune, ie passe au Destroit de Scylle, & à celuy de Carybde, où il est besoin d'estre expert Nauigateur ; car si les vaisseaux choquent fortuitement Scylle, ils se brisent contre les escueils; & sont engloutis par les Bācs de sable, s'ils costoyent de trop pres Carybde. La principale force de cette Fable, que nous toucherons succinctement, bien qu'elle attire auec soy vne longue cōtemplation, cōsiste à sçauoir, Qu'en quelque doctrine que ce soit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut toûjours tenir vn milieu entre les Distinctions & les Golphes des choses vniuerselles: la raison est, d'autant que ces deux Bancs sont fort suiets à exposer au naufrage les esprits trop hazardeux, & ceux qui s'engagent aussi trop auant dans les subtilitez des Arts dont ils font profession.





Que la Sagesse humaine est folie deuant Dieu.

DISCOVRS XXXVII.

PAR ce Monstre diforme, qui n'est ny tout à fait serpét, ny tout à fait homme, & dont on ne sçauroit dire le nom au vray, se doiuent entendre ces personnes brutales & maladuisées, qui sans considerer que Dieu leur a donné vne ame raisonnable, & qui tire son origine du Ciel, se souïllent vilainement des ordures de la terre, où elles rápent & se veautrét à la maniere des bestes.

Aussi de la façon que ce Monstre est icy dépeint, il est à moitié Reptile en la partie d'ébas; Ce qui signifie, que tels Epicuriés n'ont pour but que leur Brutalité, & qu'ils ne considerent iamais la fin pour laquelle l'homme est fait capable de raison. Car ils en abusent miserablement, ou du moins ils en ternissent l'esclat par vne ignorance volontaire, & qui n'est pas moins pernicieuse qu'elle est ridicule. Ainsi en vsoient autresfois ces trop austeres Partisans de la Philosophie des Anciens, lesquels sous vn specieux pretexte d'en obseruer ponctuellement les regles & les preceptes, n'attachoient leurs affections qu'aux vanités d'icy bas; Et vouloient cependant qu'on se persuadât qu'ils n'applicquoient leur estude qu'à la contemplation des choses celestes: Dequoy les blâme à bon droit Sainct Augustin, en ses liures de la Cité de Dieu; & pareillement Eusebe, Lactance, & plusieurs autres Docteurs, qui n'appellent leur

vaine Philoſophie qu'vne Sageſſe maſquée.

Or ce n'eſt pas ſans ſujet que par la monſtrueuſe figure qui ſert de corps à cet Embleme, quelques-vns veulent que ſoit repreſenté Cecrops, ancien Roy d'Athenes. Car au rapport d Euſebe & d'Herodote, ce fut luy qui rendit vniuerſelle par toute la Grece l'Idolatrie: luy qui le premier de tous inuoqua Iupiter, qui mit en vſage les Images des faux Dieux, & qui leur fit baſtir des Autels, où il leur ſacrifia. Et d'autant que luy-meſme encore, comme le remarque Pauſanias, eſtablit vne Regle certaine au Mariage, qui iuſques alors n'en auoit eu aucune dás Athenes entre l'homme & la femme; ce fut à raiſon de cela que les Atheniens dirent de luy, qu'il auoit deux formes differentes. Par où l'on peut bien iuger, que la Sageſſe du Monde, à qui les Politiques de ce tẽps la donnoient pour voile la Superſtitiõ, n'eſtoit qu'vne pure Folie. Car on ne

ſçauroit mettre en doute qu'elle n'euſt entierement degeneré de la vraye Inſtitution de ces anciens Peres, qui auoient receu les Loix diuines du Patriarche Noé, & des plus gens de bien de ſes Deſcendans. Cela eſtãt, ie ne penſe pas qu'il faille appeller hõmes ces Libertins & ces Debauchez, qui ne ſuiuoient que la Volupté, & qui ſe faiſoient vn Dieu de leur ventre. Que ſi l'on m'allegue qu'ils auoient pourtant le raiſonnement fort bon, & meſme vne grande politeſſe, à laquelle eſtoit iointe vne profonde doctrine; Ie reſpondray à cela, que toutes ces qualités eſtoiẽt peu conſiderables en eux, puiſque la principale leur manquoit, à ſçauoir la Religion, qui fait le ſouuerain bien de l'homme, & qui le diſtingue d'auecque les Beſtes. Car qui peut douter qu'il ne doiue eſtre mis à bon droit au nombre des Creatures irraiſonnables, s'il ſe rauale à ce poinct, que de ne vouloir pas connoiſtre ſon Createur, dont il eſt la reſ-

ſemblance & la viue Image ? Qui peut douter, dis-je, que ſon vain ſçauoir ne le confonde, & qu'il ne ſe perde dans la recherche des choſes du monde, s'il ne reconnoiſt celuy qui en eſt Autheur ? Concluons donc auecque Lactance, Que la Religion & la vraye Sageſſe ſont inſeparables, qu'vn meſme lien les joint toutes deux enſemble, & qu'en elles ſeules eſt compris le vray deuoir de l'homme de bien. Car comme la Religion ſans la Sageſſe ſe doit appeller Superſtition; ainſi la Sageſſe ſans la Religion, n'eſt proprement que Folie ; Ce qui nous eſt enſeigné par ces parolles du Prophete: *Ie perdray la Sageſſe des Sages du monde, & repreuueray la Prudence de ceux qui ſe diſent Prudens.*





Que les Hommes bien-aduisez ne parlent iamais beaucoup.

DISCOVRS XXXVIII.

IL s'est remarqué de tout temps que les grands hommes n'ont pas esté grands parleurs; & que dans les choses les plus difficiles, ils ont eu l'esprit subtil & penetrant. Aussi est-il vray que ce qui fait discerner vn Sot d'auec vn Honneste-homme, c'est que l'vn parle tousiours, & l'autre rarement; ioint que celuy-cy paroist clair-voyant dans les affaires les plus obscures; au lieu que celuy-là n'y voit du tout rien, ou du moins qu'il séble auoir les yeux de l'Ame

tousiours couuers de nuages. De cecy nous est vn vray Symbole le Chat-huan, ou le Hibou, Oiseau consacré à Mineruе, Deesse tutelaire des Atheniens, qui dans les occasions de la guerre tiroient de son vol vn certain Augure de la Victoire. Iustin en attribuë la cause au valeureux Hieron; qui n'estant encore qu'vn ieune Garçon, comme il faisoit ses premieres Armes, fut tout estonné de voir qu'vn Chat-huan & vn Aigle volerent autour de luy, & se percherent en mesme temps, l'vn sur sa picque, & l'autre sur son Escu. Par où les Deuins iugerent, que ce Guerrier reüssiroit en ses entreprises, & qu'il seroit homme de conseil & d'execution; iusques là mesme, que par ses memorables faits d'armes, il paruiendroit vn iour à la Royauté.

Mais à quoy sont bonnes ces choses, dira quelqu'vn, & que peut signifier cét Embleme? Il nous apprend, luy respondray-ie, qu'vne Ville bien policée se main-

tient par la Prudence, & par le Conſeil, pluſtoſt que par de vaines parolles. Il en faut dire de meſme de tous les Magiſtrats en general, ſur la Vigilance deſquels on ſe repoſe du bien d'vn Eſtat. A raiſon dequoy Demoſthene, & les autres excellens Orateurs de ſon temps, auoient tous vne auerſion naturelle contre ces Haranqueurs qui flattoient le peuple, & dont les diſcours artificieux eſtoient pluſtoſt des amorces au Vice, que des allechemens à la Vertu. Les plus gens de bien d'entre les Philoſophes les hayſſoient encore plus fort, & leur teſmoignoient autát de mauuaiſe volonté, qu'ils en auoient d'ordinaire pour les Sophiſtes. Que s'il ne tenoit maintenant qu'à prouuer par les exemples, Qu'vne ſerieuſe Prudence vaut touſiours mieux qu'vne flatteuſe Caiolerie, i'alleguerois celuy du grand Fabius; qui ſans s'arreſter à tous les contes qu'Annibal faiſoit de luy, ny à la vanité dont il ſe picquoit, en le menaçant par vne ar-

deur de courage, ou pluſtoſt par vne fougue de ieuneſſe, rompit par ſa patience tous ſes efforts, & repara par ſes delays les grands dommages que la Republique Romaine auoit receus de ce ſuperbe Ennemy. Mais au lieu de produire icy quantité d'euenemens ſemblables, ie me contenteray du ſeul exemple d'Etonicus. Cét excellant Chef des Lacedemoniens, ayant ſceu que les Soldats qu'il auoit à Chio, eſtoient ſur le point de ſe mutiner; & que preſſez de la faim, ils auoient faict vne ſecrette Coniuration contre ceux de l'Iſle, apres auoir conclu entr'eux de porter chacun en main vne canne, affin de ſe reconnoiſtre; s'aduiſa iudicieuſemét, que pour les mettre à la raiſon, il valoit mieux recourir aux voyes de la Prudence, que les attacquer à force ouuerte. Ayant donc choiſi quinze de ſes meilleurs hommes, il marcha par la Ville auec eux, qui ſuiuant l'ordre qu'ils en auoient, mirent à mort tout ce qu'ils rencontrerét

de Soldats qui auoient des cannes. Alors tous les autres qui estoient de la partie, iugeant par là qu'on les auoit descouuerts, poserent bien viste de si funestes enseignes, & se deporterent de leur mauuais dessein. Cependant Etonicus ayant fait assembler les Insulaires, ne leur dit rien de ce qui s'estoit passé, pour ne leur donner de l'aprehension, ou de l'ombrage; & fit distribuer aux Soldats vne assez bonne somme d'argent, afin qu'ils ne tramassent à l'aduenir quelque nouuelle mutinerie. Voila comme quoy ce General d'Armée, pour auoir esté prudent & secret, arresta cette Conspiration par la mort de quelques particuliers; au lieu que s'il y eust procedé autrement, la Violence eust attiré sans doute la perte Vniuerselle des habitans de cette Isle.

Ce que ie viens de dire en faueur de la Prudence, representée par le Chat-huant; & contre le vice de la langue, nous est ingenieusement declaré par la pluspart

des anciens Poetes, & particulierement par Ouide au 2. de ses Metamorphoses. C'est là qu'il feint que Minerue ayant appellé les filles de Cecrops, leur donna la garde d'Erichthonius, apres l'auoir enfermé dans vne corbeille d'osier, qu'elle leur deffendit d'ouurir. Mais elles ne laisserent pas de le faire, ny Coronis d'en aduertir la Deesse; qui pour la punir de sa curiosité, & d'auoir esté trop babillarde, la changea en Corneille. Elle se plaint ainsi dans Ouide.

Voylà donc ce grand bien que le Ciel me reserue;
Ie perds en vn moment les faueurs de Minerue,
Ie prens d'vne Corneille, & la forme & la voix,
Et suis moins qu'vn Hibou, de Nymphe que i'estois.
Vous, en qui le Babil est vn mal volontaire;
Instruits par mon exẽple, apprenez à vous taire.

Ces dernieres paroles du Poëte ne sont pas dittes sans beaucoup de raison, puis

que l'ō void par eſpreuue, qu'il eſt impoſſible que ceux qui parlent à la volée, ayent grand commerce auec les hommes bien aduiſez, qui ne diſent iamais rien; ſans l'auoir auparauant digeré. Ces Babillards au cōtraire s'échapent à tout propos dās l'extrauagāce de leur diſcours, qui les fait enfin honteuſement chaſſer de la cōpagnie des honneſtes gens; tant il eſt vray que la Prudence & le Vice de la langue ſont mal enſemble. Ce que Plutarque nous fait remarquer iudicieuſement, & fort à propos de la Fable que nous auons rapportée, touchant le Chat huan & la Corneille, quand il dit que le ſang de ces deux oiſeaux ne ſe peut meſler, & ſe ſepare touſiours; comme ſi la Nature ne pouuoit ſouffrir qu'ils euſſent rien de commun enſemble, l'vn eſtant le ſymbole de la Sageſſe, & l'autre de l'Imprudence.





De l'Abstinence ; Et qu'il ne faut iamais croire de leger.

DISCOVRS XXXIX.

CEvx qui s'estudient à deuenir honnestes gens, sont aduertis icy de deux choses ; La premiere, d'aimer la Sobrieté, & la seconde de ne point croire de leger. L'vne nous est figurée par le Pouliot, herbe qui est vn symbole d'Abstinence ; l'autre par vne main ouuerte, auec vn œil au milieu ; ce qui signifie, si ie ne me trompe, Qu'il faut auoir l'esprit clair-voyant, & comme l'on dit, toucher au doigt ce qu'on nous rapporte, auant qu'y adjouster foy. C'est le conseil que nous donne le Sage Epi-

charme, Philoſophe Sicilien, quand il s'eſcrie dans Ciceron; Qu'il ne faut iamais eſtre ſi credule, qu'on en ſoit trópé; & qu'il y a certaines defiances qu'on peut appeller iuſtes, comme eſtant les nerfs de la Sageſſe.

Quant à la Sobrieté, qui nous eſt figurée par le Pouliot, ce ſeroit auoit peu de connoiſſance de ce qu'elle vaut, que d'ignorer les legitimes loüanges que les plus celebres Autheurs de l'Antiquité luy donnent. Ciceron l'appelle la ſource de toutes les autres Vertus: Platon, la fidelle garde du corps, & l'ame de la ſanté; Et Xenophanes, la mortelle Ennemie des Vices, qui n'ont iamais de retraitte aux lieux où elle ſe treuue. Auſſi ne peut-on pas mettre en doute, qu'elle n'ait touiours eſté grandement cherie de tous ces hommes extraordinaires, que les Anciens ont honorez du tiltre de Sages. Teſmoin Socrate, à qui l'on attribuë la gloire de s'eſtre eſchappé par ſon Abſtinence

de

de cette Peste vniuerselle, qui en peu de temps rauagea tout le païs d'Athenes. Tesmoin le diuin Philosophe, chez qui le grand Capitaine Thimotée ayant soupé sobrement, & le rencontrant le lendemain en pleine ruë, *Mon cher* Platon, luy dit-il, *ie t'auoüe que tu me fis hier si bonne chere, que ie ne desire pas que desormais tu me traittes autrement. Car ie suis bien asseuré, que ceux qui mangent au soir à ton logis, ne s'en trouuent iamais mal le lendemain*: Tesmoin Pythagore, qui auoit pour l'ordinaire ces belles parolles à la bouche; Que le ventre plein rendoit l'esprit vuide, pource qu'il embarrassoit si fort la Raison, qu'il en estouffoit toutes les puissances; Et tesmoin encore le mesme Platon, que ie viens d'alleguer, qui dans vne Epistre qu'il escrit aux parens de Dion, reproche aux Siciliens leur brutale Gourmãdise, & les prodigieux excez qui se faisoient dans leur Isle. Mais cette illustre Vertu de Sobrieté n'estoit pas si particuliere aux Grecs

qui ne mangeoient qu'vne fois le iour, qu'elle ne treuuaſt encore parmy les anciens Romains quantité d'autres adorateurs. Valere le Grand dit là deſſus, que la boullie leur eſtoit plus ordinaire que le pain; que le vin ne leur pouuoit nuire, de la façon qu'ils le trempoiét; & qu'en quelque temps que ce fût, ils s'eſtudioient à maintenir leur ſanté par leur regime de viure. A quoy lon peut adjouſter, que l'Abſtinence ne mettoit pas ſeulement en eſtime les Philoſophes de ce temps là, mais encore les Senateurs, les Conſuls, les Generaux d'Armée, & les Empereurs; comme il ſe remarque de Fabrice, de Curius, de Coruncanius, de Caton, de Iules Ceſar, & de leurs ſemblables.

Pour ce qui regarde la creance des choſes; ou il y faut proceder meurement, ou ne s'y arreſter du tout point. Car il eſt certain qu'en telles matieres, les plus credules ſont ordinairemét les premiers tró-

pés : Cóme au contraire,il eſt difficile de ſurprendre ceux qui ſe tiennent ſur leurs gardes, & qui veulent touſiours eſtre eſclaircis de l'eſtat des choſes, auant que ſe les perſuader. L'œil & la main qui ſeruent à noſtre Embleme, nous demonſtrent cette verité; à laquelle doiuent auoir eſgard plus que tous les autres ceux qui trauaillent pour le public; & ſe ſouuenir de ce bon mot de Pythagore, Qu'il ne faut pas toucher dans la main de toute ſorte de gens. Car la plus-part des hommes du monde ſont artificieux à ce point, que leurs parolles, leurs yeux & leur mine mentent ſouuent, ſans qu'on y prenne garde, tãt ils ont d'adreſſe à ſe deguiſer du maſque d'Hypocriſie. L'on raconte à ce propos, qu'Apollonius ſe voyant vn iour preſſé par vn Roy de Babylone, de luy dire librem ẽt cóme quoy il pourroit eſtre paiſible dãs ſes Eſtats: *Seigneur*, luy reſpóditil, *cela vous ſera facile, ſi vous n'adjouſtés foy qu'à*

peu de personnes. En effet, ie ne pense pas qu'il y ait rien si nuisible à la grandeur des Rois, que la creance qu'ils donnent souuent aux faux rapports que les Flatteurs se licentient de leur faire. A quoy se rapporte la maxime de Platon, qui veut dans sa Republique, que les hommes de consequence, & qui sont dans les grands employs, ne s'arrestent iamais aux extrauagances ny aux contes que fait le Vulgaire, & pareillement ce dire de Plaute, *Qu'il faut tenir pour impertinent celuy qui croit plustost ce qu'on luy dit, que ce qu'il voit, puis qu'vn tesmoin oculaire vaut plus que dix, qui ne parlent que par oüy-dire*. Ce qui fait aussi qu'entre tant de personnages qu'on introduit dans les Comedies, Ciceron n'en trouue point de plus ridicule, que celuy d'vn Vieillard sans preuoyance, & qui tient pour veritables toutes les fourberies dont on le berne. Pour cette mesme raison les Anciens loüent plustost qu'ils ne blasment ceux qui sont d'humeur à ne

croire les choſes qu'auecque peine ; Et nous conſeillent pourtant, de n'eſtre pas du tout incredules, mais de nous deffier des perſonnes que nous iugeons apparammét nous deuoir eſtre ſuſpectes. Demoſthene appelle cette Déſiance vn ſalutaire preſeruatif contre les maux de la vie, & l'eſtime tres-proffitable aux hommes, quand ils en ſçauent vſer. Auſſi fût-ce par ſon moyen, qu'Vlyſſe, qui dans Homere eſt nommé le plus Sage de ſon temps, s'eſchappa heureuſement de tous les perils où il ſe vid expoſé dans les pays eſtrãgers. Ce qui ne luy fut pas arriué ſans doute, s'il n'euſt ſceu l'art de les preuenir, en ne communiquant ſes ſecrets ny ſes deſſeins à perſonne. Mais ie trouue que le Poëte Heſiode encherit encore par deſſus, lors qu'alleguant vn exemple de deux freres, il eſt d'auis que l'vn ſe défie ſi fort de l'autre, qu'il ne traitte d'aucune affaire auec luy, quand ce ſeroit meſme par maniere

de ieu, ſans y appeller auparauant des teſmoins: & à vray dire, quelques dangereux que puiſſent eſtre des Ennemis, il faut aduoüer que de faux Amis ſont encore plus à craindre. Lon ſe donne garde des embuches des vns, à cauſe qu'on s'en défie; mais il eſt fort difficile d'euiter celles des autres, pource qu'on ne croit point qu'ils doiuent vſer de ſupercherie. Que s'il eſtoit beſoin de monſtrer icy, Qu'il s'eſt trouué de tout temps bien plus de perſonnes ruïnées par d'infidelles Amis, que par des Ennemis declarez; & pareillemét plus de Villes priſes par trahiſon, que par la force des armes; ie dirois que le perfide Calipe ſe ſeruit artificieuſement du ſacré nom d'Hoſpitalité, pour mettre à mort le pauure Dion; Et qu'Antipater fils de Caſſander ayant inuité Demetrius à ſouper, rendit tragique ſa fin par vn effort violant qu'il fit ſur luy, contre la foy qu'il luy auoit

donnée. Mais d'autant que ce Discours me semble assez long, il est plus à propos que ie le finisse, pour expliquer l'Embleme suiuant.







Du soing, & de la Vigilance.

DISCOVRS XL.

PLVSIEVRS grandes qualités sont requises à tous ceux generalement qui ont de la preéminence sur les autres, & qui sont obligez à leur commune conseruation par le deuoir de leurs charges. Mais ie trouue pour moy, qu'vn vray Prelat, à qui Dieu a donné la conduitte des Ames, doit faire toute sorte d'efforts, pour s'acquitter d'vne Commission de cette importance. Deux choses luy sont necessaires à cét effet. La premiere, d'estre si zelé au salut de ceux

qui dependent de luy, qu'à force de les esclairer par son exemple, il leur serue de fidelle Guide dans le chemin de la Foy; Et la seconde, de faire en sorte, s'il est possible, que pas vn d'eux ne se iette hors des bornes de la vraye & salutaire Doctrine. Or ce n'est pas assez que pour atteindre à cette fin qu'il s'est proposée, il vse de Vigilance : Il faut encore qu'il y apporte de son costé vn soing infatigable; & qu'adioustant au sçauoir l'integrité de la vie, il combatte les Libertins, & fortifie dans les bons sentimens de la Religion, ceux qui s'y portent d'eux-mesmes. Cela nous est icy demonstré par deux Symboles bien remarquables, qui sont tirés de deux Animaux assez connus, à sçauoir du Coq, & du Lion; la figure desquels est mise ordinairement sur les Clochers, & deuant les principales portes des Eglises. Par l'vn les anciens Peres nous ont voulut signifier la Vigilance des Prelats, & par l'autre, le soing qu'ils doiuent auoir de

çeux qui ſont ſous leur charge. Car, cóme dit fort bien S. Gregoire, Il faut que la perſóne qu'on a choiſie, pour eſclairer les actions du peuple, les cóſidere d'enhaut, & que les ſiennes ſoient eminentes, affin d'eſtre proffitables. Quelques autres par la Figure Hieroglyphique du Coq entédent les Saints Docteurs ; pource qu'à l'imitation de cét Oiſeau, qui chante de nuit, ils annoncent dans les tenebres de cette vie, le iour de noſtre ſalut, & la lumiere de la Gloire future.

Pour le regard du Lion, Orus & Pierius demeurent d'accord, que la pluspart des Peuples du Leuant, & particulieremét les Egyptiens en leurs Figures myſtiques, auoiét accouſtumé de le peindre, lors qu'ils vouloient donner à entendre le ſoing que les Princes doiuent auoir de leurs ſujets. Car c'eſt le propre de ce noble Animal, d'ouurir les yeux, quand il dort, & de les fermer quand il veille. D'où il s'enſuit, que pour ſa merueilleuſe

Vigilance, il n'eſt pas moins à eſtimer que le Coq, qui en a touſiours eſté vn particulier Symbole. C'eſtoit pour cela, dit Plutarque, que les Anciés le conſacroient à Apollon ; & qu'ils le ſacrifioient à la Nuit: Ces vers d'Ouide nous l'apprennent.

Quand par des routes inconnues
Latone, ſans faire du bruit,
Fait rouler ſon Char dans les nuës,
Et ſert de Soleil à la Nuit;
On luy preſente en Sacrifice
Le Coq qu'on trouue le plus blanc;
Ou bien vne noire Geniſſe
Arrouſe l'Autel de ſon ſang.

Mais d'autant que dans tous les liures des Peres, il eſt difficile de trouuer vn endroit plus expres que le ſuiuant, qui eſt de Saint Ambroiſe, ny qui ſoit plus du ſuiet de cét Embleme, il ne me ſemble pas hors de propos de le raporter icy, de la façon que ie l'ay traduit. *Le chant du* Coq, dit-il, *n'eſt pas ſeulement agreable la*

nuit, mais encore vtile. Car cet Oiseau, comme vn Hoste fidelle, resueille ceux qui dorment, sert d'horloge aux hommes d'affaires, & encourage les Voyageurs, qu'il aduertit que le iour s'approche. Quand il chante, le Voleur se donne l'alarme, & s'enfuyt; l'Estoile du iour paroist, & illumine le Ciel: Le Pilotte espouuanté se rasseure dans la tempeste: Le Sçauant se remet à l'estude, & le Deuot à la priere. Quoy d'auantage? Par son chant le Prince des Apostres se ressouuint de sa faute, & s'en repentit. En vn mot, c'est par son chant que la santé reuient aux malades, & l'espoir à ceux qui n'en ont point; Que l'ardeur de la Fieure s'esteint peu à peu; que la douleur des blesseures se diminuë, & que les Ames esgarées sont remises dans le chemin de la Foy, comme par luy-mesme encore Iesus-Christ corrige les Pecheurs, & les releue de leur cheute.





De la Prudence requiſe en la conduitte de la Vie.

DISCOVRS XLI.

LEs hommes de toute ſorte de conditions, & particulierement ceux qui s'adonnent à l'eſtude des bonnes lettres, peuuent beaucoup proffiter de cét Embleme, dont le ſujet eſt tiré de trois differens Preceptes que Pythagore nous donne. Par le premier il nous aduertit, de ne ſortir iamais hors des bornes que nous nous ſommes preſcrites, ou, ſi vous voulez, de la Profeſſion que nous auons embraſſée. Dequoy ne ſe

ſoucient gueres la plus-part du temps ces folaſtres ieunes hommes, qui dans les Vniuerſités où les Sciences ſe monſtrent, ne penſent à rien moins qu'à l'eſtude. Car bien que dans l'opinion de tout le monde ils paſſent pour Eſcholiers; c'eſt vn nom pourtant duquel ils ne ſemblent pas tant ſe picquer que de celuy d'Eſprits forts, & de Gladiateurs, ou pour mieux dire de Fanfarõs. C'eſt de ceux-cy dõt Seneque dit, ſe ſeruant des termes d'vn vieil Iuriſconſulte, *Que leur vie s'eſcoule inſenſiblement, ou à mal faire, ou à ne rien faire, ou à faire autre choſe.* Le ſecond conſeil de noſtre Philoſophe, eſt de prendre ſoigneuſement garde à ce que nous faiſons; affin que les bonnes actions nous donnent autant de ſujet de nous reſiouyr, que les mauuaiſes nous en doiuẽt dõner de nous attriſter. Car ce n'eſt pas vne petite recõpenſe aux Vertueux, que le contentement qu'ils reçoiuent de ſe ſatisfaire eux meſme dans les choſes honneſtes. Le troiſieſ-

me, eſt de ne laiſſer rien à faire quand on le peut ; Et c'eſt en cela principalement que péchent pour l'ordinaire la plus-part des ieunes gens, qui frequentent les Eſcholes.

De ce que ie viens de dire il s'enſuit neceſſairement, que pour ne tomber dans les plus dangereuſes fautes de la vie, il n'eſt queſtion que de mettre en pratique ces trois Preceptes de Pythagore; d'où, ſi ie ne me trompe, Seneque a tiré ces parolles, qui ſe liſent dans ſon troiſieſme liure, *de la Colere.* Et d'autant qu'elles ſont trop belles, pour eſtre obmiſes, ie les ay ainſi traduittes. *Il faut faire en ſorte,* dit-il, *de regler les ſens, affin que l'aßiette en ſoit ferme. Vous les trouuerés aſſez patiens de leur nature ſi l'Ame ne les débauche. C'eſt pourquoy, pour empeſcher que cela n'arriue, il luy faut tous les iours rendre conte. Sextius en vſoit ainſi; & ne ſe couchoit iamais, qu'il ne ſe fit auparauant à ſoy-meſme de pareilles demandes. De quel mal t'es-tu gueri auiourd'huy? A quel Vice as-tu*

resisté? Es-tu plus homme de bien que tu n'estois hier? Si nous faisons comme luy, ne doutons point que la Colere ne rende les armes; ou du moins, qu'elle ne perde beaucoup de sa fougue, quand elle sçaura qu'il luy faudra venir tous les iours deuant vn Iuge. Cela estant, y peut il auoir rien de si beau, que de s'accoustumer à voir comme on a passé la iournée. O qu'apres cela l'on dort d'vn bon somme! Qu'on a de tranquilité! & que nostre Ame est satifaite des loüanges que nous luy donnons, ou qu'elle est mortifiée des remonstrances qu'on luy fait, qui sont à ses mœurs vne secrette Censure &c. A ce bel endroit de Seneque ne s'accommode pas mal cét autre passage d'Apulée, où parlant des Gymnosophistes. *Tout à mesme temps*, dit-il, *que l'on a mis le couuert, auant qu'on ait seruy sur table, tous les ieunes hommes qui viennent là pour souper, sont interrogez par leur Precepteur, quelles bonnes actions ils ont faites ce iour là. A quoy l'vn respond, qu'il a reconcilié deux personnes qui estoient mal ensemble, l'autre qu'il a rendu vn bon office à son amy,*

ou tesmoigné par son obeyssance ce qu'il deuoit à ses plus proches, & ainsi du reste. Que si de hazard il se trouue quelqu'vn parmy eux qui n'ait rien fait de loüable, il est aussitost renuoyé, sans qu'on luy donne à manger.

Ces authorités suffisent à mon aduis, pour monstrer combien est grande la satisfaction de la Conscience de l'homme; quand apres l'auoir examinée, il n'y trouue rien qui luy reproche d'auoir passé le iour inutilement, & negligé les preceptes de Pythagore, en pechant contre les regles de la Prudence. Les Grues, qui en sont le Symbole, & qui font aussi la principale partie de cét Embleme, ne faillent iamais de ce costé-là. Car, à ce qu'en disent les meilleurs Autheurs, elles ont accoustumé, quand elles prennent, l'essor, de porter chacune vn caillou, affin de connoistre par sa cheute, si elles volent au dessus de la mer, ou de la terre: & si elles doiuent s'arrester, ou passer outre. Or

bien que cette raiſon ſoit aſſez bonne, il eſt pourtant vray que maxime de Tyr en allegue vne meilleure. Car il dit, Que ce qu'elles portent vn caillou à chaſque pied, eſt pour s'en ſeruir comme de contre-poids, durant la plus forte violence du vent. Auſſi comme leur Prudence n'eſtoit pas inconnuë au ſage Deucalion, il en vſa bien à poinct au temps du Deluge: & ſelon Pauſanias, il prit pour vn aduertiſſemēt de ſe ſauuer à la nage, l'eſtrange bruit qu'elles faiſoient en volant. Elles ſçauent bien pourtant ſe taire au beſoin, & quād par vn inſtinct naturel, elles connoiſſent que leur vie depend du ſilence. Car lors que les chaleurs trop violentes les chaſſent du Leuant en Occident, & qu'il leur faut paſſer le Mont Taurus, ou il y a quantité d'Aigles, l'aprehenſion qu'elles ont d'en eſtre déchirées, fait que pour s'empécher de crier, elles ſe fourrent dās le beq de petits cailloux, qu'elles ne rejettent qu'apres auoir paſſé la Mon-

taigne, ce quelles font auec vne incroyable vistesse, que le grand Virgile exprime ainsi.

——telles qu'on voit les Grues,
Lors qu'elles-mesmes font des nuës dās les nuës,
Se donner le signal, & se perdre dans l'air.
Où s'eslance leur vol, plus viste qu'vn esclair.

Il ne faut donc pas qu'en la conduitte de leur vie, les hommes dedaignent de se regler par l'exemple de ces Oiseaux. Mais sur tout qu'ils les imitent, quand il le faut, en la moderation de la langue, au bout de laquelle, comme disoit Aristote à Callisthenes, ils portent souuent l'arrest de leur mort, ou de leur vie. Que si les Animaux irraisōnables sçauent si bien preuoir ce qui leur doit estre ou proffitable, ou nuisible, concluons par là, que les Creatures qui ne doiuent agir que par la Raison, sont grandement à blasmer, si elles se laissent vaincre par les Bestes, en matiere de discerner le bien d'auecque le mal.


Briot fe.



Qu'il faut auoir soing de la Pudicité des Filles.

DISCOVRS XLII.

BIEN que tous les Amans se facent accroire qu'Amour est trop ingenieux & trop fin, pour ne point tromper la vigilance de ceux qui l'esclairent; Et que celuy de nos Satiriques qui raille de meilleure grace, croye auoir dict vn bon mot, quand il a mis en auant, Que si quelqu'vn vouloit entreprendre de garder vne féme amoureuse, pour s'opposer à la violence de sa passion,

Il luy faudroit auoir plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lynce l'Argonaute, ou le ialous Argus;

Ie me persuade pourtant, que la Pudeur, qui est naturelle à ce beau Sexe, l'empesche souuent de se laisser cheoir dans vn chemin si glissant, & qu'on en peut mesme destourner les occasions par les soings qu'on y apporte. Ils nous sont representés dans cét Embleme par vne Pallas armée, de l'inuētion de Phidias, à ce que disent quelques Autheurs. Cét excellent Ouurier luy mit aux pieds vn Dragon (à qui les Poëtes ingenieux ont donné en garde le iardin des Hesperides) pour nous apprendre par là, combien doiuent estre soigneux de la Pudicité de leurs Filles, ceux qui desirent que leur Maison se maintienne dans l'honneur, & ne se souïlle d'aucune tache. A quoy leur seruira principalement, de les empescher de courir, & de les tenir tousiours en occupation.

Oſtez l'Oiſiueté, vous verrés Cupidon
N'auoir plus de Carquois, ny d'Arc, ny de Brandon;
Vous verrés ſans effect ſes plus viues atteintes,
Tous ſes dards emouſſez, & ſes flammes eſteintes.

Qu'ils ſe ſouuiennent pour cét effect de l'exemple de Publius Mæmus, qui fit punir à toute rigueur vn de ſes Affrãchis, (bien que d'ailleurs il l'euſt en conſideration par deſſus les autres) pour s'eſtre licentié de baiſer ſa Fille, qui eſtoit en aage d'eſtre mariée. Par où il voulut qu'elle apprît, qu'à moins que de rendre ſa Chaſteté ſuſpecte, elle deuoit euiter l'approche des hommes, & garder ſes baiſers tous purs pour le Mary qu'elle auroit.

Cette maniere de viure vſitée parmy les Romains, eſtoit ſi recõmandable encore aux anciens Grecs, qu'ils ne permettoiẽt iamais que leurs Filles, non plus que leurs Femmes, allaſſent ſeules par la ville; comme le teſmoigne Homere en la perſonne

de Penelope, tant ils apprehendoient que leur ſolitude n'attirât les compagnies, & ne leur fût vn ſuiet de ſe debaucher. Nous lisós à ce propos que Q. Antiſtius repudia ſa femme, pour l'auoir ſurpriſe en pleine ruë, parlant en ſecret à vn Affranchi: Et que Sempronius Sophus en fit autant de la ſienne; pour la hardieſſe qu'elle auoit priſe d'aller voir les ieux publiqs, ſans luy en demander congé.

Ce n'eſt donc pas ſans ſuiet, que les Meres particulierement ſont aduerties de gardes les ieunes Vierges, par la myſterieuſe Image de Pallas, Deeſſe de la Virginité. Auſſi ſe voit élle peinte icy en ieune Fille, pour monſtrer combien elle cherit vne ſi belle Vertu. Les Armes qu'elle porte, nous aduiſent que le Sage eſt inuincible à tous les traits de la Fortune; Qu'en quelque temps que ce ſoit, il ſe fortifie contre les Paſſions, & que ſa Vertu n'a beſoin que de ſon propre ſecours.

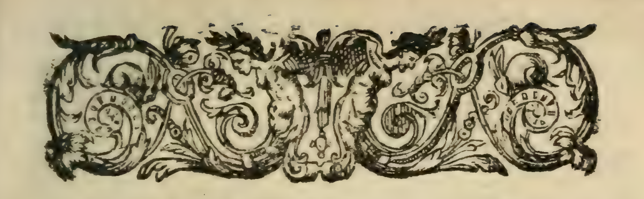
Son Heaume eſt le Symbole du Iugement, dont le ſiege eſt au Cerueau; Et ſa Lance en eſt vn autre de la force de ſes paroles, dont elle perce les Cœurs, comme d'autant de traits & de pointes. Quãt à ſon Eſcu, qui eſt de criſtal, il marque la connoiſſance de l'homme prudent, par le moyen de laquelle il ſe voit ſoy-meſme auſſi clairement, que s'il regardoit dans vn Miroir les choſes exterieures. Que ſi la teſte de la Gorgone eſt poſée au milieu du Bouclier, c'eſt pour monſtrer que le Sage a le cœur ſi ferme, & ſi aſſeuré, que ſes Ennemis en ſont eſpouuentés, toutes les fois qu'ils l'approchent: Ce qui ſignifie encore, que Pallas ne ſçait riẽ craindre, & que c'eſt elle pluſtoſt, qui remplit d'aprehenſion & de terreur les perſonnes de mauuaiſe vie. Adioutons à cecy, que ſon habillement eſt de trois couleurs meſlées enſemble, à ſçauoir d'argent, d'or, & de pourpre, pource que la Sageſſe eſt touſ-

jours pure, qu'elle ne se laisse point voir à toute sorte de gens, & que ceux qui la contemplent de trop pres, sont bien souuent esblouis de sa clairté, comme de celle d'vn esclair. Iobmets qu'on la feint sortie du Cerueau de Iupiter, pour nous apprendre qu'estant la Reine de la Sagesse, qui l'est aussi des autres Vertus, il estoit bien raisonnable que sa naissance eust ie ne sçay quoy d'extraordinaire, & qu'elle nasquist armée. Par où il nous est enseigné, Que ce qu'il y a de plus fort en l'homme, est dans la teste, où la Raison a son Empire. On luy consacroit au reste des Dragons & des Cheueches, à cause de la grande ressẽblance qu'il y a de ses yeux à ceux de ces Animaux. Car elle ne les a pas moins subtils, ny moins agissans que le Dragon, de qui les Naturalistes disent, qu'il ne se lasse iamais de veiller. Elle tout de mesme, est infatigable en la contemplation des choses de la Nature, & de-

meure perpetuellement Vierge, d'autant que la force de la Sageſſe, ſubſiſte touſ-ſiours, & qu'elle ne peut eſtre ſoüillée d'aucune tache.

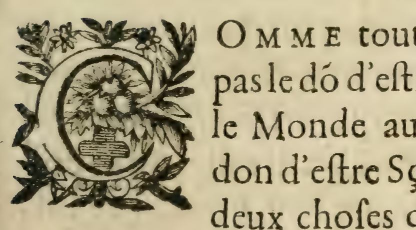






Du Riche Ignorant.

DISCOVRS XLIII.



OMME tout le monde n'a pas le dó d'eſtre Riche ; tout le Monde auſſi n'a pas le don d'eſtre Sçauāt. Ce ſont deux choſes differentes, & qui neantmoint ne ſont pas incompatibles dans vn meſme ſuiet. Car nous voyons par eſpreuue quantité d'honneſtes gens, en qui les biens de l'Eſprit & de la Fortune s'accordent enſemble, & qui dans leur Abondāce ne ſortent point hors des bornes de la Moderation, ny de la vraye Philoſophie. Ce n'eſt donc pas

mó deſſein de parler d'eux en ce diſcours, nó plus que de ces autres Riches, qui pour n'auoir point eſtudié, ne laiſſét pas pourtant d'auoir le ſens bon, & la ſcience du Monde. Ie ne comprends dans cét Embleme, que ces Riches ignorans, que Diogene appelle des Moutons couuerts d'vne toiſon d'or, & Socrate, des Cheuaux chargez d'argent. Auſſi n'eſt ce point mentir, que de dire qu'en cette engeance d'hommes brutaux, plus qu'en toute autre ſorte de perſonnes, ſe verifie l'ancien Prouerbe, qui dit que *les Richeſſes ſont le bagage de la Vertu*. En effet, ſi celles qu'ils poſſedent par excez, ne leur oſtent pas l'eſprit, (qu'ils ne peuuent perdre, puiſque naturellement ils n'en ont point) du moins eſt-il bien certain, qu'elles leur donnent de tres grandes habitudes dans le Vice; Ce qui n'arriue ſans doute que de leur Inſuffiſance; qui leur faiſant negliger les connoiſſances du vray bien, ne les attache qu'au mal. De cette meſme ſource

procede

procede leur hayne contre les personnes de merite; Et de cette hayne le peu d'estime qu'ils ont accoustumé d'en faire. Car tous ceux qui ne daignent s'accommoder à la foible portée de leur Esprit, passent pour impertinans chez eux; Et tant plus les personnes sont habiles, tant plus ils ont d'auersion pour elles. Qui leur parle de Science, leur semble parler d'vn Monstre. Ils appellent Pedanterie tout ce qu'ils n'entendent pas. Ils considerent les Philosophes comme des Gueux, les Poëtes comme des Fols, & les Orateurs comme des Babillards, & des conteurs de sornettes. Au contraire, ils ne trouuent point de plus hõnestes gens à leur mode, que ceux qui pour leur estre agreables, font vanité de ne rien sçauoir; Et qui pareils aux Hapelourdes, ne brillent que d'vn faux esclat, encore est-il emprunté. Que si quelque chose pouuoit rendre supportables ces Veaux d'or, ce seroit possible leur Ignorance. Mais ce que i'y trou-

ue de pire, c'est qu'vn extreme malice y est iointe, & que tous mal-habiles qu'ils sont, ils veulent faire les suffisans & les imperieux chez autruy. Cependant ils n'ont pas l'esprit de commander dãs leur maison, où ils n'ont ny œconomie, ny conduitte; où ils se laissent mener comme des Enfans, par le caprice d'vne femme; & où leurs propres valets connoissans leur foiblesse, les tiennent dans la contrainte, sans que ces Maladuisez osent s'en pleindre, tant ils aprehendent de les fâcher. Dequoy ie m'asseure qu'ils ne seroient pas en peine, s'ils auoiét esté moins stupides, & plus retenus à ne leur communiquer point leurs secrets, ny à se reposer sur eux de leurs principales affaires.

Voyla pour le premier point de cét Embleme. Ie passe au second, auquel a donné lieu la Fable de Phryxus; qui pour ne tomber dans les pieges que sa Marastre luy auoit tendus, s'enfuïst auec sa sœur Hellé; & fendit les vagues de la

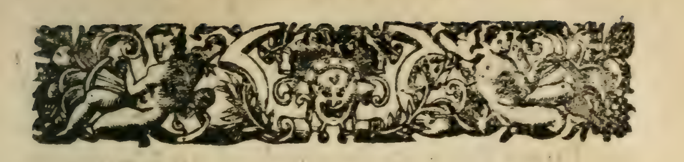
mer ſur ce precieux Mouton dõt la Toiſon eſtoit d'or. Or comme il n'y a point de doute que ce recit ne ſoit fabuleux, il ſe peut faire auſſi que quelque vray-ſemblance ait donné lieu à cette Fable, que les Eſcrits des Poëtes, & meſme des Hiſtoriens ont authoriſée. Mais laiſſant à part ce qu'en ont dict entre les autres, Ouide & Iuſtin, ie rapporteray icy l'explication qu'en donnent quelques Autheurs. Ils diſent donc que cette Toiſon, ou cette Peau de fin or, n'eſtoit autre choſe qu'vn certain liure eſcrit en velin, où ſe voyoit par eſcrit le grand Oeuure des Philoſophes Chymiques, c'eſt à dire la Sciẽce de faire de l'or. Ils adiouſtẽt à cela, que l'aduis en eſtant venu à Diocletian, il enuoya des hommes expres en Egypte; où ils ſe ſaiſirent de tout ce qu'ils y treuuerẽt de liures de cette nature; que l'Empereur fit bruſler, de peur que les Egyptiẽs ayant ce ſecret, n'euſſent auſſi de trop grandes richeſſes, & qu'ils ne s'en ſeruiſ-

sét vn iour à faire la guerre aux Romains. Ensuitte dequoy l'vsage de ces Liures, en cas qu'il s'en trouuât encore, fût defendu par Edict publiq, comme pernicieux, & dommageable à la Republique. Quelques autres neantmoins sont d'opinion differente, & soustiennent que par cette Toison se doit entendre vne prodigieuse quantité d'or que les Princes de Colchos auoient successiuement amassée. La meilleure raison qu'ils en donnent, est qu'au païs de Colchos, pour estre proche du Mont Caucase, il y a de ce metail en abõdance. Ce qui nous est confirmé par Strabon, qui dit que le Caucase a plusieurs belles fontaines, & de grãds ruisseaux où il se trouue du sablon d'or. Et d'autãt qu'il est cõme impalpable, & imperceptible aux yeux, pour estre extremement brillant & menu, il adiousté que pour le ramasser, ceux du païs ont accoustumé de plonger dans l'eau vne peau de Brebis, affin que ce sable s'y attache, & qu'apres cela ils en

facent la ſeparation: D'où peut bien la Fable dont nous parlons eſtre tirée, eſtant certain que ces peaux dorées ont vne entiere conformité auec la Toiſon qui ſert de ſuiet à cét Embleme.







Que les gens de bien ne doiuent point craindre la violence des Riches.

DISCOVRS XLIV.

CET Embleme a pour fondement la Fable des Harpyes, qu'il eſt neceſſaire de ſçauoir, auant qu'en donner l'explication. Les Mythologiſtes en parlent diuerſement apres les Poetes, entre leſquels Heſiode n'en met que deux. Mais l'opinion la plus commune eſt, qu'elles eſtoient trois, à ſçauoir Aëllo, Ocypetes, & Celœno, car c'eſt ainſi que les appelle Virgile. La deſ-

cription qu'il en fait, frappe d'abord l'imagination, & luy represente ie ne sçay quoy d'estrange, sous la forme de certains Oiseaux monstrueux, qui auoient le visage d'vne Fille, & les pieds d'vn Vautour. Mais pour penetrer plus auant dans le fonds de cette Fable; il faut sçauoir que Phinée ayãt pris pour femme Cleopatre, fille de Borée & d'Orithie, fut si maladuisé, que d'en espouser encore vne autre, qu'on nommoit Idée, fille de Dardanus; par les persuasions de laquelle, il creua les yeux aux Enfans qu'il auoit eus de Cleopatre; Ce qui fut cause, que pour le chastier de son crime, les Dieux l'aueuglerent luy-mesme; & que pour le tourmenter encore plus fort, ils enuoyerent contre luy les Harpies; qui l'empéchoient de manger, par les continuelles ordures qu'elles faisoient sur les viandes qu'on luy seruoit. Mais à quelque temps de là, le bon-heur voulut que Zetes & Calais faisant le voyage de Colchos auec les

autres Arge-Nochers, s'en allerent loger chez luy, qui les receut honorablement, & les pria de le deliurer de la perſecution de ces funeſtes Oiſeaux; Ce qu'ils luy promirent auſſi-toſt, & chaſſerent les Harpyes iuſques dans les Iſles Plotines.

Que ſi maintenant, comme c'eſt noſtre ordinaire, nous voulons chercher l'Allegorie de cette Fable, il ne nous ſera pas difficile de la trouuer. On les appelle *Harpies*, ou *larroneſſes*, pource que rien ne leur eſchappe, & qu'elles portent leurs mains crochuës ſur toute ſorte de choſes. Auſſi eſt-ce pour la meſme raiſon qu'on les feint Vierges, d'autát qu'il n'eſt point de rapine qui porte du fruit, & qui ne deuienne ſterile. Elles ſont trois de nombre, pour monſtrer qu'on a premierement de la conuoitiſe pour le bien d'autruy, qu'en ſuitte de cela on le vole, & que finalement on le cache. Il y en a qui diſent que par ces Harpyes ſe doiuent entendre les plus violantes Paſſions de l'A-

me, & d'autres qui disét qu'elles nous marquent particulierement trois Vices bien dangereux, qui sont l'Auarice, l'Enuie, & l'Orgueil. Quoy qu'il en soit, il est tres certain que les Poëtes n'ont pas feint sans vne grande raison, Que Iupiter enuoya les Harpyes contre Phinée, pour le punir de son crime; affin de nous aduertir par là, Que la tempeste, la Sterilité, la Famine, & les autres maux ne viennent pas de la terre, mais plustost du Ciel, qui nous en afflige pour chastier nos meschancetés.

Ce sont les orages & les fleaux que doiuent aprehender tous les hommes en general, & particulierement les Riches, qui persecutent les Pauures. La plus-part d'entr'eux nous sont fort bien representez par les Harpyes de cét Embleme. Car à leur imitation ils se seruent des charmes de leur visage, pour attirer ceux qu'ils veulent perdre; Et comme elles encore ils ont des aisles & des mains, dont ils vo-

lent doublement. O que les plus gens de bien ont de peine à s'eſchaper des ſerres de ces Oiſeaux affamés & inſatiables! Il n'eſt pas à croire combien de pieges ils dreſſent à l'integritéde leur vie, ny combien ils font joüer de reſſorts, pour attraper ce peu de commodités qu'ils ont, & les heritages que leurs Predeceſſeurs leur peuuent auoir laiſſez. Pour s'en ſaiſir finement, ils les attirent d'abord par douces parolles, par quantité de belles promeſſes, & par des offres continuelles. Ils leur repreſentent en ſuitte leur grand credit, les amis qu'ils ont, les bons offices qu'ils leur peuuent rendre; Et tout cela ſe conclud par d'inuiolables proteſtations de ſeruice. Que s'ils voyent que tous ces artifices ſoient inutiles à leur deſſein, qui n'eſt autre que de ruyner entierement ceux qu'ils amadoüent ainſi; ils ſe declarent alors contre eux, & les perſecutent ouuertement. Alors, dis-je, ils leur ſuſcitent de ieunes Mutins, qui leur

font des querelles, des Chicaneurs qui les embarraſſent dans des Procez, des Calomniateurs qui les accuſent, & de faux teſmoins qui leur impoſent des choſes dont ils n'ont iamais eu la moindre penſée. Mais ils ont beau faire : tous leurs efforts ne peuuent rien à la fin. Car la Conſtance & la Probité de ceux qu'ils attacquent, ont la meſme force de les preſeruer de tels Perſecuteurs, qu'eurent autresfois Calais & Zetes, de deſliurer le miſerable Phinée de la violence des Harpyes, qu'ils exterminerẽt. Auſſi eſt-il veritable, que le iuſte Ciel ne laiſſe iamais dépourueus de ſecours ceux que leur Innocence en rend dignes. Elle triomphe des artifices des Méchans ; & l'homme de bien peut dire ſans ſe tromper, qu'il eſt touſiours à couuert de tous les coups que la Malice luy porte.

Quand on l'attacque ſans raiſon,
L'on tache en vain de le ſurprendre,
Il n'a beſoin, pour ſe defendre

De traits abreuués de poiſon;
Et peut bien ſe paſſer encore
De l'Arc, & des fleches du More.

Sa Conſcience ſeule le rend plus fort que n'eſtoit Aiax, quand il tenoit ſon Bouclier, & luy ſert, comme dit le Poete, d'vne muraille d'airain: de maniere qu'il peut ſe vanter auecque Bias, de porter touſiours en ſoy-meſme dequoy reſiſter à ceux qui le perſecutent. Que ſi de hazard ſa bonne cauſe ſuccombe ſous l'Iniuſtice; outre la ſatisfaction qui luy reuient de n'auoir point merité ce mauuais traittement, il eſt aſſeuré que l'injure qu'on luy fait ne doit point demeurer impunie. Car il en a touſiours mal pris à ceux qui ont opprimé les Innocens, & violé la Iuſtice: cóme à Archias, de s'eſtre ſoüillé du ſang d'Archilochus, au Roy Attalus d'auoir fait tuer ſans cauſe ceux qui en qualité d'Alliez croyoient viure en confidence auec luy; & à Cecilius Metellus, d'auoir ſans raiſon triomphé des Peuples de Dalmatie.





Du deuoir des Enfans enuers les Peres.

DISCOVRS XLV.

TOvs ceux que la Nature a faict naiſtre Raiſonnables, & dans l'Ame deſquels elle à tracé le moindre trait de recognoiſſance, ſont obligés d'en donner des preuues cõtinuelles à ceux qui les ont mis au Monde, & auſquels ils doiuent l'eſtre apres Dieu. S'ils font autrement, qu'ils ne s'eſtonnent pas ſi les Elemens ſe reuoltent contr'eux; ſi toutes les choſes d'icy bas leur reprochent leur ingratitude, & ſi les Beſtes

mesme leur apprennent les deuoirs de Pieté, dont ils s'acquittent si mal, à leur grande honte. Car au rapport de Solin, les vieilles Cigoignes reçoiuent des Oiseaux de leur espece le mesme bien qu'elles leur ont fait, quand ils estoient encore petits. Aussi est il vray qu'en leur lettres Hierogliphiques les Egyptiens voulant representer vn Enfant qui auoit soing de son Pere, peignoient ordinairement vne Cigoigne, comme celuy de tous les Animaux, le moins ingrat, & qui a le plus de tendresse. Car de la mesme façon qu'elle a esté nourrie de ses Pere & mere en son bas aage, elle les nourrit & les soigne quand ils sont vieux. Alors pour leur rendre le semblable, elle leur fait vn nid, pour y estre mollement: Elle leur porte à manger, & leur tire doucement les plumes superflues, affin qu'il leur en reuienne d'autres meilleures, à la faueur desquelles ils puissent chercher dequoy repaistre. Que s'il est vray, comme plusieurs Autheurs nous

nous l'enſeignent, qu'il y ait tant de bon naturel en ces Oiſeaux ; Ne deuons-nous pas rougir de honte de nous laiſſer vaincre à eux, en matiere de reconnoiſſance & de Pieté? Il eſt ſans doute bien raiſonnable, que nous rendions à la Nature ce que nous auons receu d'elle, & que nous conſeruions auecque ſoing la vie de ceux à qui nous ſommes redeuables de la noſtre. Auec ce que le deuoir nous y oblige, il faut que nous y ſoyõs encore portés par vne autre cõſideratiõ, qui eſt que nos Enfans s'en reuencherõt vn iour, quãd nous ſerons vieux, & que la foibleſſe de noſtre aage nous deſniera le ſecours qu'il nous faudra mendier des autres. Mais il n'eſt pas beſoin, ce me ſemble que nous vſions de tant de parolles pour demonſtrer vne verité qui eſt plus claire que le iour; n'y ayant perſonne qui ne ſçache bien, qu'apres les trois premiers poincts qui regardent le culte Diuin, la choſe du monde qui nous eſt la plus recommandée, c'eſt

d'honnorer ceux qui nous ont donné naiſſance, & d'eſtre ſoigneux de leur obeïr. C'eſt Dieu meſme qui eſt Autheur de cette Loy, & qui pour en faire voir l'importance,a promis pour ſalaire à ceux qui l'obſerueroient, vne longue vie en ce monde, & en l'autte les felicitez eternelles. Auſſi à vray dire, ce deuoir d'obeyſſance & d'Honneur eſt tellement iuſte, que les moins religieux d'entre les Payens l'ont reconu. D'où vient qu'Heſiode en la Deſcription qu'il fait du ſiecle de fer & d'Impieté, ne trouue rien de ſi execrable parmy les hommes de ce temps-là, que l'Ingratitude des Enfans enuers leurs plus proches. Car alors, dit-il, ils leur feront tous les maux imaginables, & les abandonneront en leur vieilleſſe, ſans leur donner aucune aſſiſtance. Surquoy il conclud que Iupiter les frappera d'vn eſclat de foudre, & qu'on perdra cette engeance d'hommes pernicieux & maudits.

Voylà le ſentiment d'vn Payen contre ces Enfans dénaturez, qui n'ayant rien que ce ſoit d'humain, ne meritent du tout point d'eſtre appellés hommes. Mais Caſſiodore les deteſte encore plus fort, lors qu'en d'écriuant leur odieuſe méconnoiſſance : *Où eſt*, dit-il, *cette force de la Nature, qui par vne mutuelle vnion d'amour nous deſtine à reviure en noſtre Poſterité? Les beſtes ſont ſuiuies de leurs petits, qu'elles nourriſſent. Les rejettons s'attachent aux branches, & les branches à l'Arbre qui les produit : les rameaux de la Vigne ne degenerent point du Sep qui les porte; Et toutesfois il ſe treuue des Enfans qui ne tiennent en rien de la vertu de leurs Peres. Mais ce qu'il y a de pire en eux, c'eſt qu'ils oublient entieremẽt les biẽs-faits qu'ils en ont receus; le moindre deſquels ſeroit capable d'obliger à les reconnoiſtre les plus Barbares de tous les hõmes. Choſe eſtrãge! on prend le ſoing de les eſleuer : on ne trauaille que pour eux : on leur amaſſe du bien; Et ces Ingrats les poſſedent ſans en ſçauoir aucũ gré à ceux qui les en ont pourueus liberalement.*

N'est-ce pas vne grande pitié, de ne receuoir aucune consolation de tels Enfans, que nous auons si fort cheris, & pour qui nous nous sommes tant de fois mis en danger de perdre nos vies? Ne deuroient-ils pas rougir de honte, de voir que les Bestes mesmes les instruisent là dessus; & que les Oiseaux, qui ne se tournent qu'à la mangeaille, ne laissent pas d'auoir toutesfois vn naturel instinct à la Pieté. Tesmoin la Cigoigne, qui voyant que ses Pere & Mere ne peuuent chercher à viure, à cause de la foiblesse de leur aage, s'en vont en queste pour eux, & les couurent de leurs aisles, pour reschauffer leurs membres glacez; se reuenchant ainsi du bien qu'ils luy ont fait, quand elle estoit dans le nid. Voylà ce que dit Cassiodore, touchant le deuoir des Enfans enuers les Peres; que les Iurisconsultes ont estimé si legitime, & si iuste, qu'ils ont estably des peines expresses contre ces Monstres qui le violent ingratement. Ce que ie vous demonstrerois plus au long, n'estoit que vous pouués voir cette matiere ample-

ment traittée par diuers Autheurs ſacrez & Prophanes, tels que ſont Platon, Ariſtote, Pline, Valere le Grãd; & particulierement par le grand Sainct Baſile, dans le beau diſcours qu'il en a fait, où vous trouuerez, ie m'aſſeure, dequoy vous contenter, ſi vous en voulez ſçauoir dauantage.







Contre les Flatteurs.

DISCOVRS XLVI.

L'INVENTION de cét Embleme est de Plutarque, dans le Traitté qu'il a fait, Des moyens de discerner le vray Amy d'auec le Flatteur qu'il ne compare pas sans sujet au Cameleon. Car comme ce merueilleux Animal prend toutes les couleurs qu'on luy oppose, reserué le blanc; Le Flattteur de mesme, s'accommode à toute sorte de choses, hormis à celles qui sont honnestes, & qui meritent d'estre imitées; En cela semblable à ces mauuais Peintres,

qui ne pouuant copier ce qu'il y a d'excellent & de rare dans vn Original, ne s'estudient qu'à peindre des rides, ou des verruës, & ne touchent point aux principales beautez du visage. C'est ainsi que le Flatteur, pour se rendre agreable au Prince qu'il sert, fait gloire d'imiter les defauts qui se remarquent en luy; comme par exemple, son Intemperãce, sa colere, son orgueil, sa mauuaise humeur, & ainsi des autres Vices, ausquels il le cõnoist enclein. A quoy ce singe malicieux s'accommode d'autant plus, qu'il sçait que son Maistre l'en aime mieux, & l'en considere dauantage. Or comme cette façon de viure est vne chose seruile & basse, Aussi a-t'elle tousiours esté blamée par les bons Autheurs, & par tous les Sages de l'Antiquité. Car l'Histoire remarque, Qu'Alcibiades, pour l'auoir pratiquée, auec vne soupplesse indigne de luy, fut appellé du nom de l'Animal dont nous tirons cét Embleme. Mais ie ne trouue pour moy rien de

si estrange, ny de si conuenable à nostre sujet, que ce qu'on raconte de certains peuples d'Arabie; qui ont accoustumé d'imiter leur Prince en ce qu'il a de defectueux au corps, aussi bien qu'en ce qui regarde les Vices de l'Ame. Car si par Nature, ou par accident il est mutilé de quelque membre, ils font semblant de l'estre de mesme. Nous en auons vn exemple dans l'Histoire de Philippe de Macedoine; où il est dit, que parmy quantité de Flatteurs qui suiuoient sa Cour, il s'en trouua vn si complaisant, & si ridicule, que ce Prince ayant par mal-heur perdu vn œil d'vn coup de fleche, qui luy fut tiré en assiegeant vne Ville, le Flatteur dont nous parlons, parût en public le lendemain, auec vn emplastre sur l'vn de ses yeux; comme si par là il eust voulu persuader au Roy, qu'il prenoit part à son mal, & que la douleur en estoit passée iusques à luy. L'on racôte encore, qu'vne autre-fois Philippe s'estant rompu vne

jambe par vne cheute qu'il fiſt dans la meſlée, ce meſme homme fut ſi extrauaguant, qu'il ſe monſtra deuant luy auec la cuiſſe bandée, & que touſiours depuis il contrefit le Boiteux.

C'eſt donc la couſtume des Flatteurs, de ſe rendre touſiours ſouples à l'humeur de ceux qu'ils ſeruent; de ne manquer iamais de complaiſance pour eux; Et d'aprouuer generalement toutes choſes, de quelque nature qu'elles ſoient, hormis celles, qui pour eſtre poſſible vn peu trop honneſtes, ne leur ſont pas agreables. Car comme les Filles d'amour ne ſouhaittent à leurs Amans que des richeſſes & des threſors, affin d'en auoir leur part, mais point de bon ſens, ny de Prudence; Les Flatteurs en font de meſme à leurs Maiſtres, pour proffiter de leur deſreglement, & de leur mauuaiſe conduitte. Auec tous leurs déguiſemens neantmoins, & toutes leurs ſingeries, ils ſont trompez la pluſpart du temps, & trouuét enfin, qu'il eſt de

leur Fortune imaginaire, comme du Cameleon, qui ne se nourrit que de vent. Où il me semble aussi, qu'il est à propos de remarquer auec Cassiodore, que ce mesme Animal est le Symbole d'vn Chicaneur endetté qui change de ruses à tout moment; qui ne tient rien de ce qu'il promet, qui fait, comme l'on dit, des contes en l'air; qui ne donne que du vent à ses Crediteurs; qui par sa mauuaise foy se voit continuellement en alarme, & qui prend toute sorte de formes & de visages, pour s'eschapper des mains de ceux qui luy demandent leur bien.





Qu'il n'y a point de Force indomtable.

DISCOVRS XLVII.

L'ORIGINE de cét Embleme est prise de Pline, qui dans le huictiesme liure de son Histoire, dit qu'apres la Bataille de Pharsale, Marc-Anthoine fut le premier qui fit voir des Lions à Rome, attellez à son chariot de Triomphe. Ce qu'on peut nommer par maniere de dire, vne peinture müette des reuolutions de ce temps-là, qui procederent la plus-part de la tyrannie de ce Vaincœur insolent. Car ce fut luy-mesme, qui par la monstre publi-

que qu'il fit de ces nobles Animaux ainsi domptez, voulut donner à connoistre que tout cedoit à sa puissance; Que les principaux Citoyens faisoient ioug sous luy; Et qu'il auoit enfin trouué l'art de se venger de ces ennemis illustres, qui par la force des armes ou de la langue s'estoient liguez à sa perte. Mais celuy de tous qui s'en trouua le plus mal, fut asseurément ce Pere de l'Eloquence Romaine ; cét inuiolable Protecteur des Loix, ce grand Ciceron, que les méchans hayssoient si fort, & que les gens de bien aimoient & craignoient ensemble. Toute sa ruyne proceda des Harangues que la Verite luy fit faire en plein Senat au desauantage d'Anthoine. Il se declara deslors son Ennemy, & ne cessa iamais qu'il n'eust trouué le moyen de se défaire de luy. Ciceron se sentant doncques trop foible pour luy pouuoir resister, sortit de la Ville, auecque dessein de s'embarquer au premier port, afin d'asseurer sa vie par sa fuitte.

Mais la violéce de la tempeste luy ostant l'esperance de l'vn & de l'autre, luy fit prendre resolution de regaigner la terre; où s'estant mis en chemin pour aller au Formian, le mal-heur voulut pour luy qu'il fit rencontre des soldats d'Anthoine. Dés aussi-tost qu'ils commencerét à le poursuiure, il iugea bien que c'estoit fait de sa vie; Tellement que sans marchander dauantage, il mit la teste hors de sa litiere, qui luy fut coupée à l'instant par Popilius Lænas, & qu'on exposa depuis entre ses deux mains, en la mesme place aux Rostres, où Ciceron auoit fait publiquement contre Anthoine des inuectiues & des Harangues.

Or comme cette action estoit execrable & maudite, les Romains aussi en maudissoient sans cesse l'Autheur; & ne pouuoient assez detester l'humeur furieuse de cét homme imperieux & cruel, qui se plaisoit à faire tirer son char par des Lions. Ce qui nous donne assez à con-

noiſtre, qu'il n'y a point de force ſi gran-de, ny de reſolution ſi ferme, ny de per-ſuaſion ſi puiſſante, que les Souuerains ne puiſſent quelquefois abattre, s'ils veulent abuſer de l'authorité que le Ciel leur a dõ-née. En effet, combiẽ de fois a-t-on veu à la ruyne des grands Eſtats, la cõmune li-berté perduë, & la Vertu comme enſe-uelie par la violence des Tyrans? Qui lira les Hiſtoires, n'y trouuera que trop d'exemples de cette verité, qui par diuers accidens tragiques & lamentables s'eſt de tout temps confirmée. Il n'en faut point chercher d'autre, apres celuy de Ceſar, qui fut miſerablement mis à mort par les principaux Chefs de la Republique Ro-maine. Ils prirent pour pretexte le Bien public, & la conſeruation de la Liberté. Mais ce fut trop hazarder; & s'engager méchamment dans vne Conſpiration trop ruïneuſe, comme l'effet le monſtra. Ils oſtoient du monde, celuy qu'ils ap-pelloient Tyran; & ne peurent toutes-fois

fois oster de Rome la Tyrannie. Car les affaires de la Republique estant ruynées par ce Parricide ; & les Courages des Cytoyens abatus, Marc-Anthoine vsurpa tout aussi-tost la mesme puissance que Cesar auoit eüe, bien qu'il fut beaucoup au dessous de luy, en matiere de conduitte, de viuacité d'esprit, & de grandeur de courage. Ce que Ciceron ne pouuant souffrir, il se ietta dans le Party de la pluspart des Seigneurs de Rome, qu'Anthoine s'aduisa de proscrire par le moyen du Trium-virat, & d'en mettre à mort les plus considerables. Or bien que Ciceron eust de long-temps preueu ce mal-heur, il luy fut impossible pourtant d'y apporter du remede ; Et tout ce qu'il pût faire, fut de s'en plaindre publiquement, comme il se voit dans sa seconde Philipique ; où se laissant emporter à vne iuste Colere, *Vous pleignéz-vous*, dit-il, *de la perte de trois Armées Romaines ? C'est Anthoine qui l'a causée. Cét Ordre a-t'il perdu son ancienne authori-*

té? Cette perte ne vient que d'Anthoine. Trouués-vous à redire icy quantité d'illuſtres Citoyens? Anthoine vous les a oſtés. En vn mot, il ne nous eſt point aduenu de maux (& les Dieux ſçauent combien il nous en eſt arriué) dont nous ne deuions imputer la faute à vn ſeul Anthoine, apres que nous aurons bien conſideré toutes choſes. Il y a quantité d'autres endroits, où il encherit encore par deſſus. Mais il me ſuffit d'auoir rapporté celuy-cy, pour faire voir par l'exemple de cét homme violant, que le meſme Ciceron appelle *la Gangrene, & la Peſte de ſa Patrie*; combien eſt veritable ce qui nous eſt ſignifié par cét Embleme, dont le docte Alciat a donné l'explication en vers Latins, que i'ay à peu pres ainſi traduits, ou pour le moins imités.

Quand par vn effort tyrannique
Anthoine, Peſte de l'Eſtat,
Euſt fait mourir par attentat
Le Pere du bien-dire, & de la Republique
S'imaginant d'eſtre plus qu'homme,

Il oſa triompher à Rome,
Sur vn Char que tiroient deux Lions furieux;
Et ſans parler, il voulut dire,
Que les Chefs les plus glorieux
Eſtoient ſoubmis à ſon Empire.




Briot fecit.



Qu'il ne faut iamais offencer personne, ny de fait ny, de parolle.

DISCOVRS XLVIII.

ENCORE que ie me souuienne fort bien d'auoir déjà dépeint Nemesis, sous vne autre figure que celle-cy, & rapporté là dessus le docte Discours qu'en a fait Bacon ; ie ne laisseray pas toutesfois d'en parler derechef, puis qu'elle semble m'y conuier, de la façon quelle se voit representée dans cét Embleme. Ie diray donc, que cette Deesse, autrement appellée Adrastie, & Rhamnusie, est destinée, à ce que

feignent les Poëtes à vanger toute ſorte de mauuaiſes actions, & particulierement les inſolentes parolles. Car comme ceux qui s'y plaiſent, ne peuuent iamais ſe deſrober à ſa connoiſſance; ainſi eſt il impoſſible qu'ils s'exemptent de la punition qu'elle a de couſtume d'en faire: car la Vengeance diuine eſt ineuitable; & c'eſt en ce ſens que Catulle dit.

Chaſſe le Deſdain de tes yeux,
Sois fauorable à ma priere;
Et pour me rendre glorieux,
Ne mets pas mes ſoings en arriere:
N'atire point ſur toy la main
De l'impitoyable Adraſtie,
Dont le pouuoir eſt ſouuerain,
De peur qu'elle ne te chaſtie.

Macrobe la fait irreconciliable Ennemie des courages audacieux; & le Poëte Heſiode la prend pour la Iuſtice meſme, en vn endroit de ſes œuures, où il dit qu'elle & la Pudeur ont quitté la terre, &

s'en sont volées dans le Ciel. Elle est icy peinte tenant vne bride d'vne main, & de l'autre vne Baguette; pour monstrer l'Empire qu'elle a sur les Méchans, & qu'elle sçait mettre vn frein à leur bouche, quād ils se iettent dans le debordement de la Medisance. Platon dans son quatriesme liure des Loix, la nōme *l'Ange du Iugement*: ce qui semble auoir de la coformité auec nostre Religion; qui nous apprend que le Souuerain Createur de l'Vniuers a connoissance de toutes choses, & qu'il ne laisse rien impuny. Les Anciens n'ont donc pas eu mauuaise raison, quād pour regler les mœurs des hommes, & leur apprendre combien est desagreable à Dieu la Superbe, ils ont dit que les personnes sujetes à ce Vice attiroient sur elles la malediction du Ciel. Aussi est-ce pour cela que par le nom de Nemesis, ils ont entendu cette imaginaire Deïté dont nous parlons, qui preside, comme i'ay

desia dit, au Chastiment & à la Vengeance. Il faut remarquer à ce propos, auec le subtil Philosophe Ficin, Que tous les hommes en general ont en eux mesmes quatre choses fort cősiderables, qui sont, la Loy, le Iugement, la Iustice, & cette Nemesis dont il est question. Chacun de nous porte en soy l'exemple de ces choses, & il ne tient qu'à luy qu'il n'en vse comme il faut. Il a en l'Entendement la Loy, qui luy apprend ce qu'il luy faut faire, ou ne faire pas, c'est à dire la difference de la Vertu d'auecque le Vice. Il a en la Raison le Iugement, qui luy fait connoistre ce qu'il y a d'honneste, ou d'inciuil, & de mal-seant dans la vie humaine. Il a en la Volonté la Iustice, par le moyen de laquelle il sçait faire election des choses qu'il est raisonnable, ou de fuir, ou de suiure. Il a finalement dans l'Imagination cette Nemesis non moins seuere que iuste, qui ne pouuant souffrir

ſa meſdiſance, ny de luy voir commettre des actions deshonneſtes, luy en fait ſans ceſſe des reprimendes.

Ie ſçay qu'il y en a quelques-vns, qui ne mettent preſque point de diſtinction entre Nemeſis & l'Enuie, à cauſe qu'il y a ie ne ſçay quoy de ſemblable en l'eſmotion de l'vne & de l'autre. Mais ceux-là ſe trompent extremement, de ne voir pas combien la difference en eſt grande. L'Enuie n'en met aucune entre les méchans, & les perſonnes de probité. De quelque nature que ſoit le Bien dont les autres jouyſſent, elle s'en afflige indiffe-remment; & regne ſur tout entre gens de meſme condition. Nemeſis au contraire, ne ſe fache que de voir eſleuez aux hon-neurs les méchãs, & les hommes que leur baſſeſſe en rend indignes. Ainſi elle peut eſtre fort à propos définie, Vne loüable eſmotion d'eſprit, qui ne ſe rencontre que parmy les gens de bien, & par qui la

Vertu eſt miſe en eſtime. Car eſtant iuſte comme il eſt, que les Bons proſperent pluſtoſt que les mechans, la Raiſon veut auſſi, Que l'homme de bien ſe resjouyſſe & ſe conſole, quand il voit que par vne exacte obſeruation de la Iuſtice, les Meurtriers, les Traiſtres, & les Voleurs, ſont chaſtiez comme ils le meritent ; Et partant, il ne faut pas s'eſtonner, ſi pour la meſme raiſon encore, il ſe réjouyt des bonnes fortunes qui arriuent aux perſonnes que l'integrité de leur vie en rend dignes. De cette punition, que Nemeſis a ſi ſouuent faite, nous eſt vn exemple aſſez manifeſte le plus cruel de tous les Empereurs Romains. Ce Monſtre de la Nature ayant oſté du monde celle qui l'y auoit mis, fut bien toſt puni de ſes crimes par les propres remords de ſa Conſcience, ſi toutesfois il en auoit vne. Cét Inhumain, dõt les violences auoient cõtraint le Senat de les ſouffrir, ſans en oſer murmu-

rer, vid en moins de rien tous les Romains le ſouſleuer contre luy. Quelques-vnes de ſes Statuës furent abbatuës de nuit; Et lon ouyt en plein iour des voix qui crioient, *Neron a tué ſa Mere*: Ce que pluſieurs luy furent dire iuſques dans ſon Palais; non pas tant pour aucune foy qu'ils y adjouſtaſſent, que pour accuſer Neron deuant Neron meſme. Auſſi arriua t'il enfin par vn iuſte chaſtiment de ſa maudite vie, que le Senat ordonna, Qu'il ſeroit mené tout nud par la ville, traînant ſon propre Gibet; & que le Bourreau l'ayant fait mourir ſous le foüet, ietteroit ſon corps à la voirie. Quoy dauantage? Sejan n'eut-il pas encore ſa Nemeſis, qui ne l'abandonna iamais, qu'il n'euſt eſté payé de ſes crimes, & de ſon Ambition demeſurée? Apres s'eſtre vainement picqué de ce beau tiltre de Collegue de l'Empire, dont Tybere le leurroit; apres auoir vilainement abuſé de Liuie; apres auoir fait em-

poiſonner Druſus; apres auoir ſuborné les ſoldats de la garde du Prince, & par leur moyé conſpiré cótre luy meſme; qu'en arriua-t'il en fin? Il ſe vid enuelopé de toutes parts. Tybere plus fin que luy, le mit dans des pieges dót il ne pût s'eſchaper. En vn mot, il l'accuſa deuant le Senat; Et de ſon accuſation s'enſuiuit cét Arreſt, *Que Sejan auroit la teſte trenchée ; Que ſon corps ſeroit ietté aux Gemonies, & qu'on puniroit auſsi ſes Enfans.* Voylà combien redoutables ſont les effets de la Deeſſe dont nous parlons; qu'Artemidore nous fait comprendre auſſi-toſt, quand il dit, Qu'elle prend en main la cauſe des Innocens, & les venge des perſecutions que les Mechans ont accouſtumé de leur faire.

Car pour expoſer ces Perfides
Aux tourmens les plus rigoureux,
Elle commande aux Eumenides
De vomir tout leur fiel ſur eux;

De ioindre le fer à la flamme,
De donner la gesne à leur ame
Par de continuels remors;
Et pour chastiment de leurs crimes,
D'en faire à Pluton des Victimes,
Dans le noir Royaume des Morts.




Marie Briot, fe.



Qu'il se faut donner garde des Filles d'Amour.

DISCOVRS XLIX.

LEs enchantemens de Circé, que Virgile appelle Fille du Soleil, à cause de la merueilleuse connoissance qu'elle auoit des Plantes, qui prennent leur accroissement & leur force de ce bel Astre; ne peuuét mieux estre décrits, qu'ils le sont dans l'Odissée d'Homere, d'où nous auons tiré cét Embleme. Il feint que quelques-vns des Compagnós du Sage Vlysse, estant enuoyez par son ordre, pour voir s'ils ne pourroient point découurir le lieu où cette Magicié-

faiſoit ſa demeure, furent changez en pourceaux,par le moyen de certain breuuage qu'elle leur fit prendre; Ce qu'on ne peut mieux appeller qu'vne ingenieuſe repreſentation de la Volupté, en la perſonne des femmes laſciues. Car ce luy eſt vne choſe ordinaire, de corrompre & de chãger de mal en pis, les mouuemẽs & les paſſions; d'où il s'enſuit que la Raiſon en eſt peruertie, & que l'hõme deuiẽt Beſte, de Raiſonnable qu'il eſtoit auparauant. Cela n'arriua pas neantmoins au prudent Vlyſſe, à qui tous les charmes, ny tous les Philtres de Circé, ne peurent faire changer de forme: par où nous eſt demonſtrée la merueilleuſe force de l'Entendement, qui eſt la regle & la Guide de l'Ame. Pas vn des Modernes ne nous explique mieux cecy que le docte Eraſme, qui le rapporre iudicieuſement au ſens des anciens Mithologiſtes. *Que ſignifie*, dit-il, *la Fable de Circe, qui par ſes enchantemens changeoit les hommes en Beſtes? N'eſt-elle pas vn*

vray

vray Embleme des hommes voluptueux, qui par leurs lasciuetés perdent le tiltre de Raisonnables; qui s'adonnent entierement à leurs Passions desreglées, qui n'ont rien de l'homme que le nom; qui ne se souuiennent que d'assouuir leur Brutalité; Et pour leur dire en vn mot, qui transformant leur Nature, par leur Lubricité deuiennent Ours; par leur Paresse, Pourceaux; par leur humeur farouche, Lions; & ainsi du reste. Au contraire, par Vlysse, qui fut le seul que le breuuage de Circe, ny la Baguette dont elle le toucha, ne peurent changer en Beste; que nous est-il signifié, sinon que par vne ferme & constante habitude à la Vertu, l'homme sage ne peut ny estre renuersé par les violentes secousses de la Fortune, ny destourné des choses honnestes par aucune sorte d'allechemens & de charmes?
Ceux qui penetrent plus auant dans cette Fable, disent, Que de ses Amans diuersement corrompus, cette Femme impudique en fit enfin des Voleurs, des Assassins, des Traistres, & des Meurtriers. Ce qui ne veut dire autre chose, sinon

que les Voluptueux s'adonnent souuent à tous les Vices, apres qu'il ne leur reste plus rien, & que leurs belles Sorcieres, ou si vous voulez, leurs insatiables Harpyes, ont espuisé leur principale substance. Cette pensée est de Xenophon, qui adiouste en suitte, Que si de hazard le Philosophe Socrate, se rencontroit en quelque festin, où il n'alloit que rarement, il n'y mãgeoit que fort peu, & beuuoit encore moins; vsant de ce trait de raillerie, Que la bõne chere auoit changé en Pourceaux les Cõpagnons d'Vlysse; Mais que luy plus fin qu'eux s'en étoit exempté par le moyen de son Abstinence, & pour s'estre tousiours souuenu du conseil que luy auoit donné Mercure. Il y a dans vn Dialogue de Plutarque vn fort bel endroit à ce propos, dont le sens est tel. *Comme il se fait certaines pastes, auec lesquelles on prend du poisson, qui ne sert de rien toutesfois, pource qu'on n'en peut manger; Il en est de mesme des Philtres, que les femmes débau-*

chèes donnent aux hommes, pour ſe les acquerir: car ils ne ſeruent à rien, qu'à les faire deuenir brutaux, ſtupides, & furieux. Ainſi en prit il à Circe; qui des Compagnons d'Vlyſſe qu'elle enchanta, n'en receut que le plaiſir de les auoir transformés en Beſtes. Mais pour le regard d'Vlyſſe, elle l'aima veritablement, à cauſe de ſa Prudence, & de ſa bonne conduitte. Elle n'en vſa pas de meſme à l'endroit de Picus, Roy des Latins. Car bien qu'il fut ſon Mary, & fils de Saturne, elle ne laiſſa pas toutesfois de le changer en Pie, comme il ſe voit dans le ſeptiéme liure de l'Eneide, & plus au long dans le quatorzieſme des Metamorphoſes d'Ouide. Ce qu'elle fit, ſelon quelques-vns, à cauſe qu'eſtant Augur, il fut le premier qui dans les Auſpices, ſe ſeruit de cét Oiſeau; Mais ie trouue plus iudicieux ceux qui diſent, que ce fut vn effet de ſon inconſtance, Vice que les Impudiques comme elle, ont accouſtumé de pratiquer, affin de mieux aſſouuir, s'il eſt poſſible, la brutalité de

leur Concupiſcence. De cecy nous eſt encore vne preuue l'exemple de Scylla, qui ſe reſſentit, comme les autres que i'ay nommés, des dangereux enchantemens de la meſme Circé, & qui eſt auſſi vn particulier ſymbole de l'Amour deshonneſte. Ce qu'il eſt aiſé de remarquer, en ce qu'elle a par le haut le viſage d'vne Fille, & qu'en bas elle eſt enuironnée de chiens enragez, qui ne ceſſent d'abboyer à l'entour d'elle. Auſſi repreſentent-ils l'Audace, le Vol, la Gourmandiſe, & quantité d'autres Vices enormes, qui precipitent dans le dernier mal-heur, tous ceux qui ne s'eſtudient imprudemment qu'à ſatisfaire à leurs deſirs impudiques. De toutes leſquelles choſes, on peut conjecturer & conclurre, Qu'il importe entierement à tous les hommes en general, de fuïr plus que la Peſte le honteux commerce des femmes laſciues, & de ſe ſouuenir auec Ciceron, *Que la Volupté du corps eſt tout à fait*

indigne de l'excellence de l'homme, qui par consequent la doit hayr, comme vne chose pernicieuse, & qui n'est propre qu'aux Bestes.







De trois ſortes de Perſonnes denotées par la Chauue-Soury.

DISCOVRS L.

QVoy que le nom de *Chauue-Soury* ſe puiſſe approprier à diuerſes choſes ; ſi eſt-ce qu'il s'attribuë particulierement à trois ſortes de perſonnes. Car en premier lieu l'on appelle Chauues-Souris, ceux qui gardent la maiſon, pour quelque action noire qu'ils ont commiſe, qui les a mis dans la mauuaiſe eſtime du monde ; Au nombre deſquels ſont compris encore ces ſigna-

lez Affronteurs, qui pour ne payer leurs dettes, bien qu'ils le puiſſent, ne ſortent iamais que de nuit, tant ils apprehendent de rencontrer ceux qu'ils fuyent, & d'eſtre contraints de s'acquitter par les voyes ordinaires de la Iuſtice.

Secondement, ce Nom ne conuient pas mal à cette maniere d'Eſprits pointilleux, qui veulent faire les raffinez en matiere de Science; qui cherchent curieuſement icy bas, ce qui eſt au deſſus d'eux; & qui ſe mettent en peine de penetrer dans les ſecrets du Ciel, que nous ne pouuons ny voir, ny toucher, ny les comprendre non plus, ſi fort ils ſont eſloignés de noſtre connoiſſance. Et toutesfois ils oſent bien en eſmouuoir des diſputes, & en parler comme d'vne choſe qu'ils croyent ſçauoir aſſeurément. Mais ils ne voyent pas combien ils s'abuſent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes; Car tandis, qu'à force de contredire, ils en perdent preſque l'eſprit,

& qu'en blasmant les bons sentimens des autres, ils s'opiniastrent à defendre leurs propres sottises, ils cherchent la Verité où elle n'est pas, & ne la peuuent iamais trouuer. En quoy certes ils ne suiuent point l'exemple de Socrate, qui pour n'estre pas blasmé de reprendre les Ignorans, auoit accoustumé de dire, *Que la chose du monde qu'il sçauoit le mieux, c'estoit qu'il ne sçauoit rien du tout*; bien que neantmoins Apollon mesme l'eust estimé le plus sçauant & le plus sage de tous les Philosophes. Ce que cét excellent hóme n'eust point dit vray-semblemét, auec vn si grand mespris de soy-mesme, s'il n'eust bien veu que la Philosophie humaine n'auoit sans doute rien de certain, ny de veritable. Car de croire, comme font quelques-vns, qu'il se fut fait ignorant, pour de là tirer aduantage de reprendre ceux qui l'estoient, c'est à mon aduis vne chose, à laquelle il n'y a du tout point d'apparence. En effet, comme il disoit

ſans flatterie, que les hommes ignoroient tout, à cauſe que leur eſprit eſtoit touſiours chancelant; auſſi ſembloit-il faire gloire de ſe mocquer de l'Aſtrologie, dont la plus-part des Philoſophes de ſon temps faiſoient profeſſion ouuerte.

Le nom de Chauure-Soury ſe peut donner en troiſieſme lieu à tous ces illuſtres Fourbes, qui ne vont iamais qu'à taſtons dans les affaires du monde; A ces fameux Charlatans, qui ne parlent qu'obſcurement, & par equiuoque; qui couurẽt du voile d'Hypocriſie leurs mauuaiſes actions, & dont la langue venimeuſe deſcoche des traits qui volent dans les tenebres. Ce qui veut dire, qu'ils n'épargnẽt pas meſme la reputatiõ des gens de bien, non plus que celle de leurs Amis, qu'ils dechirent ſecrettement; En cela d'autant plus malicieux, qu'au lieu de ſe tenir fermes dans leur confidence, ils ne s'en ſeruent qu'à les trahir laſchement, & tournent ainſi leurs pas à la Tromperie,

comme dit fort bien l'Oracle de la Sapience diuine. Tels hommes perfides & laches, doiuent estre detestés, & fuys de tout le monde. Car quelle asseurance peut-on mettre en eux, qui n'ont ny foy ny parole? Qui peut douter qu'ils ne trompent les autres, puis qu'ils se sont premierement trompés eux-mesmes? Certes, s'ils aimoient tant soit peu la Verité, ils feroient en sorte de n'auoir commerce qu'auec ceux qui la cherissent; & ne trahiroient iamais leurs sentimens, pour apprendre ceux des autres, affin de s'en seruir à leur nuire. Mais apres tout, quel bien leur en reuient-il? En sont ils plus en repos, & les en estime-t'on d'auantage? Rien moins: Au contraire, leur mauuaise Conscience les gesne sans cesse, & ils ne passent enfin que pour Imposteurs dans l'opinion de tout le monde, qui ne les croit iamais plus, quand mesme ils diroient la Verité. Pour conclurre donc par où i'ay commencé, ie dis auec

Hesychius, Que tous ces esprits artificieux & malings, qui tachent de rendre obscures les choses claires; qui embrassent indifferemment toute sorte de partis, qui se font vne Morale à leur mode, & qui mesme en matiere de Religion quittent les interests de la Consciẽce pour ceux du Monde; ne peuuent mieux estre comparez qu'aux Mineïdes, qui pour auoir mesprisé les Sacrifices de Bacchus, furent changées en Chauues-Souris, & tacherent en vain de se sauuer à la faueur des tenebres, comme le tesmoigne Ouide.

A l'instant ces deux Sœurs Thebaines,
Trop dédaigneuses, & trop vaines,
Virent auecque desplaisir,
Leurs fleches en Tyrses changées;
Et la fureur les vint saisir,
Qui les rendit comme enragées.
Bacchus, ce redoutable Dieu,
Leur ayant fait changer de lieu,

Leur fit außi changer de forme:
Et chaſtia leur vanité
Comme vn Vice par trop enorme,
Puis qu'elles s'attaquoient à ſa Diuinité.

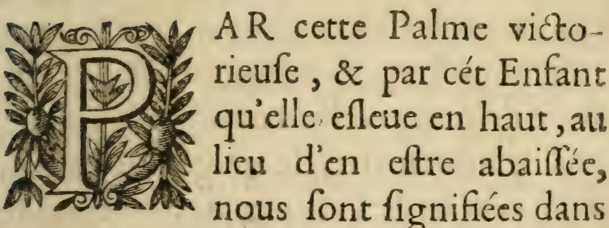






De la Constance dans les trauaux.

DISCOVRS LI.



PAR cette Palme victorieuse, & par cét Enfant qu'elle esleue en haut, au lieu d'en estre abaissée, nous sont signifiées dans cét Embleme deux choses bien remarquables. La premiere, Qu'il faut estre constant dans les trauaux de la vie; Et la seconde, Qu'à l'exéple de nostre Sauueur, qui nous en a monstré le chemin, il est necessaire de nous y accoustumer dés nostre bas aage. Car cóme ce merueilleux Arbre, qui se roidit cótre le fardeau qu'on luy op-

pose, porte vn fruit delicieux, & qui merite d'estre seruy à la table des Rois, ainsi les fruits du trauail sont agreables, & dignes de parestre deuant les yeux des plus grands hommes du monde. Mais ceux de l'Estude sur tout ont des douceurs incomparables; Et ce qu'il y a de peine est recompensé au double par le contentement qui s'y treuue. Aussi est-il vray, comme dit Phornutus, ancien Autheur Grec, que les Muses sont couronnées de Palmes, pour monstrer que comme il est fort difficile de monter sur cét arbre-là, il l'est aussi grandement, de gaigner le haut du Parnasse, & de s'esleuer au sommet des connoissances de la Nature : Ce que ie souhaitterois volontiers qu'eussent sans cesse deuant les yeux tous les ieunes Escoliers, qui ont ce noble dessein, & qui sont rebuttés des bonnes lettres par les moindres difficultez qu'ils y rencontrent d'abord. Mais s'ils sçauoient considerer, combien est doux & charmant le fruit
de

de l'estude ie ne doute point que pour le cueillir, & pour le gouster vn iour, ils ne fissent toute sorte d'efforts, sans que les choses les plus penibles peussent lasser leur perseuerance. A quoy les inuite par vn merueilleux effet de Nature cét inuincible Palmier. Car l'experience fait voir que plus on l'oppresse, & plus il resiste. Que si de hazard on le charge si fort, que ne pouuant soustenir la pesanteur du fardeau, il soit contraint de ceder, il le fait de telle sorte, que ses branches courbées se redressent aussi-tost contre la violence du poids, sans en pouuoir estre accablées. A raison dequoy, comme elle a tousiours esté le vray symbole de la Victoire, que l'on ne peut gaigner sans combattre, aussi l'est elle de la Constance, qui nous est absolument necessaire, & sans laquelle il nous est impossible de vaincre icy bas les Ennemis de nostre repos. Parmy tant de grands exemples que nous en auons, il me suffit de rapporter icy le tesmoignage de

Marc-Aurele, *Ie ſçay*, diſoit-il, *que Ceſar s'eſt eſleué à l'Empire par ſon eſpée, que la naiſſance l'a donné à Auguſte; Que Caligula y eſt paruenu par les victoires de ſon Pere; Neron par ſa Tyrannie; Titus, pour auoir dompté la Iudée; Et Trajan par ſes illuſtres actions. Mais de moy, ie l'ay obtenu par ma Conſtance, dans les mal-heurs de la vie.* De cette meſme vertu donna des preuues illuſtres le ſage Pelopidas, lors qu'Epaminondas, ſon compagnon d'armes, l'ayant deſliuré des fers, où l'auoit mis iuſtement Alexandre Phereſien; *Et bien*, dit-il, *encore ay-ie de l'obligation à ce Tyran: car il eſt cauſe que ie me ſuis armé de Conſtance contre les dangers de la guerre, & meſme contre les apprehenſions de la mort.* Ce fut elle encore, qui accompagna touſiours Anaxagoras dans la priſon; & qui fit que Socrate ne parla iamais ſi bien de la Philoſophie, qu'vn peu auant que mourir, & qu'aualer la Ciguë. Mais quoy que tous ces exemples de Conſtance fuſſent admirables, i'oſe dire

pourtant que ceux du grand Fabius le furent encore d'auantage. Cét excellant homme ayant rachetté de ses propres deniers les Esclaues qu'Annibal auoit pris sur les Romains, fut si peu reconnu de ce bon office, que le Public ne luy en voulut iamais tenir compte. Il n'en dit mot neantmoins, ne croyant pas qu'à moins que de se rẽdre coupable, il luy fût permis de murmurer contre sa Patrie, qu'il reconnoissoit pour sa bonne Mere. A ce sujet de se plaindre en succeda vn autre, par l'ingratitude du Senat, qui voulut que Minutius eust la mesme authorité que luy. Il ne se facha point pourtant de cette Iniustice, non plus que de l'autre. Quoy d'auantage? On luy fit quantité d'affronts & de tres-grãdes supercheries, sans que pour cela il témoignât d'en estre esmeu. Sa Constance fut plus grande que l'Animosité de ses ennemis; Et quelques bruits qu'ils fissent courir que c'estoit vn lache, qui fuyoit deuant Annibal, &

qui n'osoit l'attacquer, il faisoit semblant de n'en rien oüir, ne laissant pas cependant d'agir bellement, & d'essayer à prendre son temps. Aussi le prit-il si bien, que par ses iudicieux deslays, il vint à bout de la ieûne fougue d'Annibal, & restablit les affaires de sa Patrie, sans se laisser iamais emporter, ny à la Colere, ny à l'Esperance, ny à la Crainte. Cela estant, l'on peut bien dire de luy, qu'il merita plusieurs Palmes, puis qu'il donna pareillement diuerses preuues de sa Constance.

Ie viens maintenant au second poinct de nostre Discours, qui consiste à monstrer que dés le bas aage il faut s'accoustumer au trauail, affin de s'y endurcir par vne longue habitude. Ainsi en vsoient autrefois les Peuples de Germanie, qui pour rendre supportables à leurs enfans les miseres & les trauaux de la guerre, les plongeoient tous nuds dans de l'eau froide, aussi-tost qu'ils estoient nais: ce que les Rutiliens pratiquoient aussi, comme

Virgile l'a remarqué. A quoy ſe rapporte ce que les Poëtes ont feint d'Achille, à ſçauoir qu'il fut ainſi baigné dans la mer par ſa Mere Thetis; ce qui le rendit inuulnerable en tous les endroits de ſon corps, horſmis au talon, qui ne trempa point dans l'eau, d'autant que c'eſtoit par là que ſa Mere le tenoit; Et à vray dire tous ces perſonnages illuſtres que l'Antiquité vante ſi fort, n'õt iamais reüſſi en leurs entrepriſes que par la glorieuſe habitude qu'ils ont priſe dans la fatigue des Armes; Ce que les Hiſtoriens & les Poëtes ont remarqué dans les diuerſes deſcriptiõs qu'ils ont faites des trauaux d'Hercule, de ceux de Iaſon, d'Vlyſſe, d'Alexandre, de Ceſar, d'Enée, & de quantité d'autres grands hommes Grecs & Romains, à l'imitation deſquels il faut que les ieunes gens ſe roidiſſent courageuſement contre les choſes les plus difficiles, s'ils veulent comme eux auoir vn prix de Vertu, & gaigner la Palme qui leur eſt propoſée dãs cét Embleme.





Des Statuës en general, & particulierement de celle de Mercure.

DISCOVRS LIII.

AYANT à traitter ſuccinctement cette Matiere, qui me ſemble aſſez diuertiſſante, i'en diuiſeray le Diſcours en deux principaux poincts, cóme i'ay fait le precedent. En l'vn, apres auoir parlé des Statuës en general, ie deſcendray en particulier à celle de Mercure, qui ne ſe faiſoit pas de tout bois, cóme dit l'ancien Prouerbe; & en l'autre i'en dónneray l'explication apres Alciat. Pour le premier point, ie rapporteray icy ce que i'en ay eſcrit autrefois; & commençant par les

Ouuriers, ie diray, que comme ils ſont diuers en ſçauoir, les matieres auſſi, ſur leſquelles ils trauaillent, ſont differentes. Parmy ceux qui ſe ſont meſlez autres-fois de faire des Ouurages d'argile (Art que les Latins appellent *Plaſtices*) les Anciens ont tenu pour excellents Maiſtres Demophilus, Gorgaſus, & Porſuinius, qui ſelon Varron, forma de terre certains poiſſons, ſi au naturel, qu'ils ſembloient eſtre viuans: & pareillement Arceſilaus, à qui Luculle donna ſoixante Seſterces, pour vne Statuë de la Deeſſe Venus; ſans oublier Turianus, qui fit le ſimulachre de Iupiter Capitolin, & celuy d'Hercule, auec vn artifice inimitable.

Quant à la Graueure, Virgile appelle excellents en cét Art, Pretus, Alcon, & & Euricion; qui neantmoins en ont cedé la premiere gloire à Mentor, les Ouurages duquel furent eſtimez incomparables, principalement le Iupiter du Capitole, & la Diane d'Epheſe.

Pline en ſon trente-troiſieſme liure, eſtime fort vn certain Loede Stratide, qui graua ſur des lames d'argent des batailles confuſes d'hommes armés, auec vn trauail qu'on ne pouuoit aſſez admirer. En vn mot, en matiere de Graueure, il s'eſt trouué des Ouuriers, qui par maniere de dire, ont fait ceder la Nature à l'Art. Pline neantmoins dit que de ſon temps il n'y auoit perſonne qui ſceut bien grauer en or. Mais nous liſons dans l'Exode, chap. 35. Que Beſelcel, fils d'Vrie, & Ooliab, fils d'Alchiſamech, ſceurent parfaictement buriner l'or, l'argent, le cuiure, le fer, le marbre, & le bois; mais que par vne grace particuliere, ils eurent cette connoiſſance infuſe de Dieu.

Les Anciens eurent encore pluſieurs Ouuriers, qui trauaillerent en Bronze; comme Polichetus, qui ietta en fonte des joueürs de dez; Iphicrates, qui fit la Statuë de Lena, fameuſe Courtiſane de ſon temps; Et qui l'ayant cachée ne la

voulut iamais découurir aux Tyrans Hermippe, & Ariſtogiton, de quelques tourmens dont ils le fiſſent ménacer; Myron, que les Statuës qu'il fit d'vn Satyre, d'Apollon & de Minerue, firent admirer par deſſus tous ceux de ſon ſiecle; & l'incomparable Phidias, qui fit des Poiſſons ſi au naturel, qu'il ne leur falloit plus rien, comme dit Martial, qu'eſtre dans l'eau, affin d'y nager: & à quoy i'adjouſte, que ce fut luy-meſme encore, qui fit en or, & en iuoire vne Statuë de Minerue, de la hauteur de vingt-cinq coudées, ſur l'Eſcu de laquelle eſtoëit graués les Cóbats des Amazones & des Geants; & ſur ſes brodequins, celuy des Lapithes & des Centaures. Quant aux Graueures qui ſe faiſoient ſur les pierres precieuſes, Pyrgotelés eſtoit l'homme de ſon temps qui s'y connoiſſoit le mieux: Auſſi liſons nous qu'Alexandre le Grand ne voulut point qu'autre que luy grauât ſon portrait.

Parmy tant de ſortes de Sculpteurs,

qui s'estudient à representer diuersement les choses de la Nature, ie n'en trouue point pour moy de plus anciens, ny de plus recommandables que ceux qui s'adonnent à faire des Statuës. Pline dit, que l'on commença d'en voir en Grece, enuiron l'Olympiade 50. Durant l'Empire des Medes, & auant que Darius eust encore pris en main le Sceptre des Perses, Dypenus & Scylus, natifs de l'Isle de Crete, furent les premiers qui grauerent sur du marbre les anciennes Idoles. Macrobe neantmoins attribuë aux Pelagiens l'origine des Statuës, Epicadus à Hercule, Diodore aux Ethiopiens, Lactance Firmian à Promethee, & la plus-part aux anciens Idolatres. Cela nous est confirmé bien expressement dans les saintes Letres, où nous lisons que Rachel desroba les Idoles de son Pere Laban; & pareillement par l'ancienne Histoire, qui rapporte, que Semiramis s'estant fait dresser vne statuë de la hauteur de dix-sept

ſtades, voulut que de temps en temps, cent hommes veſtus en Preſtres luy fiſſent des offrandes, & l'adoraſſent. Outre cecy quelques Autheurs ont eſcrit, qu'il y eut anciennement en Egypte vn homme grandement riche, qui pour alleger en quelque façon le déplaiſir que luy apportoit la perte d'vn Fils vnique, en fit faire vne Statuë, qui le repreſentoit au naturel; Si bien que depuis l'vſage en deuint aſſez commun. Ciceron en vne de ſes Harangues contre Verres, dit qu'il ne fût introduit que pour l'embelliſſement des Temples & des Citez, affin que la Poſterite ne mit point en doute lés ſacrez Myſteres de la Religion : Et en ſes Philippiques il aſſeure, que par le moyen des Statuës on rendoit immortelle la memoire de ceux qui eſtoient morts honnorablemét, pour la conſeruation de la Republique. Les principaux Chefs-d'œuure de ce bel Art, ont eſté, le Iupiter Olympien de Phidias, la Statuë de Diane, faite par Arceſilaus:

la Venus Gnidienne de Praxiteles, l'Apollon Pithien, commencé par Teleclée, & acheué par Theodore son frere; le Mausole d'Arthemise, de l'inuention de Timothee: L'Hecate de Metestratus, erigée dans Ephese: la Statuë de Lysias, toute d'vne piece, & comprenant diuerses choses ensemble, à sçauoir vn Chariot, vn Apollon, vne Diane de marbre, & plusieurs Cupidons, qu'Arcesilaus y adjousta. I'obmets les Fourmis de Callicrates, les pieds desquelles, & tous leurs autres membres, estoient si desliez, qu'ils sembloient imperceptibles à la veüe, bien qu'on ne laissât pas de les discerner. A ces merueilleux Ouurages on peut adjouster encore ceux de Policlet, d'Eufranor, d'Aleximene, & de Lysippe, Sculpteur du Grand Alexandre; ensemble le prodigieux Colosse de Rhodes, fait par le fameux Sculpteur Chares; La Statuë du Soleil, que fit Zenodore pour l'Empereur Neron: celle de Pharnasses, Roy du

Pont,qui fut tranſportée à Rome, pour le triomphe du grand Pompée, & vne infinite d'autres, que ie laiſſe à part, pour paſſer à celle de Mercure qui ſert de ſujet à cét Embleme.

Les Anciens la repreſentoient diuerſement, ſelon la difference des charges & des offices qu'ils luy attribuoient; comme à celuy de tous les Dieux, qui s'entremettoit de plus d'affaires, ſuiuant l'ordre exprés qu'il en auoit de ſon Pere Iupiter. Tantoſt ils mettoient vn Coq au pied de ſa Statuë, affin de monſtrer par là ſa Vigilance: Tantoſt vn Belier, qui ſe tenoit debout deuant luy, pour ſignifier qu'il eſtoit Dieu des Bergers. Souuent auſſi ils luy donnoient vne Lyre en main; à cauſe que ce fut luy qui l'inuenta, & qui meſme en fit preſent à Apollon. Quelques-vns encore ont voulu dire qu'on le peignoit auecque trois teſtes: ſoit que cela ſe fît, ou pour donner à entendre qu'ayant couché auec Hecate, il en auoit eu trois fil-

les, ou pour marquer les trois diuerses puiſſances qu'il auoit, en mer, en terre, & au Ciel, comme autant de Symboles des facultés qui eſtoient en luy, à ſçauoir, de la Naturelle, de la Morale, & de la Raiſonnable. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt bien certain que pour l'ordinaire on en faiſoit la Figure comme elle ſe voit icy ; c'eſt à dire, qu'il eſtoit repreſenté auecque des aiſles à la teſte, & qu'il en auoit auſſi aux pieds, qu'on appelloit des Talonnieres. Auecque cela il tenoit d'vne main vn Caducée, pour marque de ſon authorité, & de l'autre il monſtroit le chemin aux Voyageurs, dont il auoit vn ſoing tres-particulier. Auſſi luy adreſſoient-ils leurs vœux, & amonceloient autour de ſes Statuës tout ce qu'ils trouuoient de pierres dans les grands chemins ; ſoit qu'ils le fiſſent, ou pour en oſter l'embarras, ou pour rendre plus remarquable aux paſſans la figure de ce Dieu ; ou ſoit qu'ils creuſſent encore que c'eſtoit

l'honnorer, que de luy offrir la premiere chose qui se rencontroit deuant eux. D'autres disent (& presque tous les Autheurs qui en ont escrit s'y accordent) que la plus-part des Statuës de Mercure estoiét faites à my-corps, & quarrées par en bas ou à quatre faces, châcune desquelles marquoit le chemin par vne Inscription particuliere; ce que nous appellons encore aujourd'hy des *Termes*, par corruption du mot Grec.

Voila sommairement pour ce qui regarde la Statuë de Mercure, qui nous apprend, (& c'est le second point de nostre Discours,) Que c'est à nous à ne suiure que les choses à quoy Dieu & la Nature nous ont fait naistre, pour auoir iugé qu'elles estoient de nostre portée. Aussi n'y a-t'il point de pire folie, que d'entreprendre vne chose à laquelle on n'a du tout point d'inclination; ce que l'ancien prouerbe appelle,

Embrasser vn trauail, en despit de Minerue.

Cela

Cela me remet en memoire ce bon mot de Caton, *Que la Nature est vne excellente Guide à ceux qui la suiuent: & que la vouloir chocquer, c'est faire la guerre aux Dieux, à la façon des Geants.* Voylà pourquoy Sainct Paul nous exhorte, *à nous tenir dans la profession & dans le genre de vie, où il a pleu à Dieu nous appeller.* Mais d'autant que l'homme est de sa nature, & si aueugle, & si ignorant, qu'il ne sçait quel chemin prendre; il luy faut regler sa vie de telle sorte, qu'il ne s'esloigne iamais de la route du vray bien; & auec vne parfaite soubmissió d'esprit, recourir droit à Celuy, qui se dit estre à bon droit, *la Voye, la Verité, & la Vie*; Comme en effet, quiconque le suit, ne s'esgare iamais dans les tenebres; ce qui nous oblige d'auoir continuellement à la bouche ces belles paroles de Dauid, *Monstrez-moy, Seigneur, le chemin dãs lequel il faut que ie marche.* C'est la voye, que Socrate mesme, tout Payen qu'il estoit, n'a pas ignorée: Et qui luy fait

dire dans Platon, Qu'il n'en faut iamais prendre d'autre que celle par où il plaist à Dieu nous conduire. Vn ancien Poëte nous fait la mesme leçon!

------Souuien toy de ton Estre,
Et demeure en l'estat auquel Dieu t'a fait naistre.

Disons en suitte, que par l'ancien Mercure, qui estoit Ambassadeur des Dieux, nous deuons entendre, ou les Saintes Escritures, qui nous découurent la volonté diuine, ou les Prophetes & les Saints Do-cteurs, sacrés Interpretes de la parolle de Dieu; par les instructions desquels nous sommes guidés dans le chemin du salut, & de la vie eternelle. Surquoy ie diray, que dās le genre de vie que nous embrassons; n'estant pas possible qu'il ne s'y rencōtre de l'obstacle, comme cét Embleme l'enseigne, nous auons besoin necessairement d'vn Mercure, c'est à dire d'vn Directeur, qui nous monstre par où il faut que nous allions. Car nous sommes icy bas enue-

lopés de tant de nuages, qu'il eſt difficile de les diſſiper, ſans l'aſſiſtance diuine. Ce que noſtre Sauueur meſme nous declare expreſſément par ces parolles. *Vous ne pouués rien faire ſans moy*: Et Sainct Paul par les ſuiuantes : *Si nous ſemblons propres à quelque choſe, aſſeurément cela vient de Dieu, & non pas de nous.*







Que l'Eloquence vaut plus que la Force.

DISCOVRS LIIII.

SOIT que les anciens Celtes, c'est à dire les Gaulois, ayant peint Hercule comme le voicy , ou soit que de cette Figure Lucian ait pris sujet de nous exprimer la force de l'Eloquence; Tant y a qu'il est certain que dans vn Discours qu'il en a escrit en forme de Preface, pour l'accommoder à quelques plus grand Traitté, il nous a fort ingenieusement tracé le crayon de cet

Embleme. Et d'autant qu'il ſeroit fort difficile de le mieux repreſenter qu'il a fait, ny d'en donner vne meilleure explication que la ſienne, ie rapporteray icy le ſens de ſes parolles, que i'ay copiées ſur la traduction que i'en ay faite autres-fois.

Les Gaulois en leur langue vulgaire appellent Hercule *Oymois*, & le repreſentent d'vne nouuelle & eſtrange façon, differente de celle des Grecs. C'eſt vn homme fort vieil, & tout chauue, ayant les cheueux (s'il en a quelques-vns) tous chenus, la peau ridée, & pluſtoſt noire que bazannée à cauſe de la chaleur, ny plus ny moins que nous voyõs les vieux Nautonniers, tout bruſlez du hale de la Marine. A le voir d'abord, on ne diroit iamais que ce fut Hercule, mais biẽ Charõ, ou Iapet, tels qu'ils ſont dãs les Enfers, où ils font leur ſejour ordinaire. En vn mot ce Portrait ne reſſemble à rien moins qu'à luy; Et toutesfois il en a la mine, l'habillement & les Armes. Car il eſt cou-

uert de la peau d'vn Lion. Il tient en ſa main droite vne Maſſuë ; en la gauche vn Arc, qu'il eſt tout preſt à decocher, & vn Carquois ſur les eſpaules: de maniere qu'à le voir en cét equipage, on peut dire veritablement qu'il eſt tout Hercule. En effet, la premiere fois que ie le vis, ie m'imaginay que les Gaulois l'auoient ainſi peint à plaiſir, affin de meſpriſer la Diuinité que les Grecs luy attribuent, & de ſe venger par ce moyen des courſes & des rauages, qu'on tient qu'il fit autresfois dans leur païs ; lors qu'en cherchant le Beſtail du Roy Geryon, il s'aſſujetit pluſieurs contrées dans l'Occident. Ce que ie trouue de plus merueilleux en cette peinture, eſt de voir que ce Vieillard traine apres ſoy quantité de gens, tous liez par les oreilles, auec de petites chaines extremement deſliées, qui ſont d'or & d'ambre, & faites à la façon des Carquans. Or bien que ces chaines ſoient ſi foibles, qu'on s'en peut deſliurer ayſement ; ceux neant-

moins qu'elles tiennent attachés, ne pensent point à les rompre, n'y à s'enfuyr. Au contraire, transportés d'vne allegresse incroyable, ils loüent le Dieu qui les conduit, & marchent si viste, en le suiuant, qu'à voir leurs chaines si laches, il semble qu'ils ayent enuie de le deuancer, & qu'il leur facheroit fort de n'estre plus captifs: tant s'en faut qu'à la façon des personnes lassées, ils ayent de la peine à mettre vn pied deuant l'autre. Ie n'oublieray point à dire ce qui s'ensuit, qui me semble fort plaisant, & toutesfois bien estrange. C'est que le Peintre ne sçachant comme quoy ioindre toutes ces chaines, à cause qu'Hercule tenoit sa Massuë de la main droitte, & de la gauche son Arc, s'auisa de luy percer le bout de la langue, & de se faire suiure ainsi de cette troupe de Prisonniers, vers lesquels ce Dieu joyeux & sousriant auoit la face tournée. A pres que tout triste, & tout faché i'eus esté vn assez longtemps à considerer cette Peinture, il se

trouua fortuitemẽt parmy nous vn Gaulois, qui ſçauoit fort bien noſtre langue (cóme nous le connuſmes depuis, s'eſtant mis à nous entretenir en Grec) & qui de plus excelloit en la Philoſophie, que l'on tient eſtre commune en ce païs-là. Celuy-cy s'adreſſant à moy; Paſſant, me dit-il, ce tableau te met en peine, ce me ſemble, & ie te voy ſi fort eſtonné que tu voudrois bien ie m'aſſeure en apprendre le ſecret, que ie ſuis contãt de te deſcouurir. Tu ſçauras donc, que nous qui ſommes Gaulois, ne croyons pas comme font les Grecs, que Mercure ſoit le Dieu de l'Eloquence. C'eſt vne loüange que nous donnons à Hercule, qui a de beaucoup ſurpaſſé Mercure en l'Art de bien dire; Et partant ne trouue pas eſtrange, ſi nous le faiſons peindre vieil & chenu; Car c'eſt principalement vers le declein de l'aage que l'Eloquence ſe fait pareſtre: Ou ſi cela n'eſt, vos Poëtes Grecs mentent bien fort, quand ils diſent,

L'Esprit des Ieunes est volage
Les Vieillards vont plus posement;
Et sçauent ioindre eloquemment,
La Raison auec le Langage.

Voylà pourquoy le plus grand de tous vos Poetes a escrit, Que de la bouche de Nestor couloient des parolles plus douces que le miel; Et que les Ambassadeurs des Troyens, qui estoient vieux, excelloient par dessus tous en l'Art de bié dire. Il ne faut pas s'estonner au reste, si tu vois que ce Vieillard tient attachées par les oreilles tant de sortes de personnes. Car il n'est pas que tu ne sçaches bien que telle est la force de l'Eloquence, representée par Hercule; & que tu ne connoisses encore la grande simpathie qu'ont les oreilles & la langue. Que si la sienne est percéece, n'est pas sans vne grande raison, & ie me souuiens à ce propos de certains vers Comiques qui disent,

Quand il aduient que lon harangue,
Sçauoir parler facilement,

Et s'expliquer disertement,
C'est auoir des trous à la langue.

Nous auons de plus cette ferme croyance, qu'Hercule n'a point fait d'exploits que par la force de son bien-dire: Car il est certain qu'il n'ignoroit rien, & que par ses persuasions il vint à bout de plusieurs grandes entreprises. Aussi est-il vray encore, que par les traits de son Arc, nous est signifiée la merueilleuse facilité de son Discours. En effet, ses parolles alloient si viste, qu'elles assiegeoient l'esprit, & sembloient voler; ce qui ne s'accommode pas mal aux sentimens de vos Autheurs Grecs; qui disent que les mots ont des aisles.

Tout ce que i'ay dit iusques icy est tiré de Lucian, qui par la Description qu'il fait de la peinture d'Hercule, nous enseigne que l'Eloquence & la Valeur estoient deux qualitez naturelles à ce Herôs; Et que ce fût particulierement par les charmes de sa Langue, qu'il vnit en-

ſemble les anciens Gaulois, qui n'auoient entr'eux ny Loix ny Police, auant qu'ils l'euſſent connu, car il leur apprit luy ſeul la vie ciuile, & la politeſſe des Mœurs. Or d'autant qu'entre les Peuples qui ont de pareils deſirs de Gloire, il y a pour l'ordinaire de l'Emulation & de l'Enuie; les Grecs ne pouuant ſouffrir l'eſclat de noſtre Hercule, ny les prodiges de ſes actions, voulurent faire paſſer pour Fables les Veritez que la Renommée en auoit publiées, & les attribuerent toutes à leur Hercule, Fils de Iupiter & d'Alcmene. Mais ce fut fauſſement & ſans raiſon, puis qu'on ſçait bien que toutes ces grandes qualitez furent particulieres à l'Hercule Gaulois, homme diuin, à vray dire, & en qui le tiltre d'Eloquent fut inſeparable d'auec celuy de Sage, de Vaillant, & de Courageux. Auſſi aprit-il toutes ces belles Vertus à ceux de ſon pays, qui les cultiuerent ſoigneuſement, & qui furent en outre, non ſeulemẽt Eloquens,

mais fort ſçauans dans la lãgue Grecque. Sur quoy l'on peut remarquer encore, auec les plus grands eſprits de l'Antiquité, qu'Hercule ſe fit moins conſiderer par les forces du Corps, que par celles de l'Eſprit, & que ce qu'on nous raconte de ſes douze trauaux, eſt pour nous marquer vn excellent Chef-d'œuure de Vertu, qui ne peut s'accomplir en l'homme, que par vne grace du Ciel, du tout extraordinaire.




M. Briot, fc.



Que la Sobrieté ſert de remede à l'Amour.

DISCOVRS LV.

CEvx qui ont eſcrit la mort d'Adonis, diſent qu'elle n'eût pas eſté tragique, s'il euſt voulu croire Venus; qui l'aimant paſſionnement, pour ſa beauté merueilleuſe; & voyant qu'il la ſuiuoit touſiours à la chaſſe, l'aduiſoit à tout propos de ſe donner garde des beſtes ſauuages.

Cher Adonis, luy diſoit-elle,
Dont les victorieux regards,

Me blessent, comme autant de dards,
D'vne atteinte plus que mortelle;
Suy les ruses dont ie me sers,
Lors que ie relance à la chasse
Les Cheureuls, les Daims & les Cerfs,
Que ie poursuis, & que ie lasse.
Au contraire, euite tousiours,
Les Lous, les Sangliers, & les Ours,
Dont l'abord à tous est funeste;
Car ces Animaux furieux,
En te rauissant à mes yeux,
M'osteroient par ta mort le seul bien qui me reste,

Voyla, dit Ouide, quel fut le langage que l'amoureuse Venus s'aduisa de tenir vn iour à son ieune Amant; à qui elle n'eust pas plustost donné ce conseil, que remõtant sur son char, elle s'en retourna dans le Ciel. Mais son Fauory, qui se croyoit plus aduisé qu'elle, n'obeït qu'a son caprice, & se mit incontinent à brosser apres vn Sanglier, qui luy fit tomber l'espieu des mains, & luy donna le coup mortel auec

ses

ses deffences. Or bien que Venus ne fût pas encore si esloignée qu'il n'en ouïst le le bruit, si est-ce qu'elle ne pût descendre assez tost pour le secourir. Voyant donc que c'estoit fait de sa vie, elle luy dit les derniers adieux ; & apres auoir arrousé son corps de ses larmes, elle le cacha soubs des laittuës, si nous croyons aux vers qu'en a fait la Poëtesse Saptio.

Athenée en dit de mesme, & en rend vne raison fort vray-semblable, qui est, que ceux qui mangent ordinairement des laittuës, se ressentent de leur qualité, qui est extremement froide; & que leur complexion amoureuse en est de beaucoup diminuée. Il nous est donc enseigné par cét Embleme, Qu'il faut retrancher de nostre façon de viure, non seulement les viandes superfluës, mais encore celles, qui peuuent irriter, ou entretenir en quelque façon que ce soit les voluptés deshonnestes. Car il n'est pas à croire combien a d'Empire sur Venus la Sobrieté

qu'on a tournée en habitude, & combien elle eſt capable de tenir en bride les paſſions deſreiglées. Auſſi eſt elle vn des principaux remedes que le plus amoureux de tous les Poëtes ait donnés contre l'Amour.

Fuyez auecque ſoing les viandes exquiſes,
Que le Luxe produit,
Et dont ſe ſert Venus, comme de friandiſes
Aux plaiſirs de la nuit.
Fuyez encore plus ces dangereuſes Plantes,
Et ces Philtres charmans,
Que dans la Volupte, rendent plus violantes
Les flammes des Amans.
Pour les mieux amortir, vſés pluſtoſt de ruë
Et de ſimples connus,
Ou de remedes froids, par qui ſe diminuë
La chaleur de Venus.

Or il n'y a point de doute, que les laittües ſur tout ne produiſent cét effet, par vne vertu qui leur eſt ſpeciefique, principalement ſi on les mange cuittes : Car alors, cõme le remarque Dionys. Caſſius

au 12. liure de l'Agriculture, chap. 13. elles emoussent les aiguillons de la chair; Et voyla pourquoy les Pythagoriciés ont appellé cette Plante *Eunuque*. Les Bracmanes en vsoient aussi; Et il est à croire, que pour la mesme raisó les anciens Hermites en faisoiét leurs plus delicieux repas dans le Desert; où ils ne viuoient ordinairement que d'herbes, de racines, & de legumes; ne trouuant point de plus fortes armes pour combatre la Cócupiscence, que celles de la Sobrieté. Sans elle aussi ny les hómes ny les femmes, qu'elle Déifie, comme dit Plutarque, ne pourroient se conseruer inuiolables de corps & d'esprit, contre les Passions qui leur font la guerre: sans elle le Desreglemét & la Brutalité se donneroient vn souuerain Empire sur la Raisó, & sans elle-mesme on n'auroit point de part à cette Vertu diuine, que tous les Peuples ont adorée, & qui fit meriter à l'ancienne Vesta des Temples & des Autels, apres qu'elle eust obtenu de Iupiter le sacré don d'vne Virginité perpetuelle.





Qu'vn Eſtat ſe maintient par les Armes, & par le Conſeil.

DISCOVRS LVI.

CEVX qui ſans l'ayde des lettres, ont de la Prudence à gouuerner vn Eſtat, & qui ne manquent pas de bonne conduitte, en ſont obligés ſans doute à deux choſes bien conſiderables, & dont l'vne ou l'autre leur eſt abſolument neceſſaire. Car ils doiuent auoir vn diuin Genie par le moyen duquel ils comprennent auſſi-toſt ce qu'il y a de plus difficile dans vne affaire, & s'en de-

meſlent heureuſement; comme firent autrefois Theſée, Cecrops, & Numa qui par vne Science particuliere, infuſe du Ciel, pluſtoſt que par les preceptes de la Philoſophie, rendirent fleuriſſante la Republique Grecque & Romaine, Ou bien il faut neceſſairement que l'Experience, les Reuolutions diuerſes, & les Accidens inopinés, les ayent inſtruits dans les connoiſſances Politiques. Et certainement les vns & les autres ne meritent pas vne petite loüange, s'ils ſont gens de bien, & s'ils ſe tiennent dans les bornes que les Loix leur ont preſcrites quoy qu'apres tout il y ait touſiours quelque choſe à redire dans cette ſorte de Prudence. Que s'il leur arriue d'eſtre méchans, en tel cas ils ſont d'autant plus à blaſmer, qu'ils ont moins d'eſprit & de conduitte dans les affaires; ce qui eſt cauſe que ne ſçachant ce qu'ils font, & n'ayant pour guide que leur Paſſion; leur Ignorance groſſiere, iointe à leur extreme Malice,

eſt l'origine & la ſource de la ruïne publique. Or eſtant certain qu'il faut conſiderer vn Eſtat, ou comme paiſible, ou comme en deſordre, & agir diuerſement dans la Paix & dans la Guerre ; il importe que le Prince ſoit ſi aduiſé, que ſe repreſentant les commodités & les dommages qui s'enſuiuent de l'vn & de l'autre ; il ſçache non ſeulement preuoir quel remede on y doit mettre ; mais qu'en effet il l'y mette ſi bon, qu'il merite d'en eſtre aimé de ſes ſujets, & creint des Eſtrangers. Or de quelque façon que cette Prudence s'acquiere ; ſoit par les Liures, ſoit par l'Experience ; tant y a que celuy qui la poſſede eſt beaucoup à eſtimer. Et d'autant qu'vn Eſtat ne ſubſiſte que par le moyen des Loix, qui ſót au corps Politique ce que l'Ame eſt au Corps naturel, & que le Prince eſt vne Loy viuante ; il faut que par ſon exemple il donne des preuues de ce qu'il eſt, que par l'adminiſtration de la Iuſtice, il déracine ce qui nuït à la Paix, & pareil-

lement que par le moyen de la Discipline Militaire, il destruise ce qui empesche le progrés de la guerre. Il ne faut pas douter qu'il ne vienne à bout de tous les deux eusemble, s'il estudie souuent l'Histoire de ces Grands hommes, qui par les Armes & par les Letres ont fait fleurir les Estats, & si pour bien gouuerner le sien il n'appelle à son Conseil que des personnes qui sçachent faire valoir ces deux talens. Pour le premier, il est tres-certain qu'il ne sçauroit s'en passer, puis que par le force tant seulement, & par l'adresse de ses soldats il peut defendre son païs, & le mettre à couuert de la violence des Estrangers. Aussi n'est-ce que pour cette fin, qu'en leurs premieres années, les Gentils-hommes sont dressez au maniment des armes, à monter à cheual, à rompre en lyce, aux ioustes, au tournois, aux combats de barriere, & à tous les autres exercices, qui peuuent ou eudurcir leur corps à la fatigue, ou fortifier leur ieune courage. Quant au second

talent, qui eſt celuy des bonnes Lettres, l'experience fait voir tous les iours, qu'il ſert infiniment à la conſeruation des Eſtats, & des fortunes publiques. Car s'il eſt vray que les Empires & les Royaumes ont beſoin encore de quelque autre choſe que des Armes, pour ſe pouuoir maintenir, c'eſt aſſeurement des Lettres, & de tous les plus beaux Arts qui dependent de leur connoiſſance. Diſons-donc que pour affermir vn Eſtat, il eſt neceſſaire qu'vne meſme chaine les lie enſemble, & qu'en quelque temps que ce ſoit elles doiuent eſtre inſeparables : Ce que le Grand Iuſtinian reconnoit fort bien, lors qu'en ſa Preface; *Il faut*, dit il, *que la Maieſté de l'Empire ſoit non ſeulement embellie par les Armes, mais auſſi fortifiée par les Loix, affin de gouuerner l'Eſtat eſgalement bien, & dans la Paix, & dans la guerre.* Cette verité nous eſt aſſez bien demonſtrée par cét Embleme, où ſe voit vne Courône ſur vne Table, & vne Eſpée iointe à vn Liure,

entre deux rameaux, dont l'vn est vn laurier, & l'autre vne Palme. Ce qui signifie, qu'il est difficile qu'vn Prince ne demeure victorieux de ses ennemis, si deuant que les combattre, il se sert iudicieusement du conseil des hommes aguerris, & pareillement de ceux que l'Experience & les Liures ont rendus habiles. Car de ces deux sources il doit attendre sa principale gloire; qui ne fera pas seulement vne forte impression dans les cœurs de ses sujets, mais qui par les escrits des hommes illustres, durera tousiours dans la memoire de tous les Peuples.

Ceux de qui les illustres plumes
Dédaignent l'injure du Sort;
Escriront pour luy des Volumes,
Qui veincront le Temps, & la Mort;
Ses loüanges aduantageuses
N'auront point ces couleurs trompeuses
Dont se pare la vanité,

Et l'estime en sera si iuste;
Que ses faits, comme ceux d'Auguste
Iront iusqu'à l'Eternité.

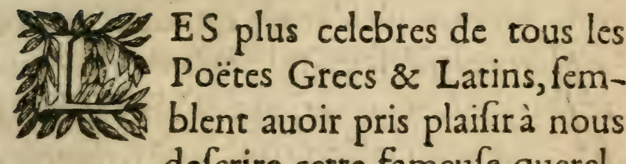






Que le bon Droit triomphe à la fin.

DISCOVRS LVII.



LES plus celebres de tous les Poëtes Grecs & Latins, ſemblent auoir pris plaiſir à nous deſcrire cette fameuſe querelle, qui ſuruint autrefois entre Aiax & Vlyſſe touchant les armes d'Achille; que ce ruſé Prince d'Ithaque n'euſt iamais emportées, ſi par la force de ſon bien dire, cóme par vn certain charme, il n'euſt contraint ſes Iuges à les luy ceder. Il eſt vray que comme il les acquit injuſtement, auſſi ne les poſſeda-il pas long-temps.

Car nous lisons dans Pausanias, qu'apres le Naufrage d'Vlysse, elles furent iettees tout contre le Tombeau d'Ajax, par la violence de la tempeste. De cét euenement remarquable, nous pouuons tirer vne instruction aduantageuse, quand on nous fait injustice. Car il est certain (& c'est vne espece de consolation ordinaire aux affligés) *Que l'Ignorence, & la Verité sont souuent opprimées, sans que toutesfois on les puisse iamais accabler.* C'est ce que dit Ciceron, lors que plaidant la cause de Cœlius; *Asseurement,* s'escrie-t'il, *la force de la Verité doit estre bien grande, puis qu'elle s'eschappe si facilement des embuches que les Mechans luy dressent, & qu'elle n'a besoin que de soy mesme pour se defendre.* Aussi est elle puissante en effet, veu qu'il se voit par espreuue, qu'elle triõphe tous les iours de l'artifice des Enuieux, de la ruse des Fourbes, de d'Imposture des Calomniateurs, de la perfidie des Traistres, de la malice des faux Amis, de la violence des Ennemis,

& pour le dire en vn mot, de la perſecution de tous les Tyrans. Comme elle eſt fille du Temps qui reuelle tout, il n'eſt point d'obſcurité qu'elle ne perce de ſes regards, ny point d'entrepriſe contre les gens de bien, qu'elle n'apprenne par le moyen de ſon Pere. Ainſi de la meſme bouche dont elle decouure les actions des Coupables, elle ſouſtient celles des Innocens, & defend ſi bien leur cauſe, qu'enfin elle leur fait rendre par la Iuſtice ce que la Violence leur a rauy. Cela ſe remarque à tout moment, par les exemples qu'elle meſme nous en donne. Car elle nous fait voir quantité de gens, qui apres auoir eſté mal traittez durãt quelque temps, ou par la malice de leurs Iuges, ou par les fauſſes pourſuittes de leurs Accuſateurs, ont eu cettte gloire, que de ſe iuſtifier des fautes qu'on leur impoſoit, & cette ſatisfaction de n'auoir point trahy leur Conſcience, en ſe diſant Innocens, quand par l'artifice de leurs Ennemis, ils paſſoient pour

Criminels. Par où certes il eſt aiſé de voir combien eſt iudicieux ce dire de Tite-Liue, Qu'on peut choquer la Verité, mais non pas l'abatre. Car comme les choſes fauſſes ne ſçauroiẽt ſubſiſter long-temps, & ſe defōt d'elles-meſmes; ainſi les vrayes cedent bien quelquefois aux orages que les mechans leur ſuſcitent; mais c'eſt de telle ſorte, qu'on les eſbranle, ſans iamais renuerſer.

Telles que ces Colomnes fermes,
Qu'Hercule planta ſur les flots;
Et qui ſeruent comme de Thermes
A la route des Matelots;
Hauſſent leurs orgueilleuſes teſtes
Sur les brüillards & les tempeſtes,
Qui font des rauages en l'air,
Et paroiſſent deux Pyramides,
Qui deſſus les pleines humides,
Dédaignent la Foudre & l'eſclair.

Telles, & plus fortes encore
Se font voir dans l'obſcurité,
Deux Beautez que le Ciel honnore,
La Iuſtice, & la Verité:
Le Vice n'a point de nuage,
Que les rayons de leur viſage
Ne diſsipent ſoudainement;
Et quelque vent qui les menace,
Elles ramenent la Bonace,
Sans ſe troubler aucunement.

Ie diray au reſte pour noſtre commune inſtruction, qu'il y a trois principales remarques à faire dans cet Embleme. La premiere, que par la force de ſon bien dire vn homme eloquent, tel qu'eſtoit Vlyſſe, peut quelquefois rendre vrayſemblables les choſes fauſſes, ou meſme corrompre la Iuſtice à ſon aduantage, en la faiſant parêtre toute autre qu'elle n'eſt, par de fauſſes couleurs de Rhetorique; D'où il s'enſuit que Ciceron a raiſon de dire, qu'il faut que l'Orateur ſoit homme

de probité, d'autant que les Armes de l'Eloquence ſont dangereuſes entre les mains d'vn Fourbe. La ſeconde, Qu'vn bien injuſtement acquis reuient enfin à ſon Maiſtre, comme fit le bouclier d'Ajax, ou du moins que l'Vſurpateur n'en iouyt pas longuement: & la troiſieſme; Que les Elemens, comme dit Seneque, ſont quelquefois plus iuſtes, & plus ſenſibles à la pitié que les hommes meſmes: Ce qui ſe verifie icy par l'exemple de la mer irritée, qui rendit au vaillant Ajax apres ſa mort, les Armes d'Achille, que les Capitaines Grecs auoient, comme i'ay dit cy-deſſus, mal à propos adiugées au cauteleux Vlyſſe.

Ainſi, quand l'iniuſte licence,
Perſecute les gens de bien,
Et reſerue la recompenſe
Pour ceux qui ne meritent rien;
Apres tant de peines diuerſes,
Tant de maux, & tant de trauerſes,

Qui les ont chocqués à l'enuy;
Enfin le Ciel leur est propice,
Et leur rend ce que la Malice
Insolemment leur a rauy.







De l'Enuie, & de ses effets.

DISCOVRS LVIII.

CETTE Femme espouuentable, ou plustost cette Fureur que vous voyez icy peinte, se nomme l'Enuie. Elle n'a pour tous cheueux, ny pour toute nourriture que des Serpens, & fait sa demeure ordinaire dans vne Cauerne, où elle est tousiours couchée, sans que toutesfois elle repose iamais. Le mal qu'elle se donne du bien d'autruy, la rend si defaite; qu'à voir sa peau retressie, ses membres décharnez, & ses os qui luy percent la peau, on la prendroit plustost pour vn

ſquelet que pour vne Creature viuante.
Auſſi ne vit-elle pas, puis que les peines continuelles & les douleurs qu'elle ſouffre, la font mourir mille fois le iour. Mais n'y auroit-il pas de l'iniuſtice à la pleindre, & ne deuroit-on pas pluſtoſt luy ſouhaitter, s'il eſtoit poſſible, des maux plus grands que les ſiens, s'il eſt vray, comme il n'en faut pas douter, qu'elle ſe donne la geſne à ſoy-meſme, & que ſes ſupplices ſoient volontaires? Ouy certes on le deuroit, affin depurger pour vne fois la terre de ce Monſtre: Le mal-heur eſt qu'il ne s'eſt point trouué iuſques icy d'Hercule qui l'ait peû faire, & ie ne penſe pas qu'il s'en puiſſe non plus trouuer à l'aduenir. Il n'eſt point d'imperfection plus vieille que celle-cy, ny qui deuſt pluſtoſt finir, veu les tourmens qu'elle ſouffre. Elle ne peut mourir toutesfois: & il eſt de ſes ſupplices comme de ceux de Promethée, qui par vn priuilege qu'il voudroit biẽ n'auoir pas, ne l'aſſujettiſſent

point aux loix de la Parque. Toute la difference qu'il y a, c'eſt qu'vn Vautour inſatiable luy mange le cœur, au lieu que l'Enuie ſe le ronge à ſoy-meſme.

Que ſi maintenant on conſidere ce Vice comme il faut, ie ſuis bien certain qu'on n'en trouuera point de plus vniuerſel, ny de plus eſtrange dans le monde. Ceux qui ſont ſuiets aux autres vices ont quelque plaiſir, au lieu que l'Enuieux n'en a du tout point. Il eſt touſiours réueur & chagrin. Il trouue des ſuiets de pleurer, où les autres en ont de rire ; & quelque bonne Fortune qui luy arriue, il n'en peut ioüir en aucune ſorte, d'autant qu'elle luy ſéble touſiours au deſſous des proſperités des autres, dont il s'afflige ſans ceſſe. Miſerable condition, à vray-dire, qui des bons ſuccez de ceux qui ne l'offencent point, en tire le ſuiet de ſes meſcontentemés, & de ſes propres diſgraces. C'eſt la remarque que fait Ouide, lors que deſcriuant à quel point de mal-

heur les Enuieux ſe trouuent reduits: *Ils couuent*, dit-il, *au fonds de leur ame, des penſees contagieuſes. Ce ſont des Animaux venimeux, qui ſans raiſon & ſans iugement peſtent contre ceux qui ſont bien dans leurs affaires; qui vomiſſent contr'eux tout leur fiel, & qui n'en retirent toutesfois ny proffit ny aduãtage quelconque.* Qu'y-a t'il donc de plus dangereux que cette commune Ennemie du genre humain; cette execrable & maudite Enuie, qui ne ſe ſoucie point de ſe faire du tort à ſoy-meſme, pourueu qu'elle puiſſe nuire generalement à tout le monde? Auſſi ne feint-on pas ſans ſuiet, qu'elle ſe nourrit de chair de Viperes; pour monſtrer par là, qu'elle fait ſes plus cheres delices des Infortunes d'autruy; Les ſerpens ayant cela de particulier pardeſſus tous les autres Animaux nuiſibles, que plus ils ſe nourriſſent de venin, & plus ils deuiennent venimeux. Son pernicieux naturel nous eſt encore fort bien demonſtré par ce Rocher tout en feu, qui ſe

voit au deſſous d'elle. Car comme le Mont Ætna entretient à ſa propre ruyne, les flammes qu'il ne ceſſe de vomir iour & nuit; l'Enuieux de meſme ſe conſume & ſe bruſle dans le profond de ſes entrailles, par cette ardeur violente qu'il a de poſſeder ce que les autres ont par deſſus luy. Ce mal, comme ie penſe auoir deſia dit, eſt ſi commun dans le monde, qu'il y a ie m'aſſeure, fort peu de gens qui en ſoient exempts. Cela procede, ſi ie ne me trompe, de ce que comme l'Amour propre eſt naturel à tous, tous s'imaginent auſſi deuoir prendre part aux choſes que les autres poſſedent, & que les en priuer c'eſt leur faire tort. Quoy qu'il en ſoit, & de quelque ſource que procede l'Enuie, elle ne peut eſtre que tres-contagieuſe, puis qu'elle fait ſouffrir, cóme dit Horace, de ſi rigoureux tourmens à ceux qu'elle infecte de ſon venin, que les plus cruels Tyrans de Sicile n'en ont iamais inuenté de ſemblables. Et par-

tant, quiconque voudra posseder son esprit, qu'il ne donne point de prise à cette Megere, & qu'il se souuienne auecque Phocilides, ancien Poëte Grec, Qu'enuier le bien d'autruy, c'est agir contre l'ordre du Monde, où l'on ne voit pas que les riuieres portent enuie à la Mer, ny que la Lune, qui fut autresfois jalouse d'Endymion, le soit maintenant de voir luire le Soleil, de qui elle emprunte sa lumiere.

L'Esprit vniuersel du Monde
Entretient la plus-part des Corps,
Qui sont sur la Terre, & sur l'Onde,
Par d'inseparables accors.
On voit dans le Ciel les Planettes
Agir, & ne s'enuier pas,
Pour les influences secrettes,
Qu'elles répandent icy bas.
Les Animaux les moins paisibles
Abhorrent les choses nuisibles,
Et qui chocquent leur sentiment:

L'Homme ſeul trauaille ſa vie:
Et n'eſtant iamais ſans Enuie,
N'eſt iamais auſsi ſans tourment.







Contre les Temeraires.

DISCOVRS LIX.

PAR ce temeraire ieune homme, qui ſans auoir ny art ny adreſſe, s'imagine follemẽt de pouuoir dompter ce cheual fougueux, il nous eſt enſeigné, Qu'il fait mauuais ſe fier à la conduitte d'vne perſonne qui n'en a point, & qui ſe laiſſe emporter à ſes Paſſions deſreglées. A ce propos auſſi le diuin Platon compare iudicieuſement noſtre Ame à vn Cocher; & les brutales affections de noſtre Corps, à des cheuaux

indomptez. Le grand Saint Ierosme vse de cette comparaison encore ; Et Ciceron mesme, tout Payen qu'il est, nous conseille de regler si bien nos mouuemens impetueux, qu'ils obeïssent à la Raison. A quoy Maxime de Tyr nous exhorte par de si belles parolles, que i'ay creu qu'elles meritoient bien d'estre traduittes, pour estre icy raportées. *Pour nous faire confesser que la cõdition humaine est infiniment au dessous de la Diuine, il ne se pouuoit trouuer de meilleur moyen que celuy-cy, qu'il a pleu à Dieu inuenter. C'est qu'il a mis l'Ame en vn corps terrestre, comme vn Cocher dans vn Chariot. Pour cette mesme fin il luy a donné la force de le mener, & l'adresse de tenir les resnes, remettant à sa libre disposition d'en vser comme il aduiseroit. Si donc ce Cocher, c'est à dire cette Ame, ou cét Esprit qui a la conduitte de ce Chariot, se represente que c'est Dieu qui la luy a donnée, il n'y a point de doute que pour s'acquitter de sa charge, il tachera de tout son possible d'aller tousiours bride en main ; d'arrester la fougue de ses cheuaux, &*

de les mener par des endroits où il n'y a it rien à craindre. Comme au contraire, s'il ne le fait, il sera tout estonné qu'il verra soudainement les cheuaux deuenus indomptables, s'emporter à pleine course, & entrainer ainsi le Chariot. Il verra, dis-je, l'vn faire des degasts & des rauages par tout, pour assouuir sa brutale Concupiscence : l'autre se precipiter hazardeusement dans tous les dangers, où son insolence & son humeur imperieuse l'exposeront : l'vn courir à la seruitude, à la mollesse, & à la faineantise; l'autre au tumulte, à la trahison, & à l'infamie: Voylà cependant qu'au milieu de ces desordres, & le Chariot & le Cocher se treuuent si embarrassez, qu'ils sont contraints de se laisser aller à l'appetit du Vainceur, qui les prostituë ordinairement à toute sorte de voluptez, & de mauuaises actions, si bien qu'il les iette enfin dans vn goufre de mal-heurs d'où ils ne peuuēt iamais se tirer. Voylà ce que dit Maxime de Tyr, qui adiouste en suitte, Que ces accidens ruïneux & funestes n'arriuent iamais aux hommes, que lors qu'ils perdent la route

de la Raiſon. Sans elle auſſi, que peuuent-ils faire qui ne ſoit defectueux, qui ne degenére du glorieux tiltre qui les diſtingue d'auec les autres Animaux, & qui par conſequent ne tienne de la Brutalité? C'eſt ce que les Poëtes nous ſignifient par le Centaure Chiron, qu'ils repreſentent homme par deuant, & Cheual par derriere ; outre qu'ils luy font tenir vn Arc tendu vers le Ciel ; comme s'ils vouloient monſtrer par là, qu'à l'eſgard du corps, l'homme eſt à vray dire & Senſuel & Brutal : mais que du coſté de l'Ame il eſt ſpirituel, & diuin ; Et partant, qu'il doit ſuiure conſtámment la Raiſon, eſleuer ſes penſées en haut, d'où il a tiré ſon origine, & tacher de vaincre les Ennemis domeſtiques, c'eſt à diré les Paſſions & les Vices, qui s'oppoſent à ſon repos, en luy faiſant ſans ceſſe la guerre. Le vray moyen de gaigner cette victoire, c'eſt de corriger en ſoy-meſme ce que l'on blaſme en autruy. Que ſi cela ne ſe peut, ſans

quelque reuolte interieure, il ne faut pas laisser pourtant de prendre courage, & de combattre vaillamment, puisque c'est pour s'acquerir vne tranquillité perdurable. Ie diray à ce propos, Que ceux de Cirrha ayant vn iour consulté l'Oracle, sur ce qu'il leur falloit faire, pour iouïr du bien de la Paix, eurent pour responſe, *Qu'ils fiſſent perpetuellement la guerre à leurs voiſins Eſtrangers*; par où eſtoient entendus leurs Vices, & leurs appetits deſreglez. Ce fut le meſme conſeil que donnerent les Bracmanes au grand Alexandre, quand pour luy faire connoiſtre ſes propres defauts; *Prends garde*, luy dirent-ils, *à changer deſormais de vie, ſi deſormais auſſi, tu veux viure plus contant. Tu fais la guerre aux Ennemis de dehors, pour entretenir ceux que tu as au dedans: Tu t'aſſujettis quantité de Peuples, & te fais Eſclaue de beaucoup de Vices.* A ces parolles ne ſe rapportent pas mal ces autres de Claudian, à l'Empereur Theodoſe.

Ie veux que ta valeur ſoubs ton Empire range
Toutes les Nations de l'Eufrate, & du Gange;
Tu ſeras ſoubs le ioug, au lieu d'eſtre veincœur,
Si l'Effroy te ſaiſit, & te glace le Cœur;
Si le cruel Amour te bruſle de ſa flamme,
Ou ſi quelque remords tyranniſe ton ame.

L'Empereur Valerius, comme le remarque Saint Auguſtin, fut le Prince du Monde qui connut mieux cette verité, lors qu'encore vierge en l'aage de quatre vingts ans, ſe reſſouuenant de toutes ſes victoires, il dit le meſme iour qu'il mourut, Qu'il en auoit gaigné vne entre les autres, dont il s'eſtimoit infiniment glorieux; Et là deſſus enquis, quelle victoire c'eſtoit; C'*en eſt vne*, reſpondit-il, *que i'ay remportée ſur ma propre chair, & ſur les appetits ſenſuels, qu'on peut nommer à bon*

droit les cruels Tyrans de la vie, & les Ennemis qui sont le plus à craindre.




ECCE ELONGAVI FUGIENS



De la Solitude.

DISCOVRS LX.

CET homme qui marche dans le Desert, où il semble se mettre en peine de chercher vn lieu qui soit encore plus à l'escart, affin d'y mieux entretenir ses pensées, me fait souuenir des anciens Philosophes, qui preferoient la demeure des champs à celle des villes, dont ils abandonnoient volontairement la Pompe & le Luxe. Aussi se neglige-t'il à vn point, qu'il a comme eux, la teste tousiours descouuerte, & le corps à demy-nud; mettant toutes choses dans l'indif-

ference, & au deſſous des contentemens que luy apporte la Solitude. Ie ſçay neantmoins qu'elle ſemble inſupportable à quantité de perſonnes, qui l'appellent vn Exil, d'autant que pour auoir accouſtumé d'eſtre touſiours en compagnie, il leur eſt comme impoſſible de viure ailleurs que dans le grand monde. Mais s'ils ſçauoient veritablement, quel plaiſir c'eſt de s'entretenir ſoy-meſme, ils ſe perſuaderoient auec Scipion, de n'eſtre iamais moins ſeuls, que lors qu'ils ſont ſuls. Ils trouueroient loing du tumulte dequoy ſe diuertir agreablement. Les Objets de la Campagne, qui ſont les tableaux d'vn Ouurier inimitable, fourniroient à leur eſprit vn ſuiet illuſtre de les admirer ſans ceſſe, & de ces merueilles de la terre, les feroient paſſer à la contemplation de celles du Ciel Ainſi ſe poſſedant tous ſeuls, ils verroient nettement dans le Deſert ce que dans la foulle, on ne peut voir que groſſierement, & qu'à trauers vn nuage.

C'eſtoit en effet la ſeule cauſe, pour laquelle les Anciens auoient accouſtumé de baſtir loing des villes, les Temples des Muſes, & les autres lieux ſacrez ,qui leur ſeruoient de retraitte. Pour le meſme ſuiet encore,ils appelloient la nuit E*uphroné*, c'eſt à dire *Sage*, affin de monſtrer que la Solitude & le repos ſont neceſſaires aux productions de l'Eſprit, & aux meditations des Philoſophes. La plus ſolide raiſon que lon en puiſſe donner, eſt dans Seneque, qui dit, Que quand on eſt auec pluſieurs , lon n'eſt point proprement auecque ſoy-meſme ; Et partant , que toutes occupations laiſſées à part, il faut retourner le pluſtoſt qu'on peut, du corps à l'eſprit , & l'excercer iour & nuit à la Contemplation. Que s'il n'eſt point de lieu plus propre à cecy que la Solitude, faut-il s'eſtonner ſi tant de grands hommes de l'Antiquité l'ont ſi paſſionnément aimée? Teſmoin ce Vieillard que Claudian loüe ſi fort, qui n'eſtant qu'à

vn quart de lieüe de Veronne, ne voulut iamais quitter ſon village, pour aller voir cette ville là. Teſmoin Pſophidius, dont parle Pline, qui pour n'eſtre iamais ſorty de l'enclos de ſa maiſon, fut eſtimé par l'Oracle le plus heureux homme de ſon temps. Teſmoin Miſon, à qui vn de ſes amis ayant demandé pourquoy il rioit ainſi tout ſeul; *C'eſt pour cela meſme*, reſpondit-il, *car i'aime fort à m'entretenir*; Et teſmoin encore le grand Pericles, qui s'eſtant demeſlé des charges publiques, pour viure en homme priué; Courage, dit-il, me voylà dans l'eſtat où ie me ſuis touſiours ſouhaitté.

Ma condition me plaiſt fort,
Maintenant rien ne m'importune;
Puis donc que i'ay trouué le Port,
A dieu l'eſpoir, & la Fortune.

Que ſi lon m'allegue que la Solitude attriſte l'eſprit, qui par conſequent en eſt

moins propre à l'estude; à cela ie responds que ce qu'on appelle icy Tristesse, est plus proprement Melancolie, c'est à dire vne des quatre complexiós naturelles, & que cette humeur s'attachant aux Solitaires, leur fortifie le iugement, d'autant que si elle est plus terrestre que les autres humeurs, elle est aussi plus rassise. Ce qui fait dire à Ciceron, Qu'il souhaitteroit volontiers d'estre du nombre de ces Esprits posez, que l'on appelle Melancholiques. Ce sont eux aussi qui iouyssent d'vne Felicité toute pure dans le repos, tandis que ceux qui s'en mocquent, ne peuuent estre que mal-heureux parmy l'embarras des choses du monde. Que si les hommes qui sont dans les grands employs, consideroient bien qu'ils ne viuent que pour les autres, quelquefois sans doute, il leur prendroit enuie de viure pour eux-mesmes; Quelquefois, dis-je, pour penser au bien de l'ame, ils se relacheroient des occupations qu'ils ont

pour le corps, que bien ſouuent ils ne leur donnent pas loiſir de mourir comme il faut, & de ſe reconcilier auec Dieu. Heureux au contraire ſe peuuent dire ceux qui pour mieux ſe diſpoſer à cette derniere fin, ont quitté les ſoings & les ſoucys de la terre; qui ſe ſont dechargés de ce qui les incommodoit en ce Pelerinage mortel; & qui ont choiſi la Solitude, non ſeulement pour y apprendre à bien viure, mais encore à bien mourir. Heureux encore vne fois les peut-on nõmer, ſi loing du tumulte, ils s'adonnent à cette haute Philoſophie; que Platon appelle vne continuelle meditation de la mort; & s'ils ſe repreſentent à tout moment, que c'eſt folie de penſer trouuer icy bas vne proſperité qui ſoit de durée. C'eſt le conſeil que donne Saint Cyprian à ſon amy Donat, quand il le prie de s'imaginer qu'il eſt au ſommet de quelque rocher qui s'auoiſine du Ciel; d'où il decouure les afflictions & les mal-heurs de la terre:

d'où il voit tous les chemins remplis de Voleurs, & toutes les mers pleines de Corſaires : & d'où, quelque part qu'il tourne ſes yeux, il n'aperçoit que trahiſons & que vilainies, qu'injures & que blaſphemes, que ſeditions, & que meurtres. Par où il conclud en faueur de la Solitude, Que ceux à qui Dieu a fait la grace d'y pouuoir viure, l'en doiuent remercier à tout moment, puis qu'elle leur eſt vn lieu de ſeureté contre les dangers & les diſgraces du monde.


Briot



De la Contemplation, ou du rauissement de l'Esprit.

DISCOVRS LXI.



LA plus-part des Peëtes ont esté Philosophes, comme dit Maxime de Tyr: Mais ils ont eu cet auantage sur eux, d'auoir treuué l'Art de dire agreablement les choses, & d'attirer l'admiration dans les esprits, en leur faisant comprendre insensiblemẽt les plus hauts mysteres de la Sagesse, qu'ils ont couuerts du voile des Fables. Ils en ont feint quantité d'excellantes, dans lesquelles

leur principal but a tousiours esté de plaire & d'instruire: Mais celle-cy me semble illustre par dessus toutes. Ils disent que Iupiter amoureux de Ganymede, fils d'vn Roy de Troye, prit la forme d'vne Aigle, & l'enleua dans le Ciel, non pas pour la beauté de son corps, mais pour celle de son ame. C'est ainsi que le remarque Xenophon, qui dit, Que les Dieux & les Heros font incomparablement plus d'estat de ce dernier que non pas de l'autre; Et que Iupiter ne mit au nombre des Immortels que ceux dont il aima l'ame; tels que furent autresfois Hercule, Castor & Pollux, & ce mesme Ganymede dont nous parlons Par son rauissement donc, nous est signifiee l'Ame raisonnable, laquelle, selon Plotin, se desrobe d'icy bas, pour se cacher en haut, lors qu'en quelque façon elle se destache d'auecque le corps, pour contempler les choses celestes; ce qui ne se peut faire que par vne maniere de rauissement & d'ex-

tafe. Le diuin Platon l'entend comme cela, quand il veut que l'Ame ſoit ſeparée du corps ; c'eſt à dire qu'il ne faut pas qu'elle le ſerue en eſclaue, de peur qu'ayant trop de commerce auec luy, les choſes de la terre ne luy facent oublier celles du Ciel. Or pour reuenir à ce rauiſſement, on ne le trouuera pas eſtrange, ſi lon conſidere bien que nous auons naturellement, & noſtre Cœur, & noſtre Ame, en la choſe que nous aimons ; Ce qui n'eſt, à proprement parler, qu'vn pur effet de l'Imagination, par le moyen de laquelle les autres actions demeurent comme en ſuſpens ; d'où peut s'enſuiure reéllement cette merueilleuſe Extaſe, par qui la perſonne eſt comme deſrobée à ſoy-meſme, & priuée de tout ſentiment. Que ſi la force de l'Imagination va iuſques là, celle de la Raiſon peut aller encore bien plus auant, quand elle s'eſleue à la contemplation des choſes d'anhaut. Ce que lon raconte à ce propos de certains Philoſo-

phes anciens, ſeroit merueilleux à vray dire, s'il ne tenoit entierement de la Fable. Car de croire qu'ils abandonnaſſent leur corps, cóme s'il euſt eſté mort; & que leur Ame en ayant pris poſſeſſion, apres s'eſtre bien pourmenée de part & d'autre, il fallût adiouſter foy aux merueilles qu'ils aſſeuroient d'auoir veües; ce ſeroit, ſans doute, manquer d'eſprit, & meſme de ſens commun. Les principaux de ces Viſionnaires, eſtoient Hermotin, Epimenides de Crete, & le prodigieux Ariſteas. Suidas raconte de ce dernier, que durant qu'il eſtoit ainſi en extaſe, ſes Ennemis bruſlerent ſon corps; de maniere que ſon Ame ſe treuua bien empechée, quand elle y voulut retourner, & s'en alla de toutes parts en queſte apres luy, ſe voyant comme vne eſpée ſans fourreau. Que ſi ces choſes ſont aduenuës, elles ne peuuent vray-ſemblablement auoir eſté faites, que comme les tranſports des Sorcieres; Car le commun Ennemi du genre humain

humain ayãt à les porter au Sabat, ſuppoſe quelquefois vn Fãtoſme qui les repreſẽte, durant quelles y ſont; Et quelquefois auſſi il leur trouble ſi fort l'imagination, qu'en dormant d'vn profond ſommeil, il leur ſemble voyager bien loing, & voir des choſes eſtranges, qu'elles ſe perſuadent pour vrayes, bien qu'en effet elles n'ayent bougé d'vne place. Mais laiſſant à part ces rauiſſemens imaginaires & Diaboliques, nous pouuons dire ſans nous abuſer, qu'il y en a d'autres ſurnaturels, & qui s'appellent *Extaſes*. Tels ſont generalement ceux qui par vne particuliere grace de Dieu arriuent aux Ames ſaintes. C'eſt par ces diuins tranſports que l'Ame rauie dans la contemplation des merueilles de ſon Createur, ſe degage de ſoy-meſme; & qu'embraſée de l'amour de Dieu, ainſi que d'vn feu celeſte, elle ſemble vouloir rompre ſa priſon, comme fait le feu Elementaire, pour paruenir à ſon Centre. Auſſi aduient-il quelquefois, que Dieu

la porte ſi haut par deſſus les forces naturelles, que le Corps en eſt eſleué en l'air, par vn effet extraordinaire, & du tout miraculeux. Ainſi en arriua-t'il à Sainct Paul, lors qu'il fut rauy iuſques au troiſieſme Ciel ; où il euſt ce bon-heur ineſtimable, de voir ce que les yeux n'ont iamais veu, ce que les oreilles n'ont iamais oüy, & ce que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre. Il vid, dis-je, les Throſnes reſplandiſſans, & la glorieuſe demeure des Bien-heureux. Car ce qu'il appelle le troiſieſme Ciel, ſe doit entendre de l'onzieſme, comme il ſe voit par demonſtration, & ſuiuant la ſupputation ordinaire. Il faut ſçauoir pour cét effet, que toute cette eſtenduë d'air, ou tout cét eſpace qu'il y a depuis la terre iuſques au premier Ciel, eſt conté pour vn, à le prendre dans les termes ordinaires de la parolle diuine. Quant au ſecond, il comprend toute la Machine des Cieux, ſelon le meſme teſmoignage des ſaintes Lettres

& de ce paſſage expres, où Dieu dit, *Le Ciel eſt mon Throſne, & la terre eſt l'Eſcabeau de mes pieds.* Conformement à cecy, le troiſieſme Ciel n'eſt autre que celuy dont iouyſſent les Bien-heureux, qui ſont dans vne eternelle Contemplation des grandeurs & des merueilles diuines, comme il nous eſt demonſtré par l'Aigle de cét Embleme. Le rauiſſement de Ganymede ſe peut appliquer encore à ces Ames deuotes, & ſaintes, qui penetrent iuſques dans le Ciel par leur zele ardant, & par la force de leurs Meditations. Car comme toute leur eſtude n'eſt icy bas qu'apres les choſes qu'elles ſçauent eſtre agreables à Dieu, auſſi leur donne-t'il, meſme en cette vie, vn auant-gouſt des delices, & des Felicitez eternelles.





Que la Clemence fait estimer, & cherir vn Prince.

DISCOVRS LXII.

LES Atheniens, comme dit Macrobe, bastirent autresfois vn superbe Temple à la Clemence, où se voyoient erigées les Statuës de plusieurs Princes, qui auoient passionnement aimé cette Vertu. Là nul ne pouuoit entrer, pour y faire ses prieres, s'il n'auoit vne particuliere permission du Senat; & les portes n'en estoient ouuertes qu'à ceux qui estoient naturellement encleins à pardonner les offences. Car la chose du monde qu'ils prisoient le plus,

estoit de ne passer point pour cruels dans l'opinion de leurs Ennemis, & de faire des actions de Clemence, qui esclatassent, & qui les missent dans l'estime de tout le monde. Que si lon sçait bien considerer cette vertueuse habitude, on treuuera sans doute, qu'elle estoit d'autãt plus loüable en eux, qu'il est certain qu'on est tousiours moins blasmé d'estre enclein à la compassion, que de pencher à la Cruauté. C'est le sentiment de Lipse, dont les parolles m'ont semblé si belles, que i'ay bien voulu les traduire icy, pour en faire la plus essentielle partie de ce Discours. La Clemence, dit-il, est si conuenable à ceux qui sont grands de courage, & de Fortune, qu'elle ne sied bien à personne cõme à eux; ce qui me semble vne chose tres-remarquable. Les hommes de peu sont la plus-part brutaux & cruels, dans la licence qu'on leur en donne. Comme au contraire, ceux de haute naissance ne s'emportent iamais dans le de-

bord. Ils ne degenerent point de ce ſang illuſtre d'où ils ſont ſortis; Et plus le chemin leur eſt ouuert au deſreglement, tant plus ils ſe tiennent dans la moderation. Mais quoy? me direz-vous; à quel propos inuiter les Princes à cette Vertu, qui chocque en quelque façon la Iuſtice, & qui en apparence la rend plus molle, & plus lache? On ſe l'imagine ainſi: mais en effet cela ne peut eſtre, puis que l'vne & l'autre ont meſme fin. La Iuſtice corrige par l'aprehenſion de la peine, & par la peine meſme: La Clemence, par la douceur, & par la Miſericorde. Celle-là punit; celle-cy pardonne: Mais toutes deux le font auec diſcretion: auſſi en doiuent elles vſer; & i'adiouſteray en la perſonne de qui: Car cette Vertu n'appartient pas à toute ſorte de gens, mais aux Souuerains ſeulement, qui pour quelque bien peuuent adoucir les Loix, & les rendre moins ſeueres. En vn mot, elle eſt proprement la vertu des Princes; Et voyla pourquoy

dans la definition qu'en donne Seneque: *La Clemence*, dit-il, *est vne bonté dont vse le Prince enuers son suiet, en ordonnant des peines.* Où il est à remarquer, que ces mots, *En ordonnant*, sont vrays d'vn costé ; mais qu'il y faut adjouster de l'autre, *En remettant les peines* : d'autant que la Clemence le fait d'ordinaire. *Ce dernier point*, adjouste le mesme Philosophe, *regarde le Souuerain, pource qu'il n'y a rien de plus beau à ceux qui sont en eminente fortune, que de donner permission de beaucoup de choses, & de ne la demander d'aucune* ; Et de quelles choses donc? car il ne faut pas que ce soit de toutes. Il y en a plusieurs que la Loy defend de violer, & particulierement celles où le Prince est interessé. Telles sont par exemple les injures de fait & de parolle, les Calomnies, & autres semblables offences, qu'il pardonne de son authorité, bien qu'elles soient punissables. En quoy certes il considere qu'il est Pere commun. Car comme les Peres particuliers

chastient souuent leurs enfans, quand ils ont failly, & se contentent aussi quelquefois de leur monstrer les verges, affin de leur faire peur; luy tout de mesme les corrige par la seule apprehension qu'il leur donne. Ainsi selon que les humeurs des hommes sont differantes, la Douceur, qui engendre le Respect, en rend quelques-vns meilleurs, & la Seuerité, d'où naist la Crainte, en fait de mesme des autres: tellement que c'est tousiours pour vn bien que le Prince se sert de tous ces moyens. Ce mot ordinaire est aussi tres-veritable, *Que la Clemence du Souuerain retient le suiet, & luy fait auoir honte de pecher.* Voylà quelle est la pensée de Lipse, qui adiouste pour conclusion, Que de toutes les Vertus, celle cy, pour estre la plus humaine, est aussi la plus propre, & la plus seante à l'homme. Or bien que le Prince qui les met en pratique, en doiue estre loüe; si est-ce qu'estant estably de Dieu, ou esleu du peuple, non pas tant

pour luy-meſme, que pour ſes ſujects, & pour le commun bien de ſon Eſtat, il doit auoir vn ſoing tres-particulier de pratiquer la Clemence. La raiſon eſt, d'autant que par elle il peut accroiſtre & conſeruer ſes Prouinces, ioint que c'eſt le vray moyen de gaigner à ſoy les volontés, & les cœurs de ceux qui viuent ſous ſon Empire. Car il n'y a point d'homme ſi peu ſenſible à la reconnoiſſance, qui apres auoir failly contre les Loix, & merité punition, n'aime infiniment ſon Prince, s'il voit que luy pouuant oſter les biens & la vie, il luy ſauue l'vn & l'autre par vne grace particuliere. Or il ny a point de doute que nous ſouhaittons toute ſorte de biens à celuy que nous aimons; comme au contraire, nous voudrions voir perdu tout à fait celuy que nous haiſſons. Adjouſtons encore à cecy, Que par la Clemence les Souuerains & les Magiſtrats ſont par maniere de dire, rendus ſem-

blables à Dieu, qui en eſt le Pere, & qui à ſon exemple nous recommande la Miſericorde ſur toutes choſes. Que ſi l'Empire qu'ont les plus grands ſur les autres, les oblige d'en auoir du ſoing, c'eſt le deuoir du bon Prince, de ſe reſſerrer quelquefois dans ſa puiſſance, de mettre des bornes à ſa Colere, & de ne chercher point à guerir vn mal par des remedes violents, de peur qu'il ne l'irrite plutoſt; & qu'à force d'impoſer à ſes ſuiets des peines vniuerſelles, il ne ſe face hair auſſi d'eux vniuerſellement. Qu'il ſe ſouuient qu'vne victoire, où la Douceur n'a point eu de part, attire ſouuent la ruïne du Victorieux, & qu'il n'eſt point d'Objet plus funeſte à la Vieilleſſe, comme diſoit Ceſar autresfois, que le ſouuenir d'auoir eſté granment cruel: Car la Cruauté n'accroiſt pas tant la Puiſſance (comme quelques-vns l'ont voulu croire) qu'elle fortifie la hayne, & le nombre des Ennemis.

Mais les Conquerans ſur tout doiuent prendre garde à n'irriter point leurs nouueaux ſuiets par vn excez de ſeuerité; puis qu'il eſt vray que ſouuent l'apprehenſion de la peine engendre le Deſeſpoir, qui porte ordinairement ceux qu'il poſſede à toute ſorte de maux & de violences. Ainſi Galba (qui fut neantmoins plus vertueux que Tybere) pour auoir à ſon aduenement à la Couronne, vſé d'vne trop grande ſeuerité en la punition des Coupables, fut mis à mort en plein iour par les ſoldats de ſes gardes. Ainſi de noſtre temps meſme, Demetrius Duc de Moſcouie, ſeruit de Victime à ſes plus grands Confidents, qui dans la Capitale de ſon Empire, l'aſſaſſinerent le premier iour de ſes nopces. Ce qui ne fut iamais arriué, ſi au commencement de ſon Regne il euſt traitté plus doucement qu'il ne fiſt ces peuples cruels, & Barbares de leur naturel. De ſi grands malheurs pouuoient apparamment eſtre

deſtournez par la Clemence; que l'Empereur Diocletian n'appelle pas ſans raiſon *le plus illuſtre ornement du Prince*, & Seneque, *vn grand remede contre la Crainte*: Auſſi à t'elle touſiours eſté profitable à tous les Princes, parmy leſquels il s'en eſt trouué pluſieurs qui l'ont eüe en ſinguliere recommendation. Teſmoin Philippe de Macedoine, qui pouuant ſe venger des injures que ceux du Peloponneſe luy auoient faites, aima mieux les aſſiſter que leur nuire, & adjouſta de nouuelles obligations à celles qu'ils luy auoient. Teſmoin le fameux Pericles, qui ſe voyant proche de ſa fin, & enuironné de ſes amis, dont les vns loüoient ſa Generoſité, ſa bonne conduitte, & ſon Eloquence; les autres ſes memorables faits d'armes, & ſes illuſtres victoires; *Ne vous amuſez point*, leur dit-il, *à loüer en moy toutes ces choſes, qui ſont petites, & fortuitement arriuées. Dittes pluſtoſt, que durant ma vie, mes actions n'ont iamais fait porter le dueil à la perſonne.* Teſ-

moin M. Bibulus, à qui la Reine Cleopatre ayãt enuoyé quelques ſoldats, qui par vn excez de cruauté auoient mis à mort deux de ſes fils qu'il aimoit vnicquement, il ne s'en voulut point venger; Et ſe contentant de l'auoir pû faire, les renuoya genereuſement à Cleopatre. Teſmoin encore le grand Auguſte, qui durant qu'il eſtoit en Eſpagne, ayant mis à vn million de ſeſterces la teſte de Corocotta, pour le faire punir de ſes volleries, luy pardonna ſes crimes depuis, pource qu'il ſe vint rendre à luy volontairement; & luy fit donner de plus la ſomme qu'il auoit promiſe à ceux qui le pourroiẽt prendre, à cauſe, dit-il, que Corocotta auoit amené Corocotta. A tous ces exẽples, que Lipſe deduits au lõg, i'en pourrois ioindre quãtité d'autres: mais ie me cõtenteray de celuy de LOVIS XII. Roy de France. L'Hiſtoire raporte que Charles 8. dõt la Couronne luy deuoit eſtre hereditaire, à faute d'enfans, le traittoit ſi mal, qu'il en eſtoit

en priſon, & en dãger de ſa vie, ſans auoir aucun ſupport des Grands du Royaume, qui ſuiuoient tous la paſſion de leur maiſtre. Charles mourut cependãt, & Louys appellé à la Couronne, fut auſſi-toſt courtiſé de quelques particuliers, qui l'auoient touſiours ſeruy dans ſa mauuaiſe Fortune. Parmi ceux-ci dõc, il s'en trouua vn, qui s'aduiſa de luy demander la confiſquatiõ d'vn Bourgeois d'Orleans, qui s'eſtoit ouuertement declaré contre LOVIS. Mais ce Prince genereux, n'eſtimant pas iuſte de luy accorder ſa requeſte; *Demendez-moy quelque autre choſe*, luy dit-il, *& ie vous reconnoiſtray. Pour celle-cy, ie ne puis vous l'octroyer: car il ſieroit mal au Roy de France de venger l'injure faite au Duc d'Orleans.* Par où il voulut donner à connoiſtre, qu'il ſe croyoit obligé de changer d'humeur, en changeant de dignité. Cela ne luy ſembla pas aſſez encore; & par vne extraordinaire grandeur de courage il declara publiquement, *Qu'il n'en-*

tendoit point changer le Conſeil ny les Gardes, non plus que les autres Officiers du Roy ſon Predeceſſeur, & qu'il les retenoit à ſon ſeruice, auec les meſmes honneurs & les meſmes gaiges qu'ils auoient eüs. Dequoy certes il ne faut pas s'eſtonner, puis que la Vertu ſe croit touſiours en ſeureté; & que par conſequent elle ſe promet, que les choſes qu'on luy doit legitimement, luy seront auſſi legitimement renduës. Or ce n'eſt pas ſeulement par l'exemple des plus grands hommes, que nous ſommes inuités à la Clemence, mais par celuy encore de Beſtes irraiſonnables.

Il ſuffit au Lion, d'auoir porté par terre
Ceux qui luy font la guerre:
L'on a ſur l'Ennemi teſmoigné ſa vertu,
Quand il eſt abbatu;
C'eſt imiter des Ours l'inſatiable rage,
Que d'aimer le carnage.

Dans cét Embleme donc, par le Lion, qui de l'vn de ſes pieds de deuãt s'appuye ſur vn petit chien, nous eſt ſignifiée la

Clemence des Princes. Car ce genereux Animal en est vn symbole dans la plus-part des Autheurs, comme le Chien en est vn autre de bien-veillance & de bon naturel. Par où il est donné à connoistre, Qu'il faut pardonner, non pas seulement aux ennemis que l'on a vaincus, mais encore aux Amis, s'il arriue fortuitement qu'ils se licentient à quelque chose qui nous deplaise. Aussi est-ce le propre d'vn grand courage, d'estimer petites la plus-part des offences qui luy sont faites, & de ne s'en venger point, quand il en a le moyen. A cecy se rapportent ces belles parolles de Salomon, *Que la Misericorde & la Verité sont les gardes du Roy, & que la Clemence fortifie son Throsne.* En effet, soit que l'homme se face considerer ou par sa naissance, ou par sa Fortune, toutes ses conquestes & ses victoires ne le feront iamais estimer heureux, s'il ne sçait point se veincre soy-mesme, & s'il ne sçait ioindre comme il faut, la Moderation à la grandeur de courage.





Que la Pauureté s'oppose à la Fortune des bons Esprits.

DISCOVRS LXIII.

LA plainte que fait icy ce ieune Escolier, n'est que trop commune à la plus-part des hommes de Lettres, qui ne demeureroient point dans la boüe, comme ils font, s'ils auoient dequoy s'aduancer, & par les grandes connoissances qu'ils s'acquerroient dans les disciplines humaines, se rendroient capables vn iour de s'esleuer aux charges publiques. Mais le mal-heur est, qu'à faute

de commodités, ils ſe trouuent dans vn Labyrinte, d'où il leur eſt impoſſible de ſortir.

Ceux qui ſont vertueux, & pauures de naiſſance,
S'ils n'ont quelque ſupport;
Ne peuuent autrement que par la Patience,
Veincre le mauuais Sort.

Cela nous eſt ſignifié par l'Embleme de ce ieune homme, qui fait toute ſorte d'efforts, pour s'eſleuer en haut auecque les aiſles qu'on luy a miſes en la main gauche, marques de la vigueur de ſon eſprit; mais qui en eſt empeché par le contre-poids de la droite, où ſe voit attachée vne groſſe pierre. Car les Poëtes diſent, qu'à cauſe de ſon embarras, & de ſa peſanteur, elle eſt le ſymbole de la Pauureté.

Qui de tous les fardeaux le plus inſupportable,
Et le corps, & l'eſprit de miſeres accable.

C'eſt elle en effet, qui noüe la langue, & qui retient la main aux Vertueux, qu'el-

le rend inhabiles, ſoit à eſcrire, ſoit à parler. Tels euſſent eſté poſſible Virgile & Horace, ou du moins ce precieux talent qu'ils auoient de leur naiſſance, n'euſt iamais eſclatté, comme il a fait, ſi le genereux Mecene ne leur euſt donné moyen de le faire valoir dans leurs Ouurages incomparables. Tels ſeroient encore parmy nous, pluſieurs hommes de merite, qui pour n'auoir point d'autres biés que ceux de l'eſprit, ne les pourroient cultiuer que dans les eſpines, & verroient comme eſtouffées ces belles ſemences qu'ils tiennent de la Nature; ſi pour les remettre en vigueur, il ne ſe trouuoit en France de nouueaux Mecenes, beaucoup plus loüables & plus illuſtres que ceux de l'ancienne Italie. C'eſt par leur fauorable aſſiſtance que les Muſes leur donnent des fruits, en lieu de fleurs & de fueïlles; Par elle auſſi ils trouuent au milieu des trauaux vn agreable repos, & reſpirent à loiſir dans les douceurs de l'eſtude. Ce

qu'asseurément ils ne pourroient faire, à moins que d'auoir la Vertu de Caton, s'il falloit, comme on disoit de luy, qu'ils fussent perpetuellement embarrassez à lutter contre la mauuaise Fortune. Cette Inhumaine s'oppose entierement à la tranquillité des Vertueux, quand elle les priue des choses necessaires & leur apréd par espreuue, Qu'il n'y a rien de fabuleux en ce que les Poëtes ont escrit de la peine de Sysiphe, puis que l'incommodité en est vne encore plus pesante aux hommes d'esprit & de courage.

Il leur deplaist de voir leur Vertu mesprisée,
Et que leur Pauureté;
Les ait reduits au point, de seruir de risée
Au Vulgaire effronté.

Cela n'a pas empesché pourtant, que plusieurs grands personnages, que leurs escrits ont rendus immortels, n'ayent vaincu tous les plus facheux obstacles, qui durant leur vie se sont opposés à la naturelle inclination qu'ils ont eüe pour les

Sciences. Tous pauures, & tous incommodés qu'ils estoient, ils ont trouué l'Art de se satisfaire dans le desir qu'ils auoient d'apprendre; Et ce mesme desir les a fait heureusement reüssir à l'estude, malgré la Faim, que le grand Virgile nomme à bon droit le pire de tous les maux. Aquoy certes ie ne puis trouuer d'autre raison, sinon qu'il falloit absolument que leur ame fut d'vne trempe extraordinaire, & leur Genie extremement fort, puis qu'il les rendoit ainsi constans, & inuincibles à la fatigue. De ce nombre estoit Cleante, qui passoit la meilleure partie de la nuit à puiser de l'eau, pour gaigner sa vie, & le iour entier à prendre des leçons, que luy donnoit le Philosophe Chrysippe. l'obmets cét excellant, Poëte Comique, qui fit la plus-part de ses Comedies dans vn moulin, où il se loüoit pour tourner la meule, afin d'auoir dequoy subsister. Ie ne parle point non plus du Prince des Poëtes Grecs, qui s'en alloit chantant ses vers

pour du pain, & qui durant ſa vie ayant eſté le rebut de tout le monde, donna de l'emulation apres ſa mort à ſept des plus fameuſes villes de Grece, qui eurent contraſte pour le lieu de ſa naiſſance. I'en pourrois alleguer encore quantité d'autres Anciens; Mais vn ſeul d'entre les Modernes, me tiendra lieu de tous enſemble. C'eſt le diuin Taſſo, que les Muſes Italiennes ont reconnu pour leur Apollon; que ſes eſcrits admirables font aller du pair auec les plus celebres Autheurs de l'Antiquité; à qui les plus belles langues de l'Europe ont à l'enuy fait parler la leur; & qui toutesfois, ô merueille eſtrange! compoſa tous ces excellans vers que nous auons de luy, qui ſont comme vn rare Chef-d'œuure de la Nature & de l'Art, parmy de continuelles trauerſes d'eſprit & de corps, qui luy vindrent de ſa mauuaiſe Fortune. Elle le traitta ſi mal, que par elle-meſme il ſe vid indignement priuè de la Liberté, de la conuerſation de ſes

Amis, & ce qui eſt le pire, de la plus-part des choſes neceſſaires à la vie ; Ce qui ſeroit difficile à croire, veu le merite de ce rare homme, ſi par ſes propres eſcrits il ne ſe verifioit, à la honte de ſon Siecle, que les plus grands Princes de ce temps là, qui l'honoroient de leurs letres, ne luy faiſoient aucun bien. Apres ces teſmoignages & ces exemples, ie ne penſe pas qu'il ſoit beſoin d'en produire d'autres, pour preuuer que ce n'eſt pas d'aujourd'huy que la condition des gens des letres eſt trauerſée. Mais ce qui me ſemble deplorable ſur tout, c'eſt qu'il arriue ſouuent que ceux que la Nature a fait naiſtre aux Sciences, & qui meſme y ont de tres-bons commencemens, ſont contraints de tout quitter, & de ceder à la tyrannie de la Neceſſité. Que s'ils ſe roidiſſent contre ; ce n'eſt, comme i'ay dit cy-deuant, que par le moyen d'vne haute Vertu, d'vn trauail continuel, & d'vne patience extraordinaire, qu'ils s'ouurent vn chemin à

la continuation de leurs eſtudes. Par où ie concluds, que c'eſt vn grand aduantage aux Sçauans, de n'eſtre point dépourueus de ce qu'il leur faut, pour mieux cultiuer les Sciences; Et à ceux qui aſpirent à le deuenir, d'auoir dequoy le faire, ou par le bien de leur maiſon, ou par celuy qu'ils reçoiuent de leurs amis, & de la generoſité des hommes Illuſtres. Car en quelque façon que ce ſoit, comme dit fort bien vn de nos Poëtes,

L'or dore les Vertus, & leur donne des aiſles,
Affin de s'eſleuer aux choſes les plus belles.

Que ſi quelques grands hommes de l'Antiquité, ſemblent auoir eu dans leurs Eſcrits des ſentimens contraires à celuy-cy; ils n'ont pas eſté faſchés pourtant de Philoſopher, comme ils ont fait, dans l'abondance de toutes choſes. Teſmoin le plus moral d'entr'eux, de qui l'on a dit autresfois,

C'est en vain que Seneque blasme,
Les Richesses, & leurs appas;
Car si les biens nuisent à l'Ame,
Il deuoit ne les aymer pas.

Ces raisonnemens magnifiques,
Dont son Esprit s'est tant flatté;
Ses beaux Discours Panegyriques,
En faueur de la Pauureté;

Et ces remedes qu'on admire,
Qu'à tout coup il nous vient offrir;
Sont des choses bonnes à lire,
Mais fort mauuaises à souffrir.





Que le Conſeil vaut plus que la Force.

DISCOVRS LXIV.

CE n'a pas eſté ſans raiſon qu'vn Ancien a comparé le Gouuernement d'vn Eſtat à celuy d'vn grand Nauire. Car bié que dás vn vaiſſeau il y ait pluſieurs offices, ils n'ont pourtant qu'vne meſme fin, & dependent tous du ſoing d'vn ſeul homme. C'eſt le Pilote qui tient le gouuernail, qui preuoit les tépeſtes, & qui par les bons aduis qu'il donne, y met ſi bon ordre, qu'il empeche le Nauire & les Nauigateurs de faire naufrage. De

cette mesme façon, quoy que les Officiers d'vn Royaume soient diuers en nombre, & en dignité; ils releuent neantmoins d'vn plus grand qu'eux, qui sçait destourner prudemment l'orage, & les dangers de l'Estat, accroistre les fortunes publiques, conseruer le bien des particuliers, affermir ce qui est foible de soy, & maintenir toutes choses en ordre, par son conseil, & par sa bonne conduitte. En effet, l'experience nous apprend, que les plus importantes affaires ne subsistent que par le Conseil. Aussi ny a t'il rien si diuin entre les hommes, que de le sçauoir donner, ny rien si proffitable, que de le sçauoir prendre. C'est le fondement de toutes les bonnes actions, & des entreprises les plus hautes.

La Force sans Conseil, se defait d'elle-mesme.

Il n'en faut point de plus forte preuue que celle que nous en auons dans l'Histoire, où il est dit, Qu'à faute d'auoir esté bien cóseillé, Xerxes mit en vain sus pied

ce prodigieux nombre de gens de guerre, qui eſpuiſoient les riuieres, & dont il menaçoit l'Ocean. Ce qui fait dire au Poëte Euripide,

Qu'vn bon Conſeil eſt vaincœur d'vne Armée; à Gellius, Que les Princes & leurs ſujets ſe perdent ſouuent, à faute de conſulter des perſonnes bien aduiſées; à Salomon, *Que l'homme prudent ne fait rien que par Conſeil*, Et à l'Empereur Antonin, Qu'encore que le Raſoir trenche bien, ſi eſt-ce qu'il eſt bon quelquefois de le repaſſer par la meule; c'eſt à dire, que pour ſubtil & raffiné que ſoit vn eſprit, il le ſera d'auantage, s'il n'entreprend rien que par le conſeil de ſes amis. Et certainement, il eſt comme impoſſible que de pluſieurs aduis ioints enſemble, & bien debattus, on n'en tire vn bon, pour deſtourner la ruyne d'vne affaire, & en auoir vn fauorable ſuccez. A quoy tous les hommes en general doiuent bien s'eſtudier, & ſe ſouuenir auec Seneque, Que

Iupiter ne lance iamais la foudre, ſans y auoir penſé auparauant, & s'en eſtre conſeillé.

Il faut neantmoins ſoigneuſement prendre garde, que le Conſeil ſoit exempt, s'il eſt poſſible, de paſſions ambitieuſes, de ſentimens violans, & de prejugez opiniaſtres. Car il eſt certain, comme diſoit Bias, qu'il a pour Ennemis irreconciliables la Colere & de Precipitation, que Democrite appelle à bon droit des ſources d'Erreur & de Repenatnce. Auſſi ſont elles à la conduitte des grandes affaires ce qu'eſt à la route de la Nauigation le Deſtroit de Scylle & de Carybde, que les ſeuls naufrages qui s'y font, rendent fameux & celebre. il faut donc deliberer lentement, comme dit Ariſtote, & imiter ces deux excellans hommes, Pericles, & Demoſthene, qui demandoient touſiours du temps, pour mieux reſoudre des choſes qui leur eſtoient propoſées.

Bien conſeiller, & courir promptement,

N'ont

N'ont mesme fin, ny mesme euenement.

C'est ce qui a donné lieu à ce Prouerbe, Qu'en matiere d'entreprises, il faut se seruir du bras des Ieunes, & de la teste des Viellards; Et ce qui fait dire aussi fort iudicieusement à Tacite, Que les Souueraines Puissances sont mieux soustenuës & mieux asseurées par les conseils froids & mûrs, que par ceux où il y a trop d'ardeur & de violence. C'estoit pour cela qu'Agamemnon ne souhaittoit rien tant que d'auoir dix Chefs tels que le Vieillard Nestor; se promettant par leur bon conseil, plustost que par la force d'Ajax, d'auoir raison de Troye assiegée. A ce sentiment estoit conforme celuy du grand Agesilaus, qui menoit ordinairement auec soy cinquante vieux Conseillers, sans l'aduis desquels il n'entreprenoit iamais aucune chose. L'Empereur Seuere en faisoit de mesme, & s'en trouuoit bien; Comme au contraire il en a tousiours mal pris à ceux qui n'ont

pas tenu cette maxime, & qui ont plus fait d'estat du Conseil des ieunes gens, que de celuy des Vieillards. Les mal-aduisez Troyens ne l'espreuuerent que trop à leur dommage. Car pour n'auoir voulu croire les plus Anciens d'entr'eux, ny rendre la belle Heleine, ils virent, comme i'ay dit autrefois,

Vne Machine, dont le flanc
Engendra la fatale Armee,
Par qui fut soudain allumée
La Guerre, qui noya sa flamme dans leur sang.

Ie pourrois confirmer encore cecy par le tesmoignage des Sainctes Lettres, où il est dit, Que le Roy Roboam n'eust du mal que par le conseil que luy donnoient de jeunes hommes; & qu'il en arriua de mesme à Ioas, apres la mort du bon Prestre Ioiadas, son Precepteur. Mais cette verité se manifeste si fort d'elle-mesme; qu'apres les preuues continuelles que l'Experience nous en donne, ie ne

pense pas qu'il soit besoin de les esclaircir dauantage.

C'estoit la coustume des Grecs & des Perses, de parler entr'eux de leurs affaires à table, & de les resoudre le lendemain à cœur ieun. En quoy, dit Tacite, ils auoient pour imitateurs les anciens peuples de Germanie. Les Romains tout au contraire, tenoient leur Conseil en public, & pour l'ordinaire dans les Temples; affin que ce lieu Sacré, qui leur estoit en veneration, les empeschât de rien proposer, qui ne fut iuste, & digne d'estre mis en diliberation. Les Senateurs qu'ils y appelloient, estoient tous hommes d'eslite, & de probité. Aussi faut-il qu'ils soient tels, pour opiner equitablement: Car, comme disoit Alexandre Seuere au jeune Constantin son fils, vn Estat où le Prince est mauuais, & le Conseil bon, vaut mieux incomparablement que celuy où le Prince est bon, & le Conseil mauuais. La raison est,

pource qu'vn meſchant ſera ſans doute pluſtoſt corrigé par pluſieurs hommes de bien, que pluſieurs meſchans ne le ſeroient par vn ſeul homme d'integrité. Mais il faut ſur tout que les Conſeillers ſe ſouuiennent touſiours de ce bel endroit d'Heſiode, où il dit,

Que iamais le Conſeil n'eſt nuiſible à perſonne,
Comme il l'eſt à celuy qui meſchamment le donne.

Teſmoin Perille, teſmoin Thraſilus, & teſmoin encore l'inhumain Eutropius, premier Chambellan de l'Empereur Arcadius; qui apres auoir fait oſter le droict des Azylles, & les franchiſes des Temples; ſentit depuis à ſon dommage, comme il s'y voulut refugier, les effects de ſon mauuais Conſeil. Or eſtant certain que les entrepriſes des Souuerains ſont touſiours conſiderables, & importantes à leur Eſtat, il importe auſſi grandement, qu'auant que d'en venir à l'exe-

cution, ils les communiquent à leurs plus fidelles seruiteurs. Car comme ces Peuples qui sont aupres du mont Athos, voyent leuer le Soleil plustost que ne font les autres; ainsi les Principaux Conseillers des Roys, doiuent les premiers sçauoir leur dessein, afin de dire en conscience ce qu'il leur en semble, comme le deuoir les y oblige. Mais le mal-heur est, que les Grands du monde imitent quelquefois ce Roy de Perse, dont i'ay parlé cy-deuant; qui voulant porter ses armes en Grece, fit assembler ses Estats, où les principaux de son Empire estans venus; Ie vous ay appellés, leur dit il, afin qu'il ne semble pas que ie fasse rien, sans en prendre aduis. Pensés neantmoins à m'obeïr, non pas à me conseiller; car de ce que i'ay à faire le sort en est ietté, & la resolution prise. Il eust mieux fait pourtant d'auoir vn peu moins bonne opinion de soy-mesme, de ne gesner point les sentimens de ceux qui ne vouloient que son

bien, & de se souuenir qu'en vn Conseil tout doit estre libre; le lieu, les hommes, les opinions & la Verité; pourueu toutes-fois qu'on se tienne dans les bornes du deuoir, & de la moderation. Ainsi toute cette grande puissance qu'auoit ce Prince, luy fût inutile, pource qu'elle manqua de conduitte, & que le Conseil l'emporte sur la Force. Cela nous est figuré par cette Colomne, que plusieurs hommes ensemble ne pourroient esbranler qu'auec peine; & qui toutes-fois est esleuée par l'adresse d'vn seul, & par le moyen d'vne petite Machine. Il en est de mesme du gouuernement d'vn Estat; où quelques grandes que soient les Forces, elles ne seruent pas de beaucoup, si le Conseil ne les fait agir, & s'il ne leur donne la principale vigueur.

Par luy, plus que par la Puissance,
Les Chefs, & les grands Potentats;
Rengent soubs leur obeïssance
Les Prouinces, & les Estats;

Par luy les Couronnes ſubſiſtent
Sur la teſte des Conquerans;
Et par luy les Foibles reſiſtent
Aux violences des Tyrans.







Qu'il faut obeïr aux Loix.

DISCOVRS LXV.



E ne penſe pas qu'il y ait rien ſi neceſſaire à la tranquilité publique, que l'obſeruation des Loix. Les hommes les doiuent donc bien reuerer, & meſme les craindre, à cauſe de leur Autheur, qui eſt Dieu, & du grand profit qu'elles apportent à tout le mõde. Auſſi eſt-il vray que pour les mieux imprimer dans l'eſprit des Peuples, & les rendre plus venerables, les Roys & les Anciens Legiſlateurs leur firent accroire,

qu'ils les auoient receües de la main des Dieux. Ainsi Numa Pópilius publia par tout, que la Deesse Egerie les auoit ioin-tes à la Religion, pour les donner ensem-ble aux Romains. Ainsi Minos, Roy de Crete, auoit accoustumé de neuf en neuf ans, de se retirer dans vn Antre pro-fond, que l'on estimoit Sacré; au sortir duquel, il protestoit que Iupiter, dont il se disoit descendu, luy auoit donné de nouuelles Loix; Ainsi Lycurgue fai-soit Autheur Apollon de celles que les Lacedemoniens tenoient de luy, qui en estoit inuenteur. Mais pour passer des tesmoignages profanes aux choses Sa-crées; n'est il pas vray que Moïse asseure aux Israelites, d'auoir receu les deux Tables de la Loy Diuine, sur la monta-gne de Synaï? Et n'est il pas vray encore, que pour la faire esgalement reuerer & craindre à ce Peuple, Dieu permit que sur son visage parussent deux cornes, ou plustost des rayons, resplendissans,

qui ioints enſemble, en repreſentoient la forme, ſelon les plus doctes, bien que neantmoins la corne ſoit vn Symbole de preeminence & d'authorité dans les Sainctes Lettres. Eſtant donc certain, que par la force des Loix, les eſprits des hommes ſont tenus en bride, & deſtournez du chemin des Vices, pour ſuyure la route des Vertus; il eſt du deuoir du bon Prince, de n'en faire aucunes qui ne ſoient bónes, & qu'on ne puiſſe obſeruer: car les choſes iniuſtes ne doiuent point paſſer pour Loix, & nul n'y eſt obligé: Ce qui fait dire à Plutarque, qu'en ce qu'on ordonne, il faut qu'il y ait de la facilité, pour s'en pouuoir acquitter. Et d'autant que c'eſt peu de choſe de faire des Loix, ſi celuy qui les a inſtituées ne les defend, & ne les obſerue; ou meſme s'il n'empeſche que ſes Sujets ne les violent; il faut que le Prince y tienne la main, & qu'il les y pouſſe par ſon exemple. Car nous pouuons difficilement reduire les autres à

faire les choſes que nous auons ordonnées, ſi nous-meſmes auparauant ne leur en monſtrons le chemin; Auſſi n'eſt-ce pas le nombre des Loix qui fait proſperer vn Eſtat, mais bien le ſoing que le Prince teſmoigne auoir de les obſeruer ponctuellemét luy-meſme. Heureuſe eſt la Republique, diſoit Platon, en laquelle chacun obeït au Roy, & le Roy à la Loy, cóme faiſoient enciennement Lycurgus, Zeleucus, Ageſilaus, Theopompus, Agis, Themiſtocles, Auguſte, Alexandre, & pluſieurs autres grands Princes. L'experience ordinaire leur apprenoit cette verité, Que les Loix ſont l'Ame de l'Eſtat, qu'il n'y a rié que l'on doiue plus religieuſemét reſpecter, & qu'il n'eſt pas poſſible que les Peuples ny lés autres choſes du monde ſubſiſtent ſans elles. Ce fut auſſi pour les auoir obſeruées, que la Republique des Lacedemoniens ſe maintint touſiours fleuriſſante par l'eſpace de cinq cens ans; & que celle des Sicioniens en

dura ſept cens quarante. A quoy ſeruit grandement le ſoing qu'ils eurent de tenir pour inuiolables les Edicts de leurs Peres, & de ſe declarer mortels ennemis de toute ſorte de nouueautez. Cela ſ'obſeruoit particulierement en Sparthe, où quelques-vns ayant prié le Roy Pauſanias de leur en dire la cauſe; C'eſt, reſpondiſt-il, pource qu'il faut que les Loix ſoient les maiſtreſſes des hommes, & non pas que les hommes ſoient maiſtres des Loix. Pour cette meſme raiſon, les Garamantes n'en receuoient point d'autres que celles de leurs Predeceſſeurs ; & parmy les Locriens, quiconque vouloit introduire vne Loy nouuelle, il falloit qu'il en fit la Declaration publiquement, auecque la corde au col, affin d'eſtre eſtranglé ſur le champ, ſi la Loy n'eſtoit trouuee bonne, & profitable à l'Eſtat. Que s'il faut parler des Loix en general, ie diray qu'elles ſont toutes, ou Diuines, ou Humaines; que celles-là ſont par Na-

ture, & que celles-cy ſe fondent ſur les Couſtumes. Où il eſt à remarquer, que les Loix humaines permettent beaucoup de choſes, que la Loy Diuine defend, eſtant, comme elle eſt, la perfection de la naturelle: car les Loix humaines ne puniſſent que le fait, & les pechez externes; au lieu que la Loy Diuine defend & punit les internes, & la volonté meſme. Adiouſtons à tout cecy, que quand Dieu meſme n'auroit donné aucunes Loix par eſcrit, ou par ſa Saincte parolle; & qu'il euſt laiſſé au Franc-Arbitre des hommes, de s'en ordonner eux-meſmes, affin de viure ciuilement les vns auecque les autres; ils n'euſſent peu en eſtablir de plus humaines, ny de plus naturelles que celles que ce grand Autheur de la Nature leur a données. Il les doiuent donc bien reuerer, & ſe ſouuenir du ſens myſtique de cét Embleme. Il repreſente vne Cloche, au ſon de laquelle, comme dict Pencirolle, les hommes ont

accouſtumé de s'aſſembler, pour aſſiſter aux actions publiques. Et d'autant qu'elle ne ſert de rien, ou à tout le moins de peu de choſe, ſi elle vient à ſe rompre; les Loix de meſme, ne peuuent eſtre qu'inutiles, ſi elles ne ſont inuiolablement gardées. En effet, on n'a beſoin des Cloches que pour le ſon, ny des Loix non plus, que pour les obſeruer, & les reduire en pratique, comme diſoit ordinairement l'Empereur Maximilian.







De la Concorde, ou de l'Vnion mutuelle.

DISCOVRS LXVI.

IL y euſt autresfois à Rome le Temple de la Concorde, que Camillus fiſt baſtir, & où le Senat auoit accouſtumé de s'aſſembler, afin que les Senateurs fuſſent aduertis par là, Que comme ils eſtoient vnis de Corps, il falloit qu'ils le fuſſent auſſi de volontez, & que les troubles ny les deſordres ne ſe meſlaſſent iamais dans leurs deliberations, par vne mauuaiſe intelligence. Il eſt bien certain auſſi que les affaires publiques ne ſçauroient aller que tres-mal, quand il aduient que

les Magiſtrats ne peuuent s'accorder enſemble, & que la Diſcorde ſeme parmy eux des particularités & des diuiſions, qui s'entretiennent, & ſe fomentent par vne hayne ſecrette. Cette verité ne ſe peut contre-dire qu'injuſtemét; puis que l'on voit tous les iours, qu'en vne Ville où les Citoyens ne ſont iamais ſans querelle, les commoditez particulieres & publiques, s'eſcoulent inſenſiblement, & ſe fondent comme la neige au Soleil. D'où il s'enſuit; qu'autant que nous deuons hayr la Diſſention, autant ſommes nous obligés d'aimer la Concorde. La Nature nous inuite à ce deuoir par les merueilles de ſes Ouurages. Car ſi nous voulons apprendre à renoncer bien viſte aux inimitiez & aux diſſentions, nous n'auons qu'à conſiderer ſeulement l'ingenieuſe ſtructure du corps humain, & la parfaite vnion des membres qui le cópoſent. Car tandis qu'ils font chacun leur office, & que la liaiſon en eſt mutuelle, il eſt impoſſible

que le corps se porte mal. Au contraire, s'il y en a quelqu'vn de retranché, tous les autres s'en ressentẽt, & deperissent en fin. Ceux qui font vn bastiment, ont beau ioindre vne pierre à l'autre, auec symmetrie: Cela ne leur sert de rien, s'ils n'en cymentent les ouuertures auecque du plastre, pour faire que l'edifice subsiste. De cette mesme façon, il est impossible de rendre perdurable le bien publiq, autrement que par la Concorde. C'est elle qui luy sert de ciment, & qui en fait la liaison. Elle est vne Forteresse imprenable, où les Grands & les petits, les Citoyens, & les Estrangers, les Amis, & les parens; & pour le dire en vn mot, tous les hommes du monde sont à couuert de toute sorte de violences. Agesilaus le voulut ainsi donner à connoistre, lors que quelques-vns ayant voulu sçauoir de luy, pourquoy la Capitale de son Royaume n'auoit aucunes murailles, il ne fit point d'autre responce, sinon que leur

monstrāt en mesme temps ses Citoyens, qui estoient en bonne intelligence, & fort bien armez; *Voyla*, leur dit-il, *les murs, & les ramparts de Lacedemone.* En effet, il eust raison de parler ainsi. Car comme on n'espargne ny soing ny argent, pour fortifier de fossés, de murailles, & de bastions vne ville d'importance, pour la defendre des assauts & des rauages de l'Ennemi; (quoy que neantmoins ces fortifications ne seruent de rien, si les Bourgeois ne sont bien d'accord) on peut dire de mesme, que quelques redoutables que soient les forces des Grāds d'vn Royaume, pour estre opposées à la puissance de ceux qui l'attacquent, elles se trouuēt foibles enfin, si la Discorde s'y mesle. Tite-Liue & Vegece en donnent vne fort bōne raison, quand ils disent qu'ayant mis vne fois en desordre les Citoyens assaillis, il est impossible qu'elle ne soit tres-aduantageuse aux Assaillans. L'Histoire rapporte à ce propos,

qu'apres plusieurs grandes victoires que les Numantins auoient gaignées, à la fin Scipion l'Afriquain mit le siege deuant leur ville, & qu'alors s'en estant fait maistre, il s'enquit de Tyresias, Prince du païs des Celtes, d'où pouuoit proceder cette grande cheute de Numance, ville auparauant inuincible, & si fameuse par tout le monde? A quoy Tyresias respondit, *Que la Diuision venoit d'oster à ses Citoyens toutes les victoires que la Concorde leur auoit autresfois acquises*. Dequoy certes on ne s'estonnera pas, si lon considere qu'vn Royaume estát comme vn Corps bien sain, dont le Roy est le Chef; s'il arriue que les Grands, qui en sont les membres, se des-vnissent d'auecque luy, ou qu'ils forment diuers partis entr'eux, il ne se peut faire alors, que l'Estat ne coure grande fortune. Ce que Scylurus, Prince des Scythes, ayant autresfois preueu, & se voyant proche de sa fin, il fit appeller quatre vingts garçons qu'il auoit, & leur

preséta vn faiſceau de fleches, affin qu'ils euſſent à le rompre. Dequoy s'eſtant excuſez, pource qu'ils ne le pouuoient, Scylurus les prit ſeparement, & les rompit ainſi l'vne apres l'autre. Par où il leur fit connoiſtre, que tant qu'ils ſeroient vnis enſemble par la Concorde, ils trouueroient qu'elle les rendoit heureux & inuincibles; comme au contraire, ils ne deuoient attendre de la Diuiſion, que du meſcontentement, & leur commune ruïne. Auſſi eſt-il impoſſible qu'elle produiſe d'autres effets. Car depuis que les affectiós & les volótés ſont vne fois partagées en quelque Eſtat que ce ſoit, on ne ſçauroit iamais rien conclure de certain, ny rien faire de memorable. Ce qui procede ordinairement, de ce que chacun s'en fait accroire, & que ſes raiſons luy paroiſſant meilleures que celles des autres, il n'eſtime vtile que ce qui luy ſemble l'eſtre. Cependant, de ce dereglement d'opinions & de ſentimens, il s'en-

ſuit que la plus-part du temps on quitte ce qui eſt bon de ſoy, pour prendre le pire.

Que s'il ne tient qu'à prouuer par l'vnion des choſes naturelles, combien neceſſaire eſt la Concorde à leur commune conſeruation, cela ſe peut facilement par l'exemple de cette grande Machine du Monde. Encore que les Principes en ſoient contraires, elle ne ſubſiſte pourtant que par le moyen de cette merueilleuſe harmonie que le Souuerain Createur y a miſe, ſans laquelle il faudroit neceſſairement que les parties de ce Tout ſe desfiſſent d'elles-meſmes.

Si la Diſſention regnoit parmy les Dieux,
On verroit s'eſcrouler la Machine des Cieux.

On peut remarquer encore, que ce qui fait que le Corps humain ſe porte bien, c'eſt l'eſgal temperament du ſec & du chaud, comme auſſi du froid & de l'humide. Quoy d'auantage? Ne voyons nous pas que les grandes villes ſont la

plus-part cõposées de toute ſorte de perſonnes; à ſçauoir de pauures & de riches, de ieunes & de vieux, de malades & de ſains, de méchans & de gens de bien; Et que neantmoins, quoy que la condition en ſoit differante; leur mutuelle Concorde les ioint, & les lie ſi eſtroittemẽt, qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe des vns & des autres. Ce n'eſt pas encore vn des moindres biens de la Concorde, que celuy qu'en reçoit vniuerſellement tout le public, quand elle ſe rencontre parmy les Magiſtrats, & parmy les Grands: Car alors, à leur exemple, les petits ſe tiennent dans leur deuoir, & n'oſent rien entreprendre, qui puiſſe nuire à l'Eſtat, & troubler la tranquilité publique. Au contraire, quand il ſe forme diuers partys entre les Magiſtrats, & les principaux d'vne ville; les plus Factieux prennent de là ſujet de remuër, & ſe font Chefs de la Sedition; Ce qui a fait dire fort à propos à vn Ancien Philo-

ſophe, *Qu'en vne Republique où les Magiſtrats ne s'accordent point, ce ne ſont pas eux, mais les Bourgeois qui commandent.* Il faut donc poſer pour maxime, Qu'vn Eſtat ne ſe peut mieux conſeruer que par la Concorde ; & qu'elle eſt entierement neceſſaire, quand il s'agit de preuenir vne ſedition, ou de rompre les deſſeins des Ennemis; Ce qui n'eſt pas mal repreſenté, ce me ſemble, par les Fourmis de cét Embleme. Car nous en voyons quelque-fois à miliers, qui vont & qui viennent, ſans que l'vne empeche l'autre. Ainſi elles ſe ſoulagent, au lieu de ſe nuire, en trauaillāt à leur cōmun bien, & faiſant prouiſion de grain, qu'elles ſerrent pour toute l'année. Par où il ſe voit, que la Fourmy n'eſt pas ſeulement le Symbole de la Preuoyance, mais auſſi de la Cōcorde. Nous liſons à ce propos, qu'vn Ancien en n'ayant aperceu quantité dans ſon jardin, dont les vnes entroient dans leur Fourmilliere, & les autres en

ſortoient, *Bon-Dieu!* s'eſcria-t'il, *ſe peut-il faire que tant de Fourmis viuent en paix dans vn petit lieu, & que deux perſonnes ne puiſſent s'accorder enſemble, dans vne grande Republique.* Par cét exemple, & par les autres que i'ay alleguez, il eſt aiſé de iuger, que de quelque façon qu'on ſe repreſente les choſes du Monde, apres les auoir bien conſiderées, on trouuera qu'elles ne ſe maintient que par la Concorde. Que ſi les Romains luy eſleuoient autresfois des Temples; c'eſtoit ſeulement pour obliger leurs Citoyens à s'y reconcilier, quand ils eſtoient mal enſemble, & à poſer au pied de ſes Autels, toutes leurs inimitiez & leurs animoſitez ſecrettes.

Ceux que le Deſordre, ou l'Enuie
A ſeparez, comme Ennemis,
Ne peuuent mieux regler leur vie,
Que par l'exemple des Fourmis.
On leur voit partager entr'elles
Leurs petits ſoings, & leurs trauaux;

Et de leurs peines mutuelles,
Elles cueillent des fruits esgaux.
C'est par vn instinct de Nature
Que dans leurs logis sousterrains;
Elles font pour leur nourriture
Vn merueilleux amas de grains.
Comme auec vne ardeur extreme,
Elles trauaillent en Esté:
Nous en deuons faire de mesme,
Et detester l'Oisiueté.







De l'administration de la Iustice.

DISCOVRS LXVII.

LES Roys n'estant establis que pour gouuerner les Peuples & leur rendre la Iustice, quand ils s'en acquittent comme il faut, Dieu les comble de benedictions, & leurs Subjets les reuerent auec applaudissement; Comme au contraire, s'ils ne le font, ils attirent sur eux la Hayne publique, & l'ire Diuine. Ne nous estant donc pas permis de viure entre nous, c'est à dire dans la societé ciuile, sans le secours

de cette haute Vertu, il faut necessaire-ment eslire des Iuges qui l'administrent sans passion. Ils doiuent auoir pour cét effect plusieurs grandes qualités, qui sont presque toutes comprises dans ces parolles, que Iosaphat leur adresse. O *Enfans des hommes, pensez à bien iuger, & prenez garde soigneusement à ce que vous faites: car c'est de la part de Dieu que vous iugés, & non pas d'vn hõmme. Tous les iugemens que vous donnerez tomberont sur vous. Ayez donc la creinte du Seigneur, & faites diligemment toutes choses; d'autant que celuy qui est nostre Maistre, & nostre Dieu, ne veut point qu'on donne aucun lieu à l'iniquité, ny qu'on ait esgard aux personnes, ny qu'on se laisse corrompre par presens.* Que le Prince se souuienne donc d'estre Iuste, puis que sa dignité l'y oblige, que Dieu le commande, & que c'est le vray moyen de se faire obeïr à ses Peuples: Car asseurement, par la Iustice il gaigne à soy l'amitié de ses Sujets; par l'amitié, la fi-

delité; par la fidelité, l'asseurance; par l'asseurance, le bon-heur de s'affermir dans son Throsne ; & par toutes ces choses ensemble, vne immortelle loüange. Au contraire, de l'Injustice, que doit-il attendre qu'vne peur continuelle, de la peur, la hayne, de la hayne, des embuches, des embuches vne ruïne asseurée; & de tout cela vne eternelle Infamie? Il se voit par là, de quelle importance est la Iustice, & pour la conseruation des Princes, & pour l'Establissement de leurs Sujets. Tite-Liue nous l'enseigne, quand il dit fort iudicieusement, *Qu'vne multitude ne peut s'assembler en corps de Peuple, par autre moyen que par celuy des Loix.* Aussi sont-elles les fermes liens de la Societé, sans lesquels les hommes s'emportent apres les Vices, & viuent en Bestes. Le Prince des Poëtes Grecs le remarque par ces parolles, qui doiuent s'entendre de la Iustice.

Car elle preside icy

Aux communautez du Monde;
Et c'est elle-mesme aussi,
Qui les defait, & les fonde.

Elle les defait, si vous la mesprisez, & les conserue, si vous prennez le soing de la conseruer de mesme. *Ces parolles d'Homere*, dit Lypse, *sont admirables, & comprennent beaucoup de choses. Les Estats sont debiles, ou forts, selon que la Iustice est foible, ou inebranlable. Leur felicité se doit considerer comme interieure, & comme exterieure aussi. Par l'interieure, le Vice est puny, & la Vertu recompensée. Par l'exterieure, le commerce est rendu libre sur Mer & sur Terre, la Paix establie, & la Crainte exterminée.* Cette pensée de Boece est excellente; Que ce n'est pas tant par l'abondance des fruicts qu'il fait iuger de la fertilité de l'année, que par la Iustice de ceux qui regnét. C'est elle aussi qui rend heureux les Royaumes, quand on la sçait faire valoir, lors qu'on ne la neglige point, nó pas mesme dans les moindres affaires,

&

& dans les fautes les plus legeres. L'Empereur Andronicus en vſoit ainſi ; & ſans faire diſtinction des perſonnes, de quelque qualité qu'elles fuſſent, il auoit accouſtumé de condamner & de faire punir en ſa preſence tous ceux generalement qui ſe trouuoient conuaincus de quelque faute. Teſmoin le Courtiſan Theodore, qu'il fit traitter à coups de baſton, ſur la plainte que luy firent quelques païſans, que luy & ſes gens auoient logé par force chez eux, & qu'ils s'en eſtoient allez ſans les payer. A cét exemple d'Andronicus, s'en pourroiét ioindre quantité d'autres aſſez communs dans l'Hiſtoire; comme celuy de l'Empereur Leon l'Armenien, qui punit enſemble vn Preuoſt nonchallant, & vn Senateur conuaincu d'Adultere, en oſtant à l'vn ſa charge, & à l'autre la vie ; Celuy du Roy Totila, qui par la mort d'vn des Archers de ſes gardes, expia la violence qu'il auoit faite à vne pauure fille; Celuy

d'Alphonce Roy d'Eſpagne, qui s'en alla depuis Tolede iuſques aux derniers confins de Galice, pour chaſtier la rebellion d'vn Gentil-homme, qui refuſoit de rendre le bien qu'il auoit pris à vn Païſan, à la porte duquel il le fit pendre; Et pareillement celuy de Baudoin ſeptieſme, Comte de Flandres, qui eſtrangla luy-meſme onze Caualiers, qui auoient volé ſur vn grand, & chemin mis à mort trois Marchands; acte loüable, dit Lypſe, mais qui ſe deuoit faire par d'autres mains, que par celles d'vn Prince.

Or d'autant qu'on ne ſçauroit iamais bien rendre la Iuſtice, ſi lon s'attache aux perſonnes, & aux conſiderations humaines; il eſt neceſſaire de ſe deſpoüiller de toutes les affections qui la peuuent corrompre. Pluſieurs grands hommes des ſiecles paſſez l'ont ainſi obſerué; de l'integrité deſquels ie me contenteray de produire ces deux illuſtres exemples. Le premier eſt tiré de la vie de ce grand Ma-

rius, que les Romains esleurent sept fois Consul. Estant appellé par eux-mesmes, pour estre fait General d'Armée, durant la guerre des Cimbres, il honnora de la charge de Tribun vn de ses Neueux, qu'il sçauoit estre homme de cœur, mais qui se laissoit vaincre à ses plaisirs, ou pour mieux dire, à ses sensualitez tout à fait brutales. Comme il deuint donc passionnement amoureux d'vn ieune soldat, qu'on appelloit Caius Plotius, il le sonda premierement, puis se descouurit à luy; Et se voyant rebutté, il se seruit du commandement qu'il auoit sur luy, pour emporter par la force ce qu'il ne pouuoit gaigner par ses prieres. Le Stratageme en fut tel. Il fait appeller de nuit en sa tente, le valeureux Plotius, qui sçachant qu'il y alloit de la vie, de n'estre point prest au commandement du Tribun, s'en va le trouuer aussi-tost. A son arriuée, il est sollicité comme de coustume par cét hóme abominable; qui pour en tirer ce qu'il

pretend vſe de tous les artifices imaginables, & ioint les flatteries aux belles promeſſes. A la fin voyant que c'eſt inutilement qu'il le cajolle, il ſe iette ſur luy, & le veut forcer. Mais le ſoldat, qui auoit trop de cœur pour le ſouffrir, *Apprends*, luy dit-il, *que ie ſuis homme*, & le tue en meſme tpés. Il ſe fait à l'heure meſme vn fort grand bruit dans la tente, & de ce bruit s'enſuit vn tumulte vniuerſel par tous les quartiers du Camp. La mort du Tribun les met en alarme, & les eſtonne d'autant plus, que c'eſt par vn ſimple ſoldat qu'elle eſt aduenuë. Voyla donc que le lendemain matin il eſt mené deuant Caius Marius, qui l'interroge deuant ſon Conſeil. Le ſoldat ſe trouue d'abord bien en peine, & ne ſçait que reſpondre, pource que la honte le retient. Mais enfin le deſir de conſeruer ſa vie, luy fait rompre cét obſtacle, & deduire ponctuellement l'affaire ; que Marius n'euſt pas pluſtoſt appriſe, qu'il conclud que ſon Neueu

n'auoit eu qu'vne partie de ce qu'il meritoit, & renuoya le Soldat absous. Il fit encore bien d'auantage: Car apres l'auoir comblé de loüanges, il l'honnora d'vne Couronne, & luy dit tout haut, *Que cette recompense luy estoit legitimement deüe, pour auoir fait vne si belle action, en vn temps auquel on auoit grand besoin d'instruction, & de tesmoignages de Vertu.*

Le second exéple que i'ay à rapporter, est celuy-cy de l'Empereur Othon troisiesme. Durât qu'il estoit à Modene, ville d'Italie, on tient qu'en son absence la Reine sa femme deuint passionnément amoureuse d'vn ieune Comte ; & que s'estant declarée, à luy elle n'en pût tirer ce qu'elle se promettoit ; Ce qui la mit si fort en colere, qu'elle conclud de s'en venger à quelque prix que ce fut. Cette resolution prise, elle l'accuse d'auoir entrepris sur son honneur. L'Empereur le croit ainsi d'abord, & cõdamne le Comte à auoir la teste couppée. Luy cepen-

dát decouure l'affaire à sa femme, qu'elle prie de venger sa mort, & de preuuer son Innocence en empoignant le fer chaud, qui estoit vne formalité qu'on obseruoit alors pour se iustifier, & qui maintenant n'est plus en vsage. Apres qu'on l'eust donc executé, & que l'Empereur se fut presenté le lendemain pour rendre la Iustice à l'accoustumée, la Vefue du Comte se iette à ses pieds, & le prie de luy dire, *Quel supplice pourroit auoir merité celuy, qui auroit iniustement fait mourir quelqu'vn?* Madame, luy respond l'Empereur, *cette question n'est plus difficile à decider: c'est vn fait digne de mort: Bien donc, reprit elle, cette peine vous est deüe, pour auoir osté la vie à mon Mary, tout innocent qu'il estoit. Voyla sa teste* (& ce disant, elle la tire d'entre les replis de sa robe, où elle l'auoit cachée.) *Ie soustiens qu'iniustement vous la luy auez fait trancher; Et d'autant que ie n'ay ny preuues, ny tesmoins, pour vous en esclaircir; ie m'offre à le iustifier par le fer chaud, & à le prendre à*

pleines mains. Aussi le fit-elle en mesme temps, & n'en receut aucun mal. Cette merueille estonna fort tous les assistans, & l'Empereur encore plus; qui de crainte qu'il eust de la Iustice du Ciel, remit cette offence à la discretion de la Dame, comme s'estant desia condamné par sa propre bouche. La conclusion fut, qu'elle luy pardonna cette offence, que l'Empereur rachetta par la donation qu'elle luy fit de quatre Chasteaux, qui sont des plus remarquables de la Toscane.

Soit qu'il faille tenir cette Relation pour fabuleuse, ou pour Historique; tant y a que c'est chose tres-asseurée, qu'il en prend tousiours mal à ceux qui s'aueuglent en leur propre cause, & qui donnent à leurs interests & à leurs passions, ce qui se doit puremẽt donner à la Iustice. Cõme en tous les Estats bien policez elle est diuisée en deux, à sçauoir en Ciuile & en Criminelle, il faut apporter vne merueilleuse circonspection en l'vne

& en l'autre; Et que ceux qui ſont l'office de Iuges, quelques grands, & quelques conſiderables qu'ils ſoient, ſe repreſentent touſiours deuant les yeux, qu'ils releuent tous de la puiſsãce d'vn autre Iuge encore plus grand, & qui ne laiſſe iamais l'Equité ſans recompenſe, ny l'Iniuſtice ſans punition. Cette conſideration eſt digne d'eux, & particulierement des Princes, que Dieu a mis dans le Throſne, pour iuger la terre, comme dit le Roy Prophete. Auſſi l'Antiquité ne les a iamais tant loüés d'aucune choſe, que d'auoir eſté iuſtes; Et il ſe remarque dans l'Hiſtoire, que Trajan le fut à vn poinct, qu'ayant vn iour fait venir à ſoy le premier Capitaine de ſes gardes; & tenant en main vne Eſpée nuë, comme vn ſymbole de la Iuſtice; *Prends cette Eſpée*, luy dit-il, *& t'en ſers pour ma defence, ſi tu vois que ie face des actions dignes de Ceſar. Sinon, tourne la contre moy-meſme.* L'Empereur Ferdinand n'eſtoit pas moins iuſte que luy, & diſoit ordinai-

rement ces mots, qu'il auoit pris pour sa Deuise; *Que la Iustice se face, ou que le Monde perisse*. Il sçauoit que par elle les Sceptres & les Couronnes se maintenoient ; & qu'estant la base asseurée des Empires, elle l'estoit aussi de la tranquilité des Peuples du Monde. Tout ce que ie viens de dire est sommairement compris dans cét Embleme, où par la Balance est signifiée l'Equité; par le Liure, le Droict escrit, & par l'Espée l'execution. A quoy se rapportoit tout à fait l'ancienne coustume qu'auoient les Hebrieux, de presenter le liure de la Loy Diuine, auec vne Espée, à celuy qu'ils auoient nouuellement esleu pour leur Roy. Par où ils vouloient qu'il se souuint, Que son principal deuoir estoit de faire obseruer le vray culte de Dieu, & d'administrer la Iustice. *Par elle aussi*, comme dit Salomon, *est estably le Throsne d'vn Roy, à qui l'Impieté doit estre en horreur*.





De la Vigilance, & qu'il faut gaigner le Temps.

DISCOVRS LXVIII.

CE ieune Garçon, qui tout nud qu'il eſt, & ſoubs vn pauure toict couuert de chaume, met de l'huile dans vne Lampe, tandis que ſa vieille Mere le ſemble tancer, & l'accuſer de Pareſſe, nous ſollicite nous-meſme à la Vigilance, & au trauail de la nuict. On ne peut douter que ce temps-là ne ſoit fort propre aux hommes de Lettres, & pareillement aux gens de guerre, puis que ce fut par ſon moyen que le Philo-ſophe Cleante gaigna dequoy viure

pour s'adonner à l'estude, & que Gedeon mit en execution ce que Dieu luy auoit commandé contre les Madianites. Tant s'en faut donc qu'on doiue blasmer celuy qui employe à quelque honneste exercice le temps que les autres passent à dormir; qu'au contraire, il en est extremement loüable. Car le Sommeil estant Fils de la Nuict, & l'image de la Mort, il est d'autant plus seant à l'homme de veiller, qu'il meurt le moins lors qu'il veille le plus; ce qui est vne pensée de Pline, en son Histoire Naturelle; où il dit encore, que la moitié de la vie se passe à dormir. Il le faut neantmoins, puis que le repos est necessaire, pourueu que l'excez ne degenere en faineantise; C'est comme cela que l'entend Seneque, quand il loüe le Sommeil; Et pour la mesme raison le docte Auicenne dit, qu'il en faut vser sobrement, ainsi que du vin. L'Orateur Demosthene comprit l'vn & l'autre dans la responce qu'il fit

autresfois, lors qu'interrogé par quel moyen il auoit pû atteindre à ce haut degré d'Eloquence, où il s'estoit esleué; *I'y suis paruenu*, dit-il, *pour auoir employé plus d'huile à veiller, que de vin à dormir*. Par où il fit connoistre que la Nuict luy sembloit incomparablement plus propre à l'estude que le iour. Aussi l'est-elle en effet, & Aristote en attribuë la cause à l'absence du Soleil. En effet l'obscurité ramasse les sens, par la confusion des couleurs; au lieu que la lumiere les diuertit, par la diuersité des Objets. A cause de quoy ceux qui apprennent à parler aux Oyseaux, ne les sifflent que de nuict, ou si c'est de iour, ils couurent leur cage. L'Histoire rapporte que pour le mesme suiet le Philosophe Democrite se creua les yeux, affin que par la priuation de la veuë, il pût mieux entretenir ses grandes pensées; ce qui fit encore qu'Homere, pour estre né aueugle, en eust de si excellentes & de si hautes. L'on peut adiou-

ſter à tout cecy, que l'eſprit ſe poſſede mieux dans le ſilence, comme il eſt auſſi plus clair-voyant dans l'obſcurité. Les Anciens le voulurent ainſi donner à connoiſtre par la figure du Loup (Animal qui voit de nuict) qu'ils mirent aux lieux les plus eminens du Temple d'Apollon, Dieu tutelaire des Sciences.

Que ſi des choſes Prophanes, il faut paſſer aux Diuines, ie diray que S. Paul eſcriuant à ceux de Theſſalie, les exhorte à vacquer de nuict à la priere, Que c'eſtoit le temps auquel Dauid auoit accouſtumé de s'eſueiller pour la meſme fin, & auquel ſon Fils Salomon obtint de Dieu le don de Sapience, qu'il luy demanda ſur la Montaigne de Gabaon. Ne fut-ce pas de nuict encore que ſe ſignalerent pluſieurs illuſtres Chefs, dont fait mention la Sainte Eſcriture, tels que furent Abraham & Gedeon; dont l'vn ayant ſeparé ſes gens, donna ſur les Ennemis, qu'il desfit entierement; & l'autre combatit les

Elamites, par l'ordre exprés qu'il en eust de Dieu. I'obmets quantité d'autres exéples, que ie pourrois alleguer icy en faueur de la Vigilance, si par les sentinelles, & les veilles que les Soldats ont accoustumé de faire, il ne paroissoit assez, combien elle est necessaire dans les Armées. Mais, comme i'ay dit cy-deuant, elle ne l'est pas moins à l'exercice des Lettres; puis que selon Aristote, ceux qui en font professiion ne doiuent pas negliger de se leuer auant le iour, s'ils veulent se bien porter; & auec vn esprit plus pur & plus deslié, s'adonner à la contemplarion de choses Celestes, & des merueilles de la Nature. Tel estoit aussi le sentiment de tous les Anciens, qui pour cét effet peignoient Esculape auec vn Coq, Symbole de la Vigilance; Et voilà pourquoy Socrate, qui en auoit vn, le legua par testament à ce Dieu, vn peu auant que mourir; Et l'ingenieux Phidias s'aduisa de le percher sur le Heaume de la Deesse Mi-

nerue, en ayant fait la Statuë. Il faut remarquer à ce propos, auec le Poëte Hesiode, qu'entre tous les Dieux ausquels les Anciens auoient accoustumé de consacrer des Statuës, le Sommeil fût le seul qui n'en eust aucunes. Par où ils ne voulurent signifier autre chose, sinon qu'autant qu'on deuoit haïr la Paresse, autant il falloit aymer la Vigilance.

C'est par elle aussi que dans l'occurrence des affaires, & des actions de la vie, on gaigne le Temps, qui est la chose du monde la plus precieuse; Ie ne le perdray point à preuuer cette verité, puis qu'elle est assez connuë. Il me suffira de dire, que comme d'vne eau coulante on n'en a pas d'auantage que ce qu'on en veut puiser; ainsi n'auons-nous du Temps qu'autant que nous en pouuons employer vtilement. *On ne sçauroit s'en pleindre qu'à tort*, dit le Grand sainct Hierosme. *C'est folie d'alleguer que le Temps de nos Peres estoit meilleur que le nostre. Ce sont les Vertus qui*

le font

le font bon, & les Vices qui le font mauuais. C'est de toutes les choses, celle dont les hommes ont le plus besoin, & dont ils sont plus prodigues. Les Lacedemoniens neantmoins en estoient si chiches, qu'ayãt appris, dit Plutarque, que les soldats d'vne garnison le passoient inutilement à se pourmener, les Ephores les firent venir exprés, & leur commanderent qu'à l'aduenir ils eussent à le mieux employer, sur peine de punition. Les maximes de la guerre, & l'experience qu'ils en faisoient tous les iours, leur apprenoient qu'il falloit agir ; & que s'il y auoit quelque obstacle à rompre dás leurs entreprises, ils ne le pouuoient faire autrement que par la Diligence. Elle seule aussi fit Agathocles Roy de Sicile, de simple Potier qu'il estoit auparauant; Et ce fut elle-mesme encore, qui se pleust à distribuer les Sceptres & les Couronnes à deux des plus grands Princes du monde, pour recompése des soings qu'ils luy rendoient,

& de l'ardante passion qu'ils auoient pour elle. Le premier fut Alexandre, ce Guerrier infatiguable, & ce fameux Conquerant de la meilleure partie du Monde. Si quelque chose luy fit gaigner des batailles, prendre des villes, & s'assujettir des Nations que personne auant luy n'auoit encore domptées ; ce ne fût pas tant la force de ses Armées, que celle de son esprit, tousiours agissant; & qui n'estoit pas si prompt en ses entreprises, qu'il ne le fust d'auantage en ses executions. Sa promptitude de ce costé-là surpassa celle de tous les Conquerans qui furent iamais. Ou l'Histoire est fausse, ou il est veritable, que de la façon qu'il auoit dressé ses gens de pied, ils n'alloiét pas moins viste que ses meilleurs hommes de cheual. Tel que le genereux, Lion qui pour se haster d'aller, se bat les flancs de sa queuë, il s'abandonnoit entierement à la fatigue; & toutes les fois que l'Occasion luy ouuroit vn chemin à la Gloire, il vo-

loit pluſtoſt qu'il ne couroit. Il s'eſpargnoit ſoy-meſme moins que perſonne; & ce qui le rendoit ordinairement victorieux de ſes Ennemis, c'eſtoit l'habitude qu'il auoit priſe à vaincre la Pareſſe, qu'il diſoit eſtre aux grandes actions ce que la Remore eſt aux grands nauires. Quād il en falloit executer quelqu'vne, il ne ſçauoit ce que c'eſtoit de dormir, & ne ceſſoit iamais d'aller iour & nuit, affin de laſſer ou de ſurprendre ceux qu'il vouloit attacquer. Cette Vigilance luy eſtoit ſi naturelle, que dés ſon bas aage il commença d'en donner des preuues. Et d'autant qu'elles eſtoient vn peu trop violentes, Ariſtote l'en ayant voulu blaſmer vn iour, & luy conſeiller d'attendre que la vigueur de ſes années pût renforcer celle de ſon inclination à la guerre; *Voilà qui eſt bon*, luy reſpondit-il; *mais il eſt à craindre qu'en temporiſant, ie ne me repente d'auoir mal employé ma ieuneſſe.* Il faut rapporter à ce propos ce qu'Elian dit de

luy ; qui eſt, qu'ayant marché trente lieuës ſans repoſer, ny ſon Armée non plus, il attaqua l'Ennemi; & le défit, pour n'auoir vſé d'aucun delay. C'eſtoit auſſi en ne differãt pas, qu'il venoit touſiours à bout de ſes entrepriſes, comme il diſoit ordinairement.

Celuy qu'en ſecond lieu ie me ſuis propoſé d'alleguer, pour vn grand exemple de Diligence, eſt l'Inuincible Iules Ceſar. Quelque deſeſperée que fut vne affaire, il ne s'en rebuttoit point, & l'entreprenoit auec ardeur, à l'imitation du Grand Alexandre. Sa maxime eſtoit, Qu'il ne falloit iamais marchander ſon Ennemy, ny s'amuſer à prendre aduis d'vne choſe que la ſeule Diligence pouuoit faire reüſſir. Suetone le teſmoigne ainſi en diuers endroits de ſa vie, où il dit, *Que ce grand Prince eſtoit habile & diligent par deſſus la creance des hommes*; *Que ſoit qu'il fit beau temps, ou qu'il pluſt, il ne laiſſoit pas d'aller à pied tout deſcouuert, ny de marcher à*

la teste de son Armée; Qu'en tous ses voyages il vsoit d'vne diligence incroyable; Qu'il faisoit des cinquante lieües par iour, dans vn Chariot de loüage; & qu'affin de n'estre point retardé, il trauersoit les riuieres à la nage, ou sur des peaux de Bouc; d'où il s'ensuiuoit, que bien souuent il deuançoit les Courriers. Quoy d'auantage? Il attaquoit l'Ennemy, adiouste le mesme Autheur, non seulement par dessein exprés, mais selon que l'occasion le luy permettoit; le plus souuent mesme, aussi-tost qu'il estoit arriué, & quelquefois en vn temps extrémement incommode, ou lors qu'on pensoit le moins qu'il deust se presenter au combat. Car il ne se monstra iamais tardif à la guerre, que sur ses derniers iours, estimant que plus il auoit vaincu, tant plus il se deuoit soubmettre à l'Empire de la Fortune. Ainsi toutes les actions de sa vie furent autant de preuues certaines de sa diligence infatiguable; qu'il rendist visible à toute la terre, quand il donna bataille à

Pompée, en la plaine de Pharſale; quand il attacqua Ptolemée Roy d'Egypte; quand d'Alexandrie il paſſa en Syrie, & de Syrie au Royaume du Pont; quand il desfit Pharnaces, fils de Mithridates, quand il ſubiugua Scipion & Iuba; & pour le dire en vn mot, quand il fit des actions inimitables, & qu'autre que luy ne pouuoit faire.

Voylà quelle fut la diligence de ces deux grands Princes, qui eurent de noſtre tēps pour illuſtre Imitateur, le valeureux Châ Abbas, Pere de ce meſme Roy de Perſe, qui regne auiourd'huy. Il poſſedoit cette Vertu au plus haut poinct où les hommes la puiſſent mettre; & il le teſmoigna particulierement en la priſe de Tebris. Car ayant ſceu au vray, qu'il ſe preſentoit vne occaſion tres-fauorable à ſon entrepriſe, il partit de Spaham, & fit ces vingt iournees qui ſont de là iuſques à Tebris, en moins de dix, auec vne partie de ſon Armée: Ce qui luy reüſſit

auec tant de bon ſuccez, qu'auant que la Renommée pût auoir ſemé le bruit de ſon deſſein, il ſurprit par ſa viſteſſe vne des plus fortes places qu'on euſt ſceu attacquer, & qui euſt conſommé de grandes forces, ſi elle euſt attendu vn ſiege. De ces Exemples que i'ay apportés en faueur de la Diligence, on peut tirer cette concluſion, Qu'il y a peu de choſes dans le monde, dont par ſon moyen l'on ne puiſſe venir à bout; & que, comme dit Vegece, elle n'eſt pas moins neceſſaire que la Valeur meſme, aux actions militaires.

FIN.

[illegible] [illegible]

L a

ias

